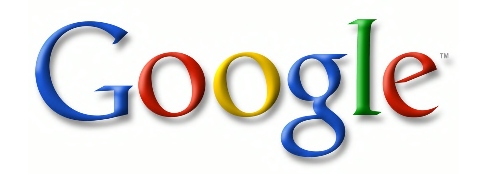
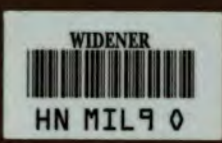
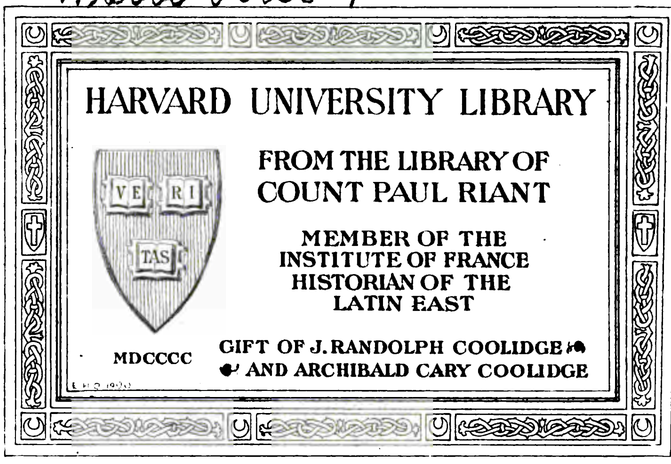





Bibliothèque
Riant





HISTOIRE

DE JÉRUSALEM

TOME I

Imprimerie. — Simon Raçon et Comp., rue d'Erfurth, 1.

HISTOIRE

DE

JÉRUSALEM

PAR

M. POUJOULAT

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CINQUIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE

> Apprenons sur la terre des choses que nous puissions nous rappeler dans les cieux.
>
> SAINT JÉROME.

TOME PREMIER

PARIS

J. VERMOT ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

33, QUAI DES AUGUSTINS, 33

1865

PRÉFACE

DE CETTE NOUVELLE ÉDITION

Il y a treize ans, lorsque parut l'*Histoire de Jérusalem*, quelques esprits, tout en accueillant l'ouvrage avec une extrême indulgence, s'étonnèrent des pages de mon livre qui annonçaient pour la ville sainte des temps nouveaux; on n'admettait pas que l'attention du monde dût bientôt se tourner fortement vers les lieux les plus vénérables de la terre, vers ce coin de l'univers dont la place est grande dans nos annales et qui tient au plus profond de l'âme humaine, parce qu'il se rattache essentiellement aux croyances. On mettait sur le compte d'une fantaisie de l'imagination cette vision d'un autre avenir, et cette importance donnée à la possession des sanctuaires

*

de la Palestine; la guerre actuelle, marquée par des merveilles de patience et de courage, par de beaux faits d'armes et de sanglants holocaustes, a dérouté certains penseurs : le caractère politique qu'on lui a donné n'empêche pas qu'elle ne soit sortie de la question des Lieux Saints, de cette *querelle de sacristains*, comme l'appelaient des génies qui se croient supérieurs. Nous n'avons pas à examiner si des difficultés, tant de fois soulevées et toujours aplanies, n'auraient pas pu, cette fois encore, se dénouer autrement que par l'épée; nous prenons la guerre comme un fait accompli, et nous voyons le drapeau de la France flotter en des contrées dont elle sait depuis plus de sept siècles le chemin. Les fils y retrouvent les traces des aïeux; ils ont repris glorieusement la chaîne interrompue des exploits d'outre-mer : on a pu reconnaître en eux cette nation que les chroniqueurs arabes du temps des croisades appelaient une *nation de fer*. L'Occident et l'Orient se cherchent pour se rapprocher et se fondre; le laborieux accomplissement de ce grand fait est une longue histoire qui remonte aux *gestes de Dieu par les Francs;* l'épopée des batailles s'y mêle à l'action pénétrante des idées; cette réunion de l'Occident et de l'Orient est dans la force

même des lois de la civilisation chrétienne. Pendant que la politique humaine prend sa visée et met tout en mouvement pour arriver à ses fins, Dieu fait son œuvre.

Quand nous retracions les prodigieuses destinées de la cité des prophètes, du Christ et des croisades, les descendants des anciens libérateurs du saint sépulcre ne connaissaient plus la route de Jérusalem, la présence d'un Français dans la ville sacrée était un événement, les monuments de la Rédemption n'étaient visités que par de rares voyageurs d'Europe et par les hadjis grecs et arméniens. Les solitudes de la Judée ont tressailli ; elles sont maintenant traversées par des caravanes françaises, animées de la foi et du patriotisme : des princes de notre temps ont été vus sur les chemins de Sion. A de fréquents intervalles, de jeunes hommes, dans les rangs desquels se montrent des ecclésiastiques éclairés, renouvellent les pieux spectacles de nos vieux siècles chrétiens ; ils s'en vont pleins de confiance et d'élan : leur marche semble présager de grandes choses pour l'avenir, comme les pèlerinages d'autrefois précédèrent des mouvements immenses. Ces nombreux pèlerins qui ont foulé la terre des miracles racontent beaucoup à leur rentrée dans

leurs foyers : ils ont vu ce que désormais ils ne peuvent plus oublier; ils ont dormi sur la pierre qui fut l'oreiller de Jacob, ils ont respiré l'air que respira le Fils de l'Homme, ils rapportent dans leurs yeux et sur leur front un rayon lumineux du ciel de la Palestine. Quelle propagande que ces récits du retour! Ils enfanteront des légions de pèlerins. C'est par les pèlerinages que les croisades commencèrent; ils prépareront, ils prophétiseront la pacifique délivrance du divin sépulcre dans le dix-neuvième siècle.

Vienne le jour où Jérusalem reprendra son rang au cœur même de la société française, où nous aimerons à confondre son sort avec le nôtre, où nous ne voudrons pas séparer nos intérêts de ceux de sa gloire! Jérusalem au pouvoir des Turcs, en face de l'Europe chrétienne toute-puissante, c'est quelque chose d'étrange et qui ne peut pas toujours durer. Les efforts des hommes sont impuissants à soutenir ce qui est condamné à une chute irremédiable. L'intérêt religieux palpite au fond de tout ce qui se remue en Orient; malgré la redoutable obscurité des complications politiques, la vérité chrétienne, au milieu de toutes les ténèbres, saura bien se faire sa part. Comment cette part s'accomplira-t-elle? Nous l'ignorons. Le

comment est dans le secret de Dieu. La puissance des idées est lente à nos faibles yeux, parce que leur développement tient au développement même du plan de Dieu sur le monde; mais cette puissance est invincible : on n'enraye pas le char divin de la vérité.

Lors des dernières conférences de Vienne, l'ambassadeur qui représentait le sultan à ces conférences, lisant dans les journaux le récit de tremblements de terre en Orient, s'interrompit par ces mots : « Plût à Dieu qu'un tremblement de terre fît disparaître les Lieux Saints de la Palestine! l'empire ottoman en serait plus en sûreté. » Ces mots d'un ministre de la Porte nous rappellent des pensées musulmanes d'une autre époque. En 1187, après la prise de Jérusalem par Saladin, ses conseillers les plus zélés pour l'islamisme lui proposèrent de détruire les sanctuaires vénérés, de faire passer la charrue sur le sol de l'église du saint sépulcre, afin de mettre un terme, disaient-ils, aux pèlerinages chrétiens et à la pieuse ambition des Francs; d'autres reconnurent que cette destruction ne servirait à rien, et que, *quand même la terre serait jointe au ciel*, les nations chrétiennes ne cesseraient d'accourir à Jérusalem. En effet, tant que la foi chrétienne subsistera

sous le soleil, quelque chose d'invincible poussera les âmes du côté du Calvaire et du saint tombeau; les entraînements seront plus ou moins vifs, selon l'énergie ou l'affaiblissement des croyances, mais la terre de la rédemption gardera sa place dans la mémoire humaine. Il y eût un temps où l'emplacement de Jérusalem dévastée fut semé de sel, où la ville sainte n'était plus appelée de son nom dans le monde romain; la piété chrétienne n'avait pas pour cela perdu de vue ces chères ruines, et la cité sacrée conservait son nom dans l'impénétrable asile des cœurs soumis au Christ. Que ces murs, ces monuments, ces sanctuaires, disparaissent; que ces grottes et ces collines où l'on croit sentir encore l'esprit de Dieu s'effacent; ces lieux, quelle que soit la forme que pourraient leur donner les ravages d'un ennemi ou les révolutions de la nature, ne seraient jamais confondus avec le reste de l'univers; cette région parlerait toujours plus haut que toute autre région dans le monde; un grand mystère y planerait, et les croyants iraient encore en pèlerinage aux déserts et aux abîmes.

L'étude des anciens âges et des âges nouveaux de Jérusalem ne peut que nous attacher à sa destinée; l'histoire des Hébreux, cette nation qui ne

ressemble à aucune autre, s'y déroule depuis Moïse jusqu'à la ruine de la cité par les armées romaines; la vie et la mort du Sauveur occupent dans ce tableau une place devant laquelle pâlissent tous les spectacles humains; les premiers siècles du christianisme y apparaissent avec leurs sublimes nouveautés, avec la grandeur de leurs luttes et les prodiges de la vie monastique, avec la chute de Rome, dont les vivants débris vont chercher les solitudes de la Judée; on y voit poindre, se développer et grandir, les mouvements de l'Occident vers la contrée évangélique; l'islamisme, en mettant la main sur Jérusalem, commence cette série de douleurs chrétiennes qui doivent retentir au loin et longtemps; puis l'Europe frémissante se précipite contre l'Asie musulmane, et Jérusalem, après d'héroïques combats qui l'arrachent à la servitude et la couronnent de gloire, après des vicissitudes qui la rejettent sous le joug des mahométans, redevient captive comme elle l'était au temps d'Omar : en plein dix-neuvième siècle, les chrétiens ont besoin de la permission des Turcs pour visiter le tombeau de Jésus-Christ !... Telle est l'*Histoire de Jérusalem*. En offrant au public, après une révision sévère, une nouvelle édition de ce livre con-

sacré aux plus grands souvenirs du genre humain, notre vœu le plus cher serait de contribuer un peu à préparer pour le berceau du christianisme un temps de liberté et d'honneur.

POUJOULAT.

Novembre 1855.

AVERTISSEMENT[1]

Les intentions et les sentiments de l'auteur de l'*Histoire de Jérusalem* étant chrétiens et catholiques, il désavoue d'avance tout ce qui, dans son livre, serait jugé contraire à la foi. Il ose prier cependant les lecteurs ecclésiastiques de ne pas juger son œuvre comme ils jugeraient une œuvre de théologie.

Ce livre, fruit d'études courageuses, de graves méditations, a été inspiré par l'ardent amour de

[1] L'Avertissement qu'on reproduit ici se trouvait en tête des précédentes éditions. (*Note de l'Éditeur*.)

ce qui est beau, de ce qui est grand, par l'énergique désir de servir la morale et les idées religieuses, de populariser de hautes et d'intéressantes matières dont chacun croit pouvoir parler et qu'en réalité trop peu d'hommes connaissent. Le sujet était immense; l'auteur ne se flatte pas d'avoir évité toute erreur; il ne repousse point une critique éclairée et sérieuse, il la sollicite, et sa vive gratitude est assurée à ceux qui le mettront à même de corriger ses fautes.

L'*Histoire de Jérusalem* est un de ces ouvrages où il aurait été aisé de s'environner d'un vaste appareil d'érudition. Les citations hébraïques, grecques et latines auraient pu y déborder de page en page, et les notes s'y succéder perpétuellement. L'auteur, qui ne s'adresse point aux érudits, mais aux gens du monde, s'est bien gardé d'adopter un pareil système; cela peut convenir à un mémoire, à une dissertation, mais pas du tout à une œuvre littéraire. Sans parler des inconvénients d'une lecture entrecoupée de textes et d'annotations, ne serait-il pas à craindre qu'il n'y eût un certain air de charlatanisme dans cette facile manière de faire croire à un grand savoir? On

s'est contenté, dans l'*Histoire de Jérusalem*, d'indiquer les sources quand le récit le commandait. Ajoutons qu'il est besoin de beaucoup moins d'efforts pour mettre une note au bas d'une page, que pour fondre, dans le récit ou le tableau, un fait, une observation ou une couleur.

EXPOSITION

Le 10 avril 1831, lorsqu'après un séjour de deux mois je dis adieu à Jérusalem, mes yeux se remplirent de larmes; j'y avais passé les jours de ma vie les plus sérieux, les plus remplis de méditations, d'études et de pieuses rêveries; j'y étais comme séparé du monde, séparé des vivants, entouré de ruines et de tombeaux, tout entier livré à l'austère contemplation d'un passé fécond en enseignements sublimes. Jérusalem m'avait mis, pour ainsi dire, en possession de toute mon âme; le destin de l'homme, la grandeur de Dieu, les mystères de la création morale, s'étaient mieux révélés à moi, en face du Calvaire et du mont des Olives. Quand il fallut s'éloigner de la ville sainte, il me sembla qu'on

m'arrachait à la vérité, à l'amour, aux douces pensées, et que je laissais derrière moi quelque chose où mon cœur était resté : un moment je me crus semblable au premier homme exilé du paradis. Je m'arrètai longtemps, les regards attachés sur Jérusalem; puis je cheminai lentement, bien lentement, et, à mesure que disparaissaient les murs et les coupoles de la cité sainte, je tournais la tête comme pour adresser un dernier salut à des amis qu'on ne doit plus revoir.

Après avoir dépassé les hauteurs qui me dérobaient la cité de mon âme, je lui promis en silence de ne point l'oublier; je conçus dès lors le projet d'écrire l'histoire de Jérusalem. Bien des années se sont écoulées sans amener l'accomplissement de ce projet. L'homme est rarement libre de choisir son œuvre; il est placé sous l'empire de nécessités sans nombre, qui deviennent les inflexibles maîtresses de ses jours; mille choses diverses s'emparent de son intelligence; le noble esclave accepte le sort qui lui est fait et rêve des temps meilleurs.

Nous vivons en des temps où les jours sont sans repos; quel esprit grave n'a été attristé par le spectacle de tant de révolutions? qui a pu rester indifférent à tant de luttes et de sacrifices inutiles, à tant d'illusions évanouies, à cette stérilité universelle? La terre étant ainsi couverte de mécomptes et de débris, on s'est tourné vers le ciel, qui a paru plus beau; le mouvement contemporain est allé à Dieu, dont les promesses ne trompent pas, dont la parole demeure éternellement. Quant à nous, notre pensée s'est alors établie avec plus de charme sur le mont Sion, le Carmel et le

Liban, aux bords de Siloé, du Cédron et du Jourdain; elle a parcouru la Judée et ses souvenirs, comme jadis les pèlerins la visitaient dans les temps de trouble et de lugubre pressentiment : nous convions à ce voyage religieux toutes les intelligences!

Nous entreprenons l'histoire de Jérusalem, depuis l'époque où elle était une simple citadelle, à la fois lieu de refuge et lieu de défense, jusqu'à l'époque présente où nous-mêmes nous l'avons vue ville sainte, ville solitaire, dont les chemins ne sont plus connus que des étrangers curieux et des pieux hadji[1] d'Orient. Dans cet espace de plus de trois mille ans qui s'offre à nos yeux, nous étudierons toutes les grandes choses qui viennent aboutir à Jérusalem : que d'événements, que de catastrophes diverses, et quelle prodigieuse série de traits éclatants! Jérusalem, placée par l'opinion des vieux siècles au centre de la terre, et qui demeure le centre merveilleux du monde moral; Jérusalem, qui, avec sa loi religieuse, ses prophètes, ses révolutions, son Messie et son divin sépulcre vide, résume toute l'histoire de l'humanité, est un sujet fécond et beau entre tous les sujets dont puisse s'emparer l'intelligence. Cette matière répond à des questions si étendues, si hautes, si diverses, qu'on ne l'aborde pas sans un certain effroi.

Une infinité de livres ont parlé de la ville sainte, des hommes et des événements qui s'y rattachent, mais un tableau historique et religieux des destinées

[1] Pèlerins.

de Jérusalem n'existe point : c'est le travail que nous nous imposons. La nomenclature de tous les faits qui se rapportent, de près ou de loin, à la plus illustre et la plus vénérable des cités, tiendrait à peine en cent volumes ; une telle tâche serait plus fastidieuse que difficile. Enfermer beaucoup de choses en peu de pages et beaucoup d'idées en peu de mots sans négliger les détails qui font vivre les récits historiques, caractériser les hommes et leurs œuvres, prendre la fleur des événements, en marquer la portée et les résultats les plus variés, les plus lointains; montrer les peuples avec leur génie et leurs mœurs véritables et chaque objet avec sa couleur, signaler les pensées qui naissent et suivre leur vol et leurs vicissitudes à travers les temps, creuser le sol de l'histoire pour y retrouver toujours et partout l'âme humaine et la Providence, pour y découvrir la marche incessante des sociétés vers le même but ; donner à un pareil travail ces conditions de style sans lesquelles les œuvres de l'esprit ne frappent point et n'ont pas d'avenir : voilà ce qui coûte plus d'efforts et jette plus de lumières que le pur assemblage des faits et l'alignement chronologique.

Rien n'est plus moral que l'histoire. Le cours des siècles, dont chaque flot emporte une génération, un royaume ; les nations qui se pressent et se précipitent sous la main de Dieu dans un commun sépulcre ; le peu de place qu'occupe l'homme, grain de sable roulé dans les profondeurs de l'Océan, feuille un instant colorée des rayons du soleil sur la branche de l'arbre, puis tourbillonnant et disparaissant bien loin de la forêt où

elle était née; la poignée de poussière qui représente tout ce qu'un empire laisse après lui; le cri de l'orfraie, la chanson du pâtre ou le murmure d'un filet d'eau, derniers bruits autour du tombeau des plus fameuses cités du monde : ce néant qui prend la place des dominations et des gloires de l'univers fournira toujours des réflexions utiles et abattra inévitablement l'orgueil humain; or ce qui tend à renverser l'orgueil sert toujours la morale. De plus, chez tous les peuples et dans les âges les plus divers, on a constamment proclamé comme un bienfait les leçons de l'histoire, non pas de l'histoire qui, messagère infidèle, dénature les faits et les caractères, mais de cette muse des souvenirs guidée par la bonne foi, inspirée par le goût du vrai. Le sujet qui va nous occuper porte avec lui une plus haute moralité que tout autre sujet historique : les exemples s'y trouvent plus significatifs, plus solennels; les leçons y retentissent avec plus d'autorité. C'est à Jérusalem que la morale parut, il y a dix-huit siècles, sous les traits du Christ sauveur; le Calvaire fut le point de départ d'où elle se répandit dans le monde, plus pure et plus complète qu'elle ne s'était montrée jusque-là.

Qu'on choisisse une cité parmi celles qui ont laissé le plus de traces dans les annales du genre humain, et qu'on écrive son histoire; on pourra sans doute parvenir à exciter l'intérêt universel, parce que, dans tous les pays, l'homme ne reste point indifférent à la destinée de l'homme; mais l'histoire de Jérusalem s'adresse bien autrement à la grande race faite à l'image de Dieu; elle doit remuer bien autrement les âmes;

elle doit être bien autrement comprise et sentie par la famille universelle. L'histoire de Jérusalem ne présente pas l'intérêt ordinaire d'une puissance qui se lève, grandit et meurt; elle mêle au tableau des prospérités et des catastrophes passagères un plus haut intérêt qui ne passe pas. C'est à Jérusalem que l'humanité retrouva ses titres de noblesse, et qu'elle apprit le triple secret de sa nature, de son passé et de son avenir. L'humanité s'était avilie par quatre mille ans d'erreur et de corruption; elle se releva sur le Golgotha; aussi le nom de Jérusalem est prononcé par toutes les langues humaines; il est connu des petits enfants comme des vieillards, de l'ignorant comme du savant; le nom de Jérusalem est doux comme le pardon, terrible comme la vengeance; il est mélancolique comme une ruine ou comme un soupir du cœur, il est consolant comme l'espérance.

Jérusalem s'offre avec un charme particulier aux esprits et aux cœurs français. La nation française fut la première nation constituée sous l'empire de la foi chrétienne, partie de Judée. Ce sont nos pères qui entraînèrent tout l'Occident sur la route du saint tombeau, délivré par leurs armes après cent combats héroïques; Jérusalem, devenue libre, vit s'élever une royauté française à la place de la royauté de David et de Salomon : il y eut alors une France d'Orient dont Jérusalem fut la capitale sacrée. Ce lointain pays, à qui nous donnions jadis notre langue et nos mœurs, nos trésors et notre sang, et qui tôt ou tard nous reviendra, par la puissance des souvenirs et par le droit de la

gloire; cette terre d'où s'est élancé le soleil moral éclairant les cieux de l'intelligence, et dont la poussière a rendu plus sacrées les bannières de nos aïeux, intéresse donc ce qu'il y a de plus profond et de plus énergique en nous : la croyance et le patriotisme!

HISTOIRE

DE

JÉRUSALEM

CHAPITRE PREMIER

Le peuple hébreu en Égypte. — Voyage de quarante ans dans le désert. — Moïse, le livre de Job ; le législateur des Hébreux.

(1700-1450 avant J. C.)

Dieu prend un peuple comme il prend un homme pour instrument de ses desseins. Il avait résolu de se servir de la nation des Hébreux pour chasser la nuit du monde moral, révéler l'homme à lui-même, lui enseigner son origine et sa fin. Il donne le génie et la sagesse à Joseph, qui, vendu par ses frères, arrive en Égypte, où l'attend un sort magnifique ; le fils de Jacob devient puissant à la cour de Memphis ; il obtient

de Pharaon que son vieux père aille le joindre, et voilà Jacob s'avançant vers les bords du Nil, accompagné de soixante-six fils ou petits-fils, sans compter les femmes, obscure caravane sur laquelle reposait un grand et glorieux avenir.

Dieu voulait que les enfants de Jacob, chargés de l'accomplissement de ses vues, se multipliassent rapidement : c'est dans la contrée la plus féconde de l'univers qu'il les appelle. Ils devaient être les porte-lumières au sein des nations : c'est au milieu du peuple le plus avancé de cette époque qu'il les place tout d'abord. Le pays de Gessen, où s'établirent les Israélites, était voisin d'Héliopolis, cette ville du Soleil qui, dans nos saintes Écritures, a gardé son ancien nom égyptien, *On*. Les Hébreux se trouvaient là comme à la source de la science antique; on étudiait à Héliopolis la philosophie, les astres, la nature; la ville du Soleil avait l'école des prêtres, dont elle s'enorgueillissait plus que de ses monuments, de ses obélisques et de ses portiques; elle vit arriver plus tard les grands hommes de la Grèce, qui venaient y chercher la vérité. L'école d'Héliopolis dura plus longtemps que ses monuments.

Les Juifs traversèrent des épreuves avant d'être constitués en nation. Un horrible joug pesait sur eux. Les futurs dominateurs de l'univers moral étaient esclaves. Ils élevaient des digues et creusaient des canaux pour arrêter ou conduire les eaux du Nil; on les occupait durement à la construction des pyramides; ils élevaient des murailles pour enfermer les cités. Les Hébreux ont passé trois ou quatre siècles en Égypte (la durée de

leur séjour dans ce pays est incertaine), et l'antiquité ne nous a rien appris sur ce long campement dans le royaume des Pharaons; le silence des monuments de l'Égypte et des auteurs anciens nous donne ici toute la mesure du dédain qui entourait les Israélites. La seule chose qu'on ait découverte, dans ces régions, sur le peuple juif, c'est, à Thèbes, le nom de *Ioudahamalek* (royaume de Judas), inscrit au nombre des trente nations traînées par le roi Sésonchis aux pieds de la trinité thébaine [1].

Cette poignée d'étrangers, venus à la suite d'un vieillard, s'étaient prodigieusement accrus. Il leur fallait un libérateur, un chef; la Providence y pourvoit : un enfant prédestiné échappe à la mort sur les eaux du Nil. Un grand homme, Joseph, monté au pouvoir à la cour des Pharaons, avait fait venir en Égypte la famille à qui l'avenir appartenait; un plus grand homme, Moïse, entré aussi à la cour des rois et grandissant à l'école des prêtres d'Héliopolis, tirera de la servitude cette famille, qui est maintenant un peuple, et la conduira à l'accomplissement de ses destins. Nous ne suivrons point Moïse au pays de Madian, au delà de la mer Rouge, dans l'Arabie Pétrée, recueilli dans sa fuite par Raguel ou Zetro, dont il a défendu les sept filles contre les pasteurs, et dont il devient le gendre. Dans quelles méditations infinies nous aurions à pénétrer, si nous interrogions la pensée de Moïse, l'époux de Séphora, pasteur des troupeaux au milieu des silen-

[1] M. Champollion, *Lettres écrites d'Égypte et de la Nubie.*

cieuses solitudes voisines du mont Oreb! Que d'idées et d'images passaient et repassaient devant son génie, quand il songeait à ses frères devenus comme les bêtes de somme des Égyptiens, quand il sondait l'avenir et les secrets de la Providence divine, pour y découvrir la liberté et la grandeur d'Israël avec des lois et une religion au-dessus de toutes les lois et de toutes les religions de la terre! On sait comment arriva à l'oreille de Moïse la voix partie du buisson ardent, et comment il voila sa face à l'approche de CELUI QUI EST. La miraculeuse voix lui commandait de retourner auprès de ses frères d'Égypte, lui annonçait qu'il serait à l'abri de tout péril, et qu'il avait pour mission de les conduire au pays de Chanaam, malgré Pharaon. C'est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui parlait à Moïse. La grêle, la sécheresse et la peste, l'invasion des moucherons et des grenouilles, les eaux changées en sang, les longues et épaisses ténèbres, l'immolation des premiers-nés, sont la punition de la résistance de Pharaon. Ce peuple qu'on ne veut pas laisser partir, et dont le Dieu se venge par d'effroyables prodiges, fait pressentir à l'imagination un drame unique dans les annales humaines. Les six cent mille enfants d'Israël se mettent en route, passent la mer Rouge à pied sec entre deux longues montagnes d'eau immobiles sous la main de Dieu, et laissent derrière eux, dans les abîmes qui se sont refermés, l'armée égyptienne, disparue comme une masse de plomb au fond des mers. L'amas de décombres appelé par les Arabes *Tel-Yhoudyeh* (montagne des Juifs), situé à quatre lieues du

Caire, est aujourd'hui le seul vestige du séjour des Hébreux dans le pays d'Héliopolis.

Nous ne connaissons pas un spectacle plus intéressant, plus grand, que celui de la nation juive s'avançant dans le pays de Chanaam [1], le royaume promis à ses ancêtres. Ces terres, lentement traversées dans un voyage de quarante ans, ont peu changé d'aspect. Les solitudes de *Sur*, au delà du golfe de Suez, sont toujours sans verdure, sans le plus léger courant d'eau; on retrouve les eaux de Mara changées par Moïse en eaux douces, et les douze fontaines d'Élim, et ses soixante et dix palmiers, auprès desquels Israël dressa ses tentes. A la saison de leur passage, des milliers de cailles couvrent le désert de *Sin* comme à l'époque des Hébreux, et les Arabes y recueillent encore une manne, *semblable à la blanche graine de coriandre, et douce comme le miel.* Les serpents à l'haleine dévorante, les scorpions et les vipères qui menaçaient les Juifs coupables, n'ont pas quitté les solitudes de *Caleb* et de *Pharan*. Les rochers du Sinaï ont gardé je ne sais quelle stupeur solennelle depuis la sublime entrevue de Moïse avec Jéhovah.

Il est curieux de voir quelques images de l'Égypte se mêler à ces grandes scènes de l'épopée hébraïque. La loi révélée au bruit du tonnerre fut écrite sur la pierre, des deux côtés (*ex utrâque parte*), comme l'étaient les lois égyptiennes. Le veau d'or adoré au pied du Sinaï rappelle évidemment le bœuf Apis.

[1] 430 avant la vocation d'Abraham, 856 ans après le déluge, 1491 ans avant J. C.

L'Exode, le Lévitique, le livre des Nombres et le Deutéronome, qui sont à la fois comme l'Odyssée d'Israël et son code religieux et politique, nous montrent un grand génie sous le souffle perpétuel de l'inspiration divine, et un peuple à dure cervelle (*duræ cervicis*) qu'il fallait élever à la hauteur des desseins providentiels. Les prodiges se multipliaient inutilement sous les yeux des Juifs; le Seigneur, pour parler comme l'Écriture, les avait portés dans ce désert, comme un homme porte son enfant; des instincts grossiers, le long abrutissement de la servitude égyptienne, les retenaient dans ces régions inférieures qui sont fermées aux splendeurs de l'intelligence, dernières régions de l'âme où ce qui est vrai, ce qui est beau, ne saurait plus se comprendre.

Ce voyage de quarante ans aurait pu s'achever en quelques semaines; mais Moïse avait à faire l'éducation de la nation juive, il devait la discipliner, l'instruire. On ne pouvait rien fonder, rien accomplir avec la génération israélite, qui, esclave sur les bords du Nil, était tombée si bas, et qui (spectacle étrangement immonde!) se prosternait devant une idole, en face même de la montagne où tonnait la gloire du Dieu unique. La génération nouvelle était l'espoir du législateur inspiré; il passa les quarante ans du désert à la former à l'image des enseignements qu'il apportait; ce pèlerinage fut une grande école de morale et de religion, et par là, vraiment, Jéhovah avait son peuple choisi. Durant cet espace de temps, l'ancienne génération s'éteignait peu à peu; la nation naissante laissait

derrière elle les pères et les aïeux jugés indignes de contribuer à l'œuvre de l'avenir : « Vos cadavres seront couchés dans le désert[1], » leur avait dit le Seigneur. Il nous semble voir, à la suite des jeunes phalanges des Hébreux, le passé le plus grossier d'Israël disparaître dans un long sépulcre creusé sous le sable des solitudes. Tel est le sens de ce verset du livre des Nombres : « Le Seigneur, irrité contre Israël, le fit marcher quarante ans à travers le désert, jusqu'à ce que fût consumée toute la génération qui avait fait le mal en sa présence. »

Ces paroles avaient aussi un sens philosophique et moral qui peut s'appliquer à bien des époques dans la vie des peuples. Il arrive des temps où l'ignorance, l'orgueil, la dépravation passionnée, font la guerre à la vérité, lancent de la poussière contre Dieu, renversent les monuments de la sagesse, et livrent le monde aux erreurs et aux crimes, comme on livrerait une cité à une armée de barbares. Quelque chose qui ressemble à la malédiction s'attache alors à la génération qui a commis ou laissé commettre cette farouche violation des lois divines et humaines; vainement le repentir, les nobles efforts, les instincts généreux, se présentent pour relever les ruines et réconcilier la terre avec le ciel; vainement les hommes nouveaux qui n'ont pris aucune part à un déplorable passé prient, méditent, se consument en longs efforts, en laborieuses veilles, pour effacer de lugubres traces, rétablir l'harmonie des

[1] Livre des *Nombres*, chap. xiv.

intelligences, et trouver des rivages plus heureux : une mystérieuse et inexorable loi d'expiation plane sur la société, et la condamne aux tourments du désert ; caravane fatiguée, la société ne trouve que des eaux amères, le sable stérile, les vipères et les scorpions ; le désert, toujours le désert devant elle ; toujours les terres inféconde et les horizons brûlants : il doit en être ainsi jusqu'à ce que disparaisse de la terre la génération qui a fait le mal ! L'entrée du pays de promission est fermée aux pères coupables. C'est aux fils seuls qu'il appartient de sortir des solitudes où les âmes étaient tristement emprisonnées, de mettre le pied dans les régions heureuses, et de livrer ces batailles décisives au bout desquelles il y a gloire, domination et repos.

Dans le livre des Nombres [1], le Seigneur marque à Moïse les frontières du pays où doivent s'établir les Hébreux. Les diverses limites, torrents, cités, montagnes, mers, sont indiquées avec des détails géographiques qui supposent chez Moïse une parfaite connaissance de ces contrées. Quoique l'Écriture n'en dise rien, il est peut-être permis de penser que, durant ses quarante ans passés en fugitif, Moïse n'avait point borné sa vie aux solitudes de Madian, qu'il avait été voyageur, et s'était avancé jusqu'au sein de la région chananéenne promise au père des croyants. Cette terre, qu'il put visiter en pèlerin sublime, il ne lui fut pas donné de la voir occupée par Israël ; il n'eut point la

[1] Chap. XXXIV.

sainte joie d'en prendre possession. Le vieux pasteur des Hébreux demande à Dieu qu'il lui accorde de franchir le Jourdain; et, comme si le Seigneur sentait passer sur sa face je ne sais quelle ombre de tristesse divine en repoussant une prière de son serviteur, il lui ordonne *de ne plus lui parler de cela*[1]. La consolation dernière de Moïse sera de contempler, du haut d'un mont, l'héritage d'Israël au septentrion et au midi, au couchant et à l'aurore.

Arrêtons-nous devant ce grand nom de Moïse, qu'Hérodote a passé sous silence, que Diodore de Sicile et Strabon prononcent à peine, et qui ne s'est pas moins emparé glorieusement des siècles. Considérons la triple et sainte inspiration du poëte, de l'historien et du législateur. L'opinion la plus accréditée attribue à Moïse le livre de Job. Cette surprenante composition jaillit de son intelligence lorsqu'il était pasteur des troupeaux de Raguel. Ce furent sans doute des journées de douleur durant sa longue émigration vers les solitudes de la mer Rouge qui amassèrent dans l'âme de Moïse, ces torrents de sombre harmonie.

Tout homme qui a beaucoup souffert, qui a réfléchi sur le douloureux mystère de la vie, sur les profondes ténèbres de nos jours, s'attache au livre de Job comme à la plus haute, à la plus complète expression des angoisses de la terre. On entend dans ce poëme les cris du désespoir, les plaintes des victimes; on y voit les larmes tomber en silence des yeux humains; on y

[1] *Nequaquam ultrà loquaris de hâc re ad me.*

trouve le mal dans la triste variété de ses œuvres, et les épreuves de la vie dans tout leur formidable caractère. La créature, accablée sous le poids d'un arrêt qu'elle ne comprend point, se répand en malédictions et en blasphèmes. Puis Dieu parle à l'homme, et, montrant sa grandeur, sa puissance et sa justice infinies, lui demande comment il ose vouloir entrer en discussion, en jugement avec son éternité. C'est alors que l'homme se soumet et espère. Voilà, en deux mots, le sens de cette sublime histoire de Job. Cette histoire, écrite il y a trente-cinq siècles, n'a pas vieilli, n'a rien perdu de son intérêt et de sa vérité; elle ne roule point sur des fables dont l'attrait s'affaiblit à travers les temps, ni sur des événements diversement jugés par les générations, et qui remuent d'une façon inégale l'esprit des peuples. L'histoire de Job sera toujours grande, toujours belle, toujours vraie de la même manière, parce qu'elle est l'histoire du genre humain dans ce qu'il y a de moins changeant, de plus irrévocable en son destin, je veux dire la douleur.

Nous éprouvons toujours un charme secret à rencontrer l'expression de nos sentiments intérieurs; mais dans cette expression des choses intimes de l'âme, le côté des amertumes est ce que nous comprenons le mieux; la raison en est toute simple, c'est que la douleur est l'état le plus naturel de l'homme. Il y a, dans la gaieté, dans la joie, dans les plaisirs, quelque chose qui nous dérobe à notre vie accoutumée, et voilà pourquoi nous les appelons des *distractions*; l'homme s'oublie alors lui-même, et c'est cet oubli de son propre

mal qui amène les impressions heureuses. Si vous trouvez dans un livre ce côté des distractions humaines, vous n'en serez pas très-vivement saisi; ce sont des images qui s'offriront à vous, charmantes choses fugitives qui passent sur votre âme, qui vous illuminent dans la nuit, qui dorent magiquement votre horizon; quand le livre est fermé, vous retombez sur vous avec ennui, et votre œil s'arrête tristement devant les inexorables réalités de votre nature. Il n'en est pas de même du livre où nous pouvons contempler notre destinée dans toute sa vérité; nous l'ouvrons de préférence, nous repassons ses pages, nous aimons à écouter l'homme qui, dans ses plaintes, exprime nos souffrances, et je ne sais quel attrait nous pousse à nous visiter dans notre propre abîme. Lorsque vous fermez ce livre-là, vous n'avez à redouter ni mécompte, ni amertume soudaine, ni perte de ravissantes illusions; le livre vous avait remis avec vous-mêmes, vous y restez, et, pendant de longs instants, vous entendez en votre âme comme le murmure de vos soupirs; c'est la plainte qui se prolonge: votre cœur devient alors comme le livre vivant où vous achevez de lire votre destin. Tel est le poëme de Job, ce triste et magnifique cantique de l'humanité exilée.

On connaît toute la magnificence de la poésie hébraïque; mais rien, dans la Bible, ne surpasse le livre de Job en richesse de style. Il y a, dans le Pentateuque, des cantiques et des récits dont on ne se lassera jamais d'admirer l'étincelante ou énergique expression; mais Moïse est bien plus poëte dans son livre de Job. Quelle

grandeur ! quelle inépuisable variété d'images ! Comme la plainte est amère, la mélancolie profonde, la malédiction éloquente ! La voix de l'homme n'est jamais aussi puissante que dans les angoisses du désespoir. C'est là le caractère de notre organisation; nous avons à peine quelques mots pour parler de joie et de bonheur, mais chaque bouche devient un fleuve d'éloquence quand il s'agit de se plaindre et de gémir. Remarquez comme le son de la voix humaine est grave, comme tous nos cris sont sérieux ! Les chants de gaieté me paraissent une violence faite à notre nature; notre voix perd alors son plus grand charme, car elle est surtout belle dans les sujets tristes. Du reste, ce n'est pas seulement la voix humaine qui est grave, ce sont tous les bruits qu'on entend dans la création. Écoutez les mugissements de la mer, les fleuves, les torrents, les ruisseaux, les forêts agitées par les vents; prêtez l'oreille à la pluie qui tombe, à la brise qui passe sur vos toits; partout se révèle quelque chose qui semble s'attrister et pleurer : vous diriez que les hommes et toute la création forment comme un immense soupir qui monte, monte sans cesse vers Dieu.

Le poëme de Job, chant prophétique des afflictions des enfants d'Adam jusqu'au dernier jour du monde, reçoit, dans les universelles mélancolies de l'époque actuelle, une frappante application. Au milieu des angoisses sociales, triste héritage des révolutions, que de bouches font entendre des plaintes semblables à celles de Job ! Combien vous rencontrez d'hommes qui maudissent le jour où ils sont nés, qui ont des jours vides,

des nuits de tristesse, et qui sentent une grande joie quand ils ont trouvé le sépulcre! Le livre de Job est aujourd'hui, plus que jamais, notre histoire, notre véritable poésie.

Dans le livre de Job, Moïse est l'historien de l'âme humaine; dans la Genèse, il est l'historien de la création, le révélateur surnaturel de toutes les origines. La naissance de la lumière, la formation du matin, du soir et de la nuit, les vastes eaux enfermées dans les profondeurs de l'abîme, la terre se couvrant de verdure et de forêts, le soleil placé au centre du firmament bleu, et la lune et les étoiles obéissant à la voix qui trace leur route à travers l'immensité; les animaux, dans leur variété infinie, prenant possession des mers, des montagnes et des plaines; l'homme enfin, le dernier et le plus beau des ouvrages de Dieu, recevant en quelque sorte l'investiture de la royauté au milieu du jeune univers; la primitive condition de bonheur de l'aïeul de la race humaine, la perte de l'Éden, pour avoir voulu trop connaître, pour avoir désiré devenir semblable à Dieu, et puis, la condamnation au travail, à la souffrance, à la mort, et la promesse d'une réhabilitation : tels sont les tableaux que nous trace la Genèse. Elle nous révèle le secret de l'âge du monde et de sa formation, le secret de la nature humaine tombée : en trois pages, Moïse nous a expliqué l'univers et l'homme. Il y a eu des milliers et des milliers de livres dans tous les âges, et chez toutes les nations anciennes et nouvelles, sur ces grandes choses-là dites en trois pages par Moïse; il n'y a eu de vrai que ce qui

s'est trouvé conforme à son témoignage. Les efforts du génie de quarante siècles, les profondes investigations dans les entrailles du globe sur les plus lointaines plages et dans les souvenirs les plus ténébreux du genre humain, n'ont fait que donner solennellement raison à la cosmogonie mosaïque, et, quand on a voulu étudier la mystérieuse nature de l'homme, avec son mélange de lumière et de nuit, de gloire et d'opprobre, de sublimité et de néant, il a toujours fallu remonter à un premier état de perfection, suivi d'une chute. Pour l'explication de l'univers, comme pour l'explication de l'homme, le récit de la Genèse est cet original divin dont il a circulé, au milieu des nations anciennes, tant de copies plus ou moins infidèles, plus ou moins défigurées.

Si le souffle de Dieu n'était pas là, si l'œuvre seule de l'homme se montrait à nous, il n'y aurait pas de langues assez éloquentes pour admirer le législateur des Hébreux. Ce Décalogue, auprès duquel les antiques lois de la Perse, de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce et de Rome, ne sont qu'images grossières ou inventions dures, et qui est devenu le suprême guide du genre humain; cette organisation morale, politique et religieuse d'une nation nouvelle, organisation s'étendant à tout à force de sagesse profonde, de justice et de prévision; ces règles, ces prescriptions, ces maximes, exprimées avec une simplicité surprenante, nous apparaissent comme la vérité descendant des hauteurs divines pour visiter les hommes. Ce qui touche et frappe, à mesure qu'on arrive au terme du voyage d'Is-

raël, c'est le spectacle de Moïse, chargé d'ans, se consumant en efforts pour rappeler aux Hébreux les bienfaits et la loi du Seigneur; plus le jour de la séparation approche, plus il est tourmenté du besoin de leur redire ces préceptes qu'il leur a enseignés pendant quarante ans, de leur remettre en mémoire ce qu'ils doivent accomplir dans le pays où les merveilles de la pensée divine les attendent. Les bénédictions réservées à la fidélité religieuse, les malédictions contre les transgresseurs de la loi, empruntent une imposante solennité à cette situation du vieillard qui bientôt ne parlera plus : on dirait un père de famille qui, sur les derniers confins de la vie, à l'aspect du sépulcre entr'ouvert, recueille ce qui lui reste de forces pour tracer à ses enfants la grande ligne du devoir, leur montrer à quel prix s'achètent le repos de la conscience, l'estime publique, l'honneur. Moïse fut enseveli dans une vallée du pays de Moab, en face de Phogor; à la date où s'écrivait le dernier chapitre du Deutéronome, nul homme n'avait connaissance du tombeau du chef des Hébreux. Un mystère dérobait au monde le lieu de sa sépulture, et l'imagination aurait pu croire que les dépouilles de celui à qui Jéhovah avait parlé comme un homme parle à son ami avaient été emportées aux cieux.

CHAPITRE II

Le pays de Chanaam. — Établissement des Hébreux dans ce pays. — Passage de la république à la royauté.

(1445-1060 avant J. C.)

Les contrées qui, plus tard, furent nommées Judée et Galilée, les pays d'Apamée et d'Emesse, formaient cette terre de promission où le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, avait appelé le petit peuple dont la mémoire devait occuper une si vaste place dans l'histoire du genre humain. Nous avons décrit ailleurs[1] ces diverses régions comprises entre la Méditerranée, la mer Morte et le Jourdain, entre les montagnes du Taurus et les frontières sablonneuses de l'Égypte. Si nous mettions sous les yeux du lecteur un panorama de la nature et des cités syriennes, nous ne ferions que nous répéter nous-même; nous nous bornerons, dans ce travail, à

[1] *Correspondance d'Orient*, 7 vol. in-8, par MM. Michaud et Poujoulat.

peindre les lieux lorsqu'ils pourront servir à l'intelligence des événements ou ajouter à leur intérêt. Toutefois, au début de notre récit, il importe de donner au lecteur quelque idée des régions où s'accomplirent tant de mémorables choses.

Ce pays avait de grandes richesses : le sol se couvrait de moissons de froment, d'orge et de riz; il produisait le raisin, la figue, l'olive, l'amande, la grenade et le citron. On y recueillait le chanvre, le lin et le byssus, espèce de coton très-fin. Les terres apportées au penchant des montagnes, et retenues par des murs, de même qu'aujourd'hui dans le Liban, formaient comme des vergers suspendus. Dans les plaines, le labour était facile par l'extrême fertilité du sol; les pluies d'automne et de printemps, les rosées de l'été, remplaçaient les rivières; les eaux des sources étaient douces à boire, les pâturages abondants et les bestiaux nombreux. La fécondité de la terre avait passé dans les flancs de l'homme; la population s'y multipliait plus rapidement qu'en aucune autre contrée de l'univers. Les environs de Ramathat et de Joppé et les plaines de Saron rapportaient au centuple; le voisinage du lac poissonneux de Génézareth offrait des lieux charmants; la Galilée était un vaste jardin; le sens primitif du nom de la plupart de ses cités est comme un témoignage de l'ancienne prospérité de cette région; ici, vous trouvez Capharnaüm (le beau bourg), là, Bethsaïde (la maison d'abondance), plus loin, Naïm ou Nahim (la belle), Maghedam (la délicieuse).

Dans la chaude vallée de Jéricho, les récoltes mûris-

saient les premières, et les dattes avaient un parfum plus exquis. Le baumier, dont la culture valut plus tard aux Romains un revenu annuel assez important, ne croissait qu'en Judée. Le lac Asphaltite, au fond du quel cinq villes dormaient leur sommeil de mort, déposait sur ses rives du sel et du bitume, qui formaient deux branches d'industrie. On enduisait les navires de bitume comme maintenant de goudron, et le bitume servait encore aux Égyptiens pour embaumer et conserver leurs morts. Les cercueils des momies étaient faits avec le bois de sycomore, presque incorruptible et si commun en Palestine : le sycomore était aussi un bois de construction. Dans plusieurs plaines s'étendaient des forêts de palmiers, merveilleuse ressource pour une contrée; le fruit du palmier nourrissait les hommes et les bestiaux : on se chauffait et on bâtissait avec son bois, on faisait des cordes, des paniers et des nattes en tressant son feuillage. Le térébinthe de Judée a été remarqué pour la flexibilité de son bois, pour sa durée et son beau noir. Les fruits du cyprès et du myrobolan servaient à composer des parfums. Les abeilles, nourries de plantes aromatiques dans les montagnes de Jérusalem, de Modin et d'Hébron, donnaient un miel exquis. Le murex, d'où l'on tirait la pourpre, se pêchait dans la mer qui bat les pieds du Carmel. Enfin, le Jourdain, qui s'échappait des limites septentrionales de la terre de promission, et qui devait être un jour le fleuve le plus illustre de l'univers, vivifiait trente-cinq lieues de pays, avant de perdre ses belles eaux dans l'impure mer de Sodome.

Cette Judée, dont l'ignorance moderne a voulu faire un éternel amas de rocs stériles, n'a pas été seulement vantée par les livres saints et par l'historien Josèphe : « Les hommes sont sains et supportent les fatigues, dit Tacite en parlant des Juifs; les pluies sont rares et le sol fécond ; les productions semblables aux nôtres y abondent ; on y trouve de plus le baumier et le palmier [1]. » Pline, dans son *Histoire naturelle*, a décrit la Judée et loué ses productions. Si de nombreuses erreurs n'avaient pas affaibli l'autorité de Strabon touchant la Syrie, nous pourrions rappeler les louanges qu'il donne au Liban, aux bords du Jourdain et de la mer de Galilée. Virgile [2] a chanté les palmiers d'Idumée. Auguste faisait ses délices d'une espèce de datte que lui offrait tous les ans son poëte Nicolas de Damas, et que sa gracieuse reconnaissance avait surnommées les *Nicolaï*. Galien, voyageant, dans sa jeunesse, à travers l'Orient pour agrandir l'horizon de son génie, n'avait point dédaigné de visiter la Judée; sans doute il laissa de curieuses descriptions de cette contrée dans quelques-uns de ses nombreux écrits que le temps a ravis à la postérité. Pausanias parcourut la Palestine et admira les trésors de son territoire; si nous en croyons Suidas et Etienne de Byzance, Pausanias fit pour la Phénicie et la Syrie ce qu'il avait fait pour la Grèce; son ouvrage ne nous est point parvenu. Le géographe Solin, dans son *Polyhistor*, a vanté les produits

[1] *Histoires*, liv. V.
[2] *Géorgiques*.

de la Judée, et, pour terminer cette indication des autorités païennes, nous citerons l'historien Ammien Marcellin, qui a parlé de l'ancien royaume des Hébreux comme d'une contrée fertile. C'est à de longs siècles de calamités de toute nature qu'il faut attribuer la pauvreté actuelle de ces régions.

Il n'entre point dans notre plan de raconter en détail l'établissement des Hébreux dans les contrées promises à leur pieuse fidélité; ce n'est pas l'histoire des Juifs, mais l'histoire de Jérusalem que nous entreprenons. Nous devons donc nous borner à des traits généraux.

Cette région, dans laquelle les Juifs venaient d'entrer après avoir passé le Jourdain, renfermait des places fortes et des populations belliqueuses; les douze envoyés de Moïse y avaient vu, disaient-ils, de nombreux habitants, des hommes d'une plus haute taille que les Hébreux, des villes dont les murailles et les tours touchaient au ciel. Ces peuplades indigènes, ou venues à la suite d'émigrations plus ou moins anciennes, étaient les Ammonites, les Madianites, les Moabites, les Amalécites, les Amorrhéens, les Philistins, les Héthéens, etc., etc. Les Hébreux se présentaient comme leurs ennemis à tous; la guerre allait commencer, guerre terrible, guerre d'extermination. Que de combats! quelle mer de sang sortira des glaives des Israélites! Le regard se détourne avec effroi de ces massacres se renouvelant sans cesse, et, comme ils s'accomplissent au nom de Jéhovah, nous devons faire dès ce moment une observation qui trouvera de fréquentes applications dans le cours de cette histoire.

En voyant le sang couler comm l'eau sous l'épée des Hébreux, et les vainqueurs multiplier, sous les formes les plus barbares, les images de la mort; en voyant la compassion ou la lassitude du glaive parfois punies, ainsi qu'une violation des ordres divins, il faut se ressouvenir qu'il n'y avait aucune alliance, aucune transaction possible entre les Hébreux et les peuples de ce pays. Le Seigneur avait interdit toute amitié, tout rapprochement, avec les habitants de la terre de Chanaam, et avait ordonné de les tuer sans miséricorde, de renverser leurs autels, leurs images, leurs bois sacrés: « Si vous ne les faisiez pas mourir, disait le Seigneur, ceux qui resteraient seraient comme des clous dans vos yeux, comme des lances dans vos flancs [1]. » La pensée de Moïse était l'établissement du dogme de l'unité de Dieu; toute relation pacifique avec les nations idolâtres devenait dangereuse pour le peuple juif, poursuivi par les souvenirs de la mythologie égyptienne; la guerre était nécessaire; la triple barrière des mœurs, des intérêts et de la religion séparait éternellement les Israélites et les vingt nations qu'ils avaient à combattre; la lutte ne pouvait donc se terminer que par l'abaissement absolu de l'une des deux parties belligérantes : le champ de bataille devait rester aux indigènes ou aux Juifs venus des bords du Nil : il n'y avait pas de milieu politique à espérer.

Un fait dut contribuer à rendre moins difficile l'entrée des Hébreux dans ce pays, ce fut l'émigration d'une

[1] Livre des *Nombres*, chap. xxxiii.

multitude de Chananéens. A l'approche de la nation qui avait miraculeusement traversé la mer Rouge, en laissant derrière elle, ensevelis sous les flots, des bataillons égyptiens, et qui avait triomphé de plusieurs peuples belliqueux de l'Arabie, les Chananéens, menacés de cette invasion, furent saisis d'effroi; un grand nombre s'en alla au pays d'Afrique et de Grèce, dont le commerce leur avait appris les chemins. Le Seigneur, en divers passages de l'Écriture, annonce aux Juifs la dispersion de leurs ennemis. Un curieux monument de cette dispersion se voyait, au sixième siècle, dans la Mauritanie Tingitane; deux colonnes de pierre blanche portaient une inscription phénicienne dont voici le sens : « Nous sommes ceux qui avons pris la fuite devant le brigand Jésus, fils de Navé, » c'est-à-dire Josué, fils de Nun. C'est Procope qui parle de ces deux colonnes; on a voulu contester son assertion, mais on n'y a opposé que des dénégations gratuites.

La forme sociale des Juifs était une république avec Jéhovah pour chef. Cette théocratie était un gouvernement tout nouveau chez les hommes; avant Moïse, nul législateur, nul génie, n'en avait eu l'idée. Un gouvernement qui ne soumettait pas l'homme à l'homme, mais à Dieu seul, relevait la dignité humaine, ennoblissait l'obéissance, donnait aux lois le caractère auguste d'une œuvre divine, et rendait la rébellion plus difficile en la faisant plus criminelle : la révolte contre ses pareils se comprend mieux qu'une révolte contre Dieu. Les chefs étaient, non pas les maîtres, mais les

dépositaires de la loi; rien de plus sévèrement interdit qu'un changement, une modification, une addition ou un retranchement dans le code inspiré. L'Éternel, qui avait donné ce code, savait tous les besoins futurs de son peuple; il n'y avait rien à refaire dans la législation, et par là devait se maintenir la grandeur politique : malheur aux nations à qui chaque jour il faut des lois nouvelles! La législation de Moïse est le premier corps de lois écrites dans le monde; Dieu s'y trouve placé comme le seul roi, le seul maître, le seul législateur d'une société.

L'égalité des portions dans le partage de la terre promise et la loi de la propriété qui empêchait l'accumulation des biens dans une même main furent d'admirables conditions d'ordre dans la république hébraïque. Un homme forcé de vendre une terre avait le droit de la racheter lorsqu'il le pouvait; son bien lui était toujours rendu à l'époque de la solennité du jubilé, qui revenait tous les cinquante ans. Ainsi se maintenait l'équilibre des fortunes; le fléau du paupérisme, le plus grand mal de nos sociétés modernes, était inconnu aux Hébreux. Nous ne connaissons rien de plus beau que ces priviléges du jubilé restituant les terres à leurs premiers maîtres, et rendant la liberté aux esclaves. Les prêtres et les lévites n'avaient pas le droit de posséder; mais ils avaient les prémices, la dîme, les victimes offertes en sacrifices : ces revenus étaient considérables.

Tant que vécut Josué, la république israélite se maintint régulière et forte. Après la mort du fils de

Nun, il ne se trouva plus de mains vigoureuses pour soumettre le turbulent caractère des Hébreux; l'anarchie éclata parmi les douze tribus : elle dura seize ans. Mais, chez un peuple qui avait besoin de la guerre pour se soutenir, l'anarchie eût mené promptement à la ruine; il fallait imposer à la ligue des indigènes le rempart vivant de l'union. Le gouvernement des juges rendit pour un temps sa force à Israël. On choisissait pour juge le plus vertueux, le plus habile, le plus intrépide. Othoniel, Gédéon, Jephté, Héli, furent les gloires de la judicature. A soixante ans, Samuel, usé moins par l'âge que par les laborieux efforts d'une carrière toute consacrée aux intérêts des Hébreux, considérant sa faiblesse, son impuissance à porter le poids des affaires, avait nommé à sa place ses deux fils, Jaël et Abia, dont la conduite fut l'avilissement de l'autorité : le peuple voulut changer la forme de son gouvernement, et demanda l'établissement d'une royauté.

Rien n'est plus curieux que le récit de l'assemblée des anciens d'Israël, tenue à Ramathat (aujourd'hui Ramla), pour demander à Samuel un roi. Cette résolution des Hébreux avait rempli l'âme de Samuel d'une affliction profonde : « Sa tristesse, dit l'historien Josèphe, alla mesme jusques à luy faire perdre le boire, le manger et le dormir; et son esprit estoit agité de tant de diverses pensées, qu'il ne faisoit, durant la nuit, que se tourner dans son lict. » — « Voilà que vous êtes devenu vieux, lui dirent les anciens d'Israël rassemblés à Ramathat, et vos fils ne marchent point dans vos

voies; donnez-nous un roi pour qu'il nous gouverne, un roi comme en ont toutes les autres nations[1]. »

Samuel, dans son discours aux anciens d'Israël, s'efforça de les détourner de leur projet, en leur traçant le tableau des inconvénients de la royauté; il disait que le roi aurait le droit d'enlever leurs fils pour conduire ses chariots, pour être ses cavaliers ou ses coureurs, pour en faire des tribuns et des centurions, des fabricants d'armes et de chars, pour les employer à la culture de ses terres et à ses moissons; d'enlever leurs filles pour ses besoins domestiques, pour lui préparer son pain et ses parfums. « Le roi, ajoutait le prophète, donnera à ses serviteurs vos champs, vos vignes, vos plants d'oliviers; il vous demandera une part de vos revenus pour ses eunuques et les officiers de sa maison; il vous prendra vos serviteurs et vos servantes, la fleur de votre jeunesse, vos bêtes de charge, pour les employer aux travaux qu'il entreprendra; il vous demandera la dîme de vos troupeaux, et enfin vous deviendrez ses esclaves; et vous vous plaindrez alors du roi que vous aurez choisi, et le Seigneur ne vous écoutera point, parce que c'est vous-mêmes qui aurez voulu un roi. »

Ainsi s'exprimait le prophète; l'amour de la royauté n'aurait pu résister aux sombres couleurs de son tableau, si les anciens n'avaient pas soupçonné quelque exagération dans ce noir avenir du gouvernement monarchique que leur présentait Samuel. « Nous serons

[1] *Histoire des Juifs*, liv. VI, ch. IV; traduction d'Arnauld d'Andilly.

comme toutes les nations, répondirent-ils; le roi rendra la justice parmi nous, il marchera devant nous, et nous défendra contre l'ennemi[1]. »

Ce goût pour la royauté était considéré comme une dégénération; il avait excité le courroux divin, et cependant, dira-t-on, le Seigneur avait annoncé, dans le Deutéronome, que les Israélites se donneraient un roi! « La colère de Dieu, répond ici Maimonide[2], venait de ce que les Hébreux avaient demandé un roi avec des murmures et comme des séditieux; non pas dans l'intention d'accomplir le précepte de la loi, mais parce qu'ils s'étaient dégoûtés mal à propos du gouvernement du saint prophète Samuel, à qui Dieu dit formellement : C'EST MOI QU'ILS ONT REJETÉ, ET NON PAS TOI. » Cette réponse de Maimonide n'est pas complète, et ne résoudrait pas tout à fait la difficulté; on serait plus vrai en disant que le sens du passage du Deutéronome[3] était une prévision et non pas un ordre, et que, le jour où cette prévision vint à s'accomplir, il y eut des efforts de la part de l'envoyé de Dieu pour détourner les Hébreux d'une résolution féconde en désastres.

Samuel comprit qu'il ne pouvait pas lutter contre la volonté universelle d'Israël. Saül, fils de Cis, de la tribu de Benjamin, dont la demeure était à Gabaa, l'homme le plus beau des douze tribus, et dépassant de toute la tête les Israélites de la plus haute taille, fut dé-

[1] Livre des *Rois*, ch. VIII.

[2] La *Misna*.

[3] Lorsque tu diras : « J'établirai un roi sur moi, comme toutes les nations, » etc. Chap. XVII.

signé au choix de Samuel par une inspiration céleste. Le prophète rencontra Saül aux portes de la cité de Masphat, un jour que celui-ci, las de chercher des ânesses perdues que son père aimait beaucoup, songeait à recourir à l'ami de Dieu pour être mis sur les traces des bêtes égarées. Samuel, prenant Saül à part, lui déclara les desseins du Seigneur et le sacra roi en répandant de l'huile sur sa tête; entre autres signes auxquels le fils devait reconnaître la vérité des paroles du prophète, il lui fut annoncé que les ânesses étaient retrouvées : « Aujourd'hui même, lui dit Samuel en le quittant, vous rencontrerez à l'heure de midi, près du tombeau de Rachel, sur la frontière de Benjamin, deux hommes qui vous diront : *Les ânesses que vous étiez allé chercher sont retrouvées; c'est pour vous, et pour vous seul, que votre père est inquiet maintenant; on l'entend s'écrier :* Que ferai-je pour avoir des nouvelles de mon fils ? »

Quelle simplicité pleine de charme dans le choix merveilleux de l'homme de Gabaa ! quel suave souvenir des mœurs primitives dans ce beau Saül cherchant dans la contrée des ânesses perdues, et rencontrant un ami de Dieu qui le fait roi !

Le fils de Cis, qui, jusque-là, avait passé ses jours à conduire les bœufs et à cultiver les champs, prit tout à coup rang parmi les prophètes, et, saisi de l'esprit divin, chanta les saints cantiques. Bientôt tout le peuple fut convoqué à Masphat. Samuel, pour rendre en quelque sorte inattaquable l'élection de Saül, voulut la soumettre à la décision du sort : tombé sur la tribu

de Benjamin, le sort, jeté de nouveau sur les différentes familles de cette tribu, favorisa le fils de Cis.

En passant de la forme républicaine à la forme monarchique, les Hébreux ne changeaient pas de constitution politique; une forme était changée, mais pas un mot ne l'était dans la législation : Jéhovah demeurait toujours le chef suprême des Israélites, et la loi de Moïse, la seule loi de la nation. Pourtant, après l'élection d'un roi, Samuel crut nécessaire de régler les rapports et les droits du monarque et du peuple. Il composa une sorte de code monarchique[1] qui fut déposé *devant le Seigneur*, probablement dans l'arche d'alliance. Cet ouvrage de Samuel, qui était comme la charte d'Israël, n'est point parvenu jusqu'à nous; la perte en est regrettable. Il eût été intéressant d'apprendre comment on entendait la royauté, il y a trois mille ans, dans les pays de Masphat, de Ramathat et d'Éphraïm; peut-être le livre du vieux prophète nous eût-il offert la solution d'importantes questions politiques. Samuel avait pu, dans son livre des devoirs du roi, prendre pour texte ce passage du Deutéronome[2] :

« Lorsqu'il sera constitué roi, il ne rassemblera point des chevaux pour ramener le peuple en Égypte; le Seigneur vous a ordonné de ne plus retourner par le même chemin; il n'épousera point plusieurs femmes, de peur qu'elles ne gagnent son esprit, et n'amassera pas de

[1] Livre des Rois, liv. I, ch. x.
[2] Chap. xvii.

l'or ni de l'argent. Après qu'il sera assis sur son trône, il prendra, pour son usage, une copie de cette loi, recevant le livre des mains des prêtres de la tribu de Lévi; il la gardera avec lui, la relira tous les jours de sa vie, afin qu'il apprenne à craindre le Seigneur son Dieu, et qu'il demeure fidèle aux préceptes et aux cérémonies qui sont consignés dans la loi. Que l'orgueil n'élève point son cœur au-dessus de ses frères, qu'il n'incline ni à droite ni à gauche, et il obtiendra, ainsi que ses fils, un long règne sur Israël. »

Saül, élevé au pouvoir royal dans toute la force de la jeunesse, avait marqué les premiers temps de sa domination par des victoires sur les Ammonites et les Amalécites; Jonathas, un de ses trois fils, jeune homme vif, hardi, plein de dévouement et de courage, était un des plus brillants appuis des armes paternelles. Abner, cousin de Saül, commandait les troupes. Le peuple hébreu se montrait redoutable au dehors. Mais ce n'est point à Saül et à sa famille que devait rester la couronne; le fils de Cis est déclaré coupable parce qu'il a offert un sacrifice sans attendre le prophète, parce qu'il a épargné, dans le carnage des Amalécites, le roi de cette nation; Samuel annonce à Saül que le Seigneur est irrité contre lui et que la couronne va tomber de sa tête. Ce seraient là d'étranges façons d'agir, si on les jugeait au point de vue de nos mœurs et de nos idées. L'accusation de miséricorde envers le roi des Amalécites doit nous rappeler l'observation faite plus haut sur l'intérêt religieux qui interdisait tout ménagement vis-à-vis des nations dont le voisinage était si

dangereux pour les Israélites; n'oublions pas aussi que la douceur ne fut jamais le caractère des mœurs politiques de l'Orient. Quant au sacrifice offert sans le prophète, et qui est reproché comme un crime à Saül, il est bien évident que le dessein de Samuel était de séparer solennellement les droits du pontife de ceux du roi, de proclamer que l'autel appartient au prêtre, et que la plus odieuse, la plus impie des usurpations, c'est la royauté prenant la place du sacerdoce.

Le prophète de Ramathat, après avoir fait tuer Agag, roi des Amalécites, pour donner au Seigneur un commencement de satisfaction, s'en va à Bethléem chercher celui qui doit régner. Isaï ou Jessé avait huit fils, dont le plus jeune, l'enfant de sa vieillesse, âgé d'environ quinze ou seize ans, gardait les brebis; c'était un bel adolescent à la blonde figure, robuste, courageux, habile à tirer de la harpe de mélodieux accents. Cet enfant de Bethléem, sacré roi par Samuel au milieu de ses frères étonnés, c'était David, David dont la sainte renommée de roi, de guerrier et de prophète, devait retentir jusqu'aux derniers âges du monde.

L'esprit du Seigneur s'était retiré de Saül, dit l'Écriture[1], et l'esprit du mal l'avait saisi; on le voyait tantôt plongé dans une mélancolie profonde, tantôt livré à de violents accès de frénésie. On sait comment ses amis et ses serviteurs lui proposèrent pour remède les douces harmonies, et comment Saül envoya des messagers à Isaï pour lui demander son fils David. Celui-ci arriva

[1] Les *Rois*, liv. I, ch. XVI.

auprès du roi avec un âne chargé de pain, d'un chevreau et d'une urne de vin : chez les peuples d'Orient on n'aborde jamais les grands les mains vides. Lorsque le père de Jonathas était en proie à son mal accoutumé, le jeune pâtre de Bethléem endormait les sombres fureurs du roi au bruit de sa harpe et de ses cantiques : Saül ne se doutait pas que l'enfant obscur dont les accords charmaient ses douleurs était précisément celui au profit de qui Samuel lui avait ravi sa royale puissance.

Le combat de la vallée du Térébinthe, située à une lieue et demie au nord-ouest de Jérusalem, est trop connu pour qu'on s'y arrête ici. Toutes les bouches répétaient le nom du jeune vainqueur du géant philistin, et chacun pressentait sa grandeur future. Dès ce moment Saül conçut la pensée de se débarrasser de David ; cette pensée ne le quitta qu'avec la vie. Nous ne suivrons point le fils d'Isaï traînant ses jours vagabonds de cité en cité, de désert en désert, obligé de se tenir en continuelle garde contre la haine et les piéges de Saül. La nouvelle de la mort de Samuel remplit d'amertume le cœur du jeune fugitif, alors caché dans les solitudes de Pharan. Après la bataille de Gelboé, où périrent Saül et ses trois fils, Jonathas, Abinadab et Melchisa, après cette bataille dont il déplora le désastre en termes si touchants [1], David, âgé d'environ trente ans, fut salué roi par sa tribu de Juda, la plus puissante des tribus d'Israël; elle le défendit avec fi-

[1] *Les Rois*, liv. II, ch. I.

délité et vaillance contre les efforts d'Isboseth, dernier fils de Saül, couronné par les onze tribus.

Mais ces deux partis, dans un royaume naissant, étaient déjà un malheur; on pouvait y voir un triste présage des futures discordes du peuple hébreu. Tandis qu'Israël se partageait ainsi en deux camps, le meurtre se chargea de rétablir l'unité du pouvoir; Joab, un des chefs des troupes de David, perça lâchement de son épée Abner surpris et désarmé. Abner commandait les forces du fils de Saül, mais il inclinait vers la cause de David, et cet homme de guerre, que l'Écriture nous représente comme habile et courageux, inquiétait la jalouse ambition de Joab.

De plus, deux hommes de la tribu de Benjamin, voulant faire fortune par un assassinat jugé utile à David, coupèrent la tête au roi Isboseth, pendant qu'il dormait à l'heure de midi. Ils coururent du côté d'Hébron porter à David cette tête encore sanglante, pour recevoir sans retard le prix de leur barbare dévouement; le fils d'Isaï, qui avait puni de mort celui qui avait osé porter la main sur Saül, l'oint du Seigneur, étendu au champ de bataille de Gelboé, fit périr dans les supplices les meurtriers d'Isboseth. La tête du dernier fils de Saül fut portée avec respect et solennité dans le sépulcre d'Abner, à Hébron [1]. Le chemin du crime peut mener au trône, mais le véritable génie ne prend point ce chemin. Même pour les calculs de l'ambition, cette voie serait mauvaise; les pieds teints de

[1] Liv. Ier des *Paralipomènes*, ch. XI.

sang ne sont pas solides ; les taches rouges sur les marches d'un trône, et que l'Océan tout entier ne pourrait pas laver, finissent toujours par amener de ces grandes chutes dont la terre retentit. La soudaine et généreuse indignation de David contre les meurtriers d'Isboseth ne contribua pas faiblement sans doute à réunir à sa cause les onze tribus longtemps ses ennemies. Et tout Israël lui dit : « Nous sommes votre bouche et votre chair; hier et avant-hier, lorsque Saül régnait, c'est vous qui nourrissiez et qui conduisiez Israël, car le Seigneur notre Dieu vous a dit : Tu feras paître mon peuple d'Israël et tu régneras sur lui [1]. »

[1] Les *Rois*, liv. II, ch. I.

CHAPITRE III

Conquête de Jérusalem par David. — État du monde à cette époque.

(1047 avant J. C.)

Nous n'avons pas le moyen de percer la profondeur de la nuit qui enveloppe les premiers temps de cette ville, dont le nom a passé avec tant de bruit par toutes les langues humaines. Jérusalem commença par une forteresse sur le mont Sion, voilà ce que nous savons. La montagne qui fut témoin du sacrifice d'Abraham est-elle la même que le mont Moriah, où devait s'élever le premier et le plus beau temple consacré à l'unité de Dieu? La ville de Salem, dont Melchisédek fut pontife et roi, est-elle la même que Jérusalem? La tradition la plus générale a résolu affirmativement ces deux questions, et Bossuet l'a adoptée; l'imagination chrétienne aime à placer l'autel de l'immolation d'Isaac dans ces lieux où dix-neuf siècles plus tard, se dresse

la croix d'une plus grande victime; elle aime à rapprocher le pontife de Salem du pontife éternel du monde moral, et à leur donner la même cité pour terrestre royaume; la critique historique a gardé des doutes à cet égard.

Nous pourrions entrer dans des dissertations qu'il serait facile de rendre savantes. Bornons-nous à éclaircir en deux mots la seule question dont nous ayons à nous occuper ici, celle qui touche à Jérusalem. La cité de Melchisédek appartenait, d'après la Genèse, au territoire de Sichem [1]; Jacob y planta ses tentes en revenant de Mésopotamie; il avait passé auparavant par Socoth, sur la rive orientale du Jourdain; c'est après avoir quitté Salem que le patriarche voyageur arriva à Bethel, située à l'orient de Sichem. Cette simple indication des lieux doit, selon nous, suffire pour trancher la difficulté; du moment que la Genèse place Salem, ville de Melchisédek, sur la rive orientale du Jourdain, au nord de Bethel, il n'est plus permis de la confondre avec l'autre cité de Salem, qui, tombée au pouvoir de Jébus, ajoutant à son nom celui de son nouveau maître, s'appela *Jébusalem* ou *Jérusalem* : celle-ci était située à douze heures de la mer, dans les montagnes, à neuf heures à l'occident du Jourdain, à douze heures au sud-ouest de Bethel. Nous ne pensons pas que la confusion des deux Salem, tant de fois reproduite, puisse désormais se montrer encore.

Adonisek, l'un des cinq rois que défit Josué, com

[1] *Urbem Sichimitarum.*

mandait sur le mont Sion. Ce qu'on appelle la nation jébuséenne était une peuplade à qui l'histoire a donné le nom du troisième fils de Chanaam. Elle s'établit avec son chef dans les murs de Sion, qu'elle avait conquis. La tribu de Benjamin, réunie à celle de Juda, parvint à occuper la partie basse de la cité de Jébus, mais se fatigua dans les luttes inutiles pour chasser de la citadelle le peuple qui la tenait en son pouvoir. Le livre des Juges nous dit que les fils de Benjamin demeurèrent avec les Jébuséens; mais entre les Israélites établis sur le mont Moriah et les Jébuséens maîtres du mont Sion, combien d'inévitables combats qui n'ont point eu d'historien! Il y avait plus de deux siècles que la forteresse de Jébus bravait toutes les attaques des Juifs, lorsque David, parti d'Hébron, se présenta pour en faire la conquête.

La nation israélite, entourée d'ennemis, avait besoin d'une capitale assise dans une forte position; le siége du naissant royaume de David, exposé à de continuelles agressions, devait être une de ces places où la nature vient en aide au courage qui veut se défendre. Les plaines, les bords des fleuves ou des mers, conviennent aux peuples livrés aux paisibles travaux du commerce; mais cette nation étrangère qui grandissait menaçante, qui s'était mise ouvertement en hostilité avec tous les pays environnants, ne pouvait se maintenir que par la guerre et la victoire : il lui fallait, pour emplacement de sa métropole, une situation formidable comme celle qu'offraient les montagnes de Sion, d'Acra, de Moriah. A l'orient, la profonde vallée, appelée dans la suite

vallée de Josaphat, s'étendait entre la ville et le mont des Olives, et rendait la place imprenable; au midi, le ravin escarpé de Géhennon ou Ben-Hinnon; au couchant, la pente roide du mont Sion,. complétaient la défense de la position. C'est vers ce point que le roi des douze tribus avait tourné son regard; sa pensée rapide y avait marqué le théâtre de la grandeur des Hébreux.

David, suivi de la fleur des guerriers de Juda et de Benjamin, paraît sous les murs de la forteresse jébuséenne; l'ennemi, se croyant assez invincible pour user de la raillerie, lui avait fait dire qu'il ne lui opposerait que des aveugles et des boiteux. On sait comment la citadelle fut emportée David promit le grade de général d'armée à celui qui le premier monterait sur les murs de Sion. Aussitôt les trente qui formaient l'élite de la petite armée royale volent à l'assaut; mais voilà qu'un guerrier les devance, c'est Joab, neveu du roi; l'impétueux guerrier plante son échelle au pied du mur, brave une pluie de flèches et de pierres, s'établit sur la brèche et attend victorieusement que d'autres guerriers viennent se joindre à lui. La forteresse est prise; l'épée dévore toute la population jébuséenne.

La conquête de Jérusalem par les armes de David est le premier événement important dans l'histoire de la ville sainte; un grand roi se montre à nous, debout sur le seuil de l'histoire monarchique des Hébreux, comme ces statues des demi-dieux qui, dans le monde ancien, gardaient l'entrée de la cité. Mais, avant de poursuivre notre étude de cette Jérusalem qui doit changer la face de l'univers, voyons quel était l'état

du monde, alors que, sur les montagnes de Sion et de Moriah, David jetait les fondements d'une immense gloire. Jérusalem est la mère religieuse du genre humain ; il est curieux de reconnaître dans quelle situation elle trouve les hommes à son apparition dans l'histoire, pour mieux comprendre l'heureuse transformation que doit leur faire subir, dans la suite des siècles, la doctrine du divin crucifié.

Regardons d'abord du côté de l'Égypte ; cette contrée doit être nommée ici avant toutes les contrées de l'univers. Elle avait vu passer vingt dynasties; les pyramides, ces montagnes que l'homme a faites, portaient aux cieux d'impérissables masses; Thèbes, Memphis, Tanis, Héliopolis, Syène, étalaient leurs graves merveilles, qui devaient faire l'entretien de la plus lointaine postérité. L'Égypte possédait la sagesse, mais les prêtres la gardaient comme un secret ; ils cachaient la vérité au peuple, comme si son œil eût été trop faible pour la contempler, ou comme si on eût jugé son bonheur inséparable de l'ignorance. Le culte des symboles et des manifestations de l'Être éternel avait peu à peu amené les Égyptiens à quelque chose de pareil au panthéisme ; les astres, les animaux et les plantes recevaient leurs hommages; le Créateur avait disparu sous l'adoration de ses œuvres.

La civilisation égyptienne naquit des tombeaux ; la pensée de la mort, cette pensée si féconde dans sa terreur, fut la première institutrice du cœur de l'homme ; elle règle et adoucit les intelligences par la croyance à la vie à venir, fondement de la morale sur la terre. L'É-

gypte traitait ses morts avec un soin magnifique, attesté par les imposantes nécropoles de Thèbes et de Memphis; toutes les images de la vie étaient représentées dans les hypogées. Les habitants des rives du Nil regardaient le trépas comme un sommeil qui se prolongeait jusqu'à des époques indéterminées; et, pour qu'à un signal divin les morts fussent tout prêts à recommencer la vie, on plaçait des vêtements sous leur tête. L'espoir d'une résurrection générale, non point à la fin, mais à la suite des temps, était accompagné de l'idée que le retour à la lumière ne pouvait s'accomplir sans la conservation des corps; de là l'embaumement des riches et des pauvres au moyen du nitre ou du sel.

Dans le voisinage de Memphis, une ingénieuse mythologie retraçait les mystères de l'autre côté du sépulcre. Le lac Acherusia, la barque du vieux nocher, le tribunal d'Osiris, les verdoyantes campagnes et le triste Amenti, les canaux aux flots jaunes et silencieux, offraient à l'imagination les diverses destinées des ombres et leurs demeures.

Telle était l'Égypte avec ses Pharaons, ses monuments, ses croyances et ses fables; la nation des bords du Nil se composait de trois classes : la première, sacerdotale; la seconde, militaire; les laboureurs, les artisans et les ouvriers formaient la troisième. Cette différence des classes ne constituait pas une inégalité politique, comme on le penserait d'abord; tout ce qui concourait au service et à l'entretien du royaume se trouvait ennobli. Cette fraternelle harmonie des con-

ditions en Égypte était peut-être présente à l'esprit de Platon lorsqu'il écrivit son beau rêve de la République. L'histoire a admiré le gouvernement, les lois, le caractère, le génie inventif des Égyptiens; les mœurs publiques avaient pour fondement l'amour de la vertu, du devoir et de la soumission, la loi du travail et de l'utilité, la constance dans les idées et les coutumes. Maîtres d'un beau et riche pays, les Égyptiens se trouvaient bien chez eux et n'étaient point animés de la passion des conquêtes; ils eurent des rois guerriers, mais on peut dire que le génie égyptien fut un génie pacifique, incessamment préoccupé de conservation, de durée et d'avenir, une puissance sérieuse, monotone et féconde comme la terre qu'elle habitait.

L'Égypte écrivait ses annales avec les monuments de pierre ou de brique qu'elle élevait; Hérodote et Diodore de Sicile nous apprennent beaucoup de choses, mais les véritables historiens de la nation égyptienne sont les pyramides, les obélisques, les hypogées, immortels témoins tout chargés des secrets des anciens âges. Il fallait qu'il se mêlât aux plus brillantes civilisations de ces époques quelque chose de grossier et d'immonde : le plus avancé, le plus sage des peuples d'alors adorait le serpent, l'ichneumon et le crocodile!

Babylone, fondée par le fort chasseur de la Genèse, appelée par Isaïe la *reine entre les royaumes du monde*, et par Hérodote la première cité de l'univers, couvrait de ses murs et de ses palais les deux rives de l'Euphrate. Sur les vastes débris de la tour de Babel s'élevait le temple de Bélus. Chose digne de remarque,

cette tour de Babel, premier grand ouvrage des hommes, sera le dernier peut-être à s'effacer de la terre. Ce qui reste de ce monument forme une sorte de colline qui, sous le nom de *Birs-Nembrod*, semble vouloir égaler en durée les collines et les montagnes de la nature, comme pour perpétuer le souvenir de l'antique orgueil humain. Ninive, métropole des Assyriens, comme Babylonne l'était des Chaldéens, s'étendait sur la rive gauche du Tigre. Les deux cités placées dans le pays, berceau de la famille humaine, tiraient du commerce leurs prodigieuses richesses ; les produits de l'Inde, de la Perse, de l'Afrique, leur arrivaient sur le Tigre et l'Euphrate ou sur le dos des chameaux.

A quelques journées de marche de Jérusalem, la Phénicie se montrait en possession d'une civilisation brillante dont elle portait les bienfaits sur les plus lointains rivages. Tyr battait les mers avec les ailes de ses mille vaisseaux, comme parle l'Écriture, et Sidon était l'atelier des fines merveilles de l'Asie.

Au temps de David, il y avait un siècle et demi qu'était tombée la ville de Troie, bâtie aux sources du Scamandre et sur des hauteurs qui dominent le Simoïs. La plaine, maintenant inhabitée, qui se prolonge depuis l'Hellespont jusqu'à la cité de Priam avait vu ces combats auxquels l'imagination d'Homère, cent ans après David, a donné de si magnifiques proportions, et dont le souvenir, revêtu de tous les enchantements de la poésie, devait vivre à travers les âges. Le royaume d'Athènes, né d'une colonie égyptienne, avec la législation et les croyances des bords du Nil, avait fermé la liste de

ses maîtres couronnés, et se faisait gouverner par des archontes. Les bords de l'Hermus, du Méandre et du Lycus se couvraient de cités grecques; Médon régnait à Argos. Le royaume de Sicyone était tombé au pouvoir des Héraclides. Les sciences, les lois et les fables de l'Égypte et de la Phénicie civilisaient l'Attique, le Péloponèse et l'Archipel, qui devaient, à leur tour, créer une civilisation à l'image de leur génie. Carthage, portant dans ses flancs la guerre contre une terrible souveraine qui n'était pas encore née, grandissait sur la côte africaine où l'avaient placée des enfants de Tyr. Albe, avec ses rois latins, étendait de jour en jour ses limites, en attendant qu'il partît des sept collines dont elle était séparée de quelques lieues une domination qui la fît disparaître. Quant à ces contrées de l'Occident destinées à entrer un jour dans l'histoire sous les noms de France, Angleterre, Espagne, Allemagne et Russie, elles offraient des plaines incultes, des vallons marécageux, des forêts profondes, et des peuplades menant une dure vie qui avait de sombres mystères.

Ainsi allait le monde à l'époque où David, jeune encore, fondait la monarchie israélite.

CHAPITRE IV

Règne de David, depuis la prise de Jérusalem jusqu'à l'usurpation d'Absalon.

(1046-1026 avant J. C.)

David avait trente-huit ans quand le mont Sion devint sa conquête. Cette victoire donnait à la puissance monarchique des Hébreux un centre redoutable. La capitale israélite prit le nom de ville de David. Le roi songea d'abord à fortifier la citadelle et à agrandir la cité. Sur le mont Sion, qui formait la haute ville, s'éleva un palais destiné à servir de demeure aux monarques d'Israël. Des édifices, premiers témoignages d'une splendeur naissante, embellirent la cité nouvelle. Un allié de David, Hiram, roi de Tyr, dont la domination s'étendait sur les côtes de la Phénicie et les montagnes du Liban, fournit à David du bois de cèdre et d'habiles ouvriers. Le nom de ce prince tyrien se

mêle encore dans la suite au récit de la magnificence de Jérusalem.

Les forces de David grandissaient; les Philistins s'en alarmèrent. Ces Philistins, dont il est si souvent parlé dans l'histoire des Hébreux, formaient un petit empire composé de cinq cités : Gaza, Ascalon, Azot, Geth, Accaron ou Acra. C'était une colonie égyptienne qui, à une époque reculée, avait envahi les fécondes terres voisines de la mer sur un espace de trente ou quarante lieues. Les Philistins émigrèrent, partagés en tribus qui chacune avait un chef appelé satrape; ils adoraient les divinités des bords du Nil, et principalement Dagon, moitié homme, moitié poisson, à qui la Syrie croyait être redevable du bienfait de l'agriculture. Les Juifs, venus d'Égypte comme eux, ne pouvaient se défendre d'un certain penchant pour les idoles, et les mœurs des Philistins ne leur inspiraient pas toujours une grande répugnance. Mais les chefs des Hébreux, qui avaient mission d'exterminer les adorateurs des dieux sortis de la main de l'homme, prêchaient au peuple de Jéhovah de rompre tout pacte avec ces enfants de l'erreur.

Les Philistins, ne voulant pas laisser s'étendre la puissance de David, mirent sur pied une troupe qui s'avança jusqu'à la vallée de Raphaïm, ou vallée des Géants; on appelle de ce nom une sorte de petite plaine qui se prolonge dans la direction du chemin de Jérusalem à Bethléem. David n'attendit pas l'ennemi dans les murs de Sion, qu'il s'occupait de fortifier; il y organisa une défense pour abriter les travailleurs, et alla

se poster avec ses guerriers auprès de la caverne d'Odolla, à une lieue au sud de Bethléem. Le camp des Philistins couvrait les collines de cette dernière cité, et l'ennemi se trouvait ainsi resserré entre Jérusalem et la troupe de David. On était alors au temps de la moisson; les feux du soleil tombaient ardents sur la terre; David, couvert de sueur, s'écria dans son camp d'Odolla : « Oh! si quelqu'un me donnait à boire de l'eau de la citerne qui fait face à la porte de Bethléem! » Trois braves, Abisaï, frère de Joab; Banaïas, fils de Joïada, descendant d'Aaron; Jonatham, fils de Samaa, après avoir entendu cette exclamation, partent aussitôt à l'insu du roi; il fallait traverser le camp ennemi pour arriver à la citerne; les trois braves n'ont point songé aux dangers; ils reviennent sains et saufs de leur expédition hardie, apportant à David l'eau qui, sous le brûlant soleil, avait été si vivement désirée. Le roi, surpris et tout ému d'un tel dévouement, refuse de boire : « Je ne ferai point cela en présence de mon Dieu, dit-il, et je ne boirai point le sang de ces braves : c'est au péril de leur vie qu'ils m'ont apporté cette eau[1]. » Et David en fit une libation au Seigneur. Qui faut-il le plus admirer ici? les trois guerriers exposant leurs jours pour aller chercher un peu d'eau à leur roi, ou bien le roi refusant de boire de l'eau qu'il aime, mais qui aurait pu coûter si cher? On montre, aujourd'hui encore, au voyageur, la citerne qui se rattache à cet héroïque souvenir des temps bibliques.

[1] Liv. Ier des *Paralipomènes*, chap. XI.

David consulta le Seigneur pour savoir s'il devait marcher contre les Philistins : « Les livrerez-vous entre mes mains? » lui demanda le roi, et le Seigneur répondit : « Va, et je te livrerai les Philistins. » La bataille eut lieu, et le champ du combat resta aux Hébreux. Les vainqueurs trouvèrent, parmi les dépouilles de l'ennemi, des idoles qu'ils brûlèrent. En mémoire de cette journée où Jéhovah avait divisé les ennemis d'Israël comme on *divise les eaux*, David appela le lieu du combat : *Baalpharasim* (*champ de division*).

Peu de temps après, les Philistins, voulant venger leur défaite, rallièrent les débris de leur troupe et se présentèrent dans la même vallée de Raphaïm. David consulta le Seigneur avant de livrer bataille. « Ne marche point contre eux, dit le Seigneur, mais tourne sur leurs derrières pour revenir ensuite par le bois des Poiriers, et, quand tu entendras sur la cime des poiriers un bruit comme les pas d'un homme, tu en viendras aux mains, car c'est alors que le Seigneur te précédera pour frapper le camp des Philistins. » Ainsi fit David; il poursuivit victorieusement les Philistins jusqu'à Gazer ou Gaza, aux frontières méridionales du pays chananéen.

Notre simple récit s'élève ici tout seul à la hauteur de l'épopée; David consultant le Seigneur avant la bataille, comme un ami consulte son ami, est bien plus poétique que les conquérants du monde païen interrogeant les oracles; ce bruit divin sur la cime des poiriers, donné comme signal du combat, offre un charme

de merveilleux que la muse grecque ou romaine ne connut jamais.

Les deux triomphes contre les Philistins affermissaient le pouvoir royal de Jérusalem. La pieuse reconnaissance de David se répandit en poétiques accents : « Je vous aimerai, Seigneur, qui êtes ma force, mon appui, mon refuge, mon libérateur, et j'espérerai en vous, ô mon protecteur et mon salut ! » David chante la grandeur, la majesté terrible de son Dieu ; sous le souffle du Seigneur la terre s'agite et tremble, et les montagnes sont ébranlées ; Jéhovah abaisse les cieux et descend ; la nuit est sous ses pieds ; ses flèches dissipent les ennemis, sa foudre les dévore. Qui est Dieu, excepté le Seigneur ? qui est fort, excepté le dieu d'Israël ? C'est lui qui a dressé David aux combats, et qui a fait de son bras vigoureux comme un arc d'airain[1].

Dieu avait marqué Jérusalem pour être le centre des grandes choses religieuses ; il importait que David commençât à donner à cette métropole du nouveau royaume un caractère vénérable et saint. L'arche d'alliance, d'abord placée par Josué à Silo, dans le territoire d'Éphraïm, au centre de la terre promise, restée pendant quatre mois au pouvoir des Philistins, comme un drapeau enlevé, se trouvait, depuis vingt ans, à Cariathiarim, petite cité de la tribu de Juda, à peu de distance au sud-ouest de Bethleem ; un lévite en avait la garde. Cette arche était un coffre fait dans le désert, en bois de séthim que la corruption ne pouvait attein-

[1] Psaume XVII.

dre; elle avait en longueur, largeur et hauteur deux coudées et demi (un peu plus de quatre pieds); elle était, au dehors et au dedans, recouverte de lames d'or. Aux quatre coins était un anneau d'or; on y passait des bâtons de bois de séthim dorés pour la porter. L'arche renfermait les deux tables de la loi, une urne d'or avec de la manne, souvenir du désert, le livre du Deutéronome, et la verge d'Aaron qui avait fleuri en confirmation de la dignité sacerdotale accordée à la tribu de Lévi.

Le roi eut la pensée de faire transporter à Jérusalem le dépôt sacré. Les tribuns, les centurions et tous les chefs approuvèrent ce dessein, qui leur fut soumis. David appelle à la fête les enfants d'Israël de tout le pays, depuis Sihor, qui touchait au désert méridional, jusqu'à Émath, la cité la plus septentrionale de la terre promise. Le jour solennel arrive; David et le peuple s'avancent du côté de la colline de Cariathiarim; l'arche est placée sur un char neuf, conduit par Oza et Ahio, fils d'Abinadab, dont la demeure avait servi de sanctuaire à ce dépôt révéré. On ne se représente pas sans quelque émotion ce roi et tout ce peuple d'Israël reprenant le chemin de Jérusalem avec l'arche sacrée, chantant des cantiques, remplissant l'air des sons des trompettes, des sistres, des cymbales et des tambours. Cette fête, qui ranimait les croyances et resserrait les liens de la grande famille d'Israël, pourrait être regardée comme la première cérémonie en l'honneur du vrai Dieu; elle commence ces magnifiques pompes religieuses qui, d'abord chez les Hébreux,

ensuite chez les chrétiens, ont uni la terre au ciel par des rapports si touchants.

Nous ne rappellerons point le châtiment d'Oza, qui, voyant l'arche ébranlée par l'emportement ou le faux pas des bœufs attelés au char, avait, sans être prêtre, porté la main au saint dépôt pour le soutenir. David, affligé de cette mort soudaine, ne voulut pas poursuivre la fête; il laissa l'arche, à peu de distance de Jérusalem, dans la demeure du lévite Obededon, qui la garda trois mois; et, durant tout ce temps, dit l'Écriture, la maison d'Obededon fut comblée des bénédictions du Seigneur : symbole des félicités de l'âme, quand la vertu l'habite!

Le roi convoque de nouveau les prêtres, les lévites et tout le peuple d'Israël; on part, on arrive à l'Aire de Chidon; au lieu du char, ce sont les prêtres et les lévites qui portent l'arche sur leurs épaules comme au passage du Jourdain. L'immense cortége revient à Jérusalem au milieu des hymnes et des symphonies. David, revêtu d'une robe de byssus et de l'éphod de lin, animé d'une joie pieuse, dansait de toutes ses forces [1], et jouait de la harpe devant l'arche du Seigneur. Ces sortes de témoignages d'allégresse dans les circonstances solennelles se retrouvent aujourd'hui encore dans les mœurs de l'Orient [2]. On sait que, chez les peuples les plus anciens, la danse faisait partie des cérémonies religieuses. Toutefois il y avait probablement quelque chose d'inusité dans le spectacle d'un roi dan-

[1] *Totis viribus.*

[2] Les *Rois*, liv. II, chap. VI.

sant lui-même en pareille circonstance, puisque David s'attira le mépris[1] de sa femme Michol, qui l'avait vu par une fenêtre.

Des taureaux et des béliers furent immolés en actions de grâces; tous les Israélites présents à la fête, hommes et femmes, reçurent un gâteau de froment, une part de bœuf rôti, et une espèce de beignet à l'huile, comme nous en avons vu chez les Arabes de la Palestine. Une tente préparée d'avance sur le mont Sion reçut le dépôt sacré; on y plaça des chantres et des joueurs d'instruments choisis parmi les lévites. La translation de l'arche à Jérusalem inspira au roi une hymne que des milliers de voix chantèrent alors au bruit des sistres et des psaltérions :

« Souvenons-nous toujours de l'alliance du Seigneur avec nous, souvenons-nous des ordres qu'il a donnés pour mille générations. Le Seigneur a protégé nos pères, quand ils étaient faibles et en petit nombre; il n'a point permis qu'ils fussent livrés à l'opprobre, mais il a châtié les rois armés contre eux. — Ne touchez point mes christs, vous dit le Seigneur, ne faites aucun mal à mes prophètes. — Que toute la terre chante le Seigneur; chantons-le tous les jours, racontons à toutes les nations ses merveilles et sa gloire. Le Seigneur est grand et digne d'être loué; il est redoutable plus que tous les dieux ensemble; les dieux des nations ne sont que d'impuissantes idoles, mais le Seigneur a fait les cieux. Confessez le Seigneur

[1] *Despexit eum in corde suo.*

parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est infinie. »

La monarchie israélite s'étendait; l'œuvre politique de David se développait avec gloire; chaque jour ajoutait à l'éclat de Jérusalem; de beaux édifices s'élevaient, et le Seigneur n'avait point de temple. Un jour David dit au prophète Nathan : « Voilà donc que moi je demeure dans un palais de cèdre, et l'arche de l'alliance du Seigneur n'a pour abri qu'une tente de peaux de bêtes. — Faites tout ce que votre cœur vous inspire, car le Seigneur est avec vous[1], » répondit Nathan au roi.

Mais, avant d'arriver à l'édification du temple, il fallait asseoir solidement la puissance des Hébreux et achever de conquérir la paix par la victoire. Quelle plus grande entreprise que la construction d'une demeure pour Jéhovah? L'abaissement des nations ennemies était nécessaire pour qu'elles ne vinssent point surprendre Israël dans son œuvre. De plus, on avait besoin d'immenses richesses pour ce sanctuaire du vrai Dieu, et la conquête devait se charger d'entasser de nouveaux trésors. Le règne de David était un règne de combat. La magnifique réalisation d'une telle pensée religieuse demandait de longs jours de repos. Nathan, qui d'abord avait consenti au vœu du roi, réfléchissant ensuite sur ce grave projet, résolut d'en détourner David. Dans la nuit même qui suivit l'entrevue de Nathan avec le roi, la divine inspiration visita le prophète; le Seigneur lui dit :

[1] *Les Rois*, liv. II, chap. VII.

« Va, et annonce à David que ce n'est pas lui qui est destiné à me bâtir une demeure; depuis que j'ai tiré Israël d'Égypte, je n'ai pas eu d'habitation fixe; je n'ai eu qu'une tente et j'ai toujours été errant comme Israël. Ai-je jamais demandé aux juges d'Israël pourquoi ils ne me construisaient point une demeure de cèdre? Tu diras donc à mon serviteur David que je l'ai pris gardant les troupeaux pour en faire le chef de mon peuple, et que j'ai été avec lui dans tout ce qu'il a fait; que j'ai dissipé ses ennemis devant lui et que j'ai rendu son nom plus célèbre que les plus grands noms de la terre. Lorsque David aura rempli ses jours et qu'il aura rejoint ses pères, un de ses fils sera suscité par le Seigneur; le règne de ce fils sera paisible et fort; son trône s'affermira, et c'est lui qui me bâtira une demeure. »

Nathan raconta au roi sa vision de la nuit; David comprit et se soumit. La raison politique, en passant par la bouche du prophète, était devenue un ordre du ciel.

Le fils d'Isaï, poursuivant sa grande tâche de fondateur de la monarchie israélite, s'occupa de pousser son royaume jusqu'aux limites marquées par Moïse; il songea aussi à réduire l'ennemi à l'impuissance de lui nuire. Les Philistins étaient toujours ses voisins les plus redoutables; le roi reprend les armes pour se porter d'abord sur eux, et leur enlève la cité de Geth, située entre Ascalon et Gaza, à douze heures environ au sud-ouest de Jérusalem; il passe de l'occident à l'orient, bat les Moabites au delà du Jourdain, et, se

tournant ensuite vers l'Anti-Liban, il attaque la cité de Soba, d'où dépendaient d'autres petites cités; il prend au roi Adarezer mille chariots, sept mille cavaliers, vingt mille hommes de pied; le vainqueur fait couper les jarrets à tous les chevaux des chars, épargnant seulement cent des plus beaux coursiers pour son service. Le roi de Damas, allié d'Adarezer, s'étant présenté pour lui porter secours, expia son dévouement par une défaite; vingt mille de ses soldats périrent. Damas tomba sous l'autorité de David, et tout le canton auquel on donnait alors le nom de Syrie paya tribut au roi de Jérusalem. Il revint de cette campagne avec de riches dépouilles; il emportait des boucliers d'or laissés sur le champ de bataille et beaucoup d'airain trouvé dans les cités de Thébath et de Chun, de la dépendance de Soba. Ces diverses places, qui formaient la petite principauté d'Adarezer, étaient probablement situées dans la vallée appelée aujourd'hui Bekaa, où se montrent les imposantes ruines de Balbek. L'Écriture nous parle d'un certain roi d'Émath, appelé Thou, ancien ennemi d'Adarezer, qui envoya son fils à David victorieux, pour le féliciter et le remercier. A peu près à la même époque, Abisaï, neveu de David, soumettait la cité d'Édom dans la vallée des Salines ou vallée de Jéricho. Ainsi la domination des Hébreux continuait à s'établir. « David régnait sur tout Israël, dit l'Écriture[1], et gouvernait son peuple avec sagesse et justice. »

[1] *Paralipomènes*, liv. I, chap. XVIII.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCEDENT

Nous n'avons rien dit encore de l'organisation de l'armée et du gouvernement. On comptait trois cent mille hommes enrôlés pour la défense du royaume. C'était beaucoup pour un État qui avait si peu d'étendue; mais ne perdons pas de vue que le trône de David n'était soutenu que par des épées, et que le peuple hébreu devait être comme un soldat toujours armé. L'entretien de ces trois cent mille hommes eût été ruineux; l'agriculture, privée de tant de bras, aurait fatalement langui. Chez une nation qui ne se mêlait à aucune autre nation et renonçait aux avantages des relations commerciales, l'agriculture était la principale ressource; voilà pourquoi Moïse n'avait point dédaigné de donner des leçons pour le labour et les semailles, pour la moisson et la vendange. David imagina

donc une organisation militaire qui conciliait tous les intérêts ; il divisa l'armée en douze troupes composées chacune de vingt-quatre mille hommes; chaque troupe servait durant un mois; à la tête du corps d'armée était un principal officier, lequel avait sous ses ordres vingt-quatre tribuns commandant chacun mille hommes. Un tribun avait sous son autorité dix centurions, et le centurion, deux subalternes qui conduisaient chacun cinquante hommes; chaque dizaine d'hommes obéissait à un officier inférieur. Les vingt-quatre mille hommes de service tous les mois étaient pris dans les douze tribus. L'Écriture cite, en outre, les deux légions des Céréthiens et des Philittiens, légions indigènes, attachées au palais du roi, formées chacune de mille soldats : un officier israélite les commandait. L'armée avait un général, chef suprême après le roi. Telle était l'organisation militaire dans le royaume de David.

L'organisation civile et judiciaire des Hébreux était simple et complète. Il y avait à Jérusalem un grand tribunal appelé plus tard, sous les Macchabées, *Sanhédrin*, du nom grec *sunedrion* (sénat), composé de soixante et dix juges qu'on appelait Anciens, non pas seulement à cause de leur âge, mais aussi à cause de leur sagesse; c'était une institution mosaïque qui datait du désert. Le grand Sanhédrin se maintint à Jérusalem, avec plus ou moins d'autorité, tant que les Hébreux eurent quelque existence politique; nous sommes soutenu dans cette opinion par les témoignages de Maimonide, de Grotius, de Selden, de Cunéus.

Cette assemblée était la plus haute de la nation; lorsque Jérusalem eut un temple, ce fut dans le temple que le sénat des Hébreux tint ses séances; on ne pouvait pas en appeler de ses décisions; il avait deux chefs, l'un nommé par les Talmudistes *Prince en tout lieu*, l'autre nommé *Père de la justice*. La cérémonie de l'imposition des mains accompagnait la réception d'un membre du grand Sanhédrin. Moïse avait ainsi imposé les mains à Josué et aux soixante et dix anciens dont se composait le conseil israélite, pour faire descendre sur eux la lumière du divin esprit; plus tard, un chant religieux remplaça cette cérémonie. La dignité de souverain pontife ne constituait pas un droit pour siéger dans la haute assemblée de Jérusalem; il fallait que le grand sacrificateur fût prudent et homme de bon conseil. Les défauts corporels étaient des motifs d'exclusion; les élus qui prenaient place dans cette *Grande Maison du Jugement*, comme on l'appelait, devaient avoir la perfection du corps comme celle de l'âme. Les grands débats judiciaires et les grandes affaires politiques étaient portés devant eux. Ils avaient seuls le droit de juger un prophète. Rien de terrible comme l'épreuve à laquelle ils soumettaient une femme accusée d'adultère. Après un effroyable serment prononcé devant le tribunal solennel, elle avalait un breuvage qui la tuait à l'instant même si elle était coupable et fortifiait sa santé si elle était innocente : ce n'est point par des moyens pareils que nous aurions reconnu l'infaillibilité du grand Sanhédrin. Une épreuve ignominieuse était imposée à une femme pour avoir seu-

lement excité la jalousie de son mari; on lui faisait prendre, dans un vase d'argile, un mélange de farine d'orge, d'eau sainte et de poussière ramassée sur le pavé du tabernacle, qu'on avait auparavant *présenté devant l'Éternel;* en cas de culpabilité, d'horribles malédictions tombaient sur ses jours à venir. Selon l'Écriture [1], cette sorte de gâteau mystérieux introduisait des éléments de corruption dans les flancs de l'épouse infidèle et la fécondité dans les flancs de l'innocente.

Jérusalem avait en outre deux tribunaux inférieurs, composés chacun de vingt-trois membres; un tribunal semblable se rencontrait dans chaque cité de Judée; les villages en avaient un qui se composait de trois juges; un chef nommé par le roi présidait les assemblées de chaque tribu.

Le peuple payait des impôts annuels; les autres revenus de l'État provenaient de domaines appartenant au roi. Toutes les branches de revenus avaient un préposé particulier, indépendamment de l'administrateur général des trésors du royaume. Le roi s'entourait d'un conseil ordinaire pour les questions de religion, de guerre et de justice; il y admettait le chef de l'armée et les deux grands prêtres; au temps de David, les deux pontifes étaient Sadoc, fils d'Achitob, de la race d'Éléazar, et Achimelek, fils d'Abiathar, de la race d'Éthamar, l'un pour Juda, l'autre pour Israël. Un ministre, un chancelier, un secrétaire, suffisaient au roi pour la marche habituelle des affaires.

[1] Livre des *Nombres*, chap. v

Revenons à l'histoire. Un fils de Jonathas, dernier rejeton de la famille de Saül, vivait tristement de l'autre côté du Jourdain; plusieurs fois David avait demandé s'il ne restait personne de la royale famille tombée; lorsqu'on lui parle de Miphiboseth, il ordonne qu'on l'amène à Jérusalem pour y être traité comme il convient à un petit-fils de roi. Miphiboseth arrive; il était âgé de dix-sept ans et boitait des deux jambes; il se présente tout tremblant devant David, redoutant le courroux de celui que son aïeul a si longtemps et si impitoyablement poursuivi; mais David le rassure par un accueil paternel et lui donne un palais pour demeure. Le respect religieux pour la royauté, pour le caractère de l'*oint du Seigneur*, pour son sang, est un des traits distinctifs de la physionomie politique de David. Le sentiment de l'autorité est une sorte de génie chez les rois, et, quand ce sentiment habite les profondeurs de leur âme, il est fécond en nobles instincts, en pensées généreuses.

A cette époque, vers l'an 1035 avant J. C., il nous faut placer un événement qui sera pour nous une occasion de signaler une erreur assez générale. Le psaume *Super flumina Babylonis*, ce chant qui semble avoir été écrit avec des larmes, est communément regardé comme l'expression des tristesses du peuple hébreu emmené par Nabuchodonosor sur les bords de l'Euphrate et du Tigre. Un savant orientaliste[1] a prouvé qu'il y avait eu, sous le règne de David, une captivité

[1] Le P. Viguier, *Exposition du sens primitif des psaumes.*

de colonies israélites à Babylone, et que le roi avait composé ce touchant cantique pour exciter l'intérêt du peuple en faveur des Hébreux exilés. Quant à nous, une étude approfondie de la matière nous avait toujours empêché de croire que le *Super flumina Babylonis* fût du temps de la grande captivité, et voici pourquoi : dans les deux derniers versets du psaume, on exprime des vœux de vengeance contre Babylone, on envie le sort de ceux qui pourront broyer les enfants de Babylone sur la pierre ; or, dans tous les écrits des Hébreux durant la grande captivité, nous ne trouvons pas la moindre trace de rébellion ni de courroux, mais un paisible sentiment de résignation.

De nouveaux combats commencent. Deux fois les Hébreux passent le Jourdain et mettent en déroute les Ammonites. Le pays d'Ammon était compris entre le torrent de Jaboc et celui d'Arnon; il confinait avec le pays de Moab. Le but de cette expédition était de venger l'affront fait aux envoyés de David chargés de porter au roi des Ammonites des consolations et des regrets sur la mort de son père Naas ; par l'ordre du roi Hanon, la robe des envoyés avait été déchirée jusqu'à la ceinture, et leur barbe coupée : cruelle humiliation ! Les messagers du roi, n'osant pas se montrer à Jérusalem avec la face ainsi outragée, avaient obtenu d'attendre à Jéricho que leur barbe eût repoussé. Les Ammonites, plusieurs fois battus, mettent sur pied des forces nouvelles. David envoie Joab assiéger Rabba, leur capitale.

C'est pendant le siége de Rabba que David, respi-

rant la fraîcheur du soir sur la terrasse de son palais du mont Sion, vit Bethsabée, fille d'Éliam, épouse d'Urie. Rectifions ici une grossière inexactitude qui a trouvé place dans plusieurs relations : Bethsabée se baignait sur la terrasse de sa demeure, et non point dans la piscine qu'on montre aux voyageurs au milieu du terrain voisin de la porte du Couchant, situé à gauche de l'entrée de Jérusalem. Les amours adultères avec Bethsabée, le trépas d'Urie, tombé victime de la passion du roi, sont dans la mémoire de tout le monde, et la mémoire humaine a retenu aussi le remords et la douleur de David. La surprise se mêle ici à la réprobation, car David avait passé l'âge des tempêtes du cœur. L'histoire de la brebis du pauvre, cette brebis qu'il avait nourrie et vue croître sous ses yeux avec ses propres enfants, à laquelle il donnait à manger de son pain, à boire dans sa coupe, qu'il faisait dormir sur son sein, qui était devenue comme sa fille, et que le riche possesseur de nombreux troupeaux fit égorger pour la donner en festin à un étranger, cette poétique parabole de Nathan fut le trait de lumière qui éclaira le roi dans la nuit de son péché. Le prophète reprocha au roi d'avoir pris pour épouse la femme d'Urie l'Héthéen, et d'avoir tué Urie avec le glaive des enfants d'Ammon ; il lui annonça des malheurs. Les paroles de Nathan étaient comme la menaçante expression des sentiments du peuple. « J'ai péché contre le Seigneur, » s'écria le roi.

Le prophète lui déclara qu'une mort soudaine ne serait point la punition de son crime, mais que le

fils né de son coupable amour allait périr. L'enfant tomba malade; son père priait, jeûnait, demeurait étendu sur la terre nue, refusant d'écouter les anciens de son palais, refusant aussi de prendre les repas accoutumés; l'enfant mourut le septième jour. Les serviteurs de David craignirent de lui annoncer cette nouvelle. — « Lorsque l'enfant vivait encore, se disaient-ils entre eux, et que nous parlions au roi, il ne nous écoutait point; si nous lui annonçons la mort, combien plus grande sera sa douleur! — David, ayant su que son fils était mort, se leva de terre, se rendit aux bains et changea de vêtements; il alla adorer le Seigneur sous le pavillon qui abritait l'arche sainte, rentra dans sa demeure, demanda du pain et mangea. — Que veut dire cela? demandaient les serviteurs en s'adressant à David, vous jeûniez et vous pleuriez quand votre fils vivait encore; maintenant qu'il est mort, vous vous êtes levé et vous avez mangé. — Lorsque mon enfant vivait, je jeûnais et je priais; je disais : Qui sait si le Seigneur ne permettra point que mon enfant me soit rendu? mais aujourd'hui qu'il n'est plus, à quoi bon des larmes? est-il en mon pouvoir de le rappeler désormais? j'irai vers lui, mais lui ne reviendra point vers moi. » Ces scènes de mœurs d'un intérêt inexprimable peignent un homme et un peuple, et l'histoire les recueille avec un soin pieux.

Joab voulut laisser à David le dernier honneur de la conquête de Rabba : « Assemblez une troupe, lui écrivit-il; venez assiéger et prendre la ville, de peur que la victoire ne soit inscrite sous mon nom. » David

part, arrive à Rabba et prend la place; il ôte de la tête du roi des Ammonites et place sur la sienne une couronne du poids d'un talent d'or, qui devient la couronne des rois de Juda. Un immense butin tomba au pouvoir des Hébreux, mais une effroyable cruauté souilla leur triomphe. La mort se présenta au malheureux peuple ammonite avec tout le cortége de la plus atroce barbarie; les uns furent tués, les autres écrasés, mis en pièces sous des herses ou des chars de fer qu'on faisait passer sur eux; il y eut des victimes déchiquetées à coups de couteau, d'autres jetées dans des fourneaux ardents. Les chefs hébreux voulaient par là intimider, épouvanter les peuples ennemis. Il faut avouer que cette politique trouvait dans la nation juive un instrument qui ne reculait jamais; les Israélites auraient pu donner à toutes les nations indigènes des leçons de férocité dans la victoire.

C'est à peu de temps après la dévastation du pays des Ammonites qu'on doit placer l'inceste d'Amnon avec Thamar. L'Écriture a raconté le crime de l'aîné des fils de David, sa ruse pour attirer l'innocente jeune fille, le désespoir de la sœur outragée, la muette tristesse du roi. Absalon se chargera de venger les saintes lois de la famille. L'idée de se débarrasser d'un frère aîné n'est pas indifférente à ses naissants projets d'ambition, et la perspective d'une couronne ne l'occupe pas moins, peut-être, que l'honneur de Thamar. L'époque de la tonte, époque de fête chez tous les peuples pasteurs, était marquée chez les Hébreux par des réunions et des festins. Durant le mois où l'on

tondait ses troupeaux, à sa terre de Baalhasor, du côté d'Éphraïm, Absalon y rassembla ses frères en un splendide banquet; des serviteurs avaient ordre de se jeter sur Amnon et de le tuer; son sang coula tout à coup au milieu des joies de la fête. Chacun des frères d'Absalon monta sur sa mule et s'enfuit à Jérusalem. Le bruit de la tragique scène de Baalhasor les avait précédés dans la ville, mais on disait que tous les fils du roi avaient été égorgés; David déchirait ses vêtements et se roulait dans la poussière. Bientôt arrivent ses fils, Amnon manquait; Amnon avait péri, et David et ses serviteurs le pleuraient. Absalon s'était retiré à Gessur, place située sur la frontière de Damas; il y trouva pendant trois ans un sûr asile.

Lorsque David commençait à se consoler de la perte d'Amnon, et que son cœur se tournait vers Absalon, Joab imagina un stratagème tout à fait dans le génie oriental, pour achever de gagner le roi au profit du fils exilé. Il fit venir de Thecua, petite cité à trois lieues au midi de Jérusalem, une femme qu'il pouvait inspirer à son gré : « Prenez des vêtements de deuil, lui dit-il, ne vous parfumez point, mais soyez comme une femme qui pleure son mari mort [1]. » Joab lui révèle le secret du rôle qu'elle doit jouer. Introduite dans le palais, elle tombe aux pieds du roi.

« Qu'avez-vous? lui demanda le roi. — Hélas! répondit-elle, je suis une pauvre veuve, car mon mari est mort; votre servante avait deux fils qui se sont bat-

[1] Liv. II des *Rois*, chap. XIV.

tus dans un champ, personne n'était là pour les arrêter; l'un d'eux a frappé l'autre et l'a tué; et voilà que tous nos parents s'élèvent contre votre servante; ils ont dit : Livrez celui qui a frappé son frère, afin qu'il meure en expiation du sang qu'il a versé; ils veulent éteindre ma race pour que le nom de mon mari périsse et qu'il ne reste plus rien de lui sur la terre. — Retournez chez vous, dit le roi à la femme, je donnerai des ordres en votre faveur. — Et la femme de Thecua, s'adressant au roi : Seigneur mon roi, dit-elle, que l'iniquité soit en moi et dans la maison de mon père, mais que le roi et son trône demeurent sans tache! — Amenez-moi, lui répliqua David, amenez-moi celui qui osera vous inquiéter encore, et je vous promets qu'il ne lui arrivera plus de s'élever contre vous. » David l'assure encore une fois que pas un cheveu ne tombera de la tête de son fils. La veuve de Thecua, passant alors de la parabole au motif réel qui l'avait conduite devant le roi, demande à David pourquoi il s'est montré aussi sévère contre son fils Absalon. « Nous mourons tous, lui dit-elle, et nous passons comme les eaux qui s'écoulent et ne reviennent point. » Elle ajoute que le roi doit être comme l'ange de Dieu, accomplissant ses œuvres sans s'inquiéter des bénédictions ou des murmures des hommes. Belles paroles qui devraient être la règle éternelle des chefs des nations!

David consent au rappel du proscrit, et Joab s'en va à Gessur lui porter cette nouvelle. Absalon resta deux ans à Jérusalem sans être admis devant la face du roi. Après avoir invité deux fois en vain Joab à venir le

trouver pour négocier sa rentrée dans la demeure paternelle, il eut l'idée de faire mettre le feu à sa moisson d'orge, espérant le voir enfin paraître; Joab parut en effet pour se plaindre; l'incendie des moissons fut expliqué. Absalon obtint la faveur de se montrer devant son père, qui lui donna le baiser de paix. Mais il n'était point sincère quand il implorait ainsi l'amour paternel; son âme nourrissait des desseins funestes d'où allaient sortir les premiers malheurs du royaume de David.

CHAPITRE V

Depuis la fuite de David jusqu'à son retour à Jérusalem.

(1025-1024)

Pendant ces trois années d'exil à Gessur, Absalon eut sans doute des jours d'amertume où la sévérité paternelle l'irritait plus vivement et donnait un feu nouveau à ses pensées de rébellion ; peut-être aussi y avait-il à Gessur de mauvais conseillers qui entretenaient ses espérances passionnées. Revenu à Jérusalem, il prit soin de paraître complétement réconcilié avec le roi : cette habile manœuvre l'aidait à couvrir ses projets.

Absalon était doux, aimable, d'humeur facile; le livre sacré[1] nous apprend qu'il n'y avait pas, dans tout Israël, un homme aussi beau que lui, et que, de là

[1] Liv. II des *Rois*, chap. XIV

tête aux pieds, son corps offrait une entière perfection ; rien n'égalait la richesse de sa chevelure, qu'il faisait couper seulement une fois l'an : ses cheveux coupés pesaient deux cents sicles au poids public. Le fils de David, poursuivant ses vues ambitieuses, travaillait à conquérir la popularité, puissance incertaine et orageuse qui porte aux cieux et précipite dans les gouffres de la mort. Il se montrait dans les rues de Jérusalem avec des chars superbes, avec de brillants coursiers et cinquante coureurs ; il se levait matin, se plaçait à la porte du palais de David et appelait à lui tous ceux qui recouraient à la justice du roi. Absalon leur demandait de quel pays ils venaient, les interrogeait sur leurs affaires, sur leurs requêtes ou leurs plaintes, ne manquant jamais de leur donner raison. « Mais, ajoutait-il, il n'y a personne pour vous entendre ; oh ! qui me donnera le pouvoir de rendre la justice et de faire du bien à tout le monde !... » Ce fils perfide accueillait les mécontentements, encourageait les rancunes, sollicitait incessamment l'affection des hommes d'Israël et préparait les esprits à un changement. Dans tous les États, même les plus heureux, il y a des passions et des haines qui veillent, et, si quelque chose d'élevé court au-devant d'elles, de formidables explosions ne tardent pas à éclater.

Absalon était parvenu à gagner à sa cause Achitophel, ancien conseiller du roi, aïeul de Bethsabée et d'Urie, et qui gardait le souvenir du double crime de David. Quand les préparatifs de l'usurpation furent achevés, le fils rebelle prit congé du roi et se rendit

à Hébron, sous le prétexte d'y accomplir un vœu formé à Gessur. En partant de Jérusalem, il envoya vers toutes les tribus israélites des agents chargés d'annoncer la déchéance de David et l'élévation d'Absalon à la couronne. Celui-ci se fait proclamer roi à Hébron, s'entoure d'une cour et d'une armée et se dispose à marcher sur Jérusalem. Averti de la ligue d'Absalon et de son arrivée prochaine, David, pour épargner des maux à sa capitale et à son peuple, ordonne la fuite et une fuite rapide. Des ordres pareils durent d'abord surprendre les braves qu'il avait accoutumés à la victoire, mais ils étaient également accoutumés à l'obéissance. Le roi quitta Jérusalem, ne laissant dans son palais que dix de ses femmes pour le garder; il s'en allait accompagné de ses serviteurs, de ses Céréthéens et de ses Phélétéens, de six cents Géthéens. troupe éprouvée qui avait à sa tête un chef appelé Éthaï.

« Pourquoi partez-vous avec nous? dit David à Éthaï le Géthéen; retournez, restez avec Absalon, car vous êtes étranger, et vous êtes venu d'hier; moi j'irai où je dois aller; mais vous, retournez avec vos frères, et que le Seigneur vous fasse miséricorde, pour prix de votre dévouement et de votre fidélité! — Vive le Seigneur! et vive le roi, mon seigneur! répondit Éthaï; en quelque lieu que vous soyez, soit dans la mort, soit dans la vie, votre serviteur vous suivra. — Eh bien donc, répliqua David en s'adressant à Éthaï, venez et passez. » Et les troupes et la multitude pleuraient, se lamentaient, et tout le peuple passait. David traversait le torrent du

Cédron, et le peuple s'avançait le long du chemin qui fait face au désert. Le grand prêtre Sadoc et tous les lévites avaient suivi le roi, portant l'arche du Seigneur; ils la déposèrent au bord du Cédron, où s'étaient réunis les fugitifs; mais David voulut que les prêtres reportassent l'arche à Jérusalem. « Si je trouve grâce devant le Seigneur, dit le roi, il me ramènera à Jérusalem et me montrera son tabernacle; si je ne suis plus agréable au Seigneur, je suis prêt : qu'il fasse ce qu'il croit bon. Retournez à la ville, continua le roi en s'adressant à Sadoc; que votre fils Achimaas, et Jonathas, fils d'Abiathar, restent avec vous; moi, je vais me cacher dans la profondeur du désert jusqu'à ce que vous m'appeliez. »

Sadoc et Abiathar reportèrent l'arche sainte à Jérusalem, et restèrent dans la ville. Or David montait la montagne des Olives, pleurant, nu-pieds et tête nue; tout le peuple montait comme lui, tête nue, nu-pieds, et pleurant aussi. On apprit à David qu'Achitophel était entré dans le parti d'Absalon, et David pria le Seigneur d'ôter la sagesse des conseils d'Achitophel. Comme David atteignait le sommet du mont des Olives, voilà qu'un de ses conseillers fidèles se présente à lui, les vêtements déchirés, la tête couverte de terre : c'est Chusaï, originaire d'Arach. « Si vous venez avec moi, vous me serez à charge, lui dit David; mais, si vous retournez à Jérusalem et que vous disiez à Absalon : « O mon roi! je suis votre serviteur comme j'ai été le « serviteur de votre père, » vous servirez mieux ma cause en dissipant les conseils d'Achitophel; vous trou-

verez là Sadoc et Abiathar; vous pourrez leur dire tout ce que vous entendrez dans le palais du roi. Ils ont deux fils, Achimaas et Jonathas, que vous m'enverrez pour m'informer de tout ce qui se passera. » Chusaï reprit le chemin de la ville.

Pendant mon séjour à Jérusalem, plus d'une fois je gravissais le mont des Olives, tout peuplé de souvenirs religieux et historiques; le spectacle de David passant le Cédron, prenant tristement le sentier de la montagne, me revenait à la pensée; je voyais ce grand homme, au déclin de sa vie, fuyant au désert devant la rébellion de son propre fils, comme pour recommencer les jours errants de sa jeunesse; j'entendais les sanglots du peuple, et peu à peu disparaissait à mes yeux, derrière les hauteurs de Béthanie, la troupe fidèle qui escortait le malheur de son roi. L'âme ne refuse jamais sa pitié aux infortunes de ces pasteurs couronnés que les nations placent à leur tête. Quand les rois, ces grandes personnifications de l'intérêt et de la gloire d'un pays, sont frappés, les sentiments nobles reçoivent une atteinte profonde, et vous diriez que toute chose est ébranlée.

En s'éloignant de Jérusalem, le prince détrôné prit une détermination dont la moralité ne s'expliquerait guère dans nos idées et nos mœurs politiques. Il envoya, comme on l'a vu, ses principaux amis demeurer auprès du nouveau roi. Ils étaient ainsi en mesure de servir utilement David et de préparer son retour. Les hommes de notre temps ne sont ni meilleurs ni plus justes que les contemporains de David, mais ils laissent à la naï-

veté de l'antique Orient ces moyens d'amener le triomphe d'une cause.

Lorsque David eut un peu dépassé le mont des Olives, il rencontra un serviteur de Miphiboseth, qui venait à lui avec des provisions pour le désert. Siba (c'était le nom de ce serviteur) conduisait deux ânes chargés de pains, de raisins cuits au soleil, de figues, et d'une outre de vin. Il accuse Miphiboseth, son maître, de s'être réjoui du départ de David, et d'avoir répété que l'héritage de Saül sera rendu à son dernier petit-fils; David ajoute foi à cette invention de la cupidité. « Je vous donne tous les biens de Miphiboseth, » lui dit David. C'est là ce qu'attendait Siba. Cet homme est le type éternel de ceux qui, aux jours de révolution, profitant de la confusion universelle, se jettent dans les voies de l'iniquité, pour arriver d'un seul pas aux richesses longtemps enviées. David, continuant sa marche de fugitif du côté du Jourdain, arrive à une cité nommée Bahurim; il y trouve Séméï, de la famille de Saül, qui l'insulte, le maudit et lui lance des pierres; le brave Ethaï frémit de colère à la vue de son roi outragé, et veut couper la tête à Séméï; David, patient et résigné, s'y oppose avec toute l'autorité de sa parole. Le roi proscrit attendra au désert des nouvelles de Jérusalem.

Absalon avait pris possession du trône, et tout lui obéissait. Il déshonora, par l'inspiration d'Achitophel, les dix épouses de David, restées dans le palais. Le conseiller du jeune usurpateur voulait par là imprimer un dernier outrage au souvenir du roi fugitif: par là

aussi les prophétiques paroles de malheur achevaient de s'accomplir. L'histoire de cette révolution de famille offre des caractères d'homme comme on en rencontre souvent au milieu des bouleversements politiques qui n'ont que l'ambition pour principe et pour génie. Achitophel nous représente ces personnages dont la souple et large conscience se dévoue à tous les pouvoirs victorieux. La gravité des torts de David envers l'époux de Bethsabée ne fut qu'un prétexte pour couvrir la vénale mobilité du vieux ministre.

Achitophel, voulant en finir promptement avec le parti de l'ancien roi, propose de marcher contre lui à la tête de douze mille braves. Chusaï, celui à qui David avait recommandé de prendre place dans le conseil d'Absalon, était parvenu, à force de ruse et d'habileté, à gagner de l'influence sur l'esprit du nouveau roi; effrayé d'un projet qui menace son maître exilé, il s'épuise en efforts pour en montrer l'imprudence: il dit à Absalon qu'on n'attaque pas sans de vastes préparatifs ce David rugissant et bondissant de furie en présence du danger, pareil à l'ourse à qui on enlève ses petits, et ces compagnons de David, si renommés par leur bravoure. Chusaï lui conseille d'appeler tout Israël aux armes et de commander lui-même une multitude innombrable comme le sable de la mer: on pourra alors attaquer David en toute sûreté; s'il entre dans une cité, tout Israël entourera la place, et pas la plus petite pierre de cette place ne restera. Absalon se range à l'avis de Chusaï, qui se hâte d'avertir les deux grands prêtres dévoués, comme lui, à

la destinée de David; Jonathas et Achimaas prennent aussitôt le chemin du désert.

Les fils de Sadoc et d'Abiathar avaient à peine quitté Jérusalem, et l'on connaissait déjà leur départ et le secret de leur message. Des serviteurs sont lancés sur leurs traces; Jonathas et Achimaas trouvent un refuge à Bahurim, dans la demeure d'un homme attaché à la cause de David; on les fait descendre au fond d'un puits sec pour les dérober à la poursuite des serviteurs d'Absalon; la femme de la maison étend sur l'ouverture du puits une toile comme pour faire sécher de l'orge. Les envoyés arrivent à Bahurim : « Où sont Jonathas et Achimaas? demandent-ils à cette femme. — Ils sont passés en toute hâte, répond-elle, et ne se sont arrêtés que pour boire un peu d'eau. » Les serviteurs ainsi trompés retournent à Jérusalem, et bientôt les fils de Sadoc et d'Abiathar se sont remis en route, et joignent David, qui sans retard passe le Jourdain avec sa troupe. Pendant ce temps, Achitophel, mécontent de voir son projet rejeté, redoutant sans doute une prochaine catastrophe, et n'osant pas attendre de David son pardon, monta sur son âne, s'en alla dans son lieu natal, et, après avoir réglé les affaires de sa maison, se pendit. Ce fait est doublement curieux par le motif qui pousse à la mort et par la rareté des suicides dans l'histoire du peuple hébreu. Achitophel se pendit après avoir trahi son roi, comme mille ans plus tard Judas après avoir trahi son Dieu!

L'armée d'Absalon et la troupe de David se rencontrèrent au delà du Jourdain et par delà le torrent de

Jaboc, près de la ville de Mahanaïm ; David s'était enfermé dans cette place avec un petit nombre de compagnons ; on l'avait supplié de ne pas s'exposer aux hasards du combat, d'autant plus qu'Absalon nourrissait le dessein d'atteindre lui-même son père. On en vint aux mains dans un lieu appelé bois d'Éphraïm : horrible combat où l'épée israélite rencontrait l'épée israélite, où des hommes égorgeaient des hommes ayant le même Dieu, la même origine, les mêmes mœurs, les mêmes souvenirs ! Le champ de bataille resta à la cause de David ; en un seul jour vingt mille cadavres couvrirent la terre. C'est dans le bois d'Éphraïm qu'Absalon, fuyant sur un mulet rapide, resta suspendu par ses longs cheveux aux branches d'un grand chêne.

« Vous avez vu Absalon suspendu, et vous ne l'avez pas tué ? dit Joab au soldat de l'armée de David qui était venu l'avertir ; je vous aurais donné dix sicles d'argent et un baudrier. — Quand vous me donneriez mille sicles d'argent, reprit le soldat, je ne porterais pas la main sur le fils du roi. Vous avez entendu David, lorsqu'il nous a dit, à moi, à Abisaï et à Éthaï · « Épargnez mon fils Absalon. » Joab n'était pas homme à se laisser arrêter par de pareils scrupules ; il prit trois lances, alla les enfoncer dans le cœur d'Absalon, et, comme le fils de David palpitait encore suspendu au chêne, dix jeunes écuyers de Joab achevèrent de le tuer. La mort d'Absalon terminait la guerre. Son cadavre fut porté au milieu du bois d'Éphraïm, dans un large fossé ; on y jeta des pierres, qui s'élevèrent en monument sur ses dépouilles maudites. Absalon pos-

sédait un tombeau dans la vallée du Cédron. « Je n'ai pas d'enfants, avait-il dit, ce monument fera vivre mon nom. » Ce tombeau fut appelé la Main-d'Absalon, parce que, dit-on, le jeune prince l'ayant fait préparer lui-même, le sépulcre avait été en quelque sorte l'œuvre de ses mains : c'était une colonne de marbre. Le monument qui porte le nom d'Absalon, sur la rive gauche du Cédron, est un carré taillé dans le roc et se terminant en pyramide : la colonne de marbre a disparu; son emplacement même nous est inconnu. Quoi qu'il en soit, Absalon, pour première peine de sa rébellion, ne put jouir de son sépulcre. Aujourd'hui, quand le pieux pèlerin passe devant ce monument, il prend une pierre, la jette contre le tombeau, et continue ainsi la malédiction des Hébreux.

L'historien sacré a raconté le désespoir que fit éclater David en apprenant la mort de son fils Absalon, et les reproches adressés par Joab à la douleur paternelle. Le roi sortit du deuil qui semblait couvrir de confusion tous ses serviteurs. Bientôt le cœur de tous les hommes de Juda se tourna vers David, comme un seul homme. Rappelé par tout son peuple, il passa le Jourdain; la multitude de Jérusalem alla au-devant de lui jusqu'à Galgala. Séméï, le descendant de la famille de Saül, qui avait insulté le roi à son passage à Bahurim, courut implorer sa miséricorde; Siba, le méchant serviteur de Miphiboseth, qui avait calomnié son maître pour lui ravir son bien, ne fut pas des derniers à se presser sur les pas de David victorieux. Lorsqu'un pouvoir revient, les hommes qui, les premiers, se précipitent à sa ren-

contre sont bien souvent ceux qui ont quelque chose à se faire pardonner. Le pauvre Miphiboseth, depuis le jour de l'éloignement de David, avait conservé le même vêtement en signe de deuil; il se présenta au roi avec les pieds non lavés, la barbe négligée, et lui expliqua le mensonge de Siba : voulant suivre David dans son exil, Miphiboseth avait demandé son âne, car il était boiteux et ne pouvait marcher; mais Siba lui avait pris sa monture. Celui-ci fut condamné à rendre les biens dont il s'était fait l'injuste possesseur.

Le jour où David avait passé le Jourdain, par suite des nouvelles que lui apportaient les fils de Sadoc et d'Abiathar, il avait trouvé dans le pays une opulente hospitalité; au nombre des riches habitants qui apportèrent d'abondantes provisions au roi fugitif, on citait le vieux Berzellaï de Galaad; la fortune ayant rouvert à David le chemin de sa capitale, Berzellaï l'accompagna jusqu'au Jourdain. « Venez avec moi, lui dit le roi, vous vous reposerez à Jérusalem à l'abri de tout péril. — Quel est donc mon âge, répondit Berzellaï, pour que je monte à Jérusalem avec le roi? Je suis octogénaire; puis-je maintenant reconnaître ce qui est doux et ce qui est amer? la nourriture et la boisson peuvent-elles délecter votre serviteur? pourrai-je entendre la voix des chanteurs et des chanteuses de votre palais? pourquoi donc votre serviteur deviendrait-il à charge à son maître? Je passerai le Jourdain, je marcherai encore un peu avec vous, puis vous souffrirez que je m'en retourne, pour que je meure dans ma cité et que je sois enseveli auprès de mon père et de ma mère. J'ai

là mon fils Chamaam : qu'il aille lui-même avec vous, ô seigneur mon roi ! et faites pour lui tout ce qui vous semblera bon. — Que Chamaam vienne donc avec moi, dit le roi, et je ferai pour lui tout ce qui pourra vous plaire, et vous obtiendrez tout ce que vous me demanderez. » Après qu'on eut passé le Jourdain, le roi embrassa et bénit le vieux Berzellaï, qui s'en retourna.

Est-il besoin de faire sentir le touchant caractère, le charme infini de ce tableau ? L'imagination retrouve ici toute la poésie des premiers temps du monde. D'autres scènes empreintes de cette couleur attachante viendront de temps en temps mêler leur doux intérêt aux récits d'une époque de révolutions.

CHAPITRE VI

Depuis la répression de la révolte de Séba jusqu'à l'apparition de l'ange exterminateur.

(1023-1015 avant J. C.)

On se rappelle les luttes qui précédèrent l'avénement de David à la couronne, luttes passionnées entre la tribu de Juda, à laquelle appartenait David, et les onze tribus qui avaient donné la royauté à Isboseth, dernier fils de Saül. Quand celui-ci fut mort, le sacre du fils d'Isaï à Hébron, au milieu des acclamations des douze tribus réunies, devint comme un pacte d'universelle concorde ; mais au fond de cette paix se montraient des germes indestructibles de rivalité, des animosités jalouses qui devaient tôt ou tard se réveiller. Les Juifs de Jérusalem, avertis du retour de David, s'étaient mis en route pour Galgala ; la moitié seulement du peuple des onze tribus, informée trop tard de la venue du roi, avait pu se rassembler aux bords du Jourdain ; de là

des reproches, des plaintes adressés aux hommes de Juda. « David nous touche de plus près que vous, leur répondaient les hommes de Juda, pourquoi vous irriter sur ce point? Avons-nous mangé quelque chose du roi? en avons-nous reçu des présents? » Les hommes d'Israël parlaient de la supériorité de leur nombre, se regardaient comme outragés, et ceux de Juda avaient fini par leur faire entendre de dures paroles. C'en est fait, l'unité du royaume sera brisée; de longues guerres intérieures ensanglanteront le pays.

Tout à coup, aux rives du Jourdain, un puissant Israélite, de la tribu de Benjamin, Séba, fils de Bochri, sonne de la trompette en signe de rébellion et de guerre, et s'écrie : « David n'est plus rien pour nous ; Israël, retournez à vos tentes. » Les onze tribus se laissent entraîner; David revient à Jérusalem, n'ayant pour cortége que les hommes de Juda. Son premier soin, en retournant dans son palais, fut d'assigner une demeure séparée aux dix épouses déshonorées par Absalon, et de les condamner à passer leurs jours dans le veuvage et la solitude.

A peine délivré d'une révolution, le roi avait à combattre une révolution nouvelle; déjà plusieurs places au nord du royaume de Jérusalem appartenaient au parti de Séba ; David envoie des troupes pour le réduire; il confie le commandement au brave Amasa, qui périt victime de la préférence du roi ; Joab, dont la sombre jalousie veillait toujours, tue Amasa dans un guet-apens, comme il avait tué Abner. C'était un terrible homme de guerre, mais il ne reculait pas devant un

crime. L'expédition se poursuit ; Joab assiége la ville d'Abela, dans laquelle Séba s'était renfermé ; sa troupe se prépare à renverser les murs de la cité. Une femme, renommée par sa sagesse, paraît sur les remparts, et demande à parler à Joab ; elle lui rappelle l'ancien proverbe : *Que ceux qui cherchent conseil cherchent à Abela.* « N'est-ce pas moi, dit-elle, qui rends les oracles en Israël? et tu cherches à détruire la ville, à détruire une des mères d'Israël! » Joab répond qu'il ne veut rien démolir, et que, si on lui livre Séba, qui a levé la main contre son roi, il s'éloignera d'Abela. — Eh bien, réplique la femme, nous vous enverrons sa tête par-dessus le mur. » En effet, elle parla *sagement* au peuple de la ville, dit l'historien sacré, et puis on coupa la tête à Séba, et on la jeta aux pieds de Joab. Ainsi finit cette expédition.

Le règne de David devait être une époque toute de combats et d'épreuves. Voilà qu'une famine arrive (l'an 1017 avant J. C.) ; elle dure trois ans. L'oracle du Seigneur fut consulté, comme cela se pratiquait dans toutes les circonstances solennelles : « C'est à cause de Saül et de sa maison sanguinaire qui a fait périr les Gabaonites, » répondit l'oracle. Les Gabaonites, Amorrhéens d'origine, avaient obtenu de Josué et de ses successeurs grâce pour leur vie, en se soumettant à la religion des Hébreux et aux tributs ; Saül donna la mort à plusieurs Gabaonites, sans tenir compte de cette vieille alliance. David, instruit par l'oracle, appela les chefs de ce peuple et leur demanda quels sacrifices ils souhaitaient en expiation de l'injustice

commise envers eux. « Livrez-nous sept hommes de la race de Saül, pour les crucifier à Gabaa, répondirent les chefs. — Je vous les livrerai, » dit le roi. Miphiboseth, qui avait trouvé l'hospitalité sur le mont Sion, et qui était fils de Jonathas, ami de David, fut épargné ; les Gabaonites reçurent leur sept victimes, qu'on crucifia sur la montagne de Gabaa.

Cette sanglante immolation se passait aux premiers jours de la moisson ; on commençait à couper l'orge. Respha, mère de deux des victimes, donna un touchant exemple de tendresse : elle demeura sur la roche où pendaient en croix ses deux fils, depuis le commencement de la moisson jusqu'à ce que l'expiation eût rouvert les sources du ciel fermées par les crimes de Saül ; la bonne mère écartait de ces corps précieux les oiseaux pendant le jour et les bêtes pendant la nuit. David, à qui on annonça cet exemple de dévouement, voulut rendre les honneurs de la sépulture aux malheureux restes d'une race proscrite. Il enleva de Jabès Galaad les ossements de Saül et de Jonathas, tués à la bataille de Gelboé, détacha des croix de la montagne de Gabaa les corps des sept victimes, et déposa toutes ces dépouilles dans un commun sépulcre, dans celui de Cis, père de Saül. Après cela, dit l'Écriture [1], Dieu se réconcilia avec la terre.

Les intérêts religieux se trouvaient ici d'accord avec les intérêts politiques. Le crucifiement des derniers descendants de Saül, qui donnait satisfaction à la jus-

[1] Les *Rois*, livre II, chap. XXI, vers. 14.

tice divine, profitait à l'œuvre monarchique de David. L'immolation d'une dynastie rivale détruisait des causes de perturbation pour l'avenir. On verra, dans la suite de ce récit, tous les soins, toutes les précautions de David pour assurer un paisible règne à son jeune fils Salomon, né de Bethsabée.

Les Philistins reparurent à la suite de la famine; ils espéraient trouver l'État affaibli, découragé, par ces longs fléaux. Ils livrèrent et perdirent quatre batailles. La vaillance des Hébreux ne se lassait point.

David, chef d'un royaume fondé et agrandi par la victoire, eut l'idée de faire le dénombrement complet de tous les Hébreux en état de porter les armes. Depuis Dan jusqu'à Bersabée, d'après le livre des Paralipomènes, on en compta quatre cent soixante-dix mille dans la tribu de Juda ou tribu noble, et onze cent mille dans les onze tribus [1]; d'après le livre des Rois [2], on en compta cinq cent mille en Juda et huit cent mille en Israël. On a de la peine à s'expliquer la différence de trois cent mille dans l'évaluation des deux historiens, pour le dénombrement des onze tribus.

Moïse avait ordonné de payer au Seigneur un demi-sicle par tête, à chaque énumération du peuple; David ne s'était point ressouvenu de ce commandement. Ce n'était pas seulement l'oubli de l'ordre de Moïse qui devenait une faute; ce fait, qui provoqua d'universels murmures et le courroux du Seigneur, n'a pas été,

[1] Livre I, chap. XXI, vers. 5
[2] Livre II, chap. XXIV, vers. 9.

selon nous, complétement apprécié par les commentateurs. Les dénombrements ont toujours été fort rares chez les peuples orientaux, parce que, dans leurs idées de fatalité, l'énumération des forces humaines semblerait mettre l'action de l'homme à la place de l'action de Dieu. La nation israélite, qui marchait et combattait sous la protection divine, devait trouver quelque chose de contraire à ses croyances dans le dénombrement militaire commandé par David. Compter ses forces, c'est mettre en elles sa confiance; le roi blessait ainsi le sentiment religieux. Il ne tarda pas à reconnaître son tort : « J'ai beaucoup péché en cela, dit-il au Seigneur; pardonnez l'iniquité de votre serviteur; j'ai trop agi en insensé [1]. »

La religion des Hébreux n'était pas une religion de miséricorde; toute faute recevait un châtiment, et un châtiment terrible. Le prophète Gad paraît devant David, et, parlant au nom du Seigneur, lui donne le choix entre une famine pendant sept ans, des revers pendant trois mois ou la peste pendant trois jours. Quelle effroyable alternative! David accepte la calamité la plus rapide, la peste pendant trois jours; soixante-dix mille hommes périssent, depuis Dan jusqu'à Bersabée. Au rapport de l'Écriture, David voit lui-même l'ange exterminateur, planant entre le ciel et la terre, avec une épée nue tournée contre Jérusalem : « C'est moi qui ai péché, s'écriait David, la face prosternée

[1] David défendit qu'on parlât du dénombrement dans les fastes de son règne. C'est le livre des *Paralipomènes* qui indique les fastes du règne de David, dont toute trace a été perdue.

dans la poussière; c'est moi qui ai fait le mal; ces pauvres brebis, qu'ont-elles fait? Seigneur, que votre main se tourne contre moi et contre la maison de mon père! »

C'est assez, avait dit le Seigneur, et l'ange avait suspendu ses coups. L'ange se trouvait alors dans la direction d'une aire située sur le mont Moriah, une des montagnes comprises dans l'enceinte de Jérusalem. Cette aire appartenait à un Jébuséen converti au judaïsme, nommé Aréuna selon le livre des Rois, et Ornan selon les Paralipomènes. Le prophète Gad ordonna à David d'élever un autel en ce lieu. David se rendit à l'aire. Ornan battait son grain, aidé de ses quatre fils; lorsqu'il avait aperçu tout à coup l'ange du Seigneur, il s'était éloigné rempli d'effroi. En voyant David s'avançant vers son aire, Ornan va se prosterner à ses pieds, et lui dit : « Quel sujet amène le seigneur mon roi auprès de son serviteur? — Je viens, lui répond David, acheter votre aire pour y élever un autel au Seigneur, et faire cesser le fléau qui désole mon peuple. — Prenez, répliqua Ornan, et que le seigneur mon roi fasse ce qu'il lui plaira; je donne mes bœufs pour l'holocauste, mon chariot pour le bûcher, mon blé pour le sacrifice. — Cela ne sera point ainsi, dit David, mais je vous en payerai la valeur; je ne dois vous rien enlever, ni offrir au Seigneur le bien d'autrui. » Et David acheta l'aire et les bœufs au prix de cinquante sicles d'argent. Il donna six cents sicles d'or pour la cession du terrain qui entourait l'aire d'Ornan. David y dressa un autel, y offrit des holocaustes et des

hosties pacifiques. Le ciel redevint propice à la terre, dit l'Écriture.

Le roi désirait aller offrir de nouveaux sacrifices auprès du tabernacle construit par Moïse au désert, et sur l'ancien autel des holocaustes ; mais ces précieux monuments de la foi judaïque étaient alors gardés sur les hauteurs de Gabaon ; David, selon l'Écriture [1], avait été tout ébranlé de l'aspect du glaive de l'ange, et sa faiblesse extrême ne lui permit point de se rendre à Gabaon ; il retourna offrir des sacrifices sur l'aire d'Ornan, et s'écria · « *C'est ici la maison du Seigneur, et c'est ici l'autel pour l'holocauste d'Israël.* » La splendeur future du temple de Jéhovah se révélait au roi prophète.

[1] *Paralipomènes*, livre I, chap. XXI.

CHAPITRE VII

Les dernières années de David. — Sa mort.

(1014 avant J. C.)

Les jours de David étaient devenus nombreux; le froid des vieux ans gagnait son corps; rien ne pouvait ramener la chaleur dans son sang glacé. Les serviteurs du roi se dirent entre eux : « Cherchons pour notre maître une jeune vierge, qui se tienne devant lui, qui le serve, qui, la nuit, dorme sur son sein, et le réchauffe[1]. » On chercha dans tout Israël la vierge la plus belle; le choix tomba sur Abisag, fille de Sunam; elle fut amenée au roi, dont elle devint la servante et la compagne nuit et jour, mais qui resta toujours avec Abisag comme un père avec sa fille. L'histoire de la jeune Sunamite nous révèle toute la naïveté des mœurs

[1] Les *Rois*, liv. III, chap. I.

primitives : il y aurait plus de susceptibilité dans nos mœurs modernes, parce qu'il y a moins de pureté.

Avant de mourir, David voulait laisser à son successeur tout ce qu'il fallait pour construire le temple : il acheva de rassembler tous les matériaux, et appela les ouvriers de tous côtés; la plupart de ces ouvriers étaient des Chananéens réduits en esclavage. Le vieux roi avait tracé le plan du temple. Salomon était âgé de vingt-deux à vingt-trois ans; David, son père, l'appelle auprès de lui; il lui dit qu'il a voulu bâtir lui-même une demeure au Seigneur son Dieu, mais que le Seigneur lui a fait entendre ces paroles : « Tu as répandu beaucoup de sang, et tu as livré beaucoup de combats; tu as fait couler trop de sang devant moi pour que tu puisses me construire une demeure; le fils qui naîtra de toi sera un homme de paix, je ferai en sorte que ses ennemis le laissent en repos, et c'est pourquoi il sera nommé le pacifique; pendant la durée de son règne, je donnerai au peuple d'Israël tranquillité et loisir, et c'est lui qui m'élèvera un sanctuaire; il sera mon fils et je serai son père; j'affermirai pour toujours son trône en Israël[1]. » — « Ainsi donc, ajouta David en s'adressant au jeune Salomon, que le Seigneur soit avec vous, soyez heureux, et bâtissez une demeure à votre Dieu comme il vous l'a commandé. Que le Seigneur vous donne la prudence et le jugement, afin que vous puissiez gouverner Israël et garder la loi du Seigneur votre Dieu. Moi, dans ma pauvreté, j'ai peu à peu pré-

[1] *Paralipomènes*, chap. XXII.

paré de quoi bâtir la maison du Seigneur; je vous laisse cent mille talents d'or et un million de talents d'argent; les amas de fer et d'airain sont innombrables; j'ai préparé le bois et la pierre, vous avez tous les ouvriers nécessaires, » etc.

David, réunissant ensuite tous les chefs, leur ordonne de seconder Salomon, son fils; il leur rappelle tant de victoires remportées sur les ennemis, tant de merveilles par lesquelles le Seigneur a manifesté son amour pour Israël, et leur annonce qu'il est temps d'élever un monument pour y recevoir l'arche d'alliance et les vases du sacrifice.

David, dans cette assemblée des chefs et des principaux officiers du royaume, avait désigné Salomon pour son héritier. Cet ordre de succession faillit être détruit par la révolte d'Adonias, fils de David et de Haggith, l'une des femmes du roi. Adonias était devenu l'aîné des princes de la maison royale par la mort d'Absalon; il vit d'un œil jaloux l'élévation de Salomon, le dernier de ses frères, le fils de Bethsabée, et dit : « Je régnerai. »

Il se montrait dans Jérusalem avec des chariots, des cavaliers et cinquante hommes qui couraient à pied devant lui. Son père n'osa pas lui reprocher cette magnificence inaccoutumée; il ne lui dit point : Pourquoi avez-vous fait cela? Adonias était beau; il essayait de tous les moyens qui d'ordinaire séduisent le peuple, et renouvelait à Jérusalem les scènes qui avaient précédé l'usurpation d'Absalon. Joab et le grand prêtre Abiathar s'étaient secrètement dévoués à sa cause, et lui

avaient promis assistance pour l'exécution de ses projets.

Quand vint l'époque où son complot semblait pouvoir éclater avec succès, Adonias fit préparer un banquet hors de la ville, auprès de la fontaine de Rogel, et invita tous les princes, fils de David, les principaux personnages et les officiers du palais ; la réunion fut nombreuse. Parmi ceux qui avaient refusé de se rendre au banquet, on citait le grand prêtre Sadoc, Banaïas, fils de Joïada, le prophète Nathan, deux officiers considérables du roi, appelés Séméï et Reï, et les trente Forts de David. Des soupçons sur une rébellion prochaine étaient entrés dans la pensée des plus fervents amis du roi. Le prophète Nathan alla trouver Bethsabée, mère de Salomon, et lui dit : « Savez-vous qu'Adonias, fils d'Haggith, veut régner? David, notre seigneur, l'ignore; venez donc, suivez mon conseil, et sauvez votre vie et celle de votre fils Salomon; allez trouver le roi David, et dites-lui : Seigneur mon roi, vous l'avez juré à moi, votre servante; vous m'avez promis que mon fils Salomon régnerait après vous, et qu'il s'assiérait sur votre trône; pourquoi donc Adonias règne-t-il? — Et, pendant que vous parlerez encore, ajouta le prophète, moi j'arriverai et je compléterai vos paroles. » Bethsabée alla dans la chambre du roi, et trouva le vieux David avec la jeune Sunamite ; elle se prosterna à ses pieds. « Que souhaitez-vous? dit le roi. Bethsabée lui répéta les paroles inspirées par Nathan. « Seigneur mon roi, dit Bethsabée en finissant, tout Israël vous regarde et attend de vous pour savoir qui

doit s'asseoir sur le trône après vous. Lorsque le seigneur mon roi dormira avec ses pères, mon fils Salomon et moi nous serons dédaignés. »

Bientôt après parut le prophète Nathan, comme il était convenu ; il appuya de ses respectueux avis les prières de Bethsabée. « Vive le Seigneur, qui m'a délivré de tant de périls, dit David à Bethsabée ; je vous ai juré, par le Seigneur Dieu d'Israël, que votre fils Salomon régnerait après moi ; eh bien, c'est aujourd'hui que je remplirai ma promesse. — Vive à jamais mon seigneur David ! » s'écria Bethsabée en se prosternant la face contre terre. David fit appeler Sadoc, Nathan, Banaïas, et leur ordonna de placer Salomon sur sa mule, de le conduire à Gihon, de le sacrer roi, de sonner de la trompette et de crier : Vive le roi Salomon ! Les ordres du roi furent promptement exécutés. Sadoc montait à côté du jeune Salomon, portant une corne pleine d'huile qu'il avait tirée du tabernacle ; il donna au fils de Bethsabée l'onction royale. Le peuple de Jérusalem suivait le roi, remplissant l'air de cris et du son des instruments. Les convives d'Adonias avaient entendu le bruit de la trompette et les cris qui partaient de la ville. Jonathas, fils du grand prêtre Abiathar, va leur annoncer que David a établi Salomon roi d'Israël ; les convives épouvantés se dispersent ; Adonias court chercher un refuge auprès du tabernacle ; il attendra au pied de l'autel le châtiment de son crime ou la nouvelle de son pardon. C'est par un pardon que le jeune roi voulut se venger.

David avait depuis longtemps réglé l'administration

militaire et le service de son palais; il lui restait à s'occuper du culte; la prochaine construction du temple faisait songer à l'organisation religieuse. Il fallait, pour le service sacerdotal, une pompe solennelle, en harmonie avec la magnificence du monument qui se préparait. David ordonna un premier dénombrement de la tribu de Lévi; on compta trente-huit mille lévites depuis trente ans et au-dessus; six mille d'entre eux furent chargés de rendre la justice; quatre mille devaient garder les portes du temple, quatre mille devaient chanter les louanges du Seigneur, les psaumes dont David lui-même avait composé la musique; vingt-quatre mille lévites étaient destinés aux cérémonies du temple. Un second dénombrement de la même tribu, depuis vingt ans et au-dessus, présenta sans doute autant de lévites que le premier; l'Ecriture n'indique point le nombre. Tous les lévites étaient soumis aux descendants d'Aaron en ce qui touchait au service de la maison de Dieu, dans le vestibule, le portique, le lieu de purification et le sanctuaire. Notons ici que Nadab et Abiu, fils d'Aaron, étaient morts jeunes et sans postérité, et que les deux autres fils d'Aaron, Éléazar et Ithamar, étaient les seuls chefs des familles sacerdotales; Sadoc était de la famille d'Éléazar, Abiathar appartenait à celle d'Ithamar; la première se trouvait plus nombreuse que la seconde. Les descendants d'Aaron, partagés en vingt-quatre classes, faisaient le service du temple; chaque classe avait sa semaine. Le devoir des prêtres était de veiller sur le pain de proposition, sur tous les détails du sacrifice, sur le

poids et la mesure des offrandes; la musique du temple, une des parties les plus importantes du ministère religieux, avait à sa tête trois hommes, dont l'Écriture nous a conservé le nom, Azaph, Héman et Idithum.

Le livre des Paralipomènes nous donne, sur l'organisation du culte et sur les prêtres et les lévites, de nombreux détails que nous ne pouvons reproduire ici. Mais qu'on se représente tous ces milliers de lévites et de prêtres, réalisant une société spirituelle, un monde mystique dans la cité de Jérusalem, et, dans leur grande et brillante multitude, formant en quelque sorte la cour de Jéhovah, le Seigneur, le vrai roi des Hébreux.

David convoqua une dernière fois les principaux d'Israël, pour leur dire sa suprême parole sur la construction du temple, cette grande préoccupation de sa vieillesse. En présence de tous les anciens et de tous les chefs assemblés, David remit à son fils Salomon les plans du portique, du temple, des magasins, des salles, des chambres; les plans de tous les parvis, de tous les logements; il lui fit donner les règlements qu'il avait faits pour le service des prêtres et des lévites; ensuite il lui indiqua les ornements dont il devait enrichir le temple : des vases d'or et d'argent, des chandeliers et des lampes d'or avec leurs poids et mesures, des chandeliers et des lampes d'argent, des bassins, des encensoirs d'or, des lions et des lionceaux d'or et d'argent; l'autel des parfums avec des chérubins couvrant de leurs ailes l'arche d'alliance, et présentant la forme d'un char.

C'est le Seigneur lui-même, dit David, qui m'a tracé de sa main tous ces plans. « Agissez virilement, ajoute-t-il en s'adressant à son fils Salomon, ayez courage et ne craignez rien; le Seigneur mon Dieu sera avec vous et ne vous abandonnera point. » Puis, parlant à l'assemblée : « Dieu a choisi mon fils Salomon encore enfant et dans l'âge tendre, poursuit David; l'œuvre est grande; ce n'est pas à un homme, c'est à Dieu qu'il s'agit de bâtir une demeure. J'ai tout préparé, l'or et l'argent, l'airain et le fer, le bois et la pierre, les pierres précieuses de toute espèce, le marbre de Paros. De plus, je donne de mon coffre particulier trois mille talents d'or d'Ophir, sept mille talents d'argent éprouvé pour revêtir les murs intérieurs du temple. »

David finit par dire que si quelqu'un dans l'assemblée a des dons à offrir pour la construction du temple, il n'a qu'à remplir ses mains et à présenter ses dons au Seigneur. Les chefs des familles, les chefs des tribus d'Israël, les tribuns, les centurions, les gouverneurs des domaines privés du roi, promirent leur concours à l'œuvre; pleins d'un saint enthousiasme, ils donnèrent six mille talents et dix mille sous en or, dix mille talents en argent, dix-huit mille en cuivre et cent mille en fer; chaque assistant fit le sacrifice de ses pierres précieuses. Ce pieux empressement, ces élans soudains de générosité, étaient de bon augure pour l'exécution du vaste dessein depuis longtemps médité; David eut le cœur joyeux ; il en bénit Dieu en présence de la multitude assemblée.

« Soyez béni, Seigneur Dieu d'Israël ! s'écria le vieux

roi; c'est à vous qu'appartiennent la gloire et la grandeur, la victoire et la puissance; à vous la louange; le ciel et la terre sont à vous; vous êtes au-dessus de tous les dominateurs. Qui suis-je? et mon peuple, qu'est-il, pour que nous puissions vous promettre ces choses? Tout vous appartient, et nous ne faisons que vous rendre ce que nous avons reçu de vos mains. Nous sommes devant vous des voyageurs et des étrangers comme l'ont été nos pères; nos jours sont comme l'ombre sur la terre, et nous ne faisons que passer. Ces biens, que nous réservons pour votre demeure, ont découlé de vos mains. Je sais, ô mon Dieu! que vous sondez les cœurs, que vous aimez la droiture, et c'est dans la droiture de mon cœur que je vous offre joyeusement tous ces trésors, et j'ai vu avec une joie vive mon peuple, qui est là, vous offrir ses dons. Seigneur, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de nos pères, d'Israël, maintenez toujours mon peuple dans ces pensées; faites qu'il conserve éternellement cette vénération pour votre nom; donnez à mon fils Salomon un cœur parfait, pour qu'il garde vos commandements, vos lois, vos cérémonies, et qu'il bâtisse le temple dont j'ai amassé les matériaux[1]! »

Quel noble et touchant spectacle que celui du vieux roi David au bord du sépulcre, remettant à son fils Salomon le plan du temple du Seigneur, lui retraçant tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a préparé, médité, pour l'œuvre sainte dont l'accomplissement ne doit pas lui

[1] *Paralip.*, liv. I, ch. XXIX.

appartenir, s'assurant de l'aide des anciens et des principaux du royaume, et contemplant le trépas sans murmure, heureux de la pensée que la main de son jeune fils élèvera au Seigneur un monument digne de sa majesté éternelle!

L'assemblée bénit le Seigneur, le Dieu de ses pères; tous s'inclinèrent, adorèrent Dieu, et se prosternèrent aux pieds du roi. Le lendemain, des sacrifices furent offerts, dans le but de consacrer, par une sanction religieuse, les serments et les promesses de la veille; on immola mille taureaux, mille béliers, mille agneaux, on fit les libations accoutumées; les grands et le peuple mangèrent de ces hosties dans un grand banquet. A la fin du jour, Salomon reçut une seconde fois l'onction royale, et Sadoc l'onction pontificale, pour imprimer à cette double royauté politique et religieuse un caractère plus légitime, plus inattaquable.

David, sentant qu'il allait entrer dans la voie de la mort qui attend toute créature, fit venir Salomon et lui donna ses instructions dernières. Après de pieuses et salutaires exhortations, après d'utiles conseils pour bien gouverner, David, que la sûreté et le repos du royaume occupaient toujours, signala à son fils deux personnages dont il l'engageait à se débarrasser : Joab, le meurtrier d'Abner et d'Amasa, récemment complice d'Adonias, et Séméï, cet homme de la famille de Saül qui avait insulté et maudit David sur le chemin de Bahurim, quand le roi fuyait devant Absalon. On peut s'étonner d'abord de trouver de semblables avis dans la bouche de David à l'approche de la tombe, qui

d'ordinaire n'inspire que des pensées de paix; mais l'âme naturellement bonne du vieux roi se roidissait et s'armait d'énergie à la vue des difficultés qui menaçaient la stabilité de son œuvre monarchique. Dans ses adieux à son fils et à la vie, il ne manqua pas de recommander au jeune roi les enfants du vieux Berzellaï de Galaad, cet homme d'au delà le Jourdain dont l'hospitalité avait été si précieuse au monarque fugitif.

Le roi mourut dans une bonne vieillesse [1], plein de jours, de richesse et de gloire; il était âgé de soixante-dix ans et quelques mois; son règne avait duré quarante ans; sept ans à Hébron, et trente-trois ans à Jérusalem. L'époque de sa mort est placée dans l'année 1014 avant Jésus-Christ. David fut enseveli à Jérusalem, *in civitate*. Ce sépulcre était magnifique, s'il faut en croire l'historien Josèphe; le tombeau de David avoisinait son palais sur le mont Sion; aujourd'hui le voyageur ne trouve plus ni la demeure de ce grand homme pendant sa vie, ni sa demeure après sa mort; l'étroite et funèbre grotte qu'on nous a montrée sur l'emplacement de l'ancien cénacle n'a point satisfait notre curiosité historique. Mais on ne foule pas cette montagne de Sion sans respect et sans émotion pieuse, car la terre où l'on marche a pu se mêler à la poussière du roi à qui Dieu avait donné le génie, et dont il avait fait le confident prophétique de la Rédemption!

[1] *In senectute bonâ.* (*Paralip.*, liv. I, ch. XXIX, vers. 28.)

CHAPITRE VIII

Grande figure de David. — Sa gloire.

Quelle imposante figure que David tour à tour berger, guerrier, roi et prophète! Quand je portais mes pas rêveurs sur les collines et dans les vallées de Bethléem, combien de fois j'ai cru voir apparaître le jeune et robuste fils d'Isaï, dont le perçant regard pénétrait déjà l'avenir, et dont la belle tête de seize ans devait offrir cette précoce gravité, signe ordinaire des enfants des hommes choisis pour l'accomplissement de grandes choses! Parfois un jeune pâtre bethléémite se montrait avec ses brebis au bord d'un chemin, au détour d'un sentier, au milieu d'un champ de verdure, et, comme le costume, les attitudes et les mœurs sont aujourd'hui en Judée ce qu'ils étaient il y a trois mille ans, j'attachais mes yeux sur David berger : je le retrouvais tel qu'on le présenta à Samuël, qui allait le faire roi.

La persécution est la nourricière des grandes âmes comme des grandes doctrines; elle est le triomphe des fortes intelligences et des fortes vertus; le génie est comme le diamant : il n'y a rien de plus difficile à briser. La persécution ne manqua point à David; la sombre jalousie de Saül se précipita sur sa vie comme le malheur; mais le fils d'Isaï sortit des déserts d'Engaddi et de Pharan, plus ferme, plus profond, plus mûr pour la gloire; c'est alors qu'il put dire : *Celui qui sème dans les pleurs recueillera dans la joie.* Vainqueur des nations ennemies d'Israël sur les bords du Jourdain, du Pharphar et de l'Euphrate, à l'orient et au couchant, au septentrion et au midi de la terre promise, David, roi des douze tribus, assied la monarchie sur de solides bases. Puissant organisateur, il crée l'administration politique, militaire et religieuse. Durant la dernière moitié de son règne, son ardente pensée, sa constante préoccupation, c'est la construction du temple. L'idée religieuse, la croyance à l'unité d'un Dieu à la fois bon, terrible et sauveur, était la pierre angulaire de l'édifice social des Israélites; il fallait le temple comme expression de cette croyance, comme ralliement des esprits, et aussi comme un symbole de nationalité, comme une sorte d'image de la patrie.

David aurait bien voulu voir s'élever le monument qui liait plus spécialement à Dieu les destinées de son peuple, et pour lequel il avait amassé environ douze milliards de notre monnaie, fruit de tant de conquêtes et de tant d'épargnes; mais c'est au règne pacifique de Salomon qu'était réservée l'exécution glorieuse de l'en-

treprise. Le fils d'Isaï, en mourant, laissait un monument plus durable que ce temple, dont il eût tant aimé à contempler la splendide immensité : ce monument, ce sont les psaumes qu'on a traduits dans toutes les langues connues, et sur lesquels ont écrit plus de treize cents auteurs. L'ordre et la classification des psaumes ont exercé la sagacité des Pères de l'Église et des savants modernes; il est douteux qu'on parvienne jamais à déterminer avec une complète certitude les temps, les faits, les circonstances, auxquels se rapportent tous les cantiques hébreux; ces problèmes d'érudition sont de ceux qui lassent la persévérance humaine. Nous n'entreprendrons point de jeter quelque lumière sur les ténèbres de la classification des chants sacrés; nous aimons mieux admirer ces hymnes, dont quatre-vingt-quatre sont attribuées à David.

Il restera toujours quelque chose à dire sur les psaumes, quelque chose à ajouter aux nombreux témoignages de l'enthousiasme des siècles. Il en est des grandes œuvres du génie comme de la nature elle-même, qu'on étudie, qu'on scrute, qu'on admire depuis bien longtemps, et qui, chaque jour, laisse deviner un nouveau secret, une nouvelle merveille. Peut-être est-il surtout dans la destinée des psaumes d'exercer éternellement l'intelligence humaine. On peut les considérer comme de magnifiques définitions de Dieu et de l'homme, comme de vastes éclairs jetés à travers la nuit de la vie. Or nous aspirons sans cesse à connaître Dieu, et sans cesse l'homme aspire à se connaître lui-même : cette double étude, qui fut toujours

la grande occupation de la portion la plus intelligente de l'humanité, ne s'achève pas avec le temps; le mystère ne sera complétement éclairci qu'à la lumière de l'éternité.

A la distance des lieux comme à la distance des siècles, on peut aller au fond de la pensée et du génie des cantiques hébreux; mais pour les comprendre dans tous leurs détails, dans toutes les variétés de leur expression, il faut connaître la nature et les mœurs de la Syrie : il en est de même de l'*Iliade*, dont toutes les beautés ne se révèlent qu'aux bords du Scamandre et du Simoïs, au cap Lectos et au cap Sigée, sur les hauteurs des Portes Scées et de Callicone, en face du mont Ida. Le style de David est une constante reproduction de la couleur des lieux et de leur physionomie ; ses images sont empruntées aux collines et aux vallées du pays de Chanaan, aux aspects du désert, à la vie pastorale comme on la retrouve encore sous la tente arabe. Le pélican des solitudes de l'Idumée, le passereau qui fait entendre son faible cri à travers les pâles rameaux de l'olivier, la colombe qui gémit sur le palmier ou le sycomore, l'aigle de Sannin, qui apparaît au voyageur comme un ancien témoin de la gloire de Jéhovah, ces grands cèdres du Liban que le Seigneur seul peut briser, et ce brin d'herbe caché au pied du rocher stérile, mais qui est visible à l'œil de Dieu comme les forêts de la montagne, toute cette nature qui ne ressemble en rien à une autre nature, respire sur le kinnor du roi prophète avec une empreinte d'immortelle vérité. Il faut avoir entendu gronder le tonnerre dans les mon-

tagnes de la Judée, il faut avoir entendu ses éclats rouler et se prolonger de vallée en vallée avec une majesté formidable, pour apprécier les images où David parle du tonnerre comme de la voix de l'Éternel. Je croirais être vrai en ajoutant que l'idée du Dieu terrible, dans les chants de David, est née du sombre et effrayant spectacle des orages au milieu des montagnes de la Judée.

David, comme nous l'avons dit, avait passé dans les grottes et les solitudes de la Palestine les jours de sa jeunesse persécutée; tant d'années écoulées au sein de cette nature, devenue son seul refuge, durent nécessairement laisser dans l'imagination du fils d'Isaï une impression bien vive, bien profonde, et voilà pourquoi la physionomie des lieux tient tant de place dans les harmonies du chantre de Sion. La connaissance de la Judée est donc la clef des poétiques trésors renfermés dans les psaumes. Il est réservé à notre époque de se pénétrer de la beauté des psaumes mieux qu'on ne l'a fait en d'autres âges, parce que les études orientales sont devenues un objet de prédilection pour les intelligences contemporaines. Une des choses qu'on apprend dans un voyage en Orient, c'est qu'il est impossible de comprendre parfaitement la Bible sans avoir parcouru les lieux qui en sont comme le perpétuel et grand commentaire.

Écoutez quelques chants de la divine muse de Siloé :

« J'ai dit : je veillerai sur mes voies; j'écarterai tout péché de mes paroles. J'ai mis un frein à ma bouche,

quand l'impie s'élevait contre moi. Je me suis tenu dans le silence et dans l'humiliation; je n'ai point rappelé le bien que j'ai pu faire, et ma douleur s'est renouvelée. Mon cœur s'est échauffé au dedans de moi; il s'est embrasé dans la méditation. Alors ma langue s'est déliée, et j'ai dit à mon Dieu : Seigneur, faites-moi connaître ma fin, apprenez-moi le nombre de mes jours, et combien il m'en reste encore; Seigneur, vous en avez fixé le terme, et tout mon être est devant vous comme le néant. Oui, tout homme vivant n'est que vanité. Oui, l'homme passe comme l'ombre; il se tourmente dans le vide, il accumule des trésors... pour qui? il ne le sait. Et maintenant qui dois-je attendre, si ce n'est vous, Seigneur? N'êtes-vous pas toute mon espérance? délivrez-moi de toutes mes fautes; ne me rendez pas le jouet de l'insensé. Je me suis tu, je n'ai point ouvert la bouche, car rien ne se fait sans votre ordre. Détournez de moi ces fléaux. Seigneur, j'ai défailli sous le poids de votre bras... O mon Dieu! vous nous reprenez, vous nous châtiez pour nos prévarications; vous desséchez notre âme comme l'araignée sur sa toile. Donc, trouble et vanité, voilà tout l'homme. Seigneur, exaucez-nous, entendez mes cris, ne soyez pas sourd à la voix de mes sanglots; daignez m'encourager, car je suis ici-bas un étranger et un voyageur ainsi que tous mes pères. Pardonnez-moi, laissez-moi respirer un peu avant que je m'en aille. Hélas! bientôt je ne serai plus[1] ! »

[1] Psaume XXXVIII.

Voyez quelle peinture du ciel et de la terre dans ce cantique de louange et d'adoration :

« Bénis le Seigneur, ô mon âme! Seigneur, ô mon Dieu! que vous êtes miraculeux dans votre magnificence! Vous vous êtes revêtu de gloire et de beauté; vous vous êtes enveloppé d'un manteau de lumière. Vous avez déroulé le ciel comme une tente d'azur; les déluges demeurent suspendus à vos pieds; les nuées sont votre char; vous volez sur l'aile des vents. Vos anges sont agiles comme l'aquilon; vos messagers sont ardents comme la flamme. Vous avez affermi la terre sur ses fondements, et les siècles des siècles ne l'ébranleront pas; l'abîme l'enserre comme un vêtement. Au-dessus des monts planent les eaux; Seigneur, votre menace les disperse; à la voix de votre tonnerre, elles frissonnent d'épouvante; les sommets s'élèvent, les vallées s'abaissent, et les eaux se retirent dans le lit que vous leur avez creusé. Vous leur avez fixé des bornes qu'elles ne passeront point; elles ne reviendront plus submerger le monde. Vous conduisez les sources dans les vallons, vous les dirigez entre les montagnes; les bêtes sauvages viennent s'y désaltérer, et l'onagre y étanche sa soif; sur les bords habitent les oiseaux du ciel, ils chantent les hymnes sous leur toit de ramée, Seigneur, de vos réservoirs intarissables vous arrosez les hauts lieux; de votre main vous prodiguez les fruits; vous faites croître l'herbe pour les troupeaux, et les moissons pour l'homme; vous tirez de la terre le pain qui le nourrit et le vin qui réjouit son cœur; vous lui donnez l'huile de parfum qui embellit ses traits, et le

pur froment qui le soutient; vous arrosez les arbres des forêts et les cèdres du Liban que vous avez plantés; là sont les nids des oiseaux; l'aire de la cigogne se balance au faîte des sapins; les pins des montagnes sont la demeure du chamois, et la mousse des rochers la retraite du hérisson. Seigneur, vous avez créé la lune pour mesurer les temps; le soleil connaît le moment de son coucher. Vous répandez les ténèbres, et voilà la nuit; alors les bêtes fauves se glissent dans l'ombre; les lionceaux rugissent après leur proie, et demandent à Dieu leur pâture. Le soleil se lève, et les animaux se retirent; ils s'enfoncent dans leurs repaires. L'homme sort pour le travail, et sa tâche dure jusqu'au soir. Seigneur, que vos œuvres sont sublimes[1]! » etc.

Les chants de David auront toujours un grand charme pour les esprits élevés et religieux, pour les âmes tendres; on y sent, on y prie, on y espère, on y contemple la sublimité de l'homme *créé un peu au-dessous des anges*, de l'homme pour qui l'univers a été fait; on y contemple aussi sa misérable destinée, qui le fait comparer aux choses les plus viles et les plus fugitives d'ici-bas. La majesté, la bonté du Créateur éclatent dans les cantiques d'Israël; nous y trouvons Dieu, Dieu partout comme dans le monde : « Où me cacher à votre esprit? où fuir vos regards? s'écrie le barde inspiré; si je m'élance vers les cieux, vous voilà! vous voilà si je m'enferme dans l'abîme! si je prends les

[1] Psaume CII. Nous avons adopté pour ces deux morceaux la traduction de M. Dargaud.

ailes de l'aurore et que je m'envole aux extrémités des mers, c'est votre droite qui me conduit, c'est votre droite qui me soutient. »

Les psaumes se mêlent à nos souvenirs d'enfance, les saintes harmonies ont accompagné nos premiers pas sur la terre. La merveilleuse poésie de David s'échappe de la bouche des petits enfants autour de l'autel, sous les arceaux de la chapelle. Les religieuses inspirations qui nous ont apparu dans la première aube de nos jours nous suivent à toutes les époques solennelles de notre vie morale, dans nos joies et dans nos douleurs, et, quand le dernier terme arrive, elles sont encore là pour endormir nos maux et réveiller nos espérances. Étonnante destinée des chants du roi prophète! après avoir été répétés dans les lointains pays qui furent leur patrie et dans des siècles qui sont bien loin de nous, ils retentissent encore, après plus de trois mille ans, dans les cathédrales des cités comme dans l'église des villages, et sont redits par le riche comme par le pauvre, par le savant comme par l'ignorant, aux quatre coins de l'univers, partout où il y a des sociétés : connaissez-vous un poëme qui soit entré aussi profondément et aussi universellement dans le cœur et la mémoire des hommes?

CHAPITRE IX

Règne de Salomon. — Le Temple. — Gloire de Salomon. — Désordres de sa fin.

(1013-976 avant J. C.)

C'est son dernier fils que David a placé à la tête du royaume. Pour justifier cette préférence accordée à sa jeunesse, préférence qui attaquait les droits de ses frères et surtout de son aîné, il fallait que Salomon se présentât avec des instincts supérieurs, avec une grande intelligence; il fallait que le vieux roi eût reconnu dans le plus jeune de ses fils une étendue d'esprit, une hauteur de sagesse qui le missent au-dessus de ses frères, et qui garantissent le paisible accomplissement des merveilles promises au successeur de David.

Adonias se remue une seconde fois pour saisir la couronne de Jérusalem; la pensée de ses secrètes intrigues se révèle d'abord par une demande qui semblait ne cacher aucun sentiment ennemi, mais dont le but réel

n'échappe point à Salomon; il prie Bethsabée de demander pour lui au roi la faveur de devenir l'époux d'Abisag, la belle Sunamite, restée veuve et vierge après le trépas de David. « En demandant cela il a demandé sa mort, » dit Salomon à sa mère; il lui avait expliqué qu'Adonias voulait s'ouvrir ainsi un chemin au trône. « Adonias mourra aujourd'hui, » ajouta le roi; et le jour même Adonias périt de la main de Banaïas, fils de Joïada. Salomon fit appeler le grand prêtre Abiathar, complice d'Adonias, et lui dit : « Retirez-vous à Anathot, dans votre champ; vous aussi vous mériteriez la mort; j'épargnerai votre tête, parce que vous avez porté l'arche d'alliance du Seigneur Dieu devant David, mon père, et parce que vous avez aidé mon père dans toutes ses œuvres. »

Le roi dépouilla Abiathar du sacerdoce, afin d'accomplir, dit l'Écriture, la prédiction prononcée par le Seigneur à Silo, contre la maison d'Éli; puis vint le tour de Joab, qui se réfugia dans le tabernacle du Seigneur, et n'en fut pas moins frappé par Banaïas, sans égard pour la sainteté de cet asile et pour le souvenir de tant de glorieux combats; mais le meurtrier d'Abner et d'Amasa devait expier son double crime; il fut enseveli dans sa maison au désert, nous dit l'historien des Rois. Sadoc fut mis à la place d'Abiathar, et Banaïas à la place de Joab. Il restait encore un homme, Séméï, que David avait désigné à la justice sévère de Salomon; le roi lui donna Jérusalem pour prison, lui annonçant qu'il serait puni de mort s'il franchissait seulement le torrent de Cédron. Après trois ans d'une vie toujours

passée dans les murs de Jérusalem, Sémeï, pensant que Salomon avait tout oublié, monta un jour sur son âne et s'en alla du côté de Geth pour ramener des serviteurs; la mort l'attendait au retour. Trois meurtres politiques et l'exil d'un grand prêtre ouvrent tristement le nouveau règne; la justice du jeune monarque ressemble ici à de la cruauté; mais la paix du royaume dépendait de ces mesures énergiques, et la raison d'État se trouve tout entière dans ces paroles des Paralipomènes: « *C'est ainsi que Salomon, fils de David, s'affermit dans son règne.* »

Le royaume d'Égypte était pour le royaume de Jérusalem un voisin puissant; la politique commandait à Salomon une alliance avec le maître des bords du Nil. Le jeune roi épousa donc la fille d'un Pharaon; elle lui apportait en dot la ville de Gaza, que son père avait conquise sur les Chananéens. Le roi d'Égypte qui régnait alors était un des derniers de la vingt et unième dynastie; en rapprochant approximativement l'histoire sainte et l'histoire égyptienne, nous trouvons le roi Osochôr comme beau-père de Salomon. C'est à l'occasion de son mariage que Salomon composa le *Cantique des Cantiques,* suave épithalame d'une grande richesse de couleurs, ravissante mélodie d'amour que l'enseignement catholique nous présente comme la prophétique célébration des noces spirituelles de Jésus-Christ avec son Église.

Le mariage d'un roi des Juifs avec la fille d'un Pharaon marque tout d'abord un immense changement dans la destinée des descendants d'Abraham. Quatre

siècles auparavant, ils étaient sortis de cette terre d'Égypte, où ils avaient longtemps vécu de la vie des esclaves; un Pharaon s'était élancé à leur poursuite avec ses armées; maintenant ces Hébreux, dont les Égyptiens n'ont pas même prononcé le nom, sont devenus une nation enrichie des dépouilles de vingt nations vaincues; les anciens esclaves du pays de Gessen ont une religion, des lois et une royauté dont les peuples d'Asie ne parlent qu'avec respect, et voilà qu'ils trouvent des alliés dans leurs oppresseurs d'autrefois.

En attendant qu'un temple s'élève, le jeune roi, accompagné d'une grande multitude, s'en va à Gabaon, sur les hauts lieux, pour sacrifier à Jéhovah; il offre mille victimes sur l'autel d'airain qui avait servi à Moïse dans le désert. Le Seigneur lui apparaît la nuit: « Demande-moi ce que tu veux, lui dit-il, et je te le donnerai. » Salomon est mis à une épreuve solennelle, mais son cœur est religieux, et voici ce que répond le roi : « Vous avez été miséricordieux envers David mon père parce qu'il avait marché devant vous dans la vérité, la justice, et avec un cœur droit; vous lui avez gardé votre grande protection, et vous lui avez donné un fils qui s'est assis sur son trône comme il est aujourd'hui; et maintenant, Seigneur, vous avez fait régner votre serviteur à la place de David, mon père; mais moi je ne suis qu'un faible enfant, ne sachant comment je dois me conduire; votre serviteur est au milieu du peuple que vous avez choisi, peuple infini, peuple dont le nombre ne peut plus se compter. Donnez à votre serviteur un cœur docile, pour qu'il puisse bien gou-

verner votre peuple, et distinguer le bien du mal; car qui pourrait gouverner ce peuple, ce peuple qui est le vôtre, et qui est si nombreux? » Ces paroles plurent au Seigneur : « Parce que tu n'as pas demandé, lui dit-il, des jours nombreux, des richesses ou bien la vie de tes ennemis, mais la sagesse et l'esprit de justice, voilà que je t'accorde ce que tu souhaites; je te donne un cœur sage et intelligent, de telle sorte qu'il n'aura existé personne de semblable à toi, et qu'il n'en existera jamais. »

Le Seigneur accorde aussi au roi ce qu'il ne lui a point demandé : des richesses et de la gloire plus que nul homme n'en a reçu jusque-là; Dieu lui promet de longs jours, s'il garde ses commandements et s'il marche dans les saintes voies comme a marché son père. Ce songe révélateur était pour le jeune Salomon comme une vision magnifique de son règne. C'est peu de temps après son retour de Gabaon à Jérusalem que le roi prononça ce fameux jugement sur les deux femmes qui redemandaient, à titre de mère, le même enfant.

La construction du temple devait être la grande affaire, la grande merveille du règne de Salomon : c'était la réalisation du vœu que David avait emporté dans la tombe. Nous n'avons pas l'espoir de faire entrer dans l'esprit du lecteur le monument de Jéhovah avec les variétés infinies de ses détails, de ses richesses, de sa splendeur; les abondantes indications que nous trouvons dans la Bible et dans Josèphe ne retracent pas à l'intelligence une complète réalité; il y a toujours du vague et de la confusion dans ces descriptions qui nous ar-

rivent de si loin, et d'ailleurs la parole ne saurait offrir qu'une insaisissable image des œuvres matérielles de l'homme. D'admirables travaux ont été faits dans le but de retracer la dimension, la majesté, les détails, les souvenirs historiques et religieux du temple de Jérusalem. Le jésuite espagnol Villalpand [1], dans un habile et savant commentaire de la vision d'Ézéchiel [2] sur la ville et le temple, le célèbre hébraïsant Jean Lightfoot [3], le grand oratorien Lami [4], ont accumulé les trésors d'une rare érudition pour environner d'une vive lumière tout ce qui touche au sanctuaire de Jéhovah, et c'est à peine si, avec leurs in-folio, ils ont été complets. On conçoit donc que nous n'ayons pas la prétention de tout dire. Ce que nous voulons, c'est éviter les erreurs, les hypothèses incertaines qui se rencontrent plus d'une fois dans les dissertations de ces célèbres érudits, c'est faire un peu comprendre, à force de précision et de clarté, le temple et l'immensité de la tâche remplie par le successeur de David.

Salomon avait besoin, pour son œuvre, du roi Hiram, ancien allié de son père, et qui était resté le sien. Les cèdres du Liban devaient entrer dans la construction de la maison du Seigneur; le génie des

[1] *J. B. Villalpandi et L. Pradi in Ezechielem explanationes et apparatus urbis ac templi commentariis et imaginibus illustrati.* Rome, 1596-1606, 3 vol. in-folio.

[2] Chap. XL, XLI, XLII.

[3] *Descriptio templi Hierosolymitani, præsertim quale erat tempore Salvatoris nostri.*

[4] *De tabernaculo fœderis, de sanctâ civitate Jerusalem et de templo ejus.* In-folio, Paris, 1720.

Phéniciens était prêt à répondre à l'appel du roi de Jérusalem. Il n'y avait guère alors dans le monde que deux pays qui connussent la gloire des arts : l'Égypte et la Phénicie. Le mariage de Salomon avec une royale fille des bords du Nil atteste des rapports entre les Hébreux et la civilisation égyptienne. Mais l'extrême voisinage invitait à recourir aux Phéniciens, et d'ailleurs ce peuple avait reçu d'Égypte les arts qu'il cultivait. Dans une lettre adressée au roi Hiram, Salomon lui rappelle les cèdres envoyés à David, son père, pour servir à bâtir son palais, et lui demande son assistance pour construire, non point une demeure d'homme, mais un sanctuaire consacré à Dieu, un temple où l'encens et les parfums brûleront devant le Seigneur, où les pains sacrés seront présentés, où des holocaustes seront offerts le matin et le soir, le jour de sabbat et les jours des cérémonies, et dans toutes les solennités établies en Israël.

« La demeure que je désire bâtir est grande, ajoute Salomon, car notre Dieu est plus grand que tous les dieux ! Qui pourra lui élever une demeure digne de lui ? Si l'immense étendue des cieux ne peut le contenir, qui suis-je, moi, pour lui préparer une demeure ? Mais je ne veux qu'un sanctuaire pour faire brûler de l'encens devant lui. Envoyez-moi donc un homme qui soit habile à travailler l'or, l'argent, l'airain, le fer, la pourpre, l'écarlate, l'hyacinthe, un maître dans la sculpture, qui puisse diriger les ouvriers que j'ai avec moi en Judée et à Jérusalem, et que David, mon père. a réunis. Envoyez-moi aussi du bois de cèdre, de genièvre

et de pin. Je sais que vos serviteurs (les Sidoniens) excellent à couper le bois du Liban, et mes serviteurs seront avec les vôtres. Je donnerai aux ouvriers qui couperont le bois vingt mille mesures de blé et autant d'orge, vingt mille pièces de vin et autant de pièces d'huile[1]. »

Hiram, répondant à Salomon, lui disait : « Le Seigneur, en vous faisant régner sur son peuple, lui a donné une preuve d'amour. Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, qui a fait le ciel et la terre, qui a donné au roi David un fils sage, savant, judicieux, prudent, pour élever une demeure à Dieu et un palais pour lui. » Ces paroles, si curieuses dans la bouche d'un Phénicien, prouveraient, de la part du roi de Tyr, non-seulement la connaissance de la religion des Juifs, mais une sorte de penchant vers la croyance à Jéhovah. Dans cette lettre, Hiram annonce au roi de Jérusalem qu'il lui envoie un maître habile comme il le souhaite, qu'il recevra les grains, l'huile et le vin qu'il lui promet, qu'il fera couper les bois du Liban qui lui seront nécessaires, et qu'il les expédiera sur des radeaux jusqu'au port de Joppé.

Les Juifs, maîtres de la terre de promission, avaient fait beaucoup d'esclaves, car Moïse autorisait la servitude. Trop fiers pour s'abaisser aux travaux des métiers, c'est aux étrangers soumis qu'ils les abandonnaient. Salomon prit donc parmi ces étrangers soixante dix mille hommes pour transporter les matériaux du

[1] Livre II des *Paralipomènes*, chap. I et II.

temple sur leurs épaules, quatre-vingt mille pour tailler les pierres dans le flanc des montagnes, et trois mille six cents pour surveiller les travailleurs; de plus, trente mille ouvriers étaient destinés à aider les Sidoniens dans les montagnes du Liban; ils travaillaient par dix mille et se relevaient tous les mois. Les charpentiers, chargés de concourir à l'œuvre, étaient de Byblos. La multitude d'ouvriers réunie par David, et dont la direction fut confiée au maître phénicien que Salomon avait demandé, appartenait aux diverses contrées soumises aux armes des Hébreux. On se rappelle la quantité d'airain que le père de Salomon avait amassé de victoire en victoire; on choisit un terrain argileux, situé près du Jourdain, entre Sachot et Sarthan ou Saradath, pour y jeter en fonte tous les ouvrages d'airain. Les travaux pour la construction du temple commencèrent dans la quatrième année du règne de Salomon, au mois de zio, qui correspond à notre mois d'avril, 473, depuis la sortie d'Égypte, 1007 avant Jésus-Christ. Le monument s'acheva dans l'espace de sept ans. Le paganisme ne fut pas aussi prompt à achever le temple de Diane à Éphèse, cette merveille de l'Ionie : il lui fallut deux cent vingt ans pour terminer son œuvre.

Quelle prodigieuse activité imprimée par le jeune roi! Sur ces hauteurs du Liban où nous avons à peine retrouvé une quinzaine de vieux cèdres mêlés à un petit bois, derniers restes des illustres forêts bibliques, on entendit alors la hache des Sidoniens et des Israélites et les grands troncs qui tombaient et roulaient dans

les vallées. De la montagne à la mer, tous les chemins, tous les sentiers, étaient couverts de bois coupés, et de Tyr à Joppé les radeaux flottaient sur les vagues. Plus de deux cent mille hommes, répandus dans le pays voisin de Jérusalem, furent occupés, les uns à abattre des arbres et à préparer le bois, à tailler la pierre dans les monts ou à la polir, les autres à transporter les matériaux, d'autres à jeter en fonte les colonnes et les bassins d'airain, ou à présider aux ouvrages en or et en argent, à tous les ornements si divers du monument religieux. Ces pierres de près de soixante-dix pieds de longueur, dont nous parle l'histoire, et qui furent les seules employées à l'édifice depuis le fondement jusqu'à la toiture, ces bois de cèdre, de genièvre et de pin, ces masses et ces matériaux de toute nature, furent apportés à Jérusalem dans une disposition si parfaite et d'après des mesures et des calculs si exacts, que, sur l'emplacement du temple, on n'entendait jamais ni un bruit de scie ni un coup de marteau. Le mont Moriah, qu'avait consacré la prière de David au moment de l'apparition de l'ange exterminateur, agrandi, en quelque sorte, par le comblement d'un très-profond ravin ou vallon avec des terres apportées, vit ainsi s'élever cette demeure de Jéhovah qui était comme la réunion magnifique, mais irrégulière de quatre temples.

Voici d'abord le parvis des Gentils, entouré d'une galerie avec quatre grandes portes en bronze, recouvertes de lames d'or; cette première enceinte s'ouvrait aux Juifs non purifiés selon la loi, et même aux étrangers; elle était le vestibule extérieur. Le parvis des Juifs

formait le vestibule intérieur; c'est là que les Israélites, hommes et femmes, ayant la pureté légale, priaient et écoutaient l'enseignement des prêtres. L'or resplendissait sur les murs; trois portes à deux battants d'argent en ouvraient ou en fermaient l'entrée. On y voyait l'hôtel des holocaustes, où, matin et soir, coulait le sang des animaux, et sur lequel les prêtres entretenaient un feu perpétuel : Ézéchiel donne à cet autel le nom d'ariel (lion), parce qu'il dévorait les victimes comme un lion pressé par la faim. On y voyait aussi dix lavoirs d'airain, dont cinq au nord et cinq au midi, pour servir à laver les pieds et les entrailles des animaux offerts en holocauste; le siége du roi, le tribunal des musiciens et des chanteurs. Deux colonnes en bronze, appelées l'une Boz, l'autre Jachim, étaient placées sur le seuil du vestibule. Venait ensuite le parvis des prêtres; sur ses portes de cèdre, où brillaient des lames d'or, on avait sculpté en or des pampres et des grappes de raisin; des voiles de lin où se mêlaient des fleurs de couleur de pourpre, d'hyacinthe et d'écarlate, étaient suspendus à ces portes. Le pavé était parqueté de sapin, couvert d'or. Sur les lambris de cèdre se montraient des chérubins, des palmes et des fleurs. Là se trouvaient le riche autel des parfums, le chandelier d'or à sept branches dont chacune, ornée de trois coupes en forme de noix, de trois grenades et de trois lis, portait une lampe entretenue avec l'huile la plus pure; la table des douze pains de proposition, en bois de séthim recouvert d'or; le bassin d'airain appelé mer à cause de sa dimension, où coulaient les eaux d'une fontaine

qui, par des voies souterraines, allaient se jeter dans le torrent de Cédron : douze bœufs d'airain, groupés par trois, aux quatre points cardinaux, lui servaient de base. Les prêtres, revêtus d'un caleçon et d'une tunique de lin serrée par une ceinture, et portant une mitre sur la tête, avaient seuls le droit de pénétrer dans ce parvis.

Puis, enfin, et comme dans les profondeurs de la demeure de Jéhovah, il y avait le Saint des Saints, appelé aussi *oracle*, *maison intérieure*, pavé en marbre, parqueté de sapin, avec des lames d'or; des lambris de cèdre doré, des pierres précieuses, des ciselures et des moulures d'une richesse infinie faisaient de cet espace un sanctuaire éblouissant. Là fut placée l'arche d'alliance, comme nous le dirons plus tard.

Deux chérubins, de dix coudées de haut, déployant leurs ailes de cinq coudées de haut au-dessus de l'arche et de la table d'or du propitiatoire, présentaient une image des anges inclinés devant la majesté du Tout-Puissant. Nul, excepté le grand prêtre, ne pénétrait dans le Saint des Saints : encore ce n'était qu'une fois l'an. Le Saint des Saints était séparé du reste du temple par un riche et grand voile de soixante-quinze pieds de haut.

Tel était ce temple, où partout se rencontraient l'or et le cèdre. Chacun des quatre côtés du temple avait cinq cents coudées; son terrain comprenait sept cent quarante-six toises de circuit[1]. Sa façade regardait l'o-

[1] Le P. Lami.

rient, et, quand le soleil naissant frappait les lames d'or, on eût dit un magnifique incendie; une partie de cette façade était en marbre; elle étincelait comme la neige du Liban sous les rayons du matin. Pour écarter les oiseaux et leurs souillures, on avait hérissé de pointes d'or le toit du temple. Aux deux angles occidentaux de l'édifice, les trompettes des prêtres, appelant le peuple aux assemblées religieuses, retentissaient du haut d'une tour. Le temple avait quatre portes extérieures, celles du septentrion et du midi, du couchant et de l'orient; cette dernière, appelée aussi porte royale, surpassait les autres en beauté; il fallait vingt hommes pour la faire rouler sur ses gonds. Un grand nombre de chambres, semblables à des pavillons, donnant l'une dans l'autre, et destinées aux prêtres de semaine, formaient comme des galeries supérieures autour de l'édifice.

Si on nous demande quel ordre d'architecture présida à la construction du temple, nous ne répondrons point, comme quelques auteurs, que ce fut l'ordre corinthien; certainement aucun ordre n'avait été encore inventé en Grèce. Le temple de Salomon, avec l'énorme dimension de ses pierres, rappelle jusqu'à un certain point l'imposante austérité du génie égyptien; il est loin d'avoir cette harmonie de proportions qui distingue les monuments des peuples du Céphise, de l'Eurotas et de l'Alphée. L'édifice se sépare de l'architecture de Memphis et de Thèbes par la recherche des ornements et l'amour des brillants détails; c'est au génie phénicien qu'il doit sans doute ce caractère, et peut-être aussi les

arts de Tyr et de Sidon obéissaient-ils ici au goût des Hébreux.

Quelle fête parmi les Juifs que la dédicace du temple, et combien Salomon dut être heureux en contemplant l'œuvre achevée! Oh! de quel saint orgueil dut battre le cœur des Hébreux à la vue de cette demeure du Seigneur qui portait si haut leur croyance et leur gloire! Voilà ce temple demandé par Jéhovah lui-même, bâti dans la ville qu'il s'était choisie[1]; voilà Jérusalem devenue la cité sainte, le domicile du Seigneur, la résidence de sa gloire, la métropole religieuse qui, en réalité politique, appartenait aux tribus de Juda et de Benjamin, mais qui, en droit religieux, appartenait à toute la nation. C'est seulement à Jérusalem que Jéhovah veut recevoir les sacrifices de son peuple; la possession de ce lieu sera la condition fondamentale de l'existence religieuse des Hébreux. Quand viendra l'époque du malheur, non point celle de la captivité à Babylone, mais celle de la dispersion des Juifs sur la terre, époque où Jérusalem aura définitivement passé en d'autres mains, cette belle république des Hébreux, que l'Écriture appelle un sacerdoce royal, sera dissoute.

Tout le peuple d'Israël fut convoqué à la solennité de la dédicace; il fut appelé d'un bout de la frontière à l'autre : on devait célébrer la dédicace en transportant l'arche d'alliance du tabernacle de Sion, où l'avait placée David, au temple qui resplendissait des magnificences de la terre. Belle et touchante cérémonie! Le

[1] Elegi Jerusalem.

grand prêtre Sadoc ouvrait le cortége : par-dessus le caleçon et la tunique de lin, il portait une tunique couleur d'hyacinthe, autour de laquelle étaient entrelacées soixante-douze clochettes d'or, et autant de grenades faites de lin, de pourpre, d'hyacinthe et d'écarlate. L'éphod, éblouissant manteau, s'agrafait sur les deux épaules avec des pierres précieuses enchâssées dans de l'or; sur sa poitrine étincelait l'ornement appelé tour à tour *coschen*, *pectoral* ou *rational*, composé de douze pierres précieuses qui portaient chacune le nom d'une des douze tribus : c'est dans les merveilleuses lettres produites par l'éclat de ces douze pierres que le sacrificateur lisait les décisions de l'Oracle ou de l'Urim et du Thummin (*Lumières* et *Perfections*), dont les feux répondaient à ceux du pectoral. La tiare du pontife se distinguait de la mitre des prêtres par une triple couronne d'or; une lame d'or, sur laquelle était gravé le nom de Jéhovah, couvrait son front. Des prêtres vêtus de lin portaient l'arche vénérée, les lévites balançaient les encensoirs d'or; les harpes, les psaltérions, les tympanons, les sistres, accompagnaient les chants de David; d'ineffables et vastes accords remplissaient le ciel; des milliers de trompettes faisaient retentir les montagnes de Jérusalem et les vallées.

Le cortége n'aurait pas pu se déployer dans le court intervalle qui séparait le mont Sion du temple; nous pensons qu'il descendit dans la vallée appelée aujourd'hui Vallée de Josaphat, qu'il monta au temple en passant par la porte orientale, ou bien qu'il tourna du

côté de l'ouest, et arriva à la maison sainte par le côté septentrional.

Le pontife et le roi accompagnèrent seuls l'arche d'alliance jusque dans le Saint des Saints. Tout à coup, à leur sortie du sanctuaire, une nuée s'étendit dans le temple. Le Seigneur, dit l'Écriture, remplissait sa maison de sa gloire[1]. Salomon, prenant alors la parole, étendant ses mains vers le ciel, les deux genoux à terre et la face tournée vers le peuple, implora la miséricorde de Dieu pour Israël, lui demanda d'être propice à ceux qui voudraient prier ou se repentir dans le temple, et le conjura d'écarter de la terre de promission les fléaux et toutes les invasions ennemies. Ensuite le roi, debout et d'une voix très-haute, bénit le Seigneur, qui avait donné le repos à Israël, et qui avait accompli toutes les promesses faites à Moïse, son serviteur. Le sang coula sur l'autel des holocaustes; Salomon fit immoler vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille béliers! Pendant ce temps, le temple retentissait de chants et d'harmonies. La fête dura sept jours; puis tous les Israélites venus à Jérusalem s'en retournèrent joyeux dans leur pays.

Ainsi les espérances des Juifs recevaient une admirable réalisation; la vie errante et pauvre du désert, les persécutions et les combats, avaient fait place à un établissement paisible, puissant et glorieux; le Seigneur Dieu d'Israël n'avait plus pour demeure un pavillon de peaux de bêtes, mais un riche et immense

[1] Les *Rois*, liv. III, chap. VIII.

édifice qui avait occupé sans relâche pendant sept ans deux cent mille hommes. La nation israélite pouvait, à bon droit, être fière de ce monument bâti en quelque sorte avec ses propres trophées; la victoire en avait fait les frais, et le temple de Jéhovah, élancé vers le ciel comme un hymne perpétuel d'adoration, redisait aussi les triomphes et la force politique de ce peuple venu de loin.

Salomon, pour se construire une demeure auprès de celle de David, mit six ans de plus que pour la construction du temple; il avait songé à la maison de Dieu avant de songer à la sienne, et pressa bien plus les travailleurs pour le temple que pour le palais. Le livre des Rois, le livre des Paralipomènes et l'historien Josèphe nous ont laissé une description du palais de Salomon, de celui de la reine sa femme, et du troisième, qui portait le nom de forêt du Liban [1], probablement parce qu'on avait employé une grande quantité de cèdres à sa construction. Nous ne répéterons point les détails des ornements et des richesses de ces palais que Salomon avait faits à l'image de sa gloire. Il avait quarante mille crèches pour des chevaux de chars, et douze mille pour des chevaux de course. Ces chevaux avaient été amenés de l'Égypte et du pays de Coa, aujourd'hui petit royaume de Choa en Abyssinie [2]. Toute chose autour de Salomon était devenue vaste comme son intelligence.

[1] *Domus saltus Libani.*

[2] *Voyage en Abyssinie*, par MM. Combes et Tamisier, t. III, chap. I.

Le royaume d'Israël était partagé en douze préfectures ou gouvernements, dont l'Écriture nous donne les noms. Les gouverneurs étaient chargés de pourvoir tous les mois au service de la maison du roi : il fallait par jour trente mesures de fleur de farine, soixante mesures de farine commune, dix bœufs engraissés et vingt bœufs de pâturages, cent béliers, sans compter les cerfs, les chevreuils, les buffles et le gibier. Un luxe prodigieux se montrait dans les festins de Salomon. Observons, en passant, qu'à cette époque les Hébreux mangeaient à table à peu près comme nous aujourd'hui, et qu'il s'écoula trois ou quatre siècles avant qu'ils eussent adopté l'usage de se coucher ou de s'étendre sur des divans ou des tapis pour prendre les repas.

La guerre, qui avait été jusqu'à David la vie politique des Hébreux, ne s'était plus montrée sous le règne de son successeur ; on jouissait des conquêtes anciennes, on n'en faisait plus de nouvelles. Émath est la seule place dont s'empara Salomon, et ce fut sans combat. Il munit Jérusalem de nouvelles tours, releva plusieurs villes : Gaza, dévastée par les Égyptiens vainqueurs ; la haute et la basse Béthoron ; Balaak au désert ; et Palmyre, qui, après bien des reconstructions et des révolutions, offre encore au voyageur les plus belles ruines de l'Orient. Salomon donna des murailles à toutes les cités qui en manquaient ; il creusa dans sa capitale, et à Éthan, un peu au delà de Bethléem, de vastes piscines que nous avons pu admirer, et laissa des traces de sa grandeur dans toutes les parties du

royaume. Il acheva de soumettre sans efforts les Amorrhéens, les Héthéens, les Phéréséens et les Jébuséens, ces indigènes contre lesquels s'étaient tant de fois armés les Hébreux.

Sans le témoignage des Écritures, nous aurions peine à croire à toutes les richesses accumulées sous la main du roi d'un pays aussi peu étendu. Le revenu annuel du royaume de Salomon s'élevait à six cent soixante-six talents d'or (plus de quarante-six millions de notre monnaie); dans ce revenu n'étaient point compris le produit des droits dont on frappait les marchandises, le produit des tributs des gouverneurs, des princes et des rois de l'Arabie. La flotte de Salomon s'en allait à Tarsis avec la flotte d'Hiram, et rapportait de l'or et de l'argent, des dents d'éléphant, des singes et des paons, qui étaient fort rares à cette époque. Le roi de Jérusalem se rendit lui-même un jour à la cité d'Aziongaber, sur la mer Rouge, près d'Élath, et vit partir pour Ophir ses navires dirigés par d'habiles nautoniers phéniciens qui revinrent chargés de trésors. Salomon continuait avec les vaisseaux de Phénicie le commerce que son père avait commencé, lorsqu'après la conquête du royaume d'Édom les villes d'Élath et d'Aziongaber tombèrent en son pouvoir.

On a beaucoup disserté pour savoir en quel point de l'Asie il fallait placer Ophir et Tarsis, qui, d'après le témoignage évident des Écritures, n'appartenaient pas à la même contrée. Quand les vaisseaux se rendaient à Tarsis, leur voyage durait trois ans. Ophir, selon Origène, est le nom que les Septante ont donné à Sophir;

Huet pense que ce lieu est Sofola, sur la côte orientale de l'Afrique. D'Anville est de son avis. Nous n'hésitons pas à partager cette opinion. Josèphe et saint Jérôme placent Tarsis dans l'Inde, et toutes nos études nous portent à nous ranger à leur jugement. Longtemps avant les Hébreux, les Phéniciens, inventeurs de la navigation, étaient allés chercher les trésors de l'Afrique et de l'Inde; Homère, en appelant les Phéniciens *rusés et trompeurs*, a peint d'un mot le caractère général des peuples commerçants.

L'argent, nous disent les Livres saints, était devenu commun à Jérusalem comme les pierres. Que de magnificence! quelle heureuse abondance dans le royaume d'Israël! Aux jours solennels, lorsqu'il se rendait au temple, Salomon était précédé de soldats portant des boucliers d'or. Le Seigneur avait tenu parole à Salomon, et jamais plus de richesse n'avait entouré un roi. De quel éclat devait resplendir le successeur de David, quand il était assis sur son trône d'ivoire et d'or, cet ouvrage à nul autre pareil, selon l'historien des Rois! Deux bras soutenaient le siége de chaque côté, et près de ces bras deux lions étaient debout; le trône avait six marches avec douze lionceaux, moitié à droite, moitié à gauche. Le génie de l'artiste étincelait avec la blancheur de l'ivoire et la fine pureté de l'or. Les chefs des plus grands empires ne s'étaient point encore assis au milieu de tant de gloire. Nul prince n'avait compris, comme Salomon, la majesté humaine.

Sous le règne de David, Jérusalem s'était plus d'une fois agrandie; Salomon acheva de lui donner les li-

mites qu'elle devait avoir dans sa plus haute magnificence. Le Talmud nous parle d'une cérémonie qui avait lieu à chaque agrandissement de la ville sacrée. Le grand sanhédrin, le roi et un prophète, consultaient l'oracle du Seigneur; ensuite les conseillers du sanhédrin, après avoir chanté des cantiques d'actions de grâce, prenaient deux pains levés, et sortaient au milieu des guitares, des psaltérions et des cymbales; ils s'arrêtaient à chaque coin de rue, à chaque édifice public qu'ils rencontraient, et prononçaient ces paroles: « Je te célébrerai, ô Éternel! parce que tu m'as élevé. » Cette procession religieuse s'arrêtait à la limite où devait être portée la ville. Alors on mangeait un des deux pains levés et on brûlait l'autre[1]. Il est probable qu'on n'observait pas toujours rigoureusement cette cérémonie, et nous pensons qu'on ne consultait pas l'Urim et le Thummin pour le simple agrandissement de la cité; mais il est à croire qu'une coutume religieuse y était attachée.

Puisque à l'époque dont nous retraçons les souvenirs Jérusalem était dans toute sa gloire, nous voudrions pouvoir donner une idée de la ville telle qu'on la voyait alors. Combien de fois, du haut du mont des Olives, qui domine, du côté de l'Orient, la vallée de Josaphat et la cité de Jérusalem, nous aimions à reconstruire par l'imagination la métropole des beaux jours de la nation choisie! Le temple, environné de ses vestibules et de ses galeries, occupant le mont Moriah

[1] Maimonide, *Halacha Beth habbechira*, chap. x.

et présentant comme un palais superbe au milieu d'une cité à part, faisait face à la montagne des Oliviers. Le mont Sion, au midi, la portion la plus élevée de la ville, était couvert d'une imposante citadelle, du palais de David et de Salomon et des dépendances de la royale demeure. Le mont Acra, au couchant, formait la ville basse; le mouvement de ces deux principales montagnes de Jérusalem et des hauteurs de Bezetha et de Gihon donnait une magnifique variété à l'aspect de la ville; ceux qui ont vu Rome et Constantinople avec leurs sept collines comprendront mieux cette variété qu'offrait l'antique capitale du Seigneur.

La moitié de Jérusalem, au midi, au couchant et au nord, s'élevait en amphithéâtre autour du vaste et splendide sanctuaire de Jéhovah. Les toits des maisons, plats comme aujourd'hui, formaient autant de terrasses bordées de balustrades où les familles respiraient la fraîcheur du soir et du matin. Ces milliers de terrasses, couronnées de pavillons verdoyants à la fête des tabernacles, devaient présenter le plus ravissant coup d'œil. Il n'y avait pas de jardins dans la ville, non point par les raisons frivoles qu'indiquent les talmudistes, mais afin de laisser toute la place aux habitants déjà resserrés dans une enceinte d'environ deux lieues de circonférence. Nous pensons toutefois que des fleurs, des plantes et des palmiers croissaient autour de la demeure du roi.

Le seul tombeau enfermé dans Jérusalem était celui de David sur le mont Sion; le même honneur sera accordé à Salomon et à plusieurs de ses successeurs,

mais le reste de la nation a sa sépulture hors de la cité. Des remparts épais avec douze portes d'une belle architecture et munis de fossés et d'un grand nombre de fortes tours, étaient la majestueuse ceinture de la *maîtresse des nations*. Hors des murs, près de la fontaine de Siloé, au pied oriental du mont Sion, s'étendaient des jardins comme on en voit encore maintenant. Quant à la nature de Jérusalem, nous ne croyons pas qu'elle fût alors beaucoup plus riche qu'à présent; les oliviers et les palmiers s'y montraient sans doute en plus grand nombre, car tant de dévastations depuis plus de vingt-huit siècles laissent d'inévitables traces; mais, à notre avis, les environs de Jérusalem ont toujours été secs, pierreux, rocheux; ce n'est pas pour la fécondité du sol que ce lieu avait été choisi, c'est pour sa forte position au cœur du pays de Chanaan.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT

On arrivait de loin pour contempler la face du roi des Hébreux et toutes ces merveilles dont le bruit avait retenti dans tous les pays de l'Asie. Chacun connaît l'histoire de cette reine venue du fond de l'Arabie Heureuse avec des problèmes qu'elle voulait soumettre à Salomon; elle était suivie de chameaux chargés d'or, de parfums et de pierres précieuses. Pas une des questions posées par la reine de Saba ne resta sans réponse. Témoin de la science et de la sagesse de Salomon, de la splendeur de sa demeure, de la magnificence du service intérieur, des holocaustes offerts dans la maison du Seigneur, elle dit au roi que son génie et ses œuvres étaient au-dessus de sa renommée, et qu'elle trouvait heureux les serviteurs qui pouvaient le voir et l'entendre toujours. Salomon, qui avait reçu de la reine étran-

gère un don de cent vingt talents d'or (sept millions de notre monnaie), ne la laissa point partir sans de riches présents. Le voyage de la princesse d'Arabie, tout en appartenant aux réalités de l'histoire, s'offre comme un de ces fabuleux récits d'Orient qui enchantent l'imagination des hommes. Les musulmans ont gardé confusément le souvenir de la reine d'Arabie. On trouve dans le Coran, au chapitre de la *fourmi*, une huppe qui arrive du royaume de Saba et en apporte des nouvelles à Salomon; un démon, en un clin d'œil, va chercher le trône de la reine, et lorsque, arrivée à Jérusalem, la reine de Saba est introduite dans le palais du roi, elle prend le pavé pour de l'eau, et *découvre sa jambe, levant sa robe de peur de la mouiller*[1]; Salomon lui dit que le pavé était de verre poli.

On respire une douce paix sur cette terre où règne Salomon, et qui, durant quatre siècles, avait été sillonnée par de sanglantes batailles; une moisson de félicité a mûri dans cette contrée que l'épée labourait sans cesse, que le sang arrosait toujours; Salomon recueille tout ce que le courage, la persévérance et les sacrifices ont si péniblement semé. Pour peindre le calme heureux de cette époque, nous n'avons qu'à emprunter les paroles du livre des Rois[2] : « Juda et Israël vivaient sans nulle crainte, chacun sous sa vigne et son figuier, depuis Dan jusqu'à Bersabée. »

L'historien sacré compare l'étendue de l'intelligence

[1] Traduction de du Ryer.
[2] Liv. III, chap. IV.

de Salomon au sable qui couvre au loin le rivage des mers. Sa sagesse, et par ce mot nous entendons ici la science, surpassait celle de tous les Égyptiens et de tous les Orientaux, nous dit l'Écriture. Il composa trois mille paraboles et cinq mille chants. Il parla de la nature, depuis le cèdre qui déploie son front superbe sur les hauteurs du Liban jusqu'à l'hysope qui sort des murailles; il parla des oiseaux, des reptiles, des poissons, de toutes les bêtes de la terre. La plupart de ces ouvrages ont péri à travers les siècles, et la philosophie, la poésie et les sciences ont immensément perdu. En décrivant les animaux des forêts et des montagnes, les habitants des flots et les habitants de l'air, avec leur forme, leurs mœurs et leurs instincts; en observant les arbres, les plantes et les fleurs, Salomon avait fait peut-être en détail pour l'histoire naturelle ce que Moïse a fait dans un abrégé sublime pour l'histoire de la création; la zoologie, l'ornithologie, la botanique, si elles avaient pu mettre à profit les études habiles de Salomon, seraient sans doute beaucoup plus avancées dans l'exploration des secrets de l'univers. Que de couleurs et de poétiques trésors, que d'enseignements profonds et salutaires nous eussent offerts ces milliers de chants et de paraboles disparus dans le tombeau du passé!

Les inspirations qui nous restent nous font sentir la valeur de celles que le temps nous a ravies. Nous avons cité plus haut le Cantique des Cantiques, qui nous arrive comme un parfum de la vallée de Saron, comme une gracieuse vision de la Judée en ses jours les plus heureux; le génie de Salomon respire encore pour nous

dans le livre des Proverbes, dans le livre de l'Ecclésiaste, et dans le livre de Ruth, cette ravissante idylle qui fait songer au premier printemps du monde. Quelles admirables leçons nous donnent les paraboles de ce grand moraliste! et quelle philosophie peut se comparer à la sienne? Il promène un pénétrant regard sur l'homme, sur le monde et les sociétés, et oppose à toutes les misères qu'il voit la justice et la miséricorde. Il fait aimer la sagesse, source féconde de tous les biens, tenant dans sa main droite les longs jours, dans sa main gauche les richesses et la gloire; la sagesse dont les voies sont belles et les sentiers pacifiques, qui ajoute aux grâces d'un jeune front et l'entoure d'une illustre couronne. Salomon poursuit le paresseux qui cache sa main sous son aisselle et regarde comme un travail de la porter à sa bouche; il le presse de s'arracher au sommeil comme le daim qui s'échappe, comme l'oiseau qui s'envole des mains de l'oiseleur; il le renvoie à la fourmi, qui lui enseignera la sagesse. La fourmi n'a ni chef, ni maître, ni roi, et fait ses provisions durant l'été : pendant que le paresseux prolonge son sommeil, voici l'indigence qui arrive à lui comme un homme marchant à pas rapides, et la pauvreté qui l'attaque, comme un homme armé. En attaquant ainsi la paresse, Salomon établit la loi du travail comme fondement de l'organisation politique. Le moraliste inspiré parcourt toutes les conditions, tous les sentiments humains; il parle du roi, dont la colère est comme le rugissement du lion, et le sourire comme la rosée qui descend sur l'herbe; il parle du frère qui, aidé de son

frère, devient aussi fort qu'une cité entourée de grands murs.

Souvenir remarquable! spectacle frappant! Salomon, qui, selon ses propres paroles, se glorifia dans ses œuvres, qui se fit des palais superbes, des jardins où nul arbre ne manquait, et qui ouvrit des piscines pour les arroser; qui eut à lui des serviteurs et des servantes, une vaste domesticité, plus de chevaux et de troupeaux que personne autour de lui à Jérusalem; le roi qui amassa tant d'or et d'argent, et entassa dans ses palais les tributs des provinces et les tributs des rois, qui s'entoura de chanteurs et de chanteuses et de tous les délices des enfants des hommes, et fit sculpter des coupes et des vases pour verser le vin; qui surpassa tout le monde en richesse et ne refusa rien ni à ses yeux ni à son cœur; ce monarque, repassant chacune des œuvres qu'il avait si heureusement accomplies et chacune des joies qu'il s'était données, reconnut en toute chose vanité et affliction d'esprit, et vit que rien ne demeurait sous le soleil!

L'Ecclésiaste met à nu le néant de la vie si on la sépare de son but éternel; il nous montre à quoi se réduisent les choses humaines : génie, bonheur, justice, si nous ne les rattachons point à Dieu et à nos futures destinées. Salomon, dont les jours ont été si calmes, si radieux et si pleins, et qui, plus que nulle créature humaine, a joui de toutes les choses auxquelles on a coutume de demander la félicité, semble surpris et tristement confondu du peu qu'il a trouvé au fond de ce qu'on appelle les grandeurs et les joies de la terre.

En creusant et creusant toujours pour arriver à la solution des problèmes, l'homme tout seul ne découvre rien. Salomon juge tout difficile à notre faiblesse. Pourquoi mettrions-nous notre bonheur dans le spectacle de ce qui nous environne? L'Ecclésiaste considère avec ennui la monotonie de la vie et le retour des mêmes réalités. Une génération passe et une autre arrive; le soleil se lève et se couche, retourne à sa place, et, renaissant encore, recommence la même course; ce qui a été, c'est ce qui doit être encore; ce qui a été fait se fera; nul ne peut dire sous le soleil : Ceci est nouveau. Le roi d'Israël se demande à quoi bon les laborieux efforts de l'homme sans les pensées et les espérances éternelles, puisque le sage et l'insensé tombent également dans le ténébreux oubli du sépulcre; il voit les calomnies, les passions mauvaises, les durs travaux, es larmes des innocents, ne trouve personne pour consoler ceux qui souffrent, et les morts lui paraissent plus dignes d'envie que les vivants; les mêmes choses arrivent à tous : au juste et à l'impie, à l'homme de bien et au méchant. C'est là un grand désordre qui doit finir au delà du temps. Dans son mépris de la science de ce monde, Salomon ne veut pas nous dire si l'esprit des enfants d'Adam remonte là-haut, et si l'esprit des bêtes descend en bas. Au milieu de tant de noires impressions qu'il reçoit du monde des vivants, Salomon, voulant sortir en quelque sorte de cette pesante atmosphère morale, s'écrie que la lumière est douce, et qu'il est délectable pour les yeux de voir le soleil. Le chant de l'Ecclésiaste retentit au bout de la grande carrière

du successeur de David, comme le soupir de la plainte au bout de toute course humaine.

En traitant avec sévérité cette portion de la vie qui apparaît de ce côté-ci de la tombe, le fils de David en détache notre cœur et nous oblige à chercher, plus loin que nos horizons, la fin pour laquelle nous avons été créés, la réalisation de nos vœux, le complément de notre nature. Le dernier chapitre de l'Ecclésiaste, comme pour nous ouvrir le chemin de cet avenir immortel, nous trace en quelques mots nos devoirs : « Souvenez-vous de votre Créateur aux jours de votre jeunesse, avant que le temps de la fatigue soit arrivé, avant l'approche de ces années dont vous direz : Ces années me déplaisent... avant que la poussière rentre dans la terre d'où elle a été tirée, et que l'âme retourne à Dieu qui l'a donnée. » Puis le Sage nous dit qu'il n'est pas besoin de multiplier les livres, que la continuelle méditation de l'esprit fatigue le corps, et que craindre Dieu et observer ses commandements, c'est tout l'homme, ou *le tout de l'homme.*

Salomon, qui avait jugé la femme plus amère que la mort, qui avait appelé son cœur un filet, sa main des chaînes, lui qui disait, en parlant de ses recherches du vrai et du bien : « J'ai trouvé un homme sur mille, et n'ai pas trouvé une seule femme ; » ce roi qui avait révélé au monde tout ce que la sagesse a de suave et de fécond, d'admirable et de divin, et qui, pour la peindre, avait ravi des couleurs au ciel même, se précipita, au terme de ses jours, dans les bras des femmes. En face de ce temple élevé au Dieu qui l'avait comblé

de biens, dans cette ville de Jérusalem qui, brillante et riche, attestait la protection de Jéhovah durant le règne nouveau, Salomon, oubliant les préceptes de Moïse, s'entoura de femmes moabites, ammonites, iduméennes, sidoniennes, héthéennes; il en reçut sept cents comme épouses, et trois cents comme concubines.

Les femmes étrangères imposèrent au vieux Salomon leurs dieux. Le fils de David adora Astarté et Moloch. Astarté, ou mieux Achtoret, la Vénus phénicienne, qui plus tard eut des autels dans la Grèce sous le nom d'Aphrodite, et des autels à Carthage sous le nom de Junon, brillait dans les cieux comme le symbole de la fécondité. Des pierres coniques ou pyramidales, une belle jeune femme à tête de vache, une femme au front superbe, à la taille majestueuse, ont été les formes diverses sous lesquelles Astarté a reçu les hommages des nations; elle avait pour principaux attributs le lotus et la rose, la colombe, le cheval, le homard; ces attributs représentaient les plantes, les fleurs, les oiseaux, les animaux de la terre et les habitants des mers, auxquels la déesse communiquait son souffle générateur. Moloch, le roi des divinités phéniciennes, le Saturne-Feu, demandait d'effroyables sacrifices; dans la vallée d'Ennon, qui prit alors le nom de Tophet (tambour), la statue en bronze de Moloch était une sorte de fournaise ardente qui dévorait les enfants au bruit des tambours et des cymbales; elle avait les deux bras étendus comme pour recevoir les jeunes victimes dans un embrassement infernal. C'est ainsi que les hommes comprenaient la purification par le feu! Salomon, qui avait

bâti le temple de Jéhovah, eut la faiblesse de faire construire sur le mont des Olives des sanctuaires pour les dieux de ses femmes. Cette haute raison avait roulé de nuage en nuage jusqu'au fond de la nuit.

Mais le Dieu des Israélites punira les désordres de Salomon : il lui apprend que son royaume sera partagé, et qu'une seule tribu restera à sa famille; la division éclatera après sa mort. La honteuse vieillesse de Salomon dut éloigner de lui le respect des Hébreux; l'hostilité permanente des tribus d'Israël trouvait une occasion de sortir de son silence. Les menaces qui avaient éclaté, au retour de David, du côté du Jourdain, allaient s'accomplir. Le jeune Jéroboam, fils de Nabath, de la tribu d'Éphraïm, ministre de Salomon, et désigné dans l'Écriture comme un homme fort et puissant, s'étant mis à la tête des mécontentements populaires, songe à prendre la place de son roi. Il rencontre en chemin, aux environs de Jérusalem, le prophète Ahias, de Silo, couvert d'un manteau neuf; ils entrent tous les deux dans un champ; là, le prophète, après avoir coupé son manteau neuf en douze morceaux, annonce à Jéroboam que le Seigneur partagera ainsi le royaume d'Israël, et qu'il lui donnera dix tribus. Le fils de Nabath, dont le complot avait été connu de Salomon, s'enfuit en Égypte pour se dérober aux menaces du roi et pour y attendre l'heure de sa grandeur.

Salomon mourut après quarante ans de règne; sa gloire s'était couchée avant qu'il se couchât lui-même dans le tombeau de ses pères. Il avait survécu à l'éclat

d'un règne devant lequel on s'était incliné jusqu'aux dernières limites de l'Asie; ses derniers regards virent s'avancer l'expiation de ses désordres, expiation qui prenait la forme de révolutions terribles. L'histoire, qui ne juge pas un homme d'après la faiblesse de ses derniers ans, mais d'après l'ensemble de sa vie, a placé le nom de Salomon parmi le petit nombre de ces noms que tous les âges et toutes les nations répètent. Il est resté l'expression de la plus haute puissance des Hébreux; les peuples l'ont adopté comme un symbole de gloire, de justice et de science. L'Orient n'a pas de renommée plus poétique et plus merveilleuse; l'imagination musulmane a donné à Salomon des armées composées d'hommes, de démons et d'oiseaux; les enfants de l'islamisme nous disent que cet ancien ami de Dieu savait le langage des habitants de l'air et tout ce qu'on peut savoir; que les vents lui obéissaient du couchant à l'aurore, et que les démons allaient lui chercher des pierres précieuses au fond des mers. Selon eux, toutes les constructions de Salomon sont l'ouvrage des génies; ces génies, esclaves des ordres du roi, le servirent encore après son trépas, dont ils ne furent avertis que par les vers qui rongeaient le bout du bâton sur lequel s'appuyait le corps mort de Salomon. De semblables traditions révèlent l'impression profonde que laisse un nom dans la mémoire des peuples.

CHAPITRE X

Partage du royaume; les successeurs de Salomon depuis Roboam jusqu'à Josaphat.

(975-889 avant J. C.)

Avec plus de bon sens et de sagesse, l'héritier de Salomon, Roboam, né de Naama, aurait pu réparer les torts de la vieillesse de son père. La tribu de Juda et celle de Benjamin, qui n'en formaient plus qu'une seule, avaient salué Roboam pour roi; mais les dix autres tribus voulaient, avant de se soumettre au fils de Salomon, obtenir un sort meilleur que sous le règne précédent. Un luxe prodigieux, une magnificence royale inouïe, ne pouvaient guère se déployer qu'aux dépens du peuple. Pour qu'à Jérusalem l'or devînt commun comme les pierres, selon l'expression déjà rapportée, il fallait qu'il en restât peu dans la demeure des sujets répandus depuis les sources du Jourdain jusqu'aux limites du désert d'Idumée. Les dix tribus s'étaient

rassemblées à Sichem (aujourd'hui Naplouse), la cité biblique bâtie dans le vallon qui sépare le mont Garizzim du mont Hébal, et autour de laquelle Jacob s'établit avec sa famille à son retour de la Mésopotamie. Roboam paraît au milieu des mécontents, qui sollicitent un soulagement dans le fardeau des impôts; il demande trois jours pour se décider; les inspirations insensées de quelques jeunes gens l'emportent dans son esprit sur celles des vieillards, et Roboam répond aux dix tribus que son petit doigt est plus gros que les épaules de son père; qu'il rendra leur joug plus lourd; que son père les fouettait avec des verges, et qu'il se propose, lui, de les fouetter avec des cordes plombées. Le mécontentement populaire reçoit d'un tel affront une vive énergie. Jéroboam, fils de Nabath, revenu d'Égypte, est établi roi d'Israël, et Sichem devient sa capitale. Un entêtement despotique a provoqué ce démembrement, qui sera fécond en crimes et en calamités; il a éloigné sans retour dix tribus, désormais perdues pour la cause de Jéhovah et de la nationalité hébraïque.

Roboam met sur pied cent quatre-vingt mille hommes pour soumettre violemment les dix tribus qui lui échappent; mais le prophète Séméïas annonce que Jéroboam a été fait roi d'Israël par la volonté du Seigneur; les guerriers de Juda et de Benjamin se séparent. Séméïas empêche les horreurs d'une sanglante lutte entre des hommes de la même nation.

Les solennités religieuses attiraient à Jérusalem les Hébreux de chaque tribu. Jéroboam craignit que ces

fréquents voyages n'affaiblissent son autorité dans le nouveau royaume d'Israël, et que la réunion dans le même temple ne provoquât peu à peu la réunion autour de la même royauté. Il imagina donc de donner des dieux à son peuple, ou plutôt de leur rendre le bœuf Apis, dont le souvenir enchantait toujours l'esprit de la multitude des Israélites. Il plaça deux veaux d'or, l'un à Béthel, l'autre à Dan, et bâtit des sanctuaires sur les hauts lieux. Sans respect pour les enfants d'Aaron et les prérogatives sacrées de la tribu de Lévi, le roi d'Israël conféra le sacerdoce aux premiers venus d'entre les Hébreux. Lorsqu'il eut ainsi fait à sa guise des dieux et des prêtres, Jéroboam défendit à son peuple d'aller au temple de Jérusalem : « Voilà vos dieux, lui dit-il en lui montrant les idoles; voilà les dieux qui vous ont tirés de l'Égypte. » Et le peuple d'Israël se précipita vers cette impure idolâtrie.

A l'époque même de la fête des tabernacles, Jéroboam consacra les veaux d'or à Béthel. Pendant que l'impie brûlait de l'encens, un prophète de Juda s'avança : « Autel! autel! s'écrie-t-il, il naîtra de la maison de David un prince nommé Josias qui immolera sur toi les prêtres qui maintenant te jettent de l'encens, et qui brûlera sur toi les ossements de ces hommes. — Le Seigneur nous donne ce signe, continue le prophète : l'autel va se briser, et la cendre qui s'y trouve se répandra sur la terre. » Jéroboam, furieux, étend la main comme pour protéger l'autel, et commande qu'on arrête le prophète; soudain, sa main se sèche et demeure étendue, l'autel se brise, et la cendre

des holocaustes se répand. A la prière de l'homme de Dieu, le roi reprend l'usage de son bras; un miracle l'avait frappé, un miracle le relève. Jéroboam, dans sa reconnaissance, veut emmener le prophète, lui donner à manger, lui offrir des présents : « Si vous me donniez la moitié de votre royaume, lui répond l'homme de Dieu, je n'irais pas avec vous, je ne mangerais pas avec vous, et je ne boirais pas une goutte d'eau. Le Seigneur m'a dit : « Tu ne mangeras pas de pain, tu ne « boiras pas d'eau en ce lieu, et tu ne reviendras pas par le même chemin. » L'homme de Dieu ne suivit donc point, à son retour, le chemin par où il s'était rendu à Béthel.

Il se trouvait dans cette ville un vieux prophète dont les fils avaient été témoins de ce qui venait de se passer; ils le lui racontèrent sur-le-champ. Le vieillard leur demande par quelle route l'homme de Juda s'en était allé, et ses fils lui montrèrent cette route. Il se fit amener son âne et partit. Il rencontra le prophète de Juda assis sous un térébinthe, et lui dit : « N'êtes-vous pas l'homme de Dieu qui êtes venu de Juda? — C'est moi, » répondit le prophète. Et le vieillard lui dit : « Venez dans ma demeure, et vous mangerez du pain. » Le prophète répliqua : « Je ne puis aller avec vous, je ne mangerai pas de pain, je ne boirai pas d'eau en ce lieu, parce que le Seigneur me l'a défendu. — Je suis prophète comme vous, dit le vieillard, un ange m'ordonne de vous ramener dans ma demeure pour que vous mangiez du pain et que vous buviez de l'eau. » Le vieillard de Béthel trompait l'homme de Dieu; il le

ramena chez lui, et, pendant que le prophète mangeait, le vieillard de Béthel entendit la voix du Seigneur, et, s'adressant à l'homme de Dieu, s'écria : « Voici ce que dit le Seigneur : Parce que tu n'as pas gardé mes ordres, parce que tu es retourné à Béthel, et que tu as mangé du pain et bu de l'eau malgré le commandement du Seigneur, ton corps ne sera point enseveli dans le tombeau de tes pères. » Le prophète de Béthel prêta son âne à l'homme de Juda; celui-ci rencontra un lion qui lui donna la mort; son corps était couché sur le chemin; l'âne restait auprès du lion, et le lion ne quittait point le corps. Voilà que des hommes passent, et voient un cadavre étendu et un lion arrêté auprès du cadavre; ils vont à la ville et répandent cette nouvelle. Le prophète de Béthel comprit que l'homme de Dieu venait d'être puni de sa désobéissance; il monte sur son âne, et trouve le cadavre, l'âne et le lion. Il prend le corps sur son âne, retourne à Béthel et pleure le prophète de Juda. Le vieillard le fit ensevelir dans le sépulcre des siens, à Béthel, et lui et ses fils le pleurèrent, disant : « Hélas! hélas! ô mon frère! » Le vieillard demanda ensuite à ses fils de le mettre, après sa mort, dans le sépulcre où il venait de déposer l'homme de Dieu, de placer ses os à côté des os du prophète. Il finit par annoncer l'accomplissement des paroles de l'homme de Juda contre l'autel élevé à Béthel, et contre tous les sanctuaires bâtis dans les villes de Samarie[*].

[*] Livre des *Rois*, liv. III, chap. XIII.

Ce prophète de Juda, qui tout à coup éclate comme la foudre au milieu des fêtes impies de Béthel, et dont la fidélité religieuse, mise à l'épreuve par un autre prophète, succombe sous de trompeuses insinuations; le spectacle du lion, de l'âne et du cadavre de l'homme de Dieu; ces effets si divers de la puissance divine punissant les violateurs de ses lois, se présentent avec un caractère dramatique et de simplicité naïve qui saisit vivement l'esprit.

Roboam, pendant ses dix-sept ans de règne, répara diverses places situées au midi de la Palestine : Bethléem, Éthan, Thécua, Odollan, Geth, Maresa, Ziph, Aduram, Lachis (aujourd'hui El-Arich), Hébron, Sochot, etc.; voilà tout ce qu'il fit pour la gloire. Les richesses amassées par Solomon et gardées par un successeur sans génie ne pouvaient manquer d'exciter l'envie de puissants voisins. Le premier roi de la vingt-deuxième dynastie égyptienne, appelé Schischouk en égyptien [1], Sésonchis dans le grec de Manéthon, Sesac, Sisak ou Schischiak dans les livres saints, traverse le désert de Syrie avec douze cents chariots, soixante mille cavaliers et une multitude de soldats, s'avance vers Jérusalem, enlève les trésors du temple et les trésors du roi, les boucliers d'or de Salomon, et reprend le chemin de l'Égypte.

Le roi d'Égypte n'emmena point Roboam prisonnier, comme on l'a dit inexactement; le texte de la Bi-

[1] Ces noms divers nous ont été communiqués par M. Champollion-Figeac.

ble est formel à cet égard. Le bas-relief découvert à Thèbes, qui représente les Hébreux enchaînés avec d'autres nations par les victoires de Sésonchis, doit s'interpréter, quant aux Juifs, par une soumission et le payement d'un tribut, et non point par une captivité.

Un stupide aveuglement frappait alors les Israélites et leurs chefs. Ce n'était plus seulement à Dan et à Béthel que s'élevaient les autels des idoles; la tribu de Juda elle-même voulut avoir des dieux, et, sous le feuillage de chaque arbre, sur les hauteurs de chaque colline, nous dit l'Écriture, elle dressa des autels et des statues de divinités. Les dieux des nations étrangères, nations soumises, envahissaient victorieusement les Hébreux. Un violent amour pour l'idolâtrie avait saisi le peuple de Dieu; c'était un entraînement universel, une rage frénétique. Le culte de Priape, introduit par la mère d'un roi de Juda, vint couronner toutes ces abominations. Cette déroute des âmes s'explique : les Juifs étaient tombés dans une corruption profonde; les nations étrangères avaient des dieux pour tous les penchants pervers; on courut à ces dieux par la raison qu'on cédait aux passions. Après Roboam, Abia, un de ses vingt-huit fils, passe trois ans sur le trône; il gagne une bataille contre Jéroboam au pied du mont Semeron, à deux lieues de Sichem. Mais l'honneur de sa vie, c'est d'avoir donné au trône de Jérusalem Asa, roi vertueux et brave.

Maintenant voici les coups terribles qui vont commencer à tomber sur la royauté d'Israël. Le vieux Jé-

roboam avait nommé à sa place son fils Nadab; celui-ci, pendant qu'il s'occupe du siége de Gebbethon, ville des Philistins, est poignardé par un de ses officiers, Baasa, fils d'Ahias, de la tribu d'Issachar. Baasa se fait déclarer roi par l'armée d'Israël et détruit toute la race de Jéroboam et de Nadab. Le prophète Jéhu, fils d'Hanani, annonce à Baasa, coupable d'idolâtrie, que sa propre race à son tour sera frappée; l'usurpateur nouveau punit de mort celui qui a révélé un aussi sombre avenir : comme si on était responsable des maux qu'on prophétise !

Le royaume de Juda avait besoin d'une main vigoureuse qui rétablît les forces militaires et la discipline, et arrêtât la tendance désastreuse à l'idolâtrie. Asa fut cette main. Il se composa une armée de cinq cent quatre-vingt mille combattants pris dans les deux tribus de Juda et de Benjamin. Le faible Roboam avait laissé venir Sésonchis jusque dans sa capitale; Asa s'en alla à la rencontre d'une immense multitude d'Éthiopiens qui marchaient contre Jérusalem; il les attaqua dans la vallée de Sepha, les poursuivit jusqu'à Gérara et s'enrichit de leurs dépouilles. Azariad, fils d'Oded, lui annonce des malheurs au nom du Dieu qui a été abandonné de son peuple, et, pour détourner les menaçants nuages amoncelés sur son royaume, Asa travaille fortement à extirper l'idolâtrie. Ce ne fut pas le moindre de ses actes d'énergie religieuse que la destruction du culte de Priape, et la disgrâce absolue de sa mère, Maacha, qui s'en était faite en quelque sorte l'impure prêtresse. Il ordonna la démolition de la grotte où se

pratiquaient ces cérémonies infâmes; l'idole fut mise en pièces, livrée aux flammes, et ses cendres jetées dans le torrent de Cédron. La grotte du culte de Priape était sans doute dans la vallée d'Hinnon ou de Géhémon. Asa, pour effacer plus complétement les traces d'une idolâtrie immonde, et pour rattacher le peuple au Dieu d'Abraham et de Jacob, convoqua les tribus à la dédicace solennelle de l'autel du Seigneur, placé dans le vestibule extérieur du temple. Parmi les hommes de Juda et de Benjamin, on vit des hommes d'Israël qui retournaient au roi Asa, croyant que le Seigneur était avec lui, dit l'Écriture. Sept cents bœufs et sept mille béliers, appartenant au butin fait par les vainqueurs des Éthiopiens, furent immolés; Jéhovah retrouvait sa nation choisie. On dévoua à la mort tout Hébreu qui s'éloignerait du Dieu de ses pères, et l'alliance avec le Seigneur se resserra au bruit des trompettes et des clairons.

L'Écriture a reproché deux fautes au roi Asa : la première, c'est d'avoir eu recours à un prince de Damas pour se délivrer du roi d'Israël, Baasa, qui était venu fortifier Rama et qui menaçait de là Jérusalem; la seconde, c'est d'avoir eu plus de confiance dans les médecins que dans le Seigneur pour se guérir, à la fin de ses jours, d'une violente atteinte de goutte aux pieds. Il fut enseveli à Jérusalem, dans un sépulcre creusé par ses propres soins. L'auteur du livre des Paralipomènes raconte qu'on brûla autour du corps, placé sur un lit, des aromates et des parfums de courtisanes [1]; il paraît

[1] *Unguentis meretriciis*, liv. II des *Paralip.*, chap. XVI.

ne pas approuver ce genre de luxe funéraire, dont il parle comme d'une nouveauté. Asa, durant ses quarante ans de règne, reconstitua le pouvoir monarchique qui s'écroulait à Jérusalem ; il sauva alors peut-être la nationalité des Hébreux en les arrachant à cette fièvre d'idolâtrie qui les entraînait, car leur existence politique était attachée au culte de Jéhovah; le Dieu unique était la source de leur énergie, de leur puissance, et le maître de leur destin futur.

Josaphat, fils d'Asa, apparaît sur la terre de Jérusalem comme une belle et sainte image de David. Pendant qu'un chef, digne des regards du Seigneur, monte à la royauté de Juda, voyez les agitations sanglantes, les forfaits autour du trône des dix tribus. Achab est roi, mais que d'horreurs avant son avénement! Le désordre politique a excité les ambitions; on se dispute la couronne par l'assassinat; les descendants de Baasa périssent, et leur meurtrier périt à son tour; l'armée d'Israël fait des rois qu'elle ne sait ou ne veut point défendre, et, de crime en crime, nous arrivons à Amri, qui, durant un règne de douze ans, bâtit Samarie sur le mont Semeron. Achab succède à Amri, son père; il épouse une fille du roi de Sidon; cette fille devint la fameuse Jésabel. Ce n'est point l'histoire particulière des Juifs qui nous occupe, c'est l'histoire de Jérusalem; nous devons donc nous borner à suivre le royaume de Juda, en indiquant seulement ce qui se passe parmi les dix tribus, lorsque les faits d'Israël se lient directement à ceux de Jérusalem.

Asa, comme nous l'avons dit, avait travaillé à dé-

truire l'idolâtrie au milieu de son peuple ; content d'avoir renversé les idoles, il n'osa pas interdire aux Juifs l'adoration du Seigneur sur les hauts lieux ; Josaphat, continuant l'œuvre de son père, s'efforça de ramener son peuple au temple. Il envoya dans toutes les cités de son royaume des prêtres et des lévites pour y enseigner la loi sainte si longtemps oubliée. Il visita lui-même les principaux points pour s'assurer que les idoles et les bois sacrés avaient disparu. Le roi établit dans chaque ville, dans chaque lieu de Juda, des juges à qui il fit entendre ces belles paroles : « Voyez ce que vous faites ; ce n'est point le ministère de l'homme, c'est le ministère du Seigneur que vous exercez, et vous serez responsables de tous vos jugements. Que la crainte du Seigneur soit avec vous ; faites toutes choses avec diligence ; auprès du Seigneur notre Dieu, il n'y a ni injustice, ni acception de personnes, ni amour des présents. » Des lévites, des prêtres, des hommes pris parmi les premières familles, furent constitués juges à Jérusalem.

Dix-huit ans d'une paix profonde permirent à Josaphat d'achever la réorganisation de son royaume, qui avait tant occupé son père Asa. Nous lisons, dans le livre des Paralipomènes, que Josaphat compta jusqu'à onze cent soixante mille combattants ; si l'élévation du chiffre des diverses troupes n'est pas l'exagération ou l'erreur d'un copiste, nous ne verrons, dans ces onze cent soixante mille hommes, que le nombre des Juifs dont le roi Josaphat pouvait disposer en cas de guerre, et non point une armée sur pied et constamment en-

tretenue aux frais du gouvernement de Juda. L'Écriture parle de citadelles, de tours, de divers travaux de défense exécutés par le successeur d'Asa. Du reste, il fallait que la force guerrière du pays de Juda eût grandi sous la main de Josaphat, car aucun peuple n'osaít l'attaquer, et tous les pays d'alentour le redoutaient. Les Philistins lui envoyaient chaque année des présents et des sommes d'argent, et les Arabes, sept mille et sept cents béliers et autant de boucs.

Josaphat s'était lié avec la maison d'Achab par le mariage de son fils avec une fille du roi d'Israël, Athalie, dont le nom doit plus tard retentir. Il consentit à joindre ses troupes à celles d'Achab pour aller reprendre une place, Ramoth-Galaad, que les Syriens retenaient en leur pouvoir. Les faux prophètes d'Israël avaient approuvé cette ligue entre le vertueux roi de Jérusalem et le mauvais roi des dix tribus, mais le prophète Michée la blâmait et annonçait des catastrophes. Achab fit emprisonner Michée; ses rigueurs n'empêchèrent point l'accomplissement des paroles prophétiques. Durant la bataille, il s'était déguisé en simple soldat pour tromper la mort dont on l'avait menacé; une flèche, lancée au hasard dans la mêlée, vint lui ôter la vie en le frappant entre l'estomac et les poumons; les armées de Juda et d'Israël se retirèrent. Le prophète Jéhu, fils d'Hanani, reprocha à Josaphat d'avoir prêté l'appui de ses armes à un roi impie; le roi de Juda ne reçut son pardon qu'en souvenir de ses courageux et saints efforts contre l'idolâtrie.

On s'étonne en effet qu'un roi tel que Josaphat ait

pu s'associer, même un seul jour, à la fortune d'Achab, et peut-être y reconnaissait-il quelque intérêt politique, dont l'histoire ne nous dit rien. Ce qui s'était passé entre Achab, Jésabel et le prophète Élie, avait montré tout le caractère odieux et impie de la royauté d'Israël. Combien de prophètes étaient tombés sous les coups de Jésabel! Combien encore étaient restés ensevelis dans les profondeurs des cavernes, vivant du pain et de l'eau qu'une secrète fidélité leur fournissait! Achab en voulait aux jours d'Élie; il l'accusait de la famine annoncée par le prophète, mais que ses propres iniquités avaient attirée sur le pays d'Israël.

Qu'il est frappant, ce caractère d'Élie caché au bord du Carith, du côté du Jourdain, buvant l'eau du torrent et recevant des corbeaux sa nourriture, ou bien auprès de la veuve de Sarepta, dont un miracle renouvelle la farine et l'huile, et dont un autre miracle ressuscite le fils! Qu'il est grand sur la montagne du Carmel, lorsque, au milieu de la confusion des quatre cent cinquante prophètes auxquels Baal n'a pas répondu, il invoque le feu du ciel, qui, tout à coup, dévore son holocauste et son bûcher en présence d'une immense multitude! Que de poésie dans ce petit nuage, semblable à un pied d'homme, s'élevant de la mer, et changé bientôt en une tempête d'où s'échappent les torrents! Que dirons-nous de la fuite d'Élie au Sinaï, de cette voix qui lui parle du fond d'une caverne du mont sacré, de la rencontre d'Élisée, à qui il jette son manteau, et qui, laissant ses bœufs, obtient d'aller embrasser son père et sa mère, et suit le prophète! Sur les

chemins de Palestine, au Carmel, au Jourdain, j'ai pensé plus d'une fois à cet homme couvert de poil, portant à la ceinture une peau de bête[1], grave et sombre génie qui passa parmi les vivants comme le messager mystérieux des vengeances divines, et disparut un jour dans un char de feu sans que nul être humain pût retrouver ses traces. Je lui disais comme le fils de Sirah : « Heureux ceux qui vous ont vu et qui ont trouvé la gloire dans votre amitié[2] ! »

Depuis les règnes de David et de Salomon, les flottes juives ne s'étaient pas montrées dans la mer Rouge ; Josaphat et Ochosias équipèrent des navires pour le pays de Tarsis ; mais ces navires se brisèrent au sortir du port d'Aziongaber, et, quand Josaphat se plaignit au ciel du naufrage, on lui répondit que Dieu le punissait de son union avec le coupable roi d'Israël.

Le dernier événement du règne de Josaphat fut une invasion subite des Moabites et des Ammonites, auxquels s'étaient joints des Syriens et des Iduméens : leurs légions s'étendaient sur les collines et dans les vallons d'Engaddi. A l'approche de cette multitude menaçante, le pieux Josaphat, sans négliger les moyens humains, mit sa confiance en celui qui disperse les ennemis et donne la victoire. Il prescrit un jeûne pour se rendre favorable le Dieu des armées. Tout le peuple de Jérusalem et des cités voisines s'assembla dans le temple

[1] *Vir pilosus, et zonâ pelliceâ accinctus renibus.* (Liv. IV des *Rois*, chap. I.)

[2] Livre de l'*Ecclésiastique*, chap. XLVIII.

Le roi, debout au milieu de la foule recueillie, hommes, femmes, enfants, prononça cette prière :

« Seigneur, Dieu de nos pères, vous êtes Dieu dans le ciel, et vous régnez sur les empires de toutes les nations ; la force et la puissance sont dans votre main, et personne ne saurait vous résister. N'est-ce pas vous, notre Dieu, qui avez fait mourir les habitants de cette terre devant votre peuple d'Israël, et qui l'avez donnée pour toujours à la race d'Abraham, votre ami? Les Israélites ont pris possession du pays, y ont élevé un sanctuaire à votre nom, en disant : « S'il tombe sur « nous des calamités, le glaive du jugement, la peste, « la famine, nous nous présenterons en votre présence « dans cette demeure où votre nom est invoqué ; et « nous crierons vers vous dans nos tribulations, et « vous nous exaucerez, vous nous sauverez. » Josaphat parle ensuite des enfants d'Ammon, de Moab et de Séir, qui sont venus pour chasser le peuple élu ; il se reconnaît trop faible pour résister à la multitude ennemie, et, dans son impuissante ignorance, tout ce qu'il a su faire, c'est d'implorer la direction et l'appui du Seigneur.

Après la prière du roi, un lévite, saisi de l'esprit divin, prophétisa une victoire sans combat : c'était l'affaire de Dieu ; l'armée de Juda devait marcher, mais elle n'aurait à livrer aucune bataille. En entendant ces paroles, Josaphat et son peuple se prosternent la face contre terre et adorent le Seigneur. Le lendemain, au lever du jour, on part de Jérusalem, et bientôt on arrive au désert de Thécua. Le roi exhorte son armée

à se confier au Seigneur, à croire à ses prophètes; il fait marcher, en tête de chaque troupe, des chantres qui répètent en chœur le psaume de David : *Confessez le Seigneur, parce que sa miséricorde est éternelle.* Quel beau spectacle que celui de ce peuple armé, s'avançant lentement dans les solitudes, au bruit des saints cantiques, oubliant les glaives, les lances et les flèches pour se placer sous l'invincible protection de Jéhovah, retenant une impatiente bravoure, une bouillonnante ardeur pour attendre l'accomplissement d'une miraculeuse promesse, et demeurant dans la prière et l'immobile énergie de la foi, malgré le voisinage d'innombrables bataillons ennemis !

Mais, pendant la religieuse marche de Juda à travers ces pâles collines de Thécua, qui n'ont pas changé depuis vingt-huit siècles, les légions réunies contre Josaphat se détruisaient; les hommes d'Ammon et de Moab avaient d'abord mis en pièces ceux de Séir, et s'étaient ensuite déchirés eux-mêmes; l'horrible discorde avait fait de cette ligue formidable un vaste et sanglant amas de cadavres. L'armée de Jérusalem put contempler ses ennemis étendus sur la terre, comme si l'ange exterminateur eût promené son glaive parmi eux; elle passa trois jours à recueillir l'immense butin. Le quatrième jour, tous les hommes de Juda, dispersés pour la recherche des dépouilles, se rassemblèrent dans une vallée à laquelle on donna le nom de vallée de la Bénédiction, parce qu'on y avait béni le Seigneur. Cette vallée, selon nous, est celle au milieu de laquelle s'éleva plus tard une forteresse appelée au-

jourd'hui le Mont-Français[1]. Les vieux souvenirs de la France se mêlent ainsi dans ce désert aux lointains et merveilleux souvenirs de la nation choisie. L'armée de Josaphat rentra à Jérusalem au son des harpes, des guitares et des trompettes, et vint remercier Dieu dans son temple. Cette victoire, que le Seigneur avait remportée au profit du royaume de Juda, valut à Josaphat une heureuse paix jusqu'à la fin de son règne; il dura vingt-cinq ans, et sa place est belle dans les annales monarchiques des Hébreux.

Le livre des Rois et le livre des Paralipomènes disent que Josaphat fut enseveli dans Jérusalem avec ses pères. Il n'a donc pas reposé dans le sépulcre qu'on lui assigne au pied du mont de l'Offense et qui a donné le nom de ce saint roi à la vallée devenue la plus célèbre de l'univers. Comme le tombeau d'Absalon, celui de Josaphat, qui l'avoisine, est resté vide. La Judée est la terre des sépulcres, et, chose étrange! nous en trouvons qui n'ont rien eu à dévorer!

[1] *Correspondance d'Orient*, tome V.

CHAPITRE XI

Le royaume de Juda depuis le successeur de Josaphat jusqu'à Ézéchias.

(888-694 avant J. C.)

Nous entrons dans des époques où les crimes et les désastres s'amoncellent. Presque tous les représentants de la monarchie de Jérusalem qui vont passer devant nous ont peu de gloire et peu de génie ; les rayons qui traversent cette nuit morale s'échappent du ciel ; ils brillent sur le front des prophètes, messagers du Seigneur, gardiens vigilants de la loi, défenseurs courageux de la nationalité israélite, énergiques et persévérants apôtres de ses futurs destins.

Josaphat fit une faute en donnant pour épouse à son fils Joram Athalie, fille d'Achab; cette ardente et ambitieuse femme avait du caractère ; elle soumit le faible Joram à ses volontés, et, comme ses volontés étaient perverses, le successeur du saint roi se traîna dans

les voies mauvaises. Le meurtre des quatre frères du nouveau roi fut évidemment une inspiration d'Athalie. Lorsque Joram, oubliant le Dieu de ses pères et brisant l'œuvre réparatrice de ses deux prédécesseurs, souilla son royaume par des idoles, il céda honteusement à une reine élevée dans les impiétés de Samarie. La révolte des Iduméens, s'affranchissant du tribut; la perte de Lobna, ville sacerdotale au midi de la Palestine; de terribles menaces renfermées dans des lettres du prophète Élie, tous ces avertissements ne servirent de rien à un roi corrompu. C'est à peine s'il s'aperçut que les Philistins et les Arabes, de ravage en ravage, avaient pénétré dans son palais, enlevé tous ses trésors, pris ou égorgé ses femmes et ses enfants, à l'exception de Joachaz ou Ochosias, le plus jeune de ses fils. Une maladie honteuse le conduisit lentement au tombeau. Il mourut à trente-neuf ans, après huit ans de règne, et la justice populaire ne permit point qu'il fût enseveli dans le sépulcre des rois.

Ochosias, son fils, docile instrument des passions d'Athalie, ne fait que passer sur le trône; il se montre un moment au siége de Ramoth-Galaad, avec Joram, roi d'Israël, et puis il est frappé à mort par Jéhu, fils de Josaphat, petit-fils de Namsi. Jéhu, chef de l'armée de Joram, vainqueur de cette ville de Ramoth-Galaad que les rois d'Israël et de Syrie s'étaient souvent disputée, avait été chargé de l'exécution des arrêts célestes. Un jeune homme est allé le sacrer roi d'Israël de la part d'Élisée. Il lui a annoncé que le Seigneur lui donnait la mission d'exterminer la famille d'Achab,

de venger le sang des prophètes, répandu par Jésabel. Jéhu fait périr d'une flèche les rois d'Israël et de Juda; par son ordre, Jésabel, qui, depuis trente ans, déchirait le royaume, est précipitée des fenêtres de son palais, foulée aux pieds des chevaux, et ses restes sont abandonnés aux chiens. Soixante-dix princes du sang d'Achab sont égorgés à Samarie. Il y avait à Jezraël des amis et serviteurs d'Achab; on les immole tous en un seul jour. Quarante-deux hommes de la famille d'Ochosias, ignorant encore ces catastrophes, s'en allaient visiter à Jérusalem les enfants de Joram; Jéhu les trouve dans une habitation de bergers, et les fait mourir l'un après l'autre dans une citerne voisine. Revenu à Samarie, l'impitoyable Jéhu s'était arrêté à un moyen terrible de frapper le culte de Baal, ce dieu-soleil qui avait ravi des adorateurs à Jéhovah; il avait imaginé de réunir de tous les points, dans le temple de Baal, ses prophètes et ses sacrificateurs, comme pour une cérémonie solennelle, et, à un signal donné. tous les ministres de Baal étaient tombés sous le glaive. Quelle boucherie de rois, de princes et de prêtres! Quels flots de sang vomis sur la terre! Ce sont des paroles sorties de la bouche d'un adolescent[1] qui ont commandé ces scènes d'où la miséricorde est absente, et le jeune âge de l'envoyé d'Élisée contraste avec le caractère de sa mission.

Le roi de Juda, Ochosias, avait laissé plusieurs fils en bas âge; Athalie voulait régner à Jérusalem, au

[1] *Unum de filiis prophetarum.* (Les *Rois*, liv. IV, chap. IX.)

lieu d'être la mère de ces princes enfants, elle devint leur bourreau. Un seul échappa au fer, ce fut Joas, sauvé par les soins de Josabeth. Qui ne connaît l'histoire du royal orphelin et de son avénement au trône de David? Elle a inspiré à notre grand Racine le plus bel ouvrage dramatique sorti de l'esprit humain, et l'immortelle popularité d'*Athalie* vient se mettre à la place de notre récit. Ce n'est point sans quelque joie mêlée de fierté que, repassant de lointaines époques et de tragiques aventures, nous nous trouvons tout à coup face à face avec une gloire française.

Joas ne se montra pas digne du dévouement qu'il avait inspiré. Joas marcha vers le bien tant que vécut le grand prêtre Joïada, cet homme vertueux, habile et fort, qui avait conservé la couronne à la race de David; mais, du jour où ce ferme appui lui manqua, il trébucha, et ne sortit de son impuissance que pour faire le mal. Depuis plusieurs règnes, l'entretien du temple était négligé; Athalie et ses fils l'avaient plus d'une fois dépouillé au profit du sanctuaire de Baal; on s'occupa de le réparer et de lui rendre sa splendeur. Joas, pour subvenir aux frais de la réparation du saint monument, rétablit l'impôt général d'un demi-sicle par tête (environ dix-sept sous de notre monnaie), que Moïse avait exigé de tout Israël dans le désert, à l'époque de la construction du tabernacle. Joïada s'y prêtait peu; les lévites ne percevaient cet impôt qu'avec négligence, ce qui annonce que le peuple de Juda ne l'approuvait point. Le grand prêtre imagina un moyen dont le succès fut immense : il s'adressa à la piété généreuse, fit

placer un tronc à la porte du temple, et recueillit d'énormes sommes. La restauration du temple s'acheva rapidement et avec éclat. Joïada mourut à cent trente ans; il eut, pour récompense de ses services, une place dans le tombeau des rois.

Joas, après quarante ans de règne, n'obtint point cet honneur; n'avait-il pas, lâche et infidèle gardien de Jérusalem, envoyé au roi syrien qui le menaçait les trésors de son palais et du temple? N'avait-il pas laissé relever les divinités contre lesquelles s'arma tant de fois le zèle des princes de Juda? Ne fit-il pas lapider le fils même de Joïada, ce Zacharie qui reprochait au peuple son coupable abandon de la loi, et qui, à la pensée du double crime d'impiété et d'ingratitude de Joas, disait en mourant : « Que le Seigneur voie et qu'il juge! » Les Syriens, que ce prince sans bravoure avait désarmés à force de richesses, reparurent à Jérusalem; ils égorgèrent et pillèrent, n'épargnant aucun outrage à Joas, qui, peu de temps après, fut tué dans son lit par les vengeurs du sang de Zacharie.

Le premier acte d'Amasias, son successeur, fut la punition des meurtriers de son père; il arrêta le glaive sur les meurtriers, et ne le porta point sur leurs fils, se souvenant de ces paroles de Moïse : « On ne fera point mourir les pères pour le crime des enfants, ni les enfants pour le crime des pères; mais chacun expiera son propre crime [1]. » Ce précepte, dicté par la justice naturelle, n'avait pas toujours servi de règle aux

[1] *Deutéronome*, chap. XXIV, verset 16.

princes juifs. Amasias, fidèle aux lois de l'équité et de la religion, interrompit une paix de douze ans pour diriger une expédition contre les Iduméens; il voulait joindre à ses troupes, dans cette expédition, cent mille combattants d'Israël, payés d'avance; mais un prophète l'en détourna par des motifs religieux qui avaient si souvent fait condamner les alliances des rois de Juda et de Samarie. Amasias mit en déroute, dans la vallée des Salines ou vallée de Jéricho, ceux que l'Écriture appelle les fils de Séir, et les vainqueurs précipitèrent une multitude de prisonniers du haut d'une grande roche appelée depuis lors Jectehel[1]. Par une incroyable grossièreté d'esprit, Amasias se mit à adorer les dieux de la nation dont il venait de triompher.

Les combattants que le roi de Jérusalem avait renvoyés sur l'avis du prophète s'étaient répandus en ennemis depuis Samarie jusqu'à Bethoron. Amasias s'en plaignit au roi d'Israël, Joas, qu'il ne craignit pas de menacer. Le roi des dix tribus lui répondit par cet insultant apologue : « Le chardon du Liban s'adressa au cèdre, en disant : Donnez-moi votre fille en mariage pour mon fils. Et, pendant qu'il achevait de parler, les bêtes de la forêt passaient et écrasaient le chardon sous leurs pieds[2]. » Joas engage Amasias à demeurer tranquille dans son palais, à ne pas s'exposer lui et son peuple. Une bataille se livra à Bethsamé, au midi de la Palestine; le roi de Juda la perdit et fut fait

[1] Les *Rois*, liv. IV, chap. XIV.
[2] *Id.*, *ibid.*

prisonnier. Joas se rendit triomphalement à Jérusalem avec Amasias enchaîné, renversa quatre cents coudées des murailles de la ville, depuis la porte d'Éphraïm jusqu'à la porte de l'Angle, et commanda que les trésors du palais et du temple lui fussent apportés; il reprit ensuite le chemin de Samarie. Plus tard, une conjuration éclata à Jérusalem contre Amasias; le souvenir d'une humiliante défaite et l'état de dépendance sous lequel était tombé le royaume de Juda vis-à-vis d'Israël durent enfanter des mécontentements et des haines. Amasias crut échapper au complot en se réfugiant sur les dernières limites de son royaume, à Lachis (El-Arich); mais le glaive alla le trouver. On rapporta son corps à Jérusalem dans le tombeau de ses pères.

Amasias, étourdi d'un succès sur les bords de la mer Morte, avait provoqué imprudemment les forces de Joas, et ce fut là sa perte. Le roi de Juda, voulant ressaisir l'intégrité de la monarchie de David et de Salomon, aurait pu appeler la royauté des dix tribus à une sorte de duel solennel; les troubles incessants d'Israël auraient favorisé ses efforts; mais Amasias n'était pas de taille à accomplir une telle œuvre; il aurait fallu pour cela un roi unissant à l'ascendant religieux l'ascendant de la bravoure; et ce roi ne se rencontra point.

Dans le tableau que l'historien sacré[1] nous trace du long règne d'Osias, on trouve quelque chose de répa-

[1] Les *Paralip.*, liv. II, chap. xxvi.

rateur et de paisible qui plaît à l'esprit. Les sages inspirations de Zacharie, qu'il ne faut confondre ni avec le fils de Joïada ni avec le fils de Barachie, veillèrent longtemps autour d'Osias. Le roi releva d'abord et fortifia la portion des murs de Jérusalem renversée par le vainqueur de son père, et d'autres points dans la même direction. Il établit dans la ville un dépôt de boucliers, de casques, de cuirasses, de piques, d'arcs, de frondes : véritable arsenal destiné à la défense du royaume. Il plaça, dans les tours et aux angles des remparts, des machines, les unes pour lancer des flèches, les autres pour lancer de grosses pierres. Osias avait de grands troupeaux aux champs et au désert : il éleva des tours qui protégeaient les bestiaux contre les incursions des Arabes, et creusa des citernes qui recevaient l'eau du ciel. L'Écriture nous le montre comme un homme livré aux soins de l'agriculture, et nous parle de ses vignes et de ses vignerons sur les montagnes de la Judée, sur le Carmel. Osias reprit aux Iduméens le port d'Élath, et enleva, aux Philistins, Geth, Iamnia (aujourd'hui Ibelim), et Azoth. Il vécut misérablement dans les derniers temps de son règne; frappé de la lèpre au front pour avoir osé prendre l'encensoir, il se vit relégué dans une demeure séparée. Son fils Joathan gouverna à sa place; comme la lèpre était un signe de réprobation, le roi, qui, durant cinquante-deux ans de règne, n'eut à se reprocher qu'une atteinte portée à la prérogative du sacerdoce, ne fut point enseveli dans le tombeau des rois, mais dans un champ voisin.

Une vision d'Isaïe est datée de l'année où mourut Osias[1]; cette vision, qui traversa son génie à Jérusalem, nous appartient comme historien, et les paroles du grand homme inspiré seront les couleurs de notre récit. Le prophète vit, dans le temple, le Seigneur assis sur un trône élevé et entouré de séraphins; ils avaient six ailes, deux pour voiler leurs faces, deux pour voiler leurs pieds, deux pour s'envoler. Il se criaient l'un à l'autre, et disaient: « Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées; toute la terre est remplie de sa gloire! » Ce cri des anges ébranla les portes du temple, qui se trouva plein de fumée, témoignage de la présence de Jéhovah. « Malheur à moi, dit le prophète, parce que je me suis tu, parce que mes lèvres sont impures, et que j'habite au milieu d'un peuple qui a aussi les lèvres souillées! — et j'ai vu de mes propres yeux le Roi, le Seigneur des armées! » Alors un des séraphins touche la bouche d'Isaïe avec un charbon de feu et lui rend sa pureté. « Qui enverrai-je, et qui marchera pour nous? s'écrie la voix du Seigneur. — Me voici, envoyez-moi, » répond le fils d'Amos. Ainsi commence la mission d'Isaïe. A notre tour, nous dirons : Malheur aux hommes qui, ayant reçu la puissance d'agir par la plume ou par la parole, garderaient le silence lorsque autour d'eux le mal s'accomplit, et mêleraient l'iniquité de leurs lèvres muettes aux iniquités de toute une génération!

La grande porte orientale du temple, des construc-

[1] Isaïe, chap. VI.

tions autour de la citadelle d'Ophel qui défendait la maison du Seigneur, quelques places nouvelles dans les montagnes de Juda, des tours et des forteresses à travers le pays, telles furent les œuvres de Joathan. Une victoire contre les enfants d'Ammon lui valut, de leur part, pendant trois ans, un tribut de cent talents d'argent, de dix mille mesures de blé et de dix mille mesures d'orge[1].

Fils d'un sage et vertueux roi, Achaz renouvela pourtant, dans la vallée de Géhennon, les scènes d'idolâtrie qui, toujours proscrites et toujours ramenées, annoncent, chez le peuple juif de cette époque, une nature étroite, aveugle, corrompue, dont notre intelligence s'étonne. Il consacra au dieu Moloch son propre fils, brûla des parfums, immola des victimes sur les hauts lieux et dans les bois sacrés. Les Syriens lui enlevèrent le port d'Élath et remplacèrent les Juifs[2] dans le commerce du golfe Persique, pendant que le roi se roulait dans la poussière, au pied d'idoles muettes et sourdes.

On comprend la sublime mélancolie d'Isaïe à la vue de l'abaissement moral de cette nation, pour laquelle tant de merveilles s'étaient accomplies : « Le Seigneur a nourri et glorifié ses enfants; ils l'ont méprisé. Le bœuf connaît son maître, et l'âne l'étable où il est nourri; mais Israël ne connaît plus le Seigneur, et son peuple ne le comprend plus. Que font à Dieu les victimes, le sang des béliers, des veaux, des agneaux et des

[1] *Paralip.*, liv. II, chap. XXVII.

[2] Les *Rois*, liv. IV, chap. XVI. C'est ici que pour la première fois les Hébreux sont désignés dans la Bible sous le nom de *Juifs* (Judæos).

boucs ? Il les repousse désormais. Ses enfants deviendront ses vengeurs ; ceux qui ont abandonné le Seigneur seront frappés ; ils seront comme un chêne que les vents d'automne dépouillent de ses feuilles, comme un jardin sans eau[1]. »

Déjà battu par Rasin, roi de Syrie, Achaz voit périr une foule de ses soldats sous le glaive des combattants d'Israël. Le vainqueur, Phacée, emmène en servitude deux cent mille Juifs, femmes, filles, jeunes hommes. Un prophète, par l'autorité de sa parole, obtint du roi d'Israël une décision pleine d'humanité, qui ne s'est pas rencontrée deux fois dans l'histoire des Hébreux : les captifs de Juda et le butin furent rendus ! On conduisit à Jéricho cette pauvre multitude manquant de tout ; on donna des vêtements et des chaussures à ceux qui étaient nus, de la nourriture à ceux qui avaient faim, des montures à ceux que la faiblesse empêchait de marcher. On respire en voyant la miséricorde pénétrer, ne fût-ce qu'un jour, au milieu de ces guerres et de ces révolutions !

Rasin, roi de Syrie, et Phacée, roi d'Israël, menacent Jérusalem. Achaz secoue son criminel sommeil pour appeler à son secours Théglath-Phalasar, premier roi d'Assyrie et de Ninive ; il lui envoie de riches présents pris dans son palais et dans le temple, et se dit le serviteur et le fils du roi des Assyriens. C'est alors qu'Isaïe se lève et fait entendre sa grande voix : il rencontre Achaz à l'extrémité de la piscine supérieure,

[1] *Prophétie* d'Isaïe, chap. I.

dans le chemin du champ du Foulon; il dit au roi de ne pas craindre les deux torches ardentes allumées par la fureur de Rasin et de Phacée, fils de Romélias. Damas restera la capitale de la Syrie; Samarie, la capitale d'Éphraïm; mais, dans soixante-cinq ans, Éphraïm cessera d'être un peuple. Isaïe demande à Achaz quel signe il veut pour gage de sa prochaine délivrance : veut-il un miracle dans la profondeur de l'enfer ou dans la hauteur du ciel? Achaz répond qu'il ne demandera rien et qu'il ne tentera point le Seigneur.

« Maison de David, écoutez! s'écrie le prophète; c'est peu pour vous de lasser la patience des hommes, il faut que vous lassiez encore la patience de mon Dieu. C'est pourquoi le Seigneur Dieu vous donnera un prodige : voilà qu'une vierge concevra et enfantera un fils, et ce fils sera appelé Emmanuel; il mangera le beurre et le miel, pour qu'il sache réprouver le mal et choisir le bien. Avant que ce fils soit capable de réprouver et de choisir, les deux rois que vous redoutez périront. » Ainsi l'avenir se révélait à Isaïe : cet Emmanuel qui doit naître d'une vierge porte plus haut et plus loin que les événements et l'époque qui nous occupent ici; c'est l'Emmanuel du salut du monde que découvre ainsi le fils d'Amos : à sept siècles et demi de distance, il a vu le Messie!

Par l'ordre du Seigneur, le prophète prend un grand livre, il écrit dans ce livre en style d'homme[1] : *Enlève promptement les dépouilles, hâte-toi de ravager.* « Et

[1] *Stilo hominis.*

je pris pour témoins, poursuit Isaïe, le grand prêtre Urie, et Zacharie, fils de Banahias; et je m'approchai de la prophétesse, et elle conçut, et enfanta un fils, et le Seigneur me dit : — Donne-lui un nom, hâte-toi d'enlever les dépouilles, hâte-toi de ravager. Avant que l'enfant sache nommer son père et sa mère, la force de Damas sera brisée, et les dépouilles de Samarie deviendront la proie du roi des Assyriens. Et le Seigneur ajouta en me parlant : Parce que ce peuple a rejeté les eaux de Siloé qui s'écoulent en silence, et parce qu'il a mieux aimé le roi Rasin et le fils de Romélias, le Seigneur amènera sur lui les vastes et violentes eaux du fleuve, le roi des Assyriens et toute sa gloire, et ce fleuve montera par-dessus toutes ses rives, il débordera au loin, et s'en ira à travers Juda et lui viendra jusqu'au cou, et, ses ailes se déployant toujours, le fleuve couvrira toute l'étendue de votre terre, ô Emmanuel[1] ! »

Avec de la foi, de la bravoure et de l'union, avec un retour sincère à Dieu, d'où découlent l'énergie et la puissance, le peuple de Juda aurait écarté ces tempêtes; mais ce faible peuple avait perdu toutes ses conditions de grandeur; il n'invoquait plus que les devins et ne croyait plus qu'aux enchantements; il avait passé de la magnifique et gigantesque épopée de Jéhovah à l'étroite comédie des menteurs mystérieux qui s'enfermaient dans des grottes obscures.

Les rois assyriens qu'on ose attirer dans cette con-

[1] *Prophétie* d'Isaïe, chap. VII et VIII.

trée, où presque plus rien de grand n'est resté debout, ne la quitteront point sans avoir tout balayé. Au bruit de l'arrivée de Théglath ou Thégath-Phalasar, la ligue des deux rois se dissipe; Rasin court défendre sa ville de Damas; il est vaincu et tué; le roi d'Assyrie dévaste Damas et transporte ses habitants à Cyrène, dans la Célésyrie. En peu de mois, il enlève au roi d'Israël les places syriennes conquises dans les derniers temps. Achaz était allé remercier à Damas le roi des Assyriens. Il ne crut pas pouvoir mieux témoigner sa reconnaissance qu'en adorant les divinités des bords du Tigre; il avait vu à Damas des sacrifices à l'usage des Assyriens, et avait ordonné au grand prêtre Urie de dresser à Jérusalem un autel pareil à la place de l'autel d'airain élevé par Salomon; la mer d'airain fut séparée des bœufs qui la soutenaient, et ces bœufs apparurent dans le temple comme de nouvelles idoles. Toutes ces lâchetés irréligieuses avaient pour but de désarmer Théglath-Phalasar, qui, venu à Jérusalem, ne dépouilla pas moins le temple et le palais, et soumit le roi de Juda à un tribut.

Le roi Achaz finit par fermer le temple; l'encens brûlait à Jérusalem aux pieds de toutes les divinités étrangères. Nous avons déjà cité Astarté, Moloch, Baal; ajoutez encore les Téraphins, dieux pénates, semblables à ceux que Rachel déroba à son père Laban; Dagon, le triton philistin, et cette Vénus babylonienne dont les temples, appelés Succoth Benoth (tentes des filles), étaient des lieux infâmes. Les dieux des nations encombraient la ville de David; un seul y manquait, celui au

nom de qui s'était constituée la puissance des Juifs, celui qui s'était rendu visible au milieu d'eux par cent victoires, et qui avait fait de leur histoire, toute de prodiges, quelque chose de nouveau se détachant des histoires humaines et flottant entre la terre et le ciel. L'embellissement de son palais fut le dernier passetemps d'Achaz; la science égyptienne ou babylonienne l'orna d'un cadran solaire. Les restes d'Achaz auraient souillé la royale poussière de ses aïeux; ils ne furent point admis dans les tombes vénérées.

Des jours meilleurs se lèvent sous le règne du jeune Ézéchias, fils d'un roi pervers, et, tandis que Jérusalem s'éveille à la religion des ancêtres, les derniers coups tombent sur le royaume d'Israël : la prise de Samarie par Salmanasar est la ruine de ce malheureux État, qui avait duré deux cent quarante ans et compté dix-neuf rois. Parmi ces princes, Jéhu transmit le pouvoir dans sa famille jusqu'à la quatrième génération; hors de là, vous ne rencontrerez à chaque règne que révolutions sanglantes autour du trône sorti d'une révolution. Salmanasar emmena les dix tribus en captivité, ne laissant dans le pays que les laboureurs, les vignerons et les bergers chargés de travailler au profit des Assyriens; plus tard, ce débris de peuple alla joindre les tribus captives; une colonie cuthéenne, ainsi nommée de Cutha, ville voisine de Babylone, remplaça les Hébreux dans la Samarie.

Cette colonie, instruite dans la loi mosaïque par des prêtres envoyés des rives de l'exil, fut l'origine des Samaritains. Ce peuple ne s'appelait point ainsi parce

qu'il habitait le pays de Samarie, mais il tira son nom du mot syriaque et hébreu qui signifie les *gardiens* : leur prétention était de mieux *garder* la loi que les juifs eux-mêmes. Dans leur pensée aucun lieu de la terre n'égale en sainteté le Garizzim, et leur temple bâti sur ce mont était bien plus cher à Jéhovah que celui de Jérusalem. On se rappelle les paroles de la Samaritaine au Sauveur : « Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer. » Depuis que Jean Hyrcan, vainqueur de Sichem, renversa ce sanctuaire rival, les Samaritains offraient leurs sacrifices au milieu des débris du temple; ils ont longtemps gravi pieusement ce qu'ils appellent la montagne des Bénédictions, ces sommets mêlés à toute leur histoire; mais depuis près d'un siècle l'accès de ce mont sacré toujours debout devant eux, leur est interdit. Ils conservent dans leur synagogue un manuscrit du Pentateuque, qui a beaucoup excité la curiosité des savants, et auquel on attribuait une antiquité très-reculée; il paraît au contraire que ce manuscrit, en caractères hébraïques mêlés de formes chaldaïques et syriaques, ne remonte pas à plus de mille ans. C'est un long parchemin avec une belle écriture, enfermé dans un étui de cuivre orné d'arabesques et de figures, et recouvert d'un voile de soie verte. Les Samaritains appellent cet étui *qabr el-Kiteb el-Scherif, tombeau du Livre sacré*[1]. Il y a eu entre l'Europe savante et les Sa-

[1] Les *Samaritains de Naplouse*, épisode d'un pèlerinage dans les lieux saints, par M. l'abbé Bargès, professeur d'hébreu et de chaldaïque à la Sorbonne. Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt et de

maritains de Naplouse d'intéressantes correspondances qu'on a appréciées et recueillies[1]. Les Samaritains ont roulé de misère en misère, attendant le Messie, et *sachant par quels signes ils le reconnaîtront*. On trouve à peine aujourd'hui à Naplouse une quarantaine de familles de Samaritains; ils habitent un quartier séparé. On en rencontre aussi quelques familles à Gaza.

Méprisés par les musulmans, les chrétiens et les juifs, les Samaritains achèvent de mourir dans une pauvreté proverbiale en Palestine. Une robe noire, avec un turban rouge, compose leur costume; ils prennent des vêtements blancs pour aller à la synagogue. Le Samaritain, avec sa vie qui ne se mêle à rien, avec sa religion secrète et sa figure mystérieuse et sombre, a survécu à vingt-quatre siècles de bouleversements et de ruines. Il est des races pareilles à ces rochers du rivage que les flots de la mer battent sans cesse : les vagues, dans leur colère, rongent les rochers, les percent, leur enlèvent quelque chose de siècle en siècle; à la fin, après des milliers de tempêtes, l'onde dévorante ne leur laisse plus rien ; ils ont disparu. Ainsi l'antique race des Cuthéens ou des Samaritains, race immobile, battue par les flots des âges et des révolutions, s'amoindrissait peu à peu sous leurs coups en même temps qu'elle leur opposait une forte résistance; elle n'est plus aujourd'hui qu'un humble débris d'elle-

fruit ce savant écrit, qui doit surtout frapper l'attention des hébraïsants d'Europe.

[1] Voir, dans les *Notices et extraits des manuscrits*, t. XII les travaux de M. Sylvestre de Sacy, et le *Repertorium* d'Eichhorn, t. IX et XIII.

même, et le jour n'est pas bien loin où les traces des Samaritains s'effaceront.

Il n'appartient point à notre sujet de suivre au pays des Assyriens les dix tribus d'Israël. Rentrons à Jérusalem pour voir le jeune Ézéchias ouvrir le temple, purifier et réconcilier Juda avec son Dieu, dans une cérémonie d'expiation. Le sang des victimes coule sur l'autel; telle est la multitude des holocaustes, que, les prêtres ne suffisant point à l'immolation, on a recours à de simples lévites. Ézéchias désira réunir ce qui restait de Juifs, depuis Dan jusqu'à Bersabée, à la fête des Azymes, qui, durant plusieurs années, n'avait pas été célébrée; il envoya des lettres aux tribus d'Éphraïm et de Manassé, et des messagers religieux aux divers points de la contrée. On invitait les débris d'Israël restés en Samarie à revenir au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, promettant que Dieu lui-même reviendrait à ceux qui avaient échappé à la main du roi des Assyriens. « Ne faites pas, leur disait-on, comme vos pères et vos frères, que le Seigneur a livrés à la mort, comme vous le voyez; n'endurcissez pas vos esprits comme vos pères; confiez-vous au Seigneur, venez à son temple, qu'il a sanctifié pour toujours; servez-le, et il détournera de vous sa colère. Si vous revenez à lui, vos frères et vos fils obtiendront miséricorde auprès de leurs maîtres, qui les ont emmenés en captivité, et reparaîtront dans cette terre : notre Seigneur Dieu est doux et clément[1]. » Et les messagers d'Ezéchias s'en allaient

[1] *Paralip.*, liv. II, chap. XXX.

de cité en cité, dans le pays d'Éphraïm, et les Israélites qu'ils rencontraient les accueillaient avec des moqueries. Les tribus de Juda et de Benjamin n'eurent qu'une âme pour répondre au pieux appel du roi; mais à peine vit-on arriver à Jérusalem quelques hommes d'Aser, de Manassé et de Zabulon. Les sept jours de la célébration des Azymes ne suffirent point à la piété du peuple; il prolongea la fête de sept jours, et tout ce temps se passa dans une sainte allégresse. Ceux d'Israël rapportèrent dans leur pays d'Éphraïm une ferveur qui ne fut point stérile.

Des auteurs ont annoncé que Tobie fut au nombre des Juifs partis de Samarie à la voix d'Ézéchias. Cette assertion ne nous paraît pas exacte; car Tobie, devenu captif comme ses autres frères après la chute du royaume d'Israël, était déjà dans la contrée des Mèdes à l'époque de cette convocation religieuse à Jérusalem. Si le temple ne vit point alors le saint homme de la tribu et de la ville de Nephtali, il avait été plus d'une fois auparavant le témoin de son zèle et de sa fidélité. Le livre qui porte le nom de Tobie est une histoire merveilleusement simple, d'un touchant intérêt, et pleine d'enseignements. Tobie trouva grâce auprès des rois assyriens, et obtint la liberté d'aller partout où il voudrait. L'ami de Dieu en profita pour porter des consolations et des avis salutaires à tous les exilés répandus sur les rives des deux grands fleuves. Il donnait de la nourriture et des vêtements à ceux qui en manquaient, et ensevelissait les morts. Qui de nous ne se souvient de ces douces heures de l'enfance où, pour

la première fois, nous suivions le jeune Tobie cheminant sous la conduite de l'ange Raphaël, où nous assistions à son mariage avec la fille de Raguel, vierge et veuve de sept maris tués par le pouvoir d'Asmodée? Combien nous aimions à nous asseoir avec Anne, la mère du jeune voyageur, sur le sommet de la colline d'où on pouvait voir venir de loin! Le chien qui avait été du voyage prend les devants, annonce le retour à la demeure paternelle, et témoigne sa joie avec sa queue vive et caressante. Le foie du grand poisson du Tigre rend la lumière aux yeux du vieux Tobie, qui, aveugle, s'était levé pour aller embrasser son fils. Notre cœur s'associait à cette scène de famille, et quelle plus douce et plus pure ivresse que celle du retour d'un fils après ses longues pérégrinations! Heureux le jeune Tobie, qui put compléter la félicité en apportant la guérison à des yeux éteints!

Les prédécesseurs d'Ézéchias qui avaient le plus vigoureusement poursuivi l'idolâtrie n'étaient point parvenus à interdire la prière et les sacrifices sur les hauts lieux; le jeune roi eut cette puissance; il eut aussi celle de briser le serpent d'airain au pied duquel le peuple brûlait de l'encens. Moïse l'avait élevé dans le désert, c'était un monument de la nation juive, monument qui lui était cher; sa destruction fut un coup d'État courageux.

Tout ce qui tenait à la loi religieuse, au service du temple, fut remis en honneur et complétement rétabli : le sanctuaire reprit sa majesté; la solennité des chants, des parfums et des sacrifices, reparut comme

une grande image de la foi des aïeux, et comme le témoignage d'une croyance toujours vivante.

Ézéchias, voulant affranchir les prêtres et les lévites des soins qui pouvaient entraver leur ministère, donna des ordres pour que le peuple leur payât exactement la dîme imposée par la loi.

Après l'intérêt religieux vint l'intérêt politique. Achaz avait laissé le royaume épuisé d'hommes et d'argent, et sous le coup des menaces des armées étrangères. Son fils organisa des forces militaires et s'occupa de mettre en sûreté les principales places. Il marcha contre les Philistins et s'avança victorieusement jusqu'à Gaza, refaisant ainsi l'œuvre que le glaive israélite avait tant de fois accomplie. La grande plaie de Juda, c'était alors le tribut énorme qu'il fallait payer aux Assyriens, c'était le vasselage qui pesait sur la couronne de Jérusalem. La politique d'Ézéchias tendit à secouer le joug. Elle atteignit ce but, grâce aux armes d'Égypte et d'Éthiopie, qui firent subir une défaite à Sennachérib. Mais l'indépendance d'Ézéchias ne fut qu'une joie passagère. Les Assyriens ont appris les chemins du royaume de Juda; les voilà envahissant de nouveau le pays à la tête de leur roi Sennachérib.

A la nouvelle de leur marche, Ézéchias travaille à mettre Jérusalem en mesure de se défendre. Il cache le peu de sources qui sont autour de Jérusalem, pour que l'ennemi, manquant d'eau, ne puisse prolonger le siége. Ainsi se ferma l'ouverture extérieure de la source de Gihon, qui abreuvait la cité en passant par un aqueduc; les eaux furent amenées dans la ville basse

à l'aide d'un conduit souterrain; on creusa un bassin pour les recevoir. Des tours, des murs, furent ajoutés aux fortifications de Jérusalem. On forgea des armes pour les combattants. Chaque troupe, commandée par un chef, eut sa porte à défendre. Ézéchias rassembla l'armée sur la grande place de la porte de la ville; il l'exhorta à se conduire vaillamment, à ne pas redouter le roi des Assyriens et toute sa multitude : « C'est un bras de chair qui est avec lui, dit le roi, et c'est le Seigneur Dieu tout-puissant qui combattra pour nous[1]. »

Cette ardeur belliqueuse ne tint pas longtemps; elle tomba devant le bruit de la prise de diverses places dans le royaume de Juda. Pendant que Sennachérib assiégeait Lachis, Ezéchias lui envoya dire humblement qu'il avait fait une faute; il le pria de se retirer, offrant de se soumettre à toutes les conditions qu'il lui plairait d'imposer. Le roi des Assyriens demanda trois cents talents d'argent et trente talents d'or. On lui porta tout l'argent que renfermaient le temple et le palais. Ézéchias enleva, pour les donner aux Assyriens, les battants des portes du temple et les lames d'or dont il les avait ornées lui-même. Les richesses de la maison du Seigneur étaient devenues comme une ressource de l'État dans les moments de danger; chaque roi de Jérusalem y avait recours. Sennachérib reçut les trésors et ne donna point la paix. Il demeura dans le pays, et, comme Ézéchias refusa de lui livrer Jérusalem, il

[1] *Paralip.*, liv. II, chap. XXXII.

envoya des chefs de son armée demander au roi de Juda pourquoi il osait résister.

Il s'établit alors, en dehors de la ville, auprès de l'aqueduc de la piscine supérieure, entre les envoyés de Sennachérib et les représentants d'Ézéchias, une conférence curieuse dont nous devons parler. Rabsacès, prenant la parole au nom de son maître Sennachérib, s'efforçait de prouver toute l'inutilité des efforts d'Ézéchias et tout le néant de ses espérances : « Peut-être le roi de Jérusalem attend-il des secours d'un Pharaon; mais l'appui égyptien est un roseau brisé qui perce la main de celui qui s'y appuie. Est-ce dans le Seigneur qu'il a mis sa confiance? mais c'est par la volonté du Seigneur que Sennachérib est entré dans ce pays pour le détruire; le Seigneur lui a dit : Va dans cette terre et ravage-la[1]. » Les ministres d'Ézéchias sont embarrassés, troublés de ce langage que pourraient entendre les Hébreux du haut des murailles; ils supplient les envoyés assyriens de leur parler syriaque, car ils comprennent cette langue, et de ne pas leur parler hébreu devant le peuple qui écoute. Rabsacès répond que lui et ses compagnons sont arrivés pour ramener ce peuple égaré par ses chefs, ce peuple qui bientôt sera réduit à manger les ordures[2] et à boire son urine. Il se met donc à haranguer, en langue hébraïque, les hommes qui l'écoutent sur les remparts; il les presse, de la part de son maître, de ne pas croire aux promesses d'Ézé-

[1] Les *Rois*, liv. IV, chap. XVIII.
[2] *Id.*, *ibid.*

chias, de se rendre, leur annonçant que chacun d'eux pourra manger du fruit de sa vigne et de son figuier, et boire de l'eau des citernes, jusqu'à ce que Sennachérib les transporte dans une contrée fertile où le pain et le vin abondent, une terre d'huile et de miel où ils vivront et ne mourront point. Ce peuple de Jérusalem ne doit pas espérer que le Seigneur le sauvera ; aucune des nations dont le glaive assyrien a triomphé n'a pu être sauvée par son dieu, et le Seigneur ne délivrera pas Jérusalem des mains de Sennachérib. — Le peuple écoute tout en silence, ainsi que l'avait ordonné Ézéchias.

Mais, après cette conférence, les ministres du roi de Juda vont, les habits déchirés, lui rapporter ce qu'ils ont entendu ; Ézéchias, à son tour, déchire ses vêtements et se couvre du sac de l'affliction. Par son ordre, le chef de sa maison, son secrétaire et les plus anciens des prêtres se couvrent de sacs et vont trouver Isaïe : « Ce jour est un jour d'affliction, de reproches et de blasphèmes, disent-ils de la part du roi ; Jérusalem est comme une femme en travail qui souffre et ne peut achever l'enfantement. Les paroles des Assyriens ont outragé le Dieu vivant ; que le prophète prie pour sauver ce qui reste ! » Isaïe rassure Ezéchias ; le Seigneur enverra à Sennachérib un esprit qui lui fera reprendre le chemin de son pays, où il périra par l'épée.

Les députés assyriens retournent auprès de leur roi, qui, bientôt après, adresse à Ezéchias une lettre remplie de menaces. Celui-ci se rend dans le temple, déploie la lettre devant le Seigneur et invoque ce Dieu

qui est assis sur les chérubins, qui est le Dieu de tous les rois du monde et qui a fait la terre et le ciel. Les divinités des nations vaincues par Sennachérib n'ont pu les sauver, parce qu'elles n'étaient que de vaines images de bois et de pierre; mais le Seigneur délivrera son peuple, afin que tous les royaumes de la terre sachent qu'il est seul le vrai Dieu. Le prophète fait dire à Ezéchias que le Seigneur a entendu sa prière, et que l'impiété et l'orgueil de Sennachérib ne resteront point sans châtiment. Ce monarque s'était vanté d'être monté, avec la multitude de ses chariots, sur les hauteurs du Liban, d'avoir abattu ses plus beaux cèdres, ses plus beaux sapins et les arbres du Carmel, d'avoir séché toutes les eaux sous les pas de son armée. Le Seigneur lui demande s'il n'a pas entendu parler de ce qu'il fait dès le commencement; il lui dit qu'il exécute ce qu'il a arrêté dès ses jeunes années, qu'il a renversé les villes fortes, et que les habitants épouvantés sont devenus comme le foin des champs, comme l'herbe des toits desséchée avant le temps. Il a prévu dans son éternité la demeure de Sennachérib, son entrée, sa sortie, son chemin et sa fureur contre sa grandeur divine. Pour le punir de ses blasphèmes, il mettra un cercle à ses narines, un mors à sa bouche, et le renverra par le même chemin. Or, une nuit, la peste, portée par l'ange de la colère, frappe quatre-vingt mille hommes dans le camp des Assyriens; au jour naissant, lorsque Sennachérib se lève, il voit tous ces corps étendus et retourne à Ninive[1]. Peu de temps

[1] *Les Rois*, liv. IV, chap. XIX.

après, il fut tué à coups d'épée, par ses deux fils, dans le temple de Nesroch, constellation ou soleil adoré sous la forme d'un vautour.

Toutes ces scènes sont empreintes d'un magnifique caractère de poésie. Elles commencent aux menaçants discours des envoyés assyriens près du Champ du Foulon, et se terminent par l'extermination soudaine d'une grande armée. Ce roi, ces ministres, ces prêtres les plus anciens, couverts du sac, implorant l'assistance d'un prophète au milieu de Jérusalem troublée, menacée; cette prière d'Ézéchias que Dieu écoute, et à laquelle Dieu répond par la bouche d'Isaïe; la majesté superbe de Sennachérib, qui apparaît sur les sommets du Liban comme pour se mesurer avec la majesté de Jéhovah, tout, dans ce tableau dont nous avons présenté les principaux traits, est marqué d'un intérêt grave, d'une sublimité frappante.

La maladie d'Ézéchias ajoute au merveilleux de cette époque une touchante mélancolie. Isaïe lui annonce que sa dernière heure est prochaine; le roi tourne sa face vers le mur et prie Dieu de se ressouvenir qu'il a marché dans la vérité et dans la droiture du cœur; il verse d'abondantes larmes à la pensée de cette vie qu'il lui faut sitôt quitter, à la pensée de la mort, dont le mystère est toujours si terrible, et sans doute aussi en songeant que, ne laissant point de fils après lui, la race de David va s'éteindre. Avant qu'Isaïe soit sorti du palais la voix, du Seigneur lui ordonne de retourner auprès d'Ézéchias : le Seigneur a entendu sa prière et vu ses pleurs; le malade sera guéri, dans trois jours

il montera au temple, quinze années lui seront accordées; en témoignage de cette miraculeuse promesse, l'ombre du cadran d'Achaz recule de dix degrés; le soleil remonta donc à l'horizon du côté de l'orient, et la journée fut plus longue de dix heures. La maladie du roi était un ulcère qui devait le conduire rapidement à la mort; Isaïe le guérit avec une masse de figues qu'il fit appliquer sur la plaie. On a cru écarter tout le merveilleux de la guérison d'Ézéchias en reconnaissant que les figues sont en effet un remède contre les ulcères; mais il faudrait pouvoir supprimer aussi le prodige du soleil rétrogradant dans le ciel, prodige qui parut à Babylone comme à Jérusalem, et sur lequel les ambassadeurs des rives du Tigre et de l'Euphrate interrogèrent Ézéchias. Le chant du roi enlevé à l'ombre menaçante du trépas est admirable par une douce et calme poésie. Chose remarquable! il y a une tristesse vague dans ce chant d'un homme guéri tout à coup d'un mal mortel. L'imagination trouve sur le visage d'Ézéchias comme la funèbre pâleur du sépulcre auquel il vient d'échapper. Nous allons traduire ce cantique, que Jean-Baptiste Rousseau a si heureusement imité :

« J'ai dit : Lorsque je ne suis encore qu'à la moitié de la vie, je m'en vais aux portes du tombeau. Je cherche en vain le reste de mes années. J'ai dit : Je ne verrai plus le Seigneur Dieu sur la terre des vivants; je ne verrai plus aucun homme, aucun de ceux qui habitent dans le monde. Mon existence finit, elle m'est enlevée comme la tente des bergers qu'on plie et qu'on

emporte ; le fil de ma vie est coupé comme le fil de la toile est coupé par le tisserand ; mes jours sont retranchés quand ils commençaient. Le matin je disais : Seigneur, vous me laisserez jusqu'à ce soir, et, le soir, j'espérais vivre à peine jusqu'au matin ; car Dieu, semblable à un lion, avait brisé mes os ; et, le matin, je redisais : Seigneur, vous me donnerez encore ce jour. Je crierai comme le petit de l'hirondelle, je gémirai comme la colombe ; mes yeux se sont lassés à force de se lever en haut. Seigneur, je souffre violemment, répondez pour moi. Que dis-je ? que pourra-t-il me répondre, puisque c'est lui qui a fait tout cela ? Je repasserai devant vous toutes mes années dans l'amertume de mon âme. Seigneur, si c'est ainsi que l'on vit, et si telle est la vie de mon esprit, vous me châtierez et vous me vivifierez. Voilà que l'affliction la plus amère m'a conduit à la paix. Mais vous, Seigneur, vous m'avez empêché de mourir ; vous avez jeté derrière vous toutes mes fautes. Ceux qui sont dans le sépulcre ne vous béniront point, et les morts ne chanteront point vos louanges ; ceux qui descendent dans le lac ténébreux ne peuvent plus attendre l'accomplissement de vos promesses. Ce sont les vivants, ce sont les vivants qui vous béniront, comme moi je vous bénis aujourd'hui. Le père apprendra votre vérité à ses enfants. Sauvez-moi, et nous chanterons vos cantiques dans votre maison tous les jours de notre vie[1]. »

Les historiens sacrés[2] énumèrent les richesses d'É-

[1] Isaïe, chap. XXXVIII.
[2] *Paralip.*, liv. II, chap. XXXII.

zéchias, son or et son argent, ses pierres précieuses, ses aromates, ses armes de toute espèce, ses vases d'un grand prix, ses entrepôts de froment, de vin et d'huile, ses étables pour les bêtes de somme, et ses parcs pour d'innombrables troupeaux. Lorsque les ambassadeurs du roi de Babylone vinrent à Jérusalem féliciter Ézéchias de sa guérison et lui proposer une alliance, le roi de Juda se plut à leur montrer tous ses trésors. Par là, il excitait et appelait contre lui l'ambition cupide des Babyloniens. Isaïe lui reprocha cette faute, et lui annonça qu'un jour les richesses amassées dans sa royale demeure seraient emportées à Babylone sans qu'il en restât rien, et que ses petits-enfants seraient pris pour être eunuques dans le palais du vainqueur. Ézéchias inclina son front résigné, et demanda de pouvoir au moins achever ses jours dans la paix et la vérité. Après vingt-neuf ans de règne, quand il s'endormit avec ses aïeux, on lui fit de belles funérailles. Il n'avait rien pu accomplir d'assez grand pour sauver ce pauvre royaume menacé par les formidables dominations des rives de l'Euphrate et du Tigre, mais il s'était efforcé de reconstituer la vie morale et religieuse au milieu de son peuple, et avait cherché à vivifier une société dégénérée en la retrempant dans son principe et dans la sainte énergie de la loi. Malheureusement l'impulsion donnée à Jérusalem changeait à chaque roi nouveau, et l'œuvre du pieux Ézéchias ne fut point continuée par son fils Manassès.

CHAPITRE XII

Manassès. — Isaïe; sa mort, son génie inspiré. — Railleries adressées aux dieux. — Josias. — Jérémie; son caractère, sa mission. — Prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. — Captivité de Babylone.

(693-536 avant J. C.)

Le fils d'Ezéchias, appelé à douze ans à recueillir l'héritage paternel, se jette dans l'idolâtrie avec une stupidité passionnée. Les songes et les augures, la magie et les enchantements, deviennent la règle de sa vie; il adore le soleil et la lune, chasse le Seigneur de son temple et le remplace par d'infâmes idoles et des autels élevés aux étoiles du firmament. L'historien sacré[1] reproche à Manassès d'avoir fait couler à Jérusalem des flots de sang innocent. La menaçante voix des prophètes ne tarde pas à attaquer ce jeune impie, qui a entraîné le peuple dans ses abominations et commis

[1] Les *Rois*, liv. IV, chap. XXI.

plus de mal que n'en avaient commis avant lui les Amorrhéens. Le Seigneur amassera sur Jérusalem et sur Juda des maux dont le récit fera tinter d'effroi les oreilles; il étendra sur Jérusalem le niveau de Samarie et le poids de la maison d'Achab; il l'effacera comme on efface ce qui est écrit sur des tablettes de cire; il y passera plus d'une fois la plume de fer pour qu'il n'y reste rien.

Parmi les voix qui s'élevaient contre Manassès et qui annonçaient des calamités futures, celle d'Isaïe dut surtout retentir, puisque c'est sur lui que tomba le courroux du jeune roi. Les prophéties[1] d'Isaïe contre Jérusalem se rapporteraient peut-être à cette époque, et Manassès aurait voulu punir de mort celui qui révélait un aussi terrible avenir. Le fils d'Amos avait vu les princes de la ville de Sion chargés de chaînes; il avait vu un jour de carnage et de gémissements. Élam (la Perse) prenait son carquois, préparait son char et détachait son bouclier de la muraille; les plus belles vallées de Juda se couvraient de chariots de guerre et les cavaliers s'établissaient aux portes de Jérusalem. Le Seigneur invitera ses enfants aux larmes et aux soupirs, à raser leur tête et à se couvrir de sacs, et ses enfants se réjouiront; ils ne songeront qu'à manger et à boire : « Mangeons et buvons, diront-ils, car nous mourrons demain. » Le pontife Sobna, pontife impie qui habitait le temple sans en avoir le droit, sera emmené bien loin comme on emporte un coq les

[1] *Prophétie* d'Isaïe, chap. XXII et XXIX.

pieds liés, sera enlevé comme un manteau dont on se dépouille, et couronné d'une couronne de maux; il sera jeté au loin comme on jette une balle dans l'étendue, et c'est ainsi qu'il mourra, et ce sera là le char de sa gloire. Isaïe, désignant Jérusalem par le nom de l'autel des holocaustes : « Malheur à Ariel! s'était-il écrié; ses fêtes vont cesser; un cercle de destruction se formera autour de la ville d'Ariel; elle descendra dans l'humiliation, et parlera comme de dessous terre, tant le son de sa voix sera faible et caverneux. Les bataillons ennemis seront pressés comme la poussière ou la paille en tourbillons. Le Seigneur visitera Jérusalem au milieu du tonnerre, au milieu de la tempête et de la flamme; puis la multitude des nations qui auront frappé Ariel disparaîtra comme une vision de la nuit. » Isaïe compare toute cette multitude à un homme qui, ayant faim, songe qu'il mange pendant la nuit, et, lorsqu'il est éveillé, se trouve aussi vide qu'auparavant; à un homme qui, ayant soif, songe qu'il boit, et, à son réveil, se retrouve avec sa soif brûlante.

La tradition des Hébreux, appuyée sur les témoignages de saint Jérôme, de saint Basile, de saint Justin, de Tertullien et d'Origène, nous apprend que la sauvage vengeance de Manassès, au premier temps de son règne, fit scier en deux Isaïe avec une scie de bois, dans la vallée de Gehennon; ce grand homme avait alors plus de cent ans. On ensevelit ses restes sous le chêne de Rogel. Un figuier s'élève aujourd'hui à la place qu'on croit avoir été consacrée par le sang

du vieux prophète. Le pèlerin s'arrête respectueusement dans ce lieu, où, périssant par le plus grand des crimes de Manassès, le fils d'Amos fut martyr de la mission que Dieu lui avait confiée. Il avait fait entendre courageusement sa voix depuis l'âge de vingt ans ; l'honneur de mourir pour la vérité était réservé à sa vieillesse. Isaïe, qui, selon l'expression de l'auteur de l'Ecclésiastique, vit les derniers temps par son vaste génie et consola Sion dans ses larmes ; qui annonça les choses futures jusqu'à la fin, et révéla les choses cachées avant leur accomplissement[1], est un personnage biblique dépassant toutes les proportions humaines. Son ton est continuellement sublime; il est vraiment la voix de Dieu. Il ne marche jamais qu'avec l'épée flamboyante ; ses yeux lancent l'éclair comme les yeux de son Seigneur; une couronne de flamme entoure sa tête.

Je l'entends qui parle aux Assyriens; il les menace parce qu'ils n'ont pas compris, au milieu de leurs victoires, qu'ils n'étaient que les instruments du Seigneur. Le roi d'Assur avait dit : « C'est par la force de mon bras que j'ai fait ces grandes choses; les peuples les plus redoutables ont été pour moi comme un nid de petits oiseaux qui se serait trouvé sous ma main. J'ai réuni sous ma puissance toutes les nations de la terre comme on ramasse quelques œufs abandonnés par la mère, et personne n'a osé remuer l'aile, ouvrir la bouche, ni faire le moindre bruit. » L'insensé ! s'écrie

[1] L'*Ecclésiastique*, chap. XLVIII.

Isaïe, la cognée se glorifie-t-elle contre celui qui s'en sert? la scie se soulève-t-elle contre la main qui l'emploie? le bâton, qui n'est que du bois, s'enorgueillit-il des coups qu'il frappe? C'est pour cela que le Seigneur fera sécher l'Assyrien. La gloire de ses forêts et de ses champs sera consumée, et tout périra depuis l'âme jusqu'au corps, et il lui restera si peu d'arbres, qu'on les comptera sans peine et qu'un enfant pourra en dire le nombre. Ces prophéties ont été accomplies. L'Assyrien a cessé d'être ; le voyageur ne trouve plus que quelques pierres éparses sur l'emplacement de la grande Babylone. Les Arabes n'y dressent pas même leurs tentes, et les pasteurs ne viennent pas s'y reposer. Mais les bêtes sauvages s'y retirent. Les monuments en débris ne sont plus visités que par les serpents et les lézards se traînant sous les feux du soleil. Le hibou gémit la nuit sur les derniers vestiges des palais, et les satyres dansent sur les tombeaux dévastés.

Il y a dans Isaïe des mouvements de génie qui vous jettent tantôt dans l'étonnement et la méditation, tantôt dans une profonde rêverie. S'il parle du dernier jour du monde, il nous apprend que ce jour-là les cieux se plieront et se rouleront comme un livre, et que les étoiles tomberont du firmament comme les feuilles tombent de la vigne ou du figuier. S'agit-il de l'homme et de sa rébellion superbe : « Malheur à l'homme! s'écrie-t-il, qui dispute contre celui qui l'a créé, lui qui n'est qu'un peu d'argile, qu'un vase de terre! L'argile dit-elle au potier : Qu'avez-vous fait? » Ailleurs le poëte laisse tomber ces belles paroles : « L'herbe

14.

se fane, la fleur tombe, mais la parole de Dieu demeure éternellement! »

On a comparé le style d'Isaïe à celui d'Homère, dont on l'a fait contemporain, ce qui est une erreur; car l'harmonieux aveugle des rives du Mélès était mort depuis deux siècles dans un coin de l'île de Nio lorsque le premier des quatre grands prophètes expirait sous une scie de bois aux bords du Cédron. S'il y avait quelque parallèle possible entre la poésie d'Isaïe et la poésie d'ici-bas, on songerait sans doute à Homère, ce roi des mélodies et des créations antiques; mais, entre le chantre d'Achille et le chantre de Jéhovah, il y a la différence de la constante beauté avec la constante sublimité, du feu allumé par la main du pâtre dans les vallées ou sur les collines avec le magnifique et éblouissant éclair fendant la nue orageuse, du bruit du char d'airain de Salmonée avec le bruit du tonnerre éveillant les majestueux échos des cieux. L'expression d'Homère est à l'expression d'Isaïe ce qu'est le manteau printanier de la terre au radieux manteau du firmament dans une nuit d'été.

Sous cinq rois, la parole d'Isaïe foudroie et console, détruit et édifie, creuse des tombes pour les générations coupables et fait fleurir de nouveaux peuples sur les débris d'un monde mauvais; elle perce les ténèbres de l'avenir avec la rapidité de la lumière matinale qui dissipe les ombres, et chaque regard de son génie semble le mettre en possession des siècles futurs. L'esprit divin habite en lui comme l'aigle demeure dans les hautes solitudes du Sannin; il attache à ses pieds

et à ses épaules des ailes de feu pour franchir le temps. Quelle carrière que celle d'Isaïe ! Le Seigneur l'avait appelé, lui avait donné un nom dès le sein de sa mère, et avait fait de sa langue comme un glaive tranchant; il l'avait protégé sous l'ombre de sa main, l'avait mis en réserve comme une flèche choisie et l'avait caché dans son carquois : « Tu es mon serviteur, je me glorifierai en toi, » lui avait dit le Seigneur[1]. Parfois ses enseignements et ses menaces éclataient sans ramener personne, comme la foudre tomberait aux pieds d'un homme sans éveiller dans son intelligence une pensée pour Dieu. Alors le prophète, le front voilé d'une noble tristesse, disait : « J'ai travaillé en vain, j'ai consumé ma force inutilement et sans fruit; mais le Seigneur sera ma justice et ma récompense. » Si l'œuvre d'Isaïe ne fut pas toujours féconde, il ne marcha pas moins d'un pas ferme vers le but que le doigt du Seigneur lui marquait. L'homme de génie à qui Dieu trace un chemin de vérité obéit à l'ordre suprême, accepte pleinement le poids de sa destinée, et son courage ne fléchit point devant la stérilité de quelques-uns de ses efforts; lancé dans le monde par le bras divin, il va comme le boulet qui fait inévitablement sa trouée; puis, sa mission remplie, il monte vers celui qui l'a envoyé, et lui dit : Me voilà !

Manassès, coupable du meurtre d'Isaïe et de tant d'abominations, reçut bientôt son châtiment. Attaqué

[1] *Prophétie* d'Isaïe, chap. XLIX.

par une armée d'Assar-Haddon, successeur de Sennachérib, il fut fait prisonnier et conduit à Babylone, pieds et poings liés; il devançait ainsi le royaume de Juda sur la terre de l'exil. L'Écriture nous dit qu'il fit pénitence, et que le Seigneur le ramena dans son pays de Jérusalem, mais elle nous laisse ignorer les détails de son séjour à Babylone, l'époque et les causes politiques de sa délivrance. Il est probable que le royal prisonnier était parvenu à se racheter à prix d'or ou par de riches promesses.

Les malheurs et les leçons sévères de l'exil firent de Manassès un homme nouveau. Ramené à Jérusalem, il renversa les idoles, purifia le temple, et construisit des murs hors la ville, depuis la porte des Poissons jusqu'à la tour d'Ophel. Le fils d'Ézéchias régna cinquante-cinq ans. Nul prince de Juda ne porta aussi longtemps la couronne de David. Sa vie de roi se partage en deux moitiés : il fit le mal durant vingt-cinq ans, et la Providence lui accorda vingt-cinq ans de repentir et de sagesse politique. Manassès eut un sépulcre dans les jardins de son palais. Son fils Amon passe deux ans sur le trône, d'où il tombe sous le glaive de son serviteur; il imite son père dans le mal et non point dans son retour à la justice et à la vérité. Amon prostitua son âme à l'idolâtrie.

Cette ardente opiniâtreté dans le culte des idoles nous explique pourquoi les prophètes, et surtout Isaïe, s'élevaient si énergiquement et à toute heure contre les dieux aux pieds de qui se précipitait le peuple élu. Le fils d'Amos raillait avec amertume ces dieux gros-

siers et impuissants; il leur demandait de plaider eux-mêmes leur cause, de dire les choses du passé et les choses de l'avenir, de faire du bien ou du mal, s'ils pouvaient; mais leur bouche et leurs oreilles étaient fermées. Ce sont des dieux sortis du néant; ils ont reçu l'être de ce qui n'est point. Le forgeron met du fer dans le feu, le bat avec un marteau et emploie toute la force de son bras à faire un Dieu. Le sculpteur étend sa règle sur le bois, le polit, le façonne, lui donne une belle image d'homme, et le place dans un sanctuaire; il abat des cèdres, prend un orme ou un chêne qu'on avait vu depuis longtemps parmi les arbres d'une forêt, ou bien un pin qu'il a planté ou que la pluie a fait naître; cet arbre doit servir pour brûler; le sculpteur s'est chauffé avec un morceau de ce bois; il a dit : Bon, j'ai bien chaud, j'ai fait bon feu[1]. Il a pris une autre part de ce bois pour faire cuire son pain, sa viande, sa bouillie; puis il prend le reste, en fait une idole, l'adore et lui dit : Délivrez-moi, car vous êtes mon dieu ! Une moitié du cèdre ou de l'orme, du chêne ou du pin, est déjà réduite en cendres, et l'insensé se prosterne devant l'autre moitié.

Ces images étaient destinées à démontrer au bon sens populaire l'absurdité du culte rendu aux œuvres sorties de la forge ou de l'atelier, et trop souvent le bon sens se montrait rebelle à ces vérités vulgaires : il y avait des temps où l'esprit du peuple hébreu était comme ces cryptes d'Orient dont les ténébreuses profondeurs ne peuvent recevoir la lumière du jour.

[1] Isaïe, chap. XLIV.

Cette fine raillerie d'Isaïe adressée aux dieux nous rappelle une piquante lettre sur le même sujet, dont l'auteur est inconnu, mais qui, vraisemblablement, appartient à l'époque du fils d'Amos. Le docteur juif, après avoir annoncé aux hommes de sa nation que leurs iniquités seront punies par l'exil à Babylone, les prémunit contre les idoles chaldéennes et se moque spirituellement et avec des traits fort curieux de l'impuissance de ces divinités et de la friponnerie de leurs prêtres.

Les Juifs captifs verront à Babylone des dieux d'or, d'argent et de bois, qu'on porte sur les épaules et que le peuple suit et adore. A ce spectacle, les fidèles Israélites diront en eux-mêmes : « C'est vous, Seigneur, qu'on doit adorer ! La pourpre éclate sur ces dieux, et cependant il faut balayer la poussière qui s'amasse sur leur tête ; l'idole tient en main un sceptre, comme si elle était un juge, et ne peut se venger de ceux qui l'outragent ; elle est armée d'une épée ou d'une hache, et ne peut se défendre ni contre la guerre ni contre les voleurs. Les prêtres tiennent leurs dieux dans des temples fermés avec des serrures et des verrous, comme on tient sous bonne garde ceux qui ont offensé le roi. Les lampes qui brûlent devant les idoles ne servent de rien à leurs yeux, qui n'ont jamais rien vu ; les vers les rongent, et elles ne sentent rien ; la fumée leur noircit le visage ; les chouettes, les chauves-souris et les hirondelles se posent sur leurs têtes et les couvrent d'ordures; quand on les a dérouillées, elles ignorent qu'elles sont plus belles ; quand on les porte sur les épaules, si

elles viennent à tomber, elles ne sont pas capables de se relever; à moins qu'on ne leur rende cet office, elles demeurent à terre : ne vaudrait-il pas autant sacrifier à des morts?

« Les prêtres sont assis dans les temples, tête nue, les cheveux et la barbe rasés, et hurlent devant les dieux comme des ivrognes au sortir d'un repas de funérailles. Ils vendent les offrandes qu'on apporte ou les emploient à leurs usages; ils dépouillent les dieux pour parer leurs femmes et leurs enfants. Pourquoi en serait-il autrement? Ils savent bien que ces dieux ne punissent ni ne récompensent; qu'on les traite bien ou mal, cela est égal. Ces divinités n'ont le pouvoir de faire ni de défaire un roi, ne donnent rien à personne, ne se plaignent de personne, et ne sont pas susceptibles de compassion pour la veuve et pour l'orphelin. Les ouvriers et les orfévres les font, elles ne sont que ce qu'on veut qu'elles soient. Si le feu prend aux temples, les prêtres se sauvent, mais les dieux brûlent, ni plus ni moins que les prêtres de leurs demeures. Un meuble utile, une porte qui met le dedans en sûreté, vaut bien mieux qu'un dieu de cette sorte. Le soleil, la lune, les étoiles, le feu, exécutent les ordres de celui qui les dirige; mais ces dieux sont au-dessous de toutes ces choses; les bêtes sauvages valent mieux, elles se réfugient et se défendent dans leurs cavernes. On ne saurait comparer des divinités pareilles qu'à un épouvantail dans un champ, à un arbre sec dans un jardin. »

C'est ainsi que la philosophie religieuse de Jérusa-

lem versait des flots d'ironie sur le culte des idoles, et plaçait les adorateurs des dieux dans l'alternative de la stupidité ou de la folie.

SUITE DU CHAPITRE PRECEDENT

Voici un bon et saint roi qui, encore une fois, va effacer les traces impures d'un prédécesseur. Josias, dernière gloire de la Jérusalem monarchique, marcha dans les voies de David « sans se détourner à droite ni à gauche[1]. » Il répara le temple avec les libéralités du peuple et mit ses soins à l'embellir. Le livre de la loi, écrit de la main de Moïse, fut trouvé dans le sanctuaire. La découverte de ce trésor sacré, depuis longtemps perdu au milieu des troubles et de la corruption de Jérusalem, était de nature à frapper les esprits, à les ramener vers un passé religieux tant oublié, vers les souvenirs d'une origine toute miraculeuse. La lecture de la loi dans l'écrit même de celui à qui Dieu avait

[1] Les *Rois*. liv. IV, chap. XXII.

apparu dans le buisson ardent saisit le cœur du jeune Josias; elle lui révéla, comme pour la première fois, la beauté, la grandeur, toute l'étendue des préceptes divins; et, s'il déchira ses vêtements, s'il pleura, c'est qu'il comprit dans quel profond abîme son peuple était tombé. La prophétesse Holda annonça que des maux frapperaient Jérusalem, mais que Dieu en épargnerait le spectacle au fidèle Josias.

Le roi, accompagné des prêtres, des prophètes et d'une immense multitude, se rendit au temple, fit lui-même lecture du livre d'alliance, debout dans une tribune élevée, et le peuple jura de se rattacher pour jamais au culte des aïeux. Combien de fois le temple n'avait-il pas retenti de ces serments, et le même abandon se renouvelait toujours! Josias mit à profit ce pieux retour à la vérité pour frapper l'idolâtrie. Le pontife Helcias, successeur d'Eliacin, qui avait guidé son enfance, le seconda dans son œuvre de restauration religieuse. Le roi commanda de jeter hors du temple tous les vases qui avaient servi au culte de Baal et de tous les astres du ciel; il les fit brûler dans la vallée du Cédron, et leur poussière fut portée à Béthel. Les augures établis sur les hauts lieux, dans les villes de Juda, autour de Jérusalem, ceux qui offraient de l'encens au soleil, à la lune, aux douze signes, et à toute la milice céleste, disparurent. L'idole de bois adorée dans le temple fut brûlée aux bords du Cédron. On dispersa ses cendres au milieu des sépultures de ceux qui lui avaient adressé leurs vœux, pour marquer d'une souillure les morts sacriléges.

Le livre des Rois[1] nous parle de petites habitations secrètes pratiquées dans la maison du Seigneur; des femmes tissaient des tentes ou des voiles destinés à couvrir les mystères de débauches qui souillaient le sanctuaire de Jéhovah : la destruction passa sur ces infâmes demeures. La vallée de Tophet, où les flammes purifiaient et quelquefois dévoraient les enfants dans les bras du dieu Moloch, au bruit des tambours et des cymbales, devint un lieu public de sépulture, et nous savons que les Juifs se détournaient toujours des lieux dont les morts prenaient possession. On voyait à la porte du temple des chevaux et des chars consacrés au soleil : Josias fit enlever les chevaux et réduire les chars en cendre. Nul vallon, nulle colline des environs de Jérusalem, nulle cité de Juda et même de Samarie, ne garda ses dieux. Josias parcourait tout le pays et renversait sur son passage les autels impurs. Il démolit et brûla l'autel et le temple élevés à Béthel par Jéroboam. Le sang des prêtres des hauts lieux rougit ces autels; le feu y dévora les ossements des prêtres ensevelis sur la montagne, et c'est ainsi que s'accomplissait tout ce qu'avait prédit, trois siècles et demi auparavant, un prophète de Juda. En traçant ce rapide tableau de l'idolâtrie effacée par Josias, nous aurions pu croire que ce n'était plus du peuple de Jéhovah qu'il s'agissait, et qu'une nation étrangère s'était établie à Jérusalem avec ses divinités de toute espèce, ses aberrations grossières : tant il en coûte de reconnaître que l'intel-

[1] Les *Rois*, liv. IV, ch. XXIII.

ligence humaine, une fois illuminée des clartés de la vérité éternelle, puisse tomber si bas dans les régions de la nuit!

Des familles d'Israël, captives aux bords des fleuves lointains, étaient revenues dans leur pays de Samarie, à la suite des révolutions qui avaient fait changer de maîtres Ninive et Babylone. Les Israélites que le malheur avait ramenés à Dieu suivaient ses préceptes, et de temps en temps venaient à Jérusalem; ils étaient sans roi, et se gouvernaient eux-mêmes d'après la loi sainte; mais la religion réunissait les hommes de Juda et de Samarie. Elle était née en exil, sur la terre d'Assyrie, cette grande femme de la tribu de Siméon, qui défendit d'ouvrir les portes de Béthulie à l'armée d'Holopherne, et qui, belle, courageuse, dévouée, reçut d'en haut la force de frapper du glaive et délivra son pays.

Un ami, un auxiliaire puissant, avait été donné à Josias, c'était le fils d'Helcias, Jérémie d'Anathot, orateur à la vive et sombre éloquence, poëte aux accents tour à tour sublimes et touchants, caractère energique, esprit indomptable contre lequel grondent les révolutions, mais qui marche et marche toujours, parce qu'il est appuyé sur Dieu. Jamais homme ne reçut une plus grande et plus terrible mission que la sienne : avec quelle persévérance, avec quel courage Jérémie l'accomplit jusqu'au bout! Il avait été établi, comme le prophète nous l'apprend lui-même, sur les nations et sur les royaumes, pour arracher et pour détruire, pour perdre et pour dissiper, pour bâtir et pour planter. Avant qu'il eût été formé dans les entrailles maternelles, Dieu

le connaissait ; avant qu'il eût été mis au monde, Dieu l'avait sanctifié et donné en prophète aux nations. « Seigneur Dieu, avait-il dit au début de la route, je ne sais point parler, car je suis un enfant; » et le Seigneur lui avait répondu : « Ne dis point que tu es un enfant, car tu iras partout où je t'enverrai, et tu annonceras tout ce que je t'ordonnerai d'annoncer ; ne crains rien devant la face de tes ennemis, je suis avec toi. » Et le Seigneur touchait de sa main la bouche du jeune Jérémie.

Le mal de l'idolâtrie, entré si avant dans le sein du peuple juif, affligeait le prophète d'Anathot, et allumait son pieux courroux. Le Seigneur disait par sa bouche : « Passez aux îles de Céthim (Chypre et Rhodes), et voyez; allez à Cédar (du côté de Bosra), et voyez. Cherchez des nations qui aient changé leurs dieux, et certes, ces dieux-là n'en sont point ; mais mon peuple a changé sa gloire en idole ; cieux, soyez dans la stupeur; portes d'en haut, soyez dans la désolation. » Le prophète compare le peuple de Dieu à une vigne choisie, qui, changée en vigne étrangère, n'a donné à son maître qu'un vin amer. La fille de Sion répond à son Seigneur qu'elle ne s'est point souillée, qu'elle n'a point suivi Baal ; mais le Seigneur sait bien ce qu'elle a fait, où elle a marché : le coureur le plus léger ne cache point son chemin ; l'onagre du désert, quand le feu du désir la dévore, attire à elle le vent de son amour; elle s'arrête immobile, et ceux qui la poursuivent l'atteignent. De même qu'un larron surpris est couvert de honte, ainsi la confusion saisit la maison d'Israël avec ses rois, ses

princes, ses prêtres et ses prophètes, lorsqu'ils disent au bois : « Vous êtes mon père ; » à la pierre : « Vous m'avez engendré. » Ils ont tourné le dos au Seigneur; au jour de l'affliction, ils lui demanderont de les délivrer; mais, leur sera-t-il répondu, où sont donc les dieux que vous vous êtes faits? Qu'ils se lèvent et qu'ils vous délivrent[1] ! — Combien est terrible la colère du Seigneur s'étendant sur le monde! Le prophète regarde la terre et n'y trouve plus rien; il regarde les cieux, et les cieux n'ont plus de lumière. Il voit les montagnes, et elles sont ébranlées, et le trouble a gagné toutes les collines. Plus d'hommes et plus d'oiseaux. Le Carmel est un désert. Deuil immense! La terre et les cieux en pleurent[2] !

La main de Josias avait brisé les idoles, mais le saint roi n'avait pu les briser dans les âmes; les idoles y demeuraient toujours, et le retour au Dieu unique, au Dieu des ancêtres, n'avait été qu'un mensonge de plus. Le zèle de Jérémie ne se reposait point; son éloquence, qui s'échappait du cœur, remplissait Jérusalem d'exhortations douces, de reproches miséricordieux. Le peuple écoutait cette parole religieuse faite pour remuer les entrailles et pour éclairer les esprits; cette parole qui, parcourant tous les tons de l'âme humaine, passait de l'amour à l'irritation, de l'onction à la menace, qui tantôt gémissait comme le passereau ou rugissait comme le lion, tantôt soupirait comme le vent dans les bois ou mugissait comme la tempête.

[1] Jérémie, chap. II.
[2] Jérémie, chap. IV.

Mais le peuple prêtait l'oreille aux discours du sage d'Anathot sans lui ouvrir son âme. A la fin, cette voix lui devint importune; on murmura, on conspira contre le prophète. « J'ai été, s'écriait-il, comme un doux agneau qu'on mène au sacrifice; je n'ai pas su qu'ils méditaient des projets contre moi, disant : Envoyons du bois dans son pain, arrachons-le de la terre des vivants, et que son nom ne soit plus prononcé. Mais vous, Seigneur Sabaoth, qui jugez avec justice, qui sondez les reins et les cœurs, vengez-moi, car je vous ai exposé ma cause. »

Pendant que Jérémie, le grand homme de cette époque, poursuivait son œuvre avec l'aide de l'esprit divin, Josias mourut après trente et un ans d'un paisible règne : une flèche l'atteignit à la bataille de Maggeddo, livrée contre Néchao II, roi d'Égypte, fils et successeur de Psamméticus I, de la vingt-sixième dynastie. Néchao traversait violemment le royaume de Juda pour aller faire la guerre aux Babyloniens. On emporta à Jérusalem le corps de Josias sur un char, afin de l'ensevelir dans le tombeau de ses pères. Son trépas fut un grand deuil. C'est surtout Jérémie qui pleura le roi. Au milieu des persécutions qui ne le laissaient point en repos, le prophète avait dans Josias un ami, un appui. Il composa sur sa mort des lamentations que les chanteurs et les chanteuses répétaient encore au temps où vivait l'auteur du livre des Paralipomènes[1], et qui ne sont point arrivées jusqu'à nous.

[1] Liv. II des *Paralipomènes*, ch. xxxv.

Josèphe parle aussi de ces chants funèbres ; il les avait vus[1]. Ces élégies auraient eu pour nous le double intérêt de la poésie et de l'histoire, et leur perte est un malheur littéraire. Le génie plaintif de Jérémie fut sans doute merveilleusement inspiré aux funérailles de ce roi qui avait passé comme une image des premiers et glorieux conducteurs des Hébreux, et qui, un moment, avait fait briller les clartés du ciel à travers la nuit d'une honteuse et dernière décadence. La pâque de la dix-huitième année du règne de Josias est célèbre dans les Écritures. Une solennité pareille ne s'était pas rencontrée durant toute la monarchie des Hébreux ; il fallait remonter jusqu'aux jours du prophète Samuel pour trouver à la fête pascale tant de prêtres et de lévites, un peuple aussi nombreux[2]. L'auteur du livre de l'Ecclésiastique, rendant hommage à l'admirable piété de Josias, dit que sa mémoire est comme un parfum, son nom comme un miel dans toute bouche qui le prononce, comme des sons mélodieux dans un festin[3].

Sellum ou Joachaz, le plus jeune des quatre fils de Josias, reçoit l'onction royale. Le roi d'Égypte, Néchao, revenu de son expédition vers l'Euphrate, campé à Rebla, dans la tribu de Nephtali, le mande auprès de lui pour qu'il rende compte de son avénement. Joachaz part de Jérusalem : « Ne pleurez point celui qui est mort (Josias), s'écrie alors Jérémie, mais pleurez celui qui

[1] *Histoire des Juifs*, liv. X, ch. VI.
[2] Livre II des *Paralipomènes*, chap. XXXV.
[3] Livre de l'*Ecclésiastique*, chap. XLIX.

vient de sortir de la ville, parce qu'il n'y reviendra plus et qu'il ne reverra point la terre de sa naissance. » Arrivé à Rebla, Joachaz fut saisi et chargé de fers; on l'emmena en Égypte, où il mourut. Le roi des bords du Nil mit sur le trône de Jérusalem Éliacim, second fils de Josias, et, pour première marque de servitude, il lui ôta son nom et lui imposa celui de Joakim. La terre de Juda fut soumise à un tribut de cent talents d'argent et d'un talent d'or. Le nouveau roi ne recula point devant l'ignominie comme prix d'une couronne.

Mais Jérémie, cette forte citadelle, cette colonne de fer, ce mur d'airain, que les rois ne pouvaient renverser, dominait toujours de la hauteur de sa parole le peuple et le pouvoir de Jérusalem. Il choisit un jour solennel où les populations de Juda remplissaient le temple pour inviter au repentir et frapper les imaginations, en révélant de prochaines calamités, la ruine du temple et de la ville. « Qu'il meure[1] ! » s'écria-t-on de toutes parts. Les princes de Juda, avertis de ce tumulte, montent au temple, et s'asseyent à la Porte-Neuve; les prêtres, les faux prophètes et le peuple, amenant devant eux Jérémie enchaîné, leur disent : « Cet homme est digne de mort. » Resté calme et ferme au milieu des vociférations et des menaces, bravant avec dignité l'orage populaire, Jérémie s'adresse aux princes et à l'immense foule qui l'environne; il répète que le Seigneur l'a envoyé pour prophétiser sur le temple et sur la ville ce qui a déjà été entendu. Le Sci-

[1] Jérémie, chap. xxvi.

gneur révoquera ses terribles arrêts, si les voies et les pensées de ses enfants redeviennent bonnes et pures. « Me voilà entre vos mains, ajoute le prophète, faites de moi ce qui vous semblera bon et juste; mais sachez bien que, si vous me tuez, vous ferez retomber mon sang innocent sur vous, sur Jérusalem et sur ses habitants. »

Cette fière attitude, digne d'un envoyé de Jéhovah, touche les princes et change les dispositions du peuple, qui dit aux prêtres et aux faux prophètes : « Cet homme ne mérite point la mort, parce qu'il nous a parlé au nom du Seigneur notre Dieu. » Des vieillards se lèvent et rappellent à la multitude que, durant les jours d'Ézéchias, Michée prophétisa les mêmes malheurs; il avait annoncé que Sion serait labourée comme un champ, qu'un jour il ne resterait plus de Jérusalem qu'un monceau de pierres, et que des bois couvriraient la montagne de la maison du Seigneur : et pourtant le roi Ézéchias et le peuple ne firent point mourir le prophète Michée! on les vit au contraire se prosterner devant la face du Seigneur. — Les vieillards demandent donc qu'un grand crime ne soit point commis. Leur grave autorité apaise les fureurs. Il fallut toutefois qu'un officier prît le prophète sous sa garde, pour qu'il sortît sain et sauf de cette tempête.

Jérémie était le plus important personnage de ce temps; son éloquence lui soumettait le peuple; il avait des amis, un parti; on ne pouvait pas, sans péril, mettre la main sur lui; mais on eut bon marché du prophète Urie, que sa fuite en Égypte ne sauva point,

que Joakim tua lui-même, et dont le corps fut jeté parmi les sépultures de la vile populace. Avec quelle audace Jérémie s'adresse à ce prince qui met sa gloire à tuer les prophètes! Ce n'est pas de loin qu'il lui parle; il va le trouver dans son palais, et lui prédit un trépas sans deuil; il lui promet la sépulture que l'on donne à l'âne, et lui fait voir son cadavre, traîné hors des portes de Jérusalem et servant de pâture aux bêtes et aux oiseaux. Joakim, étouffant sa rage, écoute en silence l'horrible prophétie; il se contente de renvoyer Jérémie comme un insensé. L'impunité nous donne ici la mesure de toute la puissance de l'homme d'Anathot.

Dans la troisième année de son règne, Joakim voit arriver à Jérusalem Nabuchodonosor II, qui s'empare des trésors du temple, charge de fers le faible roi et l'emmène avec lui à Babylone. C'était le second roi de Juda qui allait prendre ce chemin de l'exil par où devait passer tout un peuple. Après trois ans de captivité, il est permis à Joakim de revenir à Jérusalem, à condition qu'il se séparera de l'Égypte et qu'il sera tributaire du roi de Babylone.

Durant l'absence de Joakim, Jérémie, s'expliquant solennellement avec les habitants de Jérusalem et les hommes de Juda, avait fait entendre comme le jugement dernier d'une nation rebelle et corrompue, et leur avait retracé les décrets divins dans toute leur terreur. Le prophète disait que, depuis la treizième année du règne de Josias, savoir, depuis vingt-trois ans, il annonçait la volonté d'en haut, qu'il se levait la nuit pour parler, et que les oreilles se fermaient à ses

discours. Le Seigneur des armées a prononcé ses arrêts : il enverra et lancera sur cette terre et sur toutes les nations qui environnent Jérusalem tous les peuples de l'aquilon et Nabuchodonosor, son serviteur; les habitants de cette terre périront; ils seront l'étonnement et la fable de l'univers. On n'y entendra plus la voix du plaisir, la voix de l'allégresse, la voix de l'époux, la voix de l'épouse, le bruit de la meule du moulin tournée par les jeunes filles; on n'y verra plus la lampe des festins. Cette contrée ne sera plus qu'un désért, et ces nations seront esclaves PENDANT SOIXANTE-DIX ANS. Ce terme passé, le Seigneur visitera aussi le roi de Babylone et son peuple; sa colère tombera sur la terre des Chaldéens, qui fera place à une solitude éternelle. Jérémie a reçu du Dieu d'Israël le calice du vin de sa fureur.

« J'ai présenté ce calice à Jérusalem, dit le prophète, aux villes de Juda, à ses rois, à ses princes, pour les rendre un sujet de risée et de malédiction. J'ai présenté ce calice à Pharaon, roi d'Égypte, à ses serviteurs, à ses princes, à tout son peuple, à tous les rois de la terre d'Ausitis (dans l'Idumée), à tous les rois de la terre des Philistins, à Ascalon, à Gaza, à Acra, à ce qui reste d'Azot, à l'Idumée, à Moab, aux fils d'Ammon, à tous les rois de Tyr et de Sidon, aux rois des îles de la mer, à Dedan, à Thema, à Buz (trois villes situées aux limites occidentales de l'Arabie), à tous ceux qui ont les cheveux rasés en couronne, à tous les rois d'Arabie, à tous les rois d'Occident qui habitent dans le désert, à tous les rois de Zambri, d'Élam, des Mèdes,

à tous les rois de l'aquilon qui sont près ou loin, à chacun contre son propre frère, à tous les royaumes qui couvrent la face de la terre; et le roi de Sesach (Babylone) boira après eux.

« Et tu leur diras, ajoute le Seigneur à son prophète, tu leur diras : Buvez, enivrez-vous et vomissez; tombez et ne vous relevez point devant la face des glaives que j'enverrai au milieu de vous. Et, s'ils ne veulent point boire au calice que tu leur présenteras, dis-leur : Voici ce que dit le Dieu des armées : Vous boirez (*bibentes bibetis*). Voilà que je vais commencer à détruire dans la ville où mon nom a été invoqué, et vous seriez épargnés! vous ne le serez point, car j'appelle le glaive sur tous les habitants de cette terre... Hurlez, pasteurs, criez; couvrez-vous de cendres, chefs du troupeau, parce qu'ils sont accomplis les jours où vous périrez; vous tomberez comme des vases précieux qu'on brise[1]... »

On frissonne à l'ardente expression de ce courroux divin, et les Juifs de Jérusalem écoutaient ces discours sans épouvante! Sous leurs pas déjà tremblait la terre; autour d'eux sifflait le vent de la destruction, et le peuple de Juda touchait à ses désastres sans les voir. Mais Nabuchodonosor, le fléau de Dieu, s'avance.

Il y avait alors une sorte de tribu ou de secte d'Israélites appelés Réchabites, du nom de Réchab, dont ils étaient descendants; celui-ci vivait sous le règne de Jéhu. Les Réchabites ne buvaient que de l'eau, ne pos-

[1] Jérémie, chap xxv.

sédaient aucune terre, ne se bâtissaient aucune demeure de pierre : ils habitaient sous des tentes, s'en allant de vallée en vallée dans les pays de Samarie et de Juda. A l'approche des troupes babyloniennes, les Réchabites étaient venus chercher un abri dans les murailles de Jérusalem. Jérémie, de la part du Seigneur, alla les trouver, les conduisit au temple dans une des chambres du trésor, et leur offrit du vin à boire. A la vue des vases et des coupes pleines de vin que leur présentait le prophète, les Réchabites refusèrent de boire, parce que leur père Jonadab, fils de Réchab, leur avait interdit le vin, en même temps qu'il leur avait prescrit de vivre sous la tente et de passer sur la terre en voyageurs. Alors le Seigneur se plaignit d'avoir des enfants moins soumis que ne l'étaient les Réchabites aux commandements de leur père ; il confirma les arrêts prononcés contre Jérusalem et le royaume de Juda, et promit son appui aux hommes de la race de Jonadab, fils de Réchab.

On était à la fin de la quatrième année du règne de Joakim. Le moment approchait où le roi de Babylone devait recevoir son tribut. Les chefs de Jérusalem avaient déclaré Jérémie un séditieux ; l'entrée du temple lui avait été interdite. Condamné à se taire et à rester enfermé dans sa demeure, il fit venir Baruch, fils de Nérias, lui dicta tous les discours qui lui avaient été inspirés, et l'envoya à sa place parler au peuple. Ce soin dont Jérémie chargeait Baruch était périlleux ; le fils de Nérias craignait de lire dans le temple les dis cours du prophète : « Malheureux que je suis, disait-il,

une douleur a été ajoutée à ma douleur; j'ai gémi et n'ai point trouvé de repos! » Il fallut que le Seigneur lui-même le rassurât par la bouche de Jérémie.

C'est en un jour de jeûne que Baruch avait ordre de lire dans le temple. La cinquième année du règne de Joakim fut marquée par un jeûne qui réunit une multitude de Juifs dans la maison du Seigneur. Baruch s'établit au milieu d'une salle, voisine de la Porte-Neuve, et la foule écoutait sa lecture. Les princes, avertis, voulurent à leur tour l'entendre; conduit au palais, le fils de Nérias recommença les discours qu'il avait écrits sous la dictée du prophète. Après avoir tout entendu, les princes se regardèrent les uns les autres; ils demandèrent à Baruch d'où venaient ces grandes paroles : « Toutes ces choses, répondit-il, ont découlé de la bouche de Jérémie avec autant de facilité que s'il les eût lues dans un livre, et moi j'écrivais à mesure. » Il fut convenu qu'on ferait entendre au roi ce livre, et les princes conseillèrent à Baruch d'aller se cacher avec Jérémie et de ne révéler à personne l'endroit où tous les deux seraient retirés. Joakim était dans son palais d'hiver, ayant auprès de lui un petit foyer de charbon allumé. On commença la formidable lecture; après trois ou quatre pages, le roi, furieux, déchira le livre avec le canif d'un scribe, et le jeta au feu, où il fut réduit en cendres : pauvre vengeance! Comme si en détruisant le parchemin ou le papier on détruisait la parole! Comme si en brûlant le livre on brûlait la vérité! Les Écritures saintes, voulant nous apprendre le peu d'effet religieux produit par la lecture des discours

du prophète, disent que le roi et ses serviteurs ne furent point saisis d'effroi, et qu'ils ne déchirèrent point leurs vêtements. Trois de ceux qui étaient présents engageaient le roi à ne pas brûler le livre; il ne les écouta point. Joakim fit chercher Jérémie et Baruch; mais, selon l'expression de l'Écriture, le Seigneur les avait cachés tous les deux.

Un autre livre, pareil au premier, fut dicté à Baruch par le prophète; Jérémie ajoutait dans celui-là qu'aucun fils de Joakim ne monterait sur le trône de David, et que son cadavre, jeté aux champs, serait exposé aux ardeurs du soleil et au froid des nuits. Des révélations nouvelles y trouvèrent leur place. Jérémie était de ceux à qui les persécutions donnent une brûlante énergie et qui grandissent dans la lutte contre les potentats criminels.

Les catastrophes vont se presser sous notre plume. Joakim, qui a tenté de s'affranchir du tribut, est broyé par Nabuchodonosor comme un grain de blé sous la meule. Le monarque étranger entre à Jérusalem pour la seconde fois; il emmène avec lui trois mille des principaux du royaume de Juda. Quelques auteurs font dater de cette époque les soixante-dix ans de la captivité de Babylone; Bossuet les fait commencer à la première prise de Jérusalem, dans la quatrième année du règne de Joakim. Il y a dans les deux opinions une différence de cinq ans. Jochin ou Jéchonias succède à son père, dont le corps n'a d'autre sépulture que celle qui lui avait été annoncée. Quel héritage qu'un tel royaume! La royauté de Jéchonias, c'est l'exil, ce sont

de vastes funérailles. Avant qu'il se fût assis sur ce débris de trône, débris flottant au milieu du naufrage de la monarchie de David, on savait le sort de Jéchonias; le Seigneur avait dit : « Si Jéchonias était à ma main droite comme un anneau, je l'en arracherais. » La proscription et la mort étaient promises à lui et à sa mère. Jéchonias n'était qu'un vase d'argile, et, de plus, un vase brisé.

Les prophétiques menaces dont le temple avait si souvent retenti s'accomplissent avec une épouvantable vérité. Nabuchodonosor entre pour la troisième fois dans Jérusalem; les supplications et les larmes de Jéchonias, de sa famille et de sa cour, ne l'ont point arrêté. On n'arrête pas l'aquilon déchaîné sur les arbres de la montagne pour les déraciner ou les briser. L'inflexible Assyrien se fait apporter tous les trésors que renferme Jérusalem; il emmène à Babylone le roi, les princes, les juges, les guerriers, tous les habitants, excepté les pauvres. Quel spectacle que celui d'un peuple arraché à ses foyers, à sa vie, à son pays, poussé comme un troupeau sous le bâton de fer d'un pasteur terrible, et condamné à traîner au loin des jours de servitude! Que de tristesse, de gémissements et de larmes, quand il faut dire un sombre adieu aux murs, aux montagnes et aux vallons qui vous tiennent tant aux entrailles, où se mêlent tant de souvenirs! Le désordre des esprits et des mœurs nous explique ce désastre du royaume de Juda, mais il ne nous défend point de nous attendrir sur les vaincus. Ézéchiel et Mardochée faisaient partie de cette longue caravane de

proscrits; en commençant ses prophéties, Ézéchiel nous apprend qu'il se trouvait parmi les captifs du fleuve Chobar ou de l'Euphrate lorsque les cieux s'ouvrirent pour lui et qu'il eut des visions divines. Il rencontra aux bords du fleuve étranger Daniel, retenu en otage depuis la première expédition de Nabuchodonosor contre le père de Jéchonias. Ainsi des hommes, éclairés des rayons du ciel, grands par leur génie et leur caractère, partagent le destin des exilés de Judée; ils seront leur flambeau, et leur parleront de Dieu et d'espérance.

CHAPITRE XIII

Mission mystérieuse de Nabuchodonosor. — Désespoir de Jérémie. — Résistance et chute de Sédécias. — Jérémie, resté sur les débris de Jérusalem; ses lamentations, sa mort. — Voyage de Baruch à Babylone. — Ézéchiel. — Daniel — Fin de la captivité des Juifs

(598-536 avant J. C.)

En partant de Jérusalem, le vainqueur y avait laissé, à la tête des misérables restes de la population juive, le dernier des fils de Josias, Mathanias, dont il avait changé le nom en celui de Sédécias, qui veut dire : justice de Dieu. L'Écriture nous montre Sédécias faisant le mal devant le Seigneur, et les pauvres débris qu'il gouvernait ne suivant d'autre loi que celle de l'iniquité. Jérémie[1] était demeuré à Jérusalem pour en être la lumière et le gardien; il s'épuisait en stériles efforts au milieu des misères dont il était le triste témoin. Une troupe de Juifs avait pris le chemin de l'Égypte à l'ap-

[1] Chapitre XXIV.

proche de Nabuchodonosor; par là ils échappaient à l'esclavage et pouvaient adorer à leur aise les idoles contre lesquelles tonnaient les prophètes de Jérusalem.

Il y a, dans la mission de Nabuchodonosor, quelque chose d'inconnu à l'antiquité grecque et romaine, et qui nous saisit par son formidable caractère. Le roi de Babylone est dans la main de Dieu comme un tonnerre; il est sa justice, son glaive, et le monde doit fléchir devant lui. Les calamités qui marquent ses pas sont une expiation, et l'expiation est une nécessité sacrée dans le monde moral. Les flots de sang versé sur l'autel des holocaustes avaient été la révélation figurative de ce dogme qu'on retrouve au fond de toutes les idées, de toutes les croyances humaine. Du moment que la pieuse immolation des animaux dans le temple n'expiait plus les crimes du peuple de Jéhovah, il fallait que le peuple lui-même fût en quelque sorte offert en holocauste, et il arriva que Nabuchodonosor devint comme un grand et nouveau sacrificateur que Dieu avait chargé de ses vengeances.

Lorsque Sédécias, voulant résister à l'envahissement babylonien, organise une ligue avec les rois ses voisins, Jérémie, l'homme des décrets divins, avertit et menace. Il met des chaînes à son cou et en envoie de pareilles aux rois d'Idumée, de Moab, d'Ammon, de Tyr et de Sidon, disposés à se réunir aux efforts de Sédécias; il leur fait dire que Dieu a créé la terre, les hommes et les animaux, et qu'il donne la terre à qui il lui plaît, qu'il l'a donnée à Nabuchodonosor ainsi qu'à son fils et à son petit-fils, jusqu'à ce qu'il dis-

pose de ce prince et de son empire. Le Seigneur enverra le glaive, la peste et la famine aux nations qui ne se soumettront point au roi de Babylone. Ces princes, à qui Jérémie offre des chaînes, ne doivent pas écouter leurs prophètes, leurs devins, leurs rêveurs, leurs augures et leurs magiciens; le Seigneur brisera ceux qui résisteront à Nabuchodonosor, mais il relèvera ceux qui courberont la tête sous son joug. Ainsi donc la soumission à Nabuchodonosor est comme une soumission aux décrets du ciel, et se révolter contre lui, c'est se révolter contre la main de Dieu. Quelle effrayante manière de comprendre l'œuvre des conquérants!

Une ambassade de Sédécias va porter des hommages au roi de Babylone pour mieux couvrir les pensées de rébellion; Jérémie confie à l'un des envoyés du roi une lettre adressée au peuple captif; le prophète engageait ses frères de l'exil à se résigner à leur sort, à former des vœux pour la prospérité des Assyriens, à se marier et à multiplier; il leur annonçait que, les soixante-dix ans expirés, le Seigneur les visiterait dans sa miséricorde. Quelque temps après, Sédécias fit lui-même un voyage à Babylone; Saraïas, frère de Baruch, qui avait l'emploi de chef des chantres et des musiciens, était de la suite du roi de Jérusalem; Jérémie le chargea d'un livre dans lequel il prophétisait la destruction de l'empire babylonien. Saraïas reçut l'ordre de lire et de relire ce livre au peuple juif proscrit, puis de l'attacher à une pierre et de le jeter dans l'Euphrate; ce livre, lié à une pierre et tombant au fond

du fleuve, était une image de l'empire de Babylone qui devait être englouti; mais il est probable aussi que le prophète voulait dérober aux regards des maîtres assyriens un livre où il avait écrit leur future ruine.

En l'absence de Sédécias, la courageuse parole de Jérémie retentissait dans les vallées de Tophet et de Géhennon. Un faux prophète osa le frapper, et, soutenu par un parti d'hommes pervers, le faire emprisonner; dès le lendemain, on lui rendit sa liberté, parce qu'on craignait le peuple, sur qui Jérémie exerçait une puissante action. Mais le dégoût, l'ennui, le désespoir, venaient de temps en temps le saisir; il sentait cet abattement qui atteint parfois les plus grandes âmes. « Seigneur, ne m'avez-vous pas trompé? disait-il dans sa mélancolie; vous avez été le plus fort et vous avez triomphé; j'ai été un objet de risée pendant le jour, et tous m'ont insulté. Il y a bien longtemps que je parle, que je reproche l'iniquité, et que j'annonce la dévastation. La parole du Seigneur est devenue pour moi une cause d'opprobre et de moquerie. Et j'ai dit : Je ne me souviendrai plus du Seigneur, je ne parlerai plus en son nom; un feu dévorant s'est allumé dans mon cœur, il brûle mes os; j'ai succombé, ne pouvant plus soutenir le poids qui m'accable. J'ai entendu autour de moi des outrages et des menaces. » La plainte de Jérémie s'élève ensuite jusqu'à l'imprécation; il maudit le jour où il est né, l'homme qui a annoncé sa naissance à son père, l'homme qui ne l'a pas tué dans le sein de sa mère, pour que sa mère devînt

son sépulcre! Fallait-il qu'il arrivât à la vie pour la peine et la douleur?

Dans la cinquième année de la captivité, Ézéchiel avait prophétisé la ruine de Jérusalem; il avait tracé sur une brique une image de la ville avec l'appareil d'un siége dirigé contre elle; il voyait les habitants manger le pain au poids et dans la frayeur, boire l'eau par mesure et dans les angoisses. « Une affliction vient, une autre affliction arrive, disait le prophète; la fin vient, la fin vient; elle s'avance contre nous; la voilà qui vient. » Dans une de ses visions, Ézéchiel fut transporté à Jérusalem par l'esprit de Dieu; il vit le temple rempli d'abominations; la prochaine dévastation de la cité passait devant son génie sous des figures et des emblèmes. Le peuple de Juda recherchait l'alliance du roi d'Égypte et ne supportait qu'en frémissant le joug du roi de Babylone. Ézéchiel, pour détourner de cette alliance la nation captive, composa la poétique parabole des deux aigles et de la vigne. Un aigle, avec de grandes ailes, un long corps, des plumes de couleurs variées, s'était abattu sur le Liban et avait emporté la moelle d'un cèdre; une graine qu'il avait confiée à la terre était devenue une vigne dont les branches se tournaient vers lui : ce premier aigle représentait Nabuchodonosor, et la vigne, le peuple israélite établi dans le royaume babylonien. Il parut un grand aigle déployant aussi de grandes ailes et montrant un riche plumage, et la vigne étendit bientôt ses branches et ses racines vers lui comme pour implorer des eaux fécondes : ce second aigle désignait le

roi d'Égypte. Le prophète ajoutait que la vigne ne pouvait manquer de périr.

Sédécias, décidé à refuser le tribut, s'assure le secours de l'Égypte, réunit à Jérusalem tout ce que son malheureux royaume renferme d'hommes en état de combattre, et attend dans ses murs la puissance du dévastateur babylonien. Ni lui ni les braves qui lui restent ne s'épouvantent des misères et des périls d'un siége; ils savent que le triomphe d'un ennemi dont ils auraient bravé les forces serait mille fois plus terrible : leur détermination n'en est point ébranlée.

Nabuchodonosor arrive; il enferme la place dans des retranchements. C'est surtout par le côté septentrional qu'il dut l'attaquer. Ce côté, qui offre un terrain plat, est le plus favorable pour dresser et faire mouvoir des machines. Au bruit de la marche des troupes égyptiennes, commandées par le pharaon Apriès, de la vingt-sixième dynastie, le roi des bords du Tigre interrompt le siége et va les mettre en pièces. Sédécias, réduit à ses propres ressources, aux seules inspirations de son courage et du courage des siens, ne renonce point à la lutte. La rude opiniâtreté du caractère juif se montra pour la première fois dans cette difficile résistance.

Jérémie, qui avait lu dans l'avenir, ne voyait d'autre moyen que la reddition pour sauver la ville et le temple : il prêchait au peuple et aux combattants la soumission. Quelques centaines de familles se présentent au camp des Assyriens, mais le roi veut se dé-

fendre jusqu'au bout. Deux influences politiques se partageaient Jérusalem : celle de Sédécias et celle de Jérémie. Il fallut de la part du roi une remarquable énergie pour entretenir l'ardeur de la masse des habitants et les dérober à l'opinion du prophète. Nous ajouterons que, s'il eût été un méchant prince, il aurait commencé par se débarrasser de Jérémie, dont la persévérante opposition entravait la défense de la place. Lorsque les principaux et les plus intrépides du peuple, lassés des discours du sage d'Anathot, l'emprisonnèrent comme un séditieux, comme un ami de l'étranger, comme un homme vendu à Nabuchodonosor, Sédécias aurait voulu lui rendre la liberté; et, lorsque Jérémie fut sauvé de ce puits sans eau et plein de boue au fond duquel on devait le laisser mourir, le libérateur obéissait sans doute à quelque ordre secret du roi.

Les écrivains sacrés qui regardaient la résistance au roi de Babylone comme une sorte de rébellion contre Dieu ont passé sous silence l'héroïsme de ce peuple subissant les longues privations, les longs assauts, les longs tourments de la faim, pour défendre ce qui était la patrie. L'histoire ne pouvait ici les imiter, elle avait à parler avec respect de cette forte lutte soutenue pendant trente mois. Sédécias, dernier roi de la monarchie des Hébreux, ne fut point fidèle à la loi religieuse, mais il eut de la vigueur et de la bravoure, et le trône de David et de Salomon ne s'écroula point sans honneur.

Détournons nos regards des scènes qui ensanglan-

tent la victoire des Babyloniens, et de cette impitoyable vengeance qui n'épargne ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards. Après qu'il a vu ses fils égorgés, on crève les yeux à Sédécias, qu'on envoie prisonnier à Babylone.

Ainsi finissait cette royauté de cinq siècles. Des ruisseaux de sang baignèrent les débris du temple magnifique qui, pendant plus de quatre siècles et demi, avait retenti de prières, les débris de ce palais où vingt et un rois avaient passé.

Les dépouilles de la cité dévastée et une troupe de Juifs du parti de Nabuchodonosor furent transportées dans les contrées d'Assyrie. On laissa au pays de Jérusalem des laboureurs et des vignerons chargés de la culture des terres au profit du vainqueur; ils eurent pour gouverneur un homme de leur nation placé sous l'autorité babylonienne. Jérémie, que l'ennemi avait respecté, obtint de rester avec son disciple Baruch dans cette pauvre Judée, où la destruction venait d'imprimer une si profonde trace. Quelques mois avant l'effroyable chute de Jérusalem, il avait fait enlever du temple l'arche d'alliance, l'autel des holocaustes et le feu sacré, et les avait fait porter dans une caverne hors de la ville; nous pensons que cette caverne est ce qu'on appelle aujourd'hui le Tombeau de la Vierge, au pied du mont des Olives. Après le départ de Nabuchodonosor, le prophète, suivi de quelques Juifs fidèles, se rendit au souterrain, chargea ses compagnons de l'arche et de l'autel, les mena au delà du Jourdain, et cacha ce double trésor dans une grotte de la montagne

de Nébo. Ces restes vénérables du culte d'une nation frappée, ces deux monuments de la religion de Jéhovah, portés avec mystère dans la contrée où s'était achevée la mission de Moïse, ces images de la proscription des Hébreux rencontrant le souvenir de leur première grandeur morale et politique, frappent vivement l'esprit. Jérémie avait laissé le feu sacré dans le souterrain de Gethsémani ; ce feu ne devait pas mourir dans le pays de Juda; celui dont la parole demeure éternellement avait fait des promesses impérissables à la grande race israélite.

Représentons-nous Jérémie parcourant les ruines de cette Jérusalem qui, tant de fois, avait entendu ses avertissements inutiles. La demeure divine où la multitude s'était souvent rassemblée autour du prophète, la demeure royale où son audace inspirée avait fait trembler les mauvais princes, les tours et les murs dans lesquels les rois plaçaient leur confiance, n'offraient plus que des monceaux de pierres et de décombres. Un peuple, dont les chariots étaient plus rapides que l'ouragan, dont les coursiers étaient plus prompts que les aigles, avait entouré Jérusalem comme un champ, et la destruction était tombée sur les sacrées montagnes. Jérémie soupira sur les débris. Les Lamentations sont les poétiques larmes qui coulèrent alors des yeux du prophète. Combien ces plaintes sont tristes! comme elles sont touchantes! Jérémie est bien le poëte des grandes douleurs.

Aux jours de la sainte semaine, quand les splendeurs du culte ont fait place aux images austères, et

qu'autour de l'autel chrétien les anges invisibles penchent la tête et pleurent, on écoute avec recueillement les belles et graves lamentations. Au bruit de ce chant, l'imagination prend son vol du côté de Jérusalem, et se promène parmi les ruines de la cité qui faisait la joie de toute la terre. Je n'oublierai jamais l'impression profonde que produisaient en moi les Lamentations de Jérémie, chantées à Jérusalem, en face du divin tombeau, par les religieux franciscains. Je n'étais pas loin de la grotte de Jérémie, et la ville de Jérusalem, au milieu de laquelle je me trouvais, était misérable et soumise au tribut, comme au temps où pleurait le prophète. Il me semblait entendre la voix de Jérémie lui-même gémir à mon oreille; le passé d'Israël sortait de la tombe et m'apparaissait avec tous ses malheurs.

Jérusalem n'avait pas même un peu de paix après sa dévastation. Les Hébreux de Sichem, de Silo et de Samarie, qui, la barbe coupée et les vêtements déchirés, étaient venus offrir de l'encens et des présents sur les débris du temple, sont massacrés. Johannan, ancien officier de Sédécias, réunit tous les Juifs qui restaient à Jérusalem et dans le pays, et les conduit en Égypte, malgré les sévères remontrances de Jérémie. Ce grand homme fut contraint de s'en aller du côté des bords du Nil; son disciple l'accompagnait. Ses prophéties contre les Juifs d'Égypte, accomplies avec une désastreuse vérité, furent les dernières inspirations de l'homme d'Anathot. C'est au pays des Pharaons qu'il mourut. Il est à regretter que Baruch ne nous ait rien appris sur la fin de son maître, sur la manière dont

il quitta ce monde, sur le lieu de sa sépulture. Après avoir si longtemps exposé sa tête aux orages de la place publique, aux tempêtes des passions populaires, Jérémie périt-il de la main des Juifs d'Égypte qu'il importunait par ses discours? Quelques auteurs l'ont pensé, mais un mystère a couvert pour nous sa mort et sa tombe, et peut-être les os du prophète se sont mêlés au sable du désert qui bat le pied des pyramides.

Nabuchodonosor, dans un dernier passage en Syrie, avait achevé ses œuvres de ruine et de mort; il soumet, dépouille ou emmène les peuples qu'il rencontre; il est chargé de l'accomplissement des prophéties d'Isaïe et d'Ézéchiel qui annonçaient le renversement de Damas et de Tyr; les restes des Syriens périssent comme la gloire des enfants d'Israël; Damas cesse d'être une ville et n'est plus qu'un monceau de pierres; les vaisseaux de la mer peuvent crier et hurler, parce que cette ville de Tyr, nourrie par les moissons de l'Égypte, et qui était le comptoir des nations, est tombée; la cité qui se vantait de son antiquité a vu ses enfants s'en aller à pied bien loin dans les terres étrangères; cette place, dont les marchands étaient des princes, dont les trafiquants étaient des hommes illustres, a été frappée par l'humiliation des superbes; le Seigneur a étendu sa main sur la mer, il a ébranlé les royaumes[1].

Durant la captivité de Babylone, des Juifs de tous les coins de la Judée et de Samarie se réunissaient au mi-

[1] *Prophétie* d'Isaïe, chap. XXIII.

lieu des ruines de Jérusalem. Baruch, revenu parmi ses frères des bords du Cédron, après avoir reçu le dernier soupir de Jérémie, les consolait et les instruisait. Il fut envoyé auprès de Nabuchodonosor, comme ambassadeur des misères de Jérusalem, pour obtenir la restitution des vases d'argent du temple détruit. Une lettre, rédigée par Baruch lui-même, retraçant les maux de Sion, fit fondre en larmes les captifs de l'Euphrate et du Tigre. Il rapporta les vases, le produit d'une généreuse collecte faite parmi les exilés, et une réponse, qui forme les cinq premiers chapitres du livre de Baruch : pénitence, résignation, espoir d'un avenir meilleur, tels sont les caractères de cet écrit, qui, dans la suite, était lu sur les ruines du temple aux jours des grandes solennités.

Le plan de notre travail ne nous permet point de retracer l'histoire des Juifs dans leur exil lointain, suspendant leurs lyres muettes aux saules des fleuves étrangers; mais, au nombre des consolateurs des tribus captives, il en est un, Ézéchiel, dont nous avons déjà parlé, et devant qui pourtant notre esprit veut s'arrêter encore. De tous les écrivains hébreux, Ézéchiel est celui qui emploie le plus souvent le style figuré. Son ton, sa marche, son allure, révèlent à tout moment l'inspiration. Si le sacré caractère d'un prophète du Seigneur n'interdisait point ici toute comparaison profane, nous dirions qu'il est haletant comme la sibylle, avec la poitrine gonflée, les yeux enflammés, le visage changeant de couleur : la majesté de Dieu pèse sur lui. Lorsqu'il a parlé de la chute du peuple hébreu

et de la vie nouvelle qui lui est réservée dans les trésors de la miséricorde du Seigneur, il étale aux yeux la scène la plus dramatique, la plus extraordinaire que l'imagination ait jamais conçue; voici le prophète au milieu d'un champ couvert de squelettes humains :

« Fils de l'homme, lui dit le Seigneur, crois-tu que ces ossements soient vivants? — Seigneur, mon Dieu, répond Ézéchiel, vous le savez. » Le Seigneur lui ordonne de parler à ces ossements et de leur dire : Ossements arides, écoutez la parole du Seigneur : « Je vais vous animer de mon souffle et vous vivrez; je ferai naître la chair sur votre surface desséchée; j'y étendrai des nerfs, j'y étendrai une peau nouvelle et vous vivrez; et vous saurez que je suis le Seigneur Tout-Puissant. » Le prophète a parlé aux ossements comme le Seigneur le lui avait commandé, et, au moment où il a élevé la voix, il s'est fait un bruit et un mouvement subits; les ossements se sont approchés entre eux, chacun à la place qu'il doit occuper. Ézéchiel regarde et voit s'étendre sur les ossements la chair, les nerfs et une peau nouvelle, mais l'esprit de vie ne les animait pas. « Fils de l'homme, parle à l'esprit, » dit le Seigneur au prophète. Et l'ordre divin fait sortir le souffle de l'esprit des quatre coins du monde; il anime les morts, et les morts revivent; se dressant sur leurs pieds, ils forment une armée immense. Le Seigneur explique au prophète que tous ces ossements représentent la maison d'Israël; ses enfants disent : Nos os se sont desséchés, et tout notre espoir est évanoui. Eh bien, le prophète est chargé de leur annoncer que le Seigneur ouvrira leurs

tombeaux; qu'il les appellera du fond de leurs sépulcres, et qu'il les ramènera sur la terre d'Israël, dans le pays de leurs pères.

A ce récit, où le prophète nous montre, dans une poésie surhumaine, la résurrection politique de la nation des Hébreux, l'intelligence est saisie, la langue reste muette; on sent, on voit les sépulcres vides; on entend le bruit des os qui s'agitent, s'entrechoquent et se redressent vivants sous le souffle de l'Éternel.

L'historien de Jérusalem ne saurait passer sous silence un chant d'Ézéchiel [1] qui raconte le destin de la cité sous les traits d'une femme née dans la poussière, parvenue au trône, précipitée dans le malheur en expiation de ses désordres, et retrouvant ensuite le pardon.

« Votre souche et votre génération, dit le Seigneur à Jérusalem, viennent de la terre de Chanaan, votre père était Amorrhéen, et, votre mère Céthéenne; lorsque vous vîntes au monde, on ne vous lava point dans une eau salutaire, on ne vous purifia point avec du sel, on ne vous enveloppa point dans des langes, aucun regard n'eut pitié de vous, et, le jour de votre naissance, vous fûtes jetée sur la terre nue comme un objet de mépris. Et, passant auprès de vous, je vous vis foulée dans votre propre sang, et je vous dis : Vivez, vivez, quoique couverte de votre sang. Je vous fis croître alors comme l'herbe des champs; vous grandîtes, vous entrâtes dans l'âge et vous devîntes une

[1] Chap. XVI.

femme... Je vis que votre temps était arrivé, et que vous étiez dans l'âge d'être aimée. J'étendis sur vous mon vêtement, et je couvris votre ignominie, et je jurai de vous aimer. J'entrai dans une alliance avec vous, et vous fûtes à moi. Je vous lavai avec de l'eau; je vous purifiai de vos souillures, et je répandis de l'huile de parfum sur vous. Je vous revêtis de robes brodées et je vous chaussai richement, je vous parai de ce qu'il y avait de plus magnifique. Je passai à vos mains des bracelets, et un collier autour de votre cou; je vous donnai une parure pour votre front, des anneaux pour vos oreilles, et je posai sur votre tête une couronne de beauté. Vous fûtes couverte d'or et d'argent, vêtue de lin et de robes de plusieurs couleurs; vous eûtes pour nourriture le pain du froment le plus pur, le miel et l'huile; vous devîntes accomplie et vous montâtes au rang de reine. Votre éclat et vos charmes rendirent votre nom célèbre parmi les nations, et vous étiez parfaite par la beauté que j'avais mise en vous. »

Rien ne manque à cette peinture; elle abonde en traits de mœurs de la vie des anciens temps, en précieux détails sur la jeune fille des premiers âges du monde. Voilà l'amie du Seigneur entourée de gloire, belle entre toutes les femmes, et digne du maître qui l'avait prise dans la poudre pour l'élever jusqu'à lui. Mais bientôt Jérusalem, jeune infidèle, quitte son époux pour chercher des étrangers; elle se livre aux enfants de l'Égypte qui ont de grands corps, et aux enfants des Assyriens; femme adultère, elle sera frappée avec des pierres; ses ennemis la perceront de leurs épées et

embraseront son palais. Après que Jérusalem aura expié la violation de ses serments, le Seigneur se ressouviendra de son alliance faite avec elle au jour de sa jeunesse, et contractera une alliance nouvelle qui durera éternellement. Nous avons supprimé, dans le récit d'Ézéchiel, des expressions, des images, des détails, que notre langue ne souffrirait point : il est à remarquer que plus un peuple est corrompu, plus sa langue est chaste, et que c'est sur tout chez les nations austères que le langage a le plus de liberté.

Daniel, sorti de la tige de Juda, enlevé encore enfant au pays de Jérusalem, n'eut guère d'autre patrie que la contrée babylonienne, où son génie lui conquit une immense influence. Il joignit aux lumières de la civilisation israélite les lumières de la civilisation chaldéenne, et fit servir au profit des Juifs son crédit auprès de Nabuchodonosor et de son successeur, dont plus d'une fois pourtant sa parole hardie excita le courroux. Deux fois jeté dans la fosse aux lions, il en était sorti deux fois victorieux : la Providence garde ceux qu'elle a choisis, et tous les monstres des forêts sont impuissants devant les enfants de Dieu à qui une tâche sublime est réservée en ce monde. Daniel eut des visions prophétiques dont la plus fameuse marquait la naissance du Sauveur après soixante-dix semaines, composées chacune de sept années, ce qui donnait un espace de quatre cent quatre-vingt-dix ans. Quarante-six ans avant cette vision, il avait obtenu de Cyrus un édit qui autorisait les Hébreux à reprendre les chemins de leur patrie et à rebâtir le temple. L'édit royal assignait au

temple une hauteur de soixante coudées, une égale largeur, trois rangs de pierres polies et un rang de bois, de celui qui croît en Syrie.

Les oracles divins s'accomplissaient : les soixante-dix ans marqués par Jérémie allaient finir. Cyrus, qu'Isaïe avait vu et nommé à deux siècles d'intervalle, et qui, arrachant le royaume des Perses à une étroite obscurité, le met tout à coup à la place des empires des Mèdes et des Assyriens, apparaît pour justifier les anciennes et prophétiques paroles sur le retour du peuple proscrit. C'est ici une grande époque ; il semble que les cieux s'ouvrent et que la vérité s'élance à travers la terre.

CHAPITRE XIV

Retour des tribus de Juda et de Benjamin. — Construction du second temple. — Esdras. — Néhémie rebâtit Jérusalem. — Passage d'Alexandre à Jérusalem et sa mort.

(535-324 avant J. C.)

En voyant le peuple juif partant pour l'exil, nous nous attendrissions sur le spectacle de toute une nation emportée au loin par les lois du vainqueur; maintenant nous nous associons aux saintes joies du retour. Ces joies ne tenaient point précisément au sentiment qu'on éprouve en retrouvant les lieux aimés d'où nous a chassés la fortune. Durant les soixante-dix ans, la génération israélite s'était renouvelée; la plupart de ceux qui arrivaient étaient nés au delà de l'Euphrate, et les vieillards rendus à la contrée natale avaient seuls gardé un souvenir de Jérusalem. Les joies des Hébreux étaient d'abord religieuses; la volonté du ciel les remettait en possession des régions consacrées par les merveilles de leur Dieu, régions où reposaient les ossements de leurs

pères. Puis ils allaient redevenir une nation; chaque famille pouvait regagner la ville à laquelle elle avait appartenu; l'humiliation du joug faisait place à une existence libre. Toutefois, il ne faut pas croire que la condition des Hébreux exilés fût celle d'un peuple condamné à une dure servitude. Les Juifs à Babylone n'étaient point malheureux comme leurs aïeux l'avaient été en Égypte; ils formaient une sorte de colonie laborieuse et commerçante; beaucoup d'entre eux s'étaient ouvert la route des emplois publics et des honneurs de la cour. Pendant leur captivité, les Juifs n'avaient cessé de se gouverner d'après leurs propres coutumes et leur propre loi; ils se montraient, au sein de l'empire des Mèdes, comme une société à part gouvernée par le grand prêtre.

Il se rencontra seulement quarante-deux mille trois cent soixante Juifs[1] qui voulurent d'abord profiter de l'édit de Cyrus. La perspective des pays de Syrie, ravagés par la guerre et longtemps livrés à l'abandon, tentait peu les Hébreux qui s'étaient fait un sort en d'autres climats. La domination perse, si favorable à leurs intérêts, devenait une raison nouvelle pour garder leurs établissements dans ces contrées. Esdras, en nous donnant le chiffre de quarante-deux mille trois cents Juifs revenus avec Zorobabel dans la terre de Promission, ne compte pas les esclaves. Les Hébreux qu'il ramena lui-même dans la septième année du roi Artaxerxès s'élevaient au nombre de quatorze cent

[1] Esdras, liv. Ier, chap. II

quatre-vingt-seize; il ne s'agit ici que d'hommes et de chefs de famille. Ceux qui rentrèrent les premiers appartenaient aux tribus de Juda et de Benjamin; dans la suite, il n'y eut encore que ces deux tribus qui fournirent les diverses migrations vers la patrie. Josèphe dit positivement que les autres dix tribus restèrent au delà de l'Euphrate[1]. On conçoit que les Israélites appartenant à l'ancien royaume séparé du royaume de Juda n'aient pas eu grand désir de venir en Palestine; ce n'est qu'en frémissant qu'ils auraient accepté une espèce de soumission aux tribus de Juda et de Benjamin, et le feu des vieilles rivalités se serait rallumé. Mais, pour le peuple hébreu, quelle calamité politique qu'une telle séparation! et combien on sent ici l'étendue des fautes commises par la vieillesse de Salomon et la jeunesse de Roboam! Sur douze tribus, deux seulement reviennent dans les contrées qu'avaient conquises leurs aïeux, et que plus tard doivent attaquer des dominations puissantes. Le schisme accompli entre les dix tribus et celles de Juda et de Benjamin livra la nation de Jéhovah aux coups des Assyriens; c'est à cause de cette séparation que des ennemis, partis de l'Occident, parviendront à triompher de Jérusalem. Quand on réfléchit à tout ce qu'ont pu faire deux tribus, on n'hésite pas à croire que les armées assyriennes, macédoniennes et romaines seraient venues se briser contre la réunion nationale de toutes les forces des Hébreux. Les dix tribus restées à Babylone ne tar-

[1] Liv. XI, chap. v.

dèrent pas à se disperser dans les régions asiatiques, et c'est d'elles que descendent les Israélites de la Perse, de l'Afrique et de l'Inde.

Associons-nous par la pensée aux impressions naturelles de la multitude des Hébreux à l'aspect du pays de Jérusalem, à l'aspect des débris de la ville et du temple; les vieillards retrouvaient des lieux connus, les ruines d'une cité qu'ils avaient vue puissante et belle, les derniers vestiges d'un temple qu'ils avaient jadis contemplé dans sa gloire; les jeunes hommes, nés dans les régions étrangères, se trouvaient dans un pays tout nouveau pour eux; ils arrivaient là comme autrefois les compagnons de Josué mettant le pied sur le sol promis à leur religieux courage. Depuis près de trois quarts de siècle, la plus grande partie des terres était restée sans culture; il fallait qu'un travail opiniâtre les couvrît encore de trésors. Chaque famille cherchait son ancien domaine; que de contestations et de difficultés devaient s'offrir! Sans doute, en plus d'un lieu, des hommes s'étaient établis à la place des anciens maîtres; ce n'est point sans luttes que les familles regagnaient leurs cités. Le pays de Jérusalem présentait de faibles ressources; peu de Juifs voulaient y fixer leur demeure. Aussi lisons-nous dans le deuxième livre d'Esdras[1] que le peuple donna des bénédictions et des louanges à ceux qui s'offrirent volontairement pour habiter Jérusalem. L'imagination s'arrête avec un grave intérêt sur ces Hébreux rentrant dans leur patrie; ils

[1] Chap. xi.

venaient poursuivre l'œuvre providentielle confiée à la postérité d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et emportaient avec eux les destinées morales du genre humain.

Le temple dont Cyrus avait autorisé la construction aux frais de son trésor, et pour lequel il avait rendu cinq mille quatre cents vases d'or ou d'argent emportés de Jérusalem par Nabuchodonosor, ne tarda pas à rencontrer des obstacles jaloux; les peuples de Syrie et les Samaritains s'inquiétèrent de voir les Juifs remuer des pierres sur l'emplacement de leur ancienne capitale. Enhardis par la mort de Cyrus, protecteur des Hébreux, ils s'adressent à son successeur Cambyse, lui montrent les Juifs comme les éternels ennemis des rois, et lui annoncent qu'une fois la ville et le temple bâtis, il ne sera plus possible de les soumettre au tribut. Cambyse ordonna l'interruption de l'œuvre, et cette interruption dura neuf ans. Zorobabel, qui avait apparu au prophète Zacharie[1] relevant la maison du Seigneur, et qui a été loué dans le livre de l'Ecclésiastique[2], obtint de Darius, fils d'Hystaspe, la faveur de poursuivre la construction du temple.

Josèphe nous raconte à ce sujet une histoire qui probablement n'a pas une grande vérité, mais qui est tout à fait dans le goût oriental. Il nous dit qu'au sortir d'un grand festin Darius, après avoir dormi, se réveilla, et que, ne pouvant se rendormir, il s'entretint avec les trois officiers de sa cour, dont l'un était Zorobabel; le roi promit de magnifiques honneurs à

[1] *Prophétie* de Zacharie, chap. IV.
[2] Chap. XLIX.

celui d'entre eux qui répondrait le mieux à une question dont la solution l'occupait beaucoup. Il demanda au premier officier si la chose la plus forte du monde n'était pas le vin; au second, si ce n'étaient pas les rois; au troisième, si ce n'étaient pas les femmes, ou si la vérité ne surpassait pas toutes ces choses. Il commanda aux trois officiers d'y penser et leur annonça qu'il entendrait leurs réponses le lendemain en présence d'une nombreuse assemblée. A l'heure marquée, la puissance du vin et celle des rois furent exaltées tour à tour avec éloquence. Zorobabel, chargé de vanter le pouvoir des femmes et celui de la vérité, parla le dernier; il remplit sa tâche avec tant d'éclat, et montra si bien, en dernier lieu, l'irrésistible supériorité de la vérité sur toute chose, que le roi, charmé, le laissa maître de lui demander ce qui serait le plus dans son désir : Zorobabel demanda la réédification de la maison de Dieu à Jérusalem. Darius l'accorda et maintint de la sorte l'édit de Cyrus, dont l'original fut trouvé à Ecbatane, où Cambyse avait fait transporter les archives de l'État.

On avait d'abord songé à construire un autel pour offrir les holocaustes; les gouverneurs du pays reçurent du roi de Perse l'ordre de pourvoir eux-mêmes aux sacrifices; les Samaritains étaient contraints d'y contribuer, ce qui explique l'ardeur de leur animosité contre tout projet de relever le sanctuaire à Jérusalem. Sous la direction de Zorobabel, on reprit les travaux avec une activité telle, que le temple fut debout en quatre ans. Le grand prêtre Jésus, les prêtres et les

lévites, s'étaient associés aux ouvriers; les hymnes de David, chantés en chœur, avaient réchauffé le zèle des travailleurs et enflammé leur imagination. « Le Seigneur est bon, répétaient d'harmonieuses voix, sa miséricorde s'étendra éternellement sur Israël. » Les prophètes Aggée et Zacharie avaient constamment soutenu le courage du peuple en butte aux vives oppositions des voisins. Dans les discours de ces deux prophètes, il n'était plus question de l'iniquité des Juifs, mais d'un rétablissement, d'une grande espérance, d'une gloire future.

A la vue du nouveau temple, les vieillards, qui se ressouvenaient de la magnificence de l'ancien, pleuraient et gémissaient, car la comparaison des deux monuments leur donnait la mesure de leur abaissement et de leur chute; les jeunes hommes poussaient des cris joyeux, et tous ces accents divers se mêlaient au son des trompettes. Le second temple avait soixante coudées de moins que celui de Salomon; les regards y cherchaient en vain tant de richesses en or, en argent, en bronze, tant de détails splendides que des mains opulentes avaient prodigués dans la primitive demeure de Jéhovah. Ce qui manquait surtout au nouveau temple, c'étaient des trésors d'une autre nature se mêlant aux souvenirs religieux les plus graves et les plus chers : l'arche d'alliance, la verge d'Aaron, un reste de la manne sacrée, l'Urim et le Thummin. Les témoignages précieux du passage au désert, cachés durant les malheurs de Jérusalem, ne furent plus retrouvés, et, comme si le temple eût été moins saint que le pre-

mier, le grand prêtre ne devait plus y consulter l'oracle du Seigneur. Cependant la dédicace se célébra (vers l'an 515 avant J. C.) au milieu de la multitude des Hébreux accourus de tous les points de la Palestine. Le livre d'Esdras[1] nous apprend qu'on immola cent veaux, deux cents béliers, quatre cents agneaux, et douze boucs pour le péché de tout Israël, selon le nombre des tribus. Cette fête de la dédicace du temple était comme la fête de la nationalité hébraïque reconquise.

A chaque nouveau roi de Perse, il fallait lutter pour garder la protection du trône en faveur des Juifs, qui avaient contre eux tous les peuples de Syrie. Esdras, en obtenant d'Artaxerxès Longue-Main la grâce d'amener à Jérusalem une troupe d'Hébreux restés à Babylone, obtint aussi des sommes considérables destinées aux frais des sacrifices et l'exemption du tribut pour les sacrificateurs, les lévites, les chantres, les portiers, pour tous ceux qui occupaient des emplois dans le sanctuaire. Ce docteur, si célèbre dans les annales israélites, qui composa les Paralipomènes et le premier des deux livres historiques portant son nom, est un de ceux dont l'habileté fit tourner au profit des Juifs la politique des rois de Perse. Profondément versé dans la connaissance des livres saints, il établit dans les Écritures cette division en trois parties que les Juifs et les chrétiens ont conservée : la Loi, les Prophètes et les Psaumes. Esdras s'occupa avec une infatigable activité de la réorganisation du culte et de l'observance

[1] Liv. I, chap. vi.

des divers préceptes; l'éducation religieuse des Juifs revenus à Jérusalem fut son ouvrage; il se montra comme le Moïse de ce retour à la terre promise.

Esdras entreprit une tâche pour laquelle il dut déployer surtout une grande autorité : beaucoup de Juifs, même des prêtres et des lévites, avaient épousé des femmes étrangères; il les obligea de les répudier, elles et les enfants nés de ces mariages. Le livre qui porte son nom nous a conservé la prière qu'il prononça alors, avec son manteau et sa tunique déchirés. Il s'était étendu ensuite par terre à la porte du temple dans l'attitude du plus sombre désespoir, et le peuple l'avait relevé en lui promettant le renvoi des femmes étrangères et des enfants. L'expulsion d'une épouse et des enfants serait à la fois une horrible cruauté et une perturbation profonde dans notre société; elle n'avait pas le même caractère et les mêmes résultats dans la société israélite, où l'on usait facilement du divorce. Toutefois, c'était un sacrifice qu'Esdras exigeait du cœur de l'homme, et ce sacrifice était nécessaire à la restauration nouvelle de la nation juive.

Le temple était rebâti, et Jérusalem restait couchée dans ses ruines, et l'enceinte n'avait pas de murs pour la défendre contre de perpétuelles agressions. La Providence avait suscité un homme pour chaque œuvre dans la résurrection politique des Hébreux : la reconstruction de Jérusalem aura son ouvrier inspiré. Néhémie, l'échanson d'Artaxerxès, debout devant la table du roi, ne peut contenir l'expression d'une douleur profonde. « Vous êtes triste, lui dit le roi. — Vivez

éternellement, ô mon roi! répond Néhémie. Comment mon visage ne serait-il pas triste, lorsque la cité où sont les tombeaux de mes pères n'est qu'une solitude, et que la flamme a dévoré ses portes? — Que désirez-vous? » lui répliqua le roi. Néhémie pria le Dieu du ciel, et demanda au prince de l'envoyer en Judée, à la cité du tombeau de son père pour qu'il la fît rebâtir[1]. Artaxerxès et la reine voulurent savoir quelles seraient la durée de son voyage et l'époque de son retour. Néhémie le leur marqua, et se mit en route muni d'un décret qui autorisait la reconstruction de Jérusalem. Ainsi, à peu près à la même époque, Artaxerxès accueillait Thémistocle, l'illustre banni, et permettait qu'on relevât la ville de David et de Salomon. Arrivé à Jérusalem, Néhémie garda mystérieusement son projet, afin de ne pas éveiller les soupçons et les hostilités; le troisième jour, il sortit seul, la nuit, par la porte de la Vallée, se dirigea vers la fontaine du Dragon et la porte Sterquiline, examinant attentivement l'état des murailles.

« Je passai de là à la porte de la Fontaine et à l'aqueduc du Roi, dit Néhémie dans ses mémoires publiés sous le titre de II[e] livre d'Esdras, et je ne trouvai pas de lieu par où pût passer le cheval sur lequel j'étais. Il faisait encore nuit quand je remontai par le torrent (de Cédron), et je considérai les murailles, et je rentrai par la porte de la Vallée, et je revins. Cependant les officiers du roi, poursuit Néhémie, ne sa-

[1] Esdras, liv. II, chap. II

vaient pas où j'étais allé ni ce que je faisais. Jusque-là, je n'avais rien révélé aux Juifs, ni aux prêtres, ni aux chefs, ni aux officiers, ni à aucun de ceux qui veillaient sur les travaux. Et je leur dis : Ne savez-vous pas dans quelle affliction nous sommes? Jérusalem est déserte, ses portes ont été brûlées; venez, rebâtissons les murs de Jérusalem, et ne soyons plus dans l'opprobre. Et je leur appris comment la main de Dieu s'était favorablement étendue sur moi; je rapportai les paroles que le roi m'avait dites, et j'ajoutai : Levons-nous, bâtissons. Et leurs mains se fortifièrent pour l'œuvre sainte. »

Les pauvres Juifs, voulant se refaire une patrie et reconstruisant leur cité de Jérusalem, présentent un des spectacles les plus touchants de l'histoire. On s'intéresse à eux comme à tous les hommes qui, dans ce monde, s'efforcent de relever des ruines, soit qu'ils remuent des pierres ou réparent des ruines morales, politiques ou religieuses. Les murs qui environnent le temple sont les premiers à reparaître. Chaque chef de famille reçoit sa tâche; on se partage la réédification de la ville. Les Samaritains et d'autres nations raillaient les Juifs sur leurs ouvrages. « Un renard n'aurait pas grand'peine à franchir les remparts, » disaient les ennemis en parlant du peu de hauteur des murailles nouvelles. Les railleries firent place aux menaces; on fut obligé de diviser en deux troupes les hommes occupés aux travaux de la place, l'une chargée du travail, l'autre chargée de la protection armée. A la fin, chaque ouvrier travaillait d'une main, et de

l'autre tenait une épée, ou bien l'avait au côté : admirable exemple qui revient toujours à la mémoire lorsqu'aux mauvais jours des sociétés on est contraint de se défendre en même temps qu'on s'efforce d'accomplir le bien! Comme l'esprit est saisi à l'aspect de ces belliqueux travailleurs répandus sur les quatre montagnes de Jérusalem! La trompette avertissait si quelque point de l'enceinte était attaqué. Néhémie et ses compagnons gardaient leurs vêtements afin de se trouver toujours prêts pour la défense; ils ne les quittaient un moment que pour les purifications.

Néhémie, qui était l'inspiration et l'âme de cette œuvre intrépide, eut à contenir alors un mouvement des pauvres contre les riches, et à faire rendre une énergique justice aux malheureux que la cupidité dépouillait. Les uns disaient : « Nous avons trop de fils et de filles, échangeons-les contre du blé, et nourrissons-nous, et vivons. » D'autres disaient : « Faut-il que nous empruntions de l'argent pour payer les tributs au roi, et que nous abandonnions nos champs et nos vignes? Notre chair est comme la chair de nos frères, et nos fils sont comme leurs fils; et cependant nous sommes contraints de réduire en servitude nos fils et nos filles, et nous n'avons rien pour racheter nos filles esclaves. Nos champs et nos vignes ne nous appartiennent plus. — Je fus irrité, dit Néhémie[1], quand j'entendis ces cris et ces plaintes; et je méditai dans mon âme. Je blâmai les principaux du peuple et les

[1] Esdras, liv. II, chap. v.

officiers, et je leur dis : Exigez-vous donc l'usure de vos frères? Et je réunis contre eux une grande assemblée, et je dis : Vous savez que nous avons racheté, autant que nous l'avons pu, ceux de nos frères qui avaient été vendus aux nations? Est ce que vous vendrez vous-mêmes vos frères? et faudra-t-il que nous les rachetions de vos mains? »

Néhémie adresse d'amers reproches aux principaux du peuple et aux officiers; il leur annonce que lui, ses frères et ses gens, ont prêté à plusieurs de l'argent et du blé; il les invite à faire comme lui, à ne rien demander à leurs débiteurs, à les tenir quittes. Il veut que les champs, les vignes, les plants d'oliviers, les maisons engagées, soient rendus aux débiteurs, et qu'on leur rende le centième de l'argent, du blé, du vin, de l'huile qu'on a coutume d'exiger d'eux. Tous y consentent. Néhémie demande aux prêtres de jurer qu'ils agiront d'après ses ordres. « Après cela, ajoute-t-il, je secouai ma robe et je dis : Que tout homme qui n'accomplira point ce commandement soit secoué et rejeté de Dieu loin de sa demeure, et dépouillé du fruit de ses travaux; qu'il soit ainsi secoué et réduit à n'avoir rien. Tout le peuple répondit : Amen! Et on loua Dieu. »

Ce fait est fort curieux, et prouve que les tendances du génie israélite vers l'usure se montraient déjà il y a vingt-quatre siècles. N'oublions pas que la nation juive, sauf la sbumission au tribut, vivait alors sous un gouvernement républicain, à peu près comme au temps des Juges : l'oppression des pauvres par les riches de-

venait plus révoltante en présence de la loi de l'égalité. Néhémie, modèle de désintéressement et d'équité, avait le droit de faire entendre ici de dures paroles. Nous observerons que Néhémie dut prendre d'autant plus vivement en cette circonstance le parti des pauvres, que leur révolte eût fatalement interrompu l'œuvre de reconstruction.

Malgré les obstacles ennemis qui renaissaient sans cesse, on releva les murailles, les portes et les tours de Jérusalem en cinquante-deux jours. La promptitude de ce travail fut une merveilleuse chose! il n'appartient qu'à la sainte flamme du patriotisme de réaliser les fabuleux prodiges de la muse d'Amphion!

« La ville était vaste, mais le peuple était petit, dit Néhémie. » Il s'occupa de repeupler l'enceinte solitaire de Jérusalem et de la pourvoir de défenseurs. La fête des Tabernacles, à laquelle était accourue une immense foule, fut une heureuse occasion de parler au dévouement religieux des Israélites. On se rappelle l'histoire de l'eau bourbeuse, trouvée à la place du feu du ciel caché par Jérémie, et qui, répandue sur les victimes du sacrifice, se changea en une flamme dévorante; au sujet de cette merveille, les Juifs instituèrent la fête du feu nouveau, qu'on célébra dans la suite tous les ans à Jérusalem et qu'on y célèbre aujourd'hui encore.

La dédicace des murs de la ville sacrée, vers l'an 443 avant Jésus-Christ, fut une imposante solennité : les lévites chantaient les hymnes de David au bruit des timbales, des lyres et des harpes. La purification des

prêtres et des lévites, du peuple, des portes et des murailles, eut lieu tour à tour. On immola, dans des transports de joie, de nombreuses victimes; les femmes mêmes et les enfants se réjouirent, dit l'historien sacré[1], et la joie de Jérusalem se fit entendre au loin.

Lorsque Néhémie s'en alla reprendre à Babylone son poste d'échanson, que de grandes choses il avait faites en peu de temps! Il avait rebâti Jérusalem et lui avait donné des habitants et des gardiens. Mais ce peuple ne pouvait pas rester séparé du bras puissant qui lui avait imprimé un mouvement créateur : Néhémie ne tarda pas à revenir avec le titre de gouverneur de Jérusalem, et consacra la dernière partie de sa vie à une vigilance sans repos et à d'utiles réformes. Il rassembla les livres saints dispersés en divers pays, ainsi que les édits des rois favorables aux Juifs, et en fit une bibliothèque, placée probablement dans le temple[2].

Ainsi Jérusalem, sortant de la poudre, rencontra trois hommes pour la remettre en possession de ses glorieux destins : Zorobabel rebâtit le temple, Esdras rétablit la société, Néhémie rebâtit la ville. Les moyens humains entrent souvent dans les desseins merveilleux de la Providence; ce qui donna tant de crédit aux Juifs à la cour des rois de Perse, au point qu'une jeune fille d'Israël monta au rang de reine, ce fut la supériorité de leurs lumières. Les princes de Babylone, de Suse et d'Ecbatane n'avaient pas de serviteurs plus intelligents,

[1] Esdras, liv. II, chap. XII.
[2] *Machabées*, liv. II, chap. XI.

de conseillers plus habiles que les Hébreux : les chefs de cette nation reconquirent leur patrie par la toute-puissance de leur génie. Jérusalem resta dans un heureux repos jusqu'aux jours où la domination perse s'écroula devant les victoires d'Alexandre.

On sait comment l'Écriture a parlé du jeune conquérant macédonien qui, à vingt-deux ans, arrêta le plan de son invasion d'Asie, et qui mourut à trente-deux ans après avoir tout soumis. « Il livra beaucoup de batailles, dit le premier livre des Machabées[1], prit toutes les villes, tous les rois de la terre, passa jusqu'aux extrémités du monde, s'enrichit des dépouilles des nations, et la terre se tut devant lui. » Le nom d'Alexandre est un de ces cinq ou six noms que la guerre porte sur ses ailes et qu'elle fait retentir éternellement chez les hommes. Le fils de Philippe, malgré les taches de sa mémoire, a saisi la royauté des siècles avec tous les enchantements de la jeunesse et de la gloire. D'après Josèphe[2], Alexandre s'avança vers Jérusalem pour la punir d'être restée fidèle aux rois de Perse; mais, à peu de distance de la ville, il voit marcher à sa rencontre une troupe de prêtres en robes de lin, conduits par le grand sacrificateur, couvert de ses ornements pontificaux, et suivi du peuple vêtu de blanc. Un songe avait inspiré au grand prêtre Jaddus de faire répandre des fleurs dans la ville, d'en ouvrir toutes les portes, et d'aller à la rencontre du héros. Frappé de ce spectacle,

[1] Chap. I.
[2] Liv. XI, chap. VIII.

Alexandre, au lieu de s'occuper de détruire, n'éprouve plus que le recueillement; il s'incline devant le nom de Jéhovah écrit sur la lame d'or de la tiare du grand prêtre, et se ressouvient d'avoir vu en songe, en Macédoine, un ministre de Dieu avec ce même costume : ce ministre qui avait traversé son rêve lui prédisait de brillantes conquêtes. Le cortége des prêtres et du peuple reprend le chemin de Jérusalem; Alexandre marche au milieu d'eux et monte au temple pour offrir à Dieu des sacrifices. Le grand prêtre lui montre, dans le livre de Daniel [1], la prophétique vision annonçant qu'un roi de la Grèce doit renverser l'empire des Mèdes et des Perses. Le conquérant demande quelles grâces les Juifs désirent recevoir; on lui répond que les Juifs le supplient de leur permettre de vivre selon la loi de leurs pères, qu'ils payeront le tribut, et qu'ils désirent seulement en être exempts la septième année, l'année sabbatique, où ils ont coutume de laisser la terre en repos. Le fils de Philippe se rendit à leurs vœux.

L'autorité de Josèphe n'est pas toujours inattaquable, et, comme il est le seul auteur qui ait parlé du passage d'Alexandre à Jérusalem, on a cru pouvoir révoquer le fait en doute. Quant à nous, il nous paraît difficile de trouver de bonnes raisons pour contester la vérité du fait. Quoi de plus simple que le premier refus des Juifs d'abandonner la cause des Perses, leurs vieux protecteurs? et quoi de plus naturel que la marche des Macédoniens contre une cité dont la résistance les irrite?

[1] *Prophétie* de Daniel, chap. VIII,

Nous comprenons ensuite le saisissement pieux du jeune Alexandre à la vue de cette phalange de prêtres et de tant de peuple vêtus de blanc, venant au-devant de lui, à la vue du nom de Jéhovah resplendissant sur le front du pontife, vêtu de l'éphod d'azur. Le héros avait une vive imagination qui le rendait sensible aux spectacles poétiques; lui qui ne voulut pas traverser le pays d'Ilion sans couronner de fleurs le tombeau d'Achille, et qui prit Homère pour son poëte chéri, comment se fût-il trouvé sans émotion au milieu de ce spectacle si grave et si nouveau d'une troupe de prêtres en habits de fête, attachés au temple d'un Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, et souhaitant au triomphateur de longues prospérités? Ce souvenir jette à la fois de l'éclat sur Alexandre et sur la ville des prophètes; il est trop beau pour que l'historien de Jérusalem en laisse dépouiller son livre.

Après la mort d'Alexandre à Babylone, dans l'année 324 avant J. C., Ptolémée, un de ses généraux, le fondateur de la monarchie des Lagides, surprit Jérusalem un jour du sabbat[1], pilla la ville, et envoya un très-grand nombre d'Israélites en Egypte, qui reçurent des privilèges importants. Ce furent des Juifs de cette colonie établie presque tout entière à Alexandrie qui composèrent la version grecque des livres saints, appelée version des *Septante*, sur laquelle le prétendu Aristée, dans son *Histoire des Septante*, et après lui Josèphe, ont débité tant de détails fabuleux. Lorsque chacun

[1] Josèphe, liv. XII, chap. I.

des capitaines d'Alexandre se fit un diadème avec la succession du conquérant, Jérusalem eut à subir des destinées nouvelles, dont le tableau va s'offrir à nos lecteurs.

CHAPITRE XV

Les Séleucides. — Le souverain sacerdoce, à Jérusalem, devenu une cause de discordes intérieures. — Persécutions d'Antiochus IV contre les Juifs. — Les Machabées.

(312-30 avant J. C.)

On dit qu'à sa dernière heure Alexandre prononça ces paroles : « Je prévois que ma mort sera célébrée par de sanglantes funérailles. » Un suprême regard, jeté sur l'avenir, avait révélé au jeune héros les effroyables révolutions qui suivraient le partage de son empire. Du milieu de cette immense anarchie, sortit la monarchie des Séleucides, qui dura près de trois siècles. Le fondateur de cette dynastie macédonienne, Séleucus Nicator ou le Vainqueur, un des généraux les mieux faits pour continuer l'œuvre d'Alexandre si Alexandre avait pu avoir un continuateur, établit son énergique domination sur la Syrie et sur une partie considérable de l'Asie. C'est de sa conquête de Babylone que date

l'ère des Séleucides, appelée aussi l'ère des Grecs ou d'Alexandre, employée par l'auteur du second livre des Machabées, et conservée aujourd'hui encore en Orient Sous le pouvoir des successeurs de Séleucus, qui avaient Antioche pour capitale, Jérusalem, soumise seulement au payement d'un tribut, se gouverne paisiblement, d'après ses propres lois, durant l'espace de cent vingt-cinq ou vingt-huit ans. Antiochus Soter, Antiochus le Dieu, Séleucus II, Séleucus III, Antiochus le Grand, respectent tour à tour les Juifs dans leurs usages, leur législation et leurs croyances.

Cette heureuse paix de Jérusalem fut troublée sous le règne de Séleucus IV, vers l'an 184 avant J. C., et le coup partit de la perfidie d'un Juif, nommé Simon. Celui-ci parla à un officier du roi de sommes immenses renfermées dans le temple. Séleucus payait aux Romains d'énormes impôts, et avait toujours besoin d'argent. Aussitôt qu'il eut appris que des richesses étaient gardées dans le sanctuaire, il chargea son ministre Héliodore de s'en emparer. Le désespoir du pontife et des prêtres, les prières et les remontrances du peuple, ne purent empêcher les soldats d'exécuter les ordres du ministre, et de s'élancer vers l'argent, placé en dépôt. Tout à coup, dit l'écrivain sacré, une terreur[1] divine se saisit de cette troupe, qui fut renversée avec son chef; il fallut les prières d'Onias pour rendre la vie à Héliodore, déchiré de coups par deux jeunes hommes brillants de gloire; ce prodige sauva

[1] *Machabées*, liv. II, chap. III.

les quatre cents talents d'argent et les deux cents talents d'or, confiés à l'inviolable majesté du lieu saint.

Douze ou treize ans plus tard, de plus grandes persécutions éclatèrent sous le règne d'Antiochus IV, dont le surnom de *Theos Epiphanes* (dieu présent) fut changé en celui d'*Epimanes* (fou), et que l'Écriture appelle *Racine de péché.*

C'est encore du sein du peuple hébreu que s'échappe le nuage portant la tempête. Un frère d'Onias, Jason, obtient, par l'offre d'un tribut annuel d'environ trois millions de notre monnaie actuelle, le souverain sacerdoce, le pouvoir d'établir un gymnase à Jérusalem, et l'élévation des habitants de la métropole israélite au rang de citoyens d'Antioche. Ces faveurs impies une fois obtenues, il s'occupe de changer les coutumes et les institutions de son pays, et ouvre une académie pour initier la jeunesse aux croyances et aux lois païennes. Les prêtres, acceptant ces mœurs nouvelles, négligeaient le temple et les sacrifices, couraient aux jeux du gymnase, aux exercices de la lutte et du palet; ils n'éprouvaient plus que du dédain pour ce qu'ils avaient aimé, honoré, admiré jusque-là; il n'y avait de beau que ce que les Grecs réputaient glorieux.

Jason ne garda pas le pouvoir violemment arraché à son frère. Ménélaüs, frère de Simon, le premier auteur des troubles à Jérusalem, promit au roi de Syrie un million de plus que son frère, et se mit à sa place; celui-ci fut supplanté par son frère Lysimaque. Dans des désordres pareils, il y a toujours de la place pour un crime : le grand prêtre Onias, caché près de

Daphné, aux environs d'Antioche, importunait Ménélaüs; un officier de la cour d'Antioche tua le pontife. Pour prix de ce service, il avait reçu des vases d'or enlevés au temple, et, peu de temps après, pour prix du crime, il reçut la mort. Les usurpateurs de l'autorité à Jérusalem avaient amené avec eux l'iniquité et rempli la ville de misère. Le fils de cet Onias, qui fut frappé à Daphné, se réfugia en Égypte, et obtint de Ptolémée la faveur d'élever, sur les ruines d'Héliopolis, un temple à Jéhovah. Le Seigneur eut ainsi un sanctuaire au milieu des dieux de l'Égypte, dans ces mêmes lieux où son peuple esclave avait été appelé à la vérité religieuse. Toutefois, en bâtissant ce temple, Onias avait violé les lois fondamentales de la religion israélite. C'est à Jérusalem, et seulement à Jérusalem, comme nous avons déjà eu occasion de le remarquer, qu'on devait offrir à Jéhovah des sacrifices; cette ville était le siége unique de sa résidence, et la gardienne du service divin. Un ancien décret des Juifs, rapporté par Maimonide[1], déclare que « si quelqu'un a transgressé la loi, en élevant un temple autre que celui de Jérusalem, ce temple ne sera pas regardé, à la vérité, comme un sanctuaire d'idoles; mais il ne sera jamais permis au sacrificateur qui aura sacrifié dans ce temple de faire le service dans le sanctuaire de Jérusalem; il ne sera pas même permis d'employer à l'usage du véritable sanctuaire les vases qui lui auront servi, mais on les cachera. »

[1] *Halacha Biath Hammikdasch*, liv. VIII.

Le même Ptolémée (Philométor), qui avait permis la construction d'un sanctuaire au Seigneur, condamna les Samaritains dans leurs prétentions d'établir la suprématie du temple de Garizim sur celui de Jérusalem.

Tandis qu'Antiochus se préparait à marcher contre l'Égypte pour la seconde fois, des prodiges se montrèrent aux habitants de Jérusalem : durant quarante jours on vit courir dans les airs des cavaliers avec des vêtements d'or et armés de lances, des chevaux rangés en bataille et se précipitant les uns contre les autres, une multitude d'hommes couverts de casques et tenant en main des épées nues. Les boucliers s'agitaient, les dards traversaient l'espace; des armes d'or et des cuirasses resplendissaient au loin; chacun priait Dieu que ces prodiges tournassent à l'avantage de la cité; mais les événements prouvèrent que ces présages n'annonçaient que des malheurs. Bientôt se répand un faux bruit sur la mort d'Antiochus; Jason, qui, n'ayant pas longtemps joui de la grande sacrificature usurpée, s'était retiré chez les Ammonites, prend avec lui mille hommes, et attaque Jérusalem, dont il parvient à s'emparer; Ménélaüs, son compétiteur au souverain sacerdoce, se sauve dans la forteresse de la ville. Jason fait un carnage dans la cité, sans songer que ce sont des frères qui tombent sous ses coups. « Il ne considérait pas, dit admirablement l'auteur du second livre des Machabées, que c'est un très-grand malheur d'être heureux dans la guerre qu'on fait à ses proches. » Mais il ne put parvenir à se mettre en possession de l'autorité, et reprit le chemin du pays des Ammonites;

une courte captivité l'attendait parmi ce peuple; il s'échappa, et, fuyant de ville en ville, haï de tout le monde comme un violateur des lois et un ennemi de sa patrie, il atteignit l'Égypte, d'où il s'en alla chercher un refuge à Lacédémone, alliée avec Jérusalem. Il périt loin de son pays, lui qui avait chassé tant d'hommes de leur région natale; lui qui avait fait jeter les corps de tant de victimes sans leur accorder la sépulture, mourut sans être pleuré ni enseveli, et sans trouver un tombeau ni chez l'étranger ni dans sa patrie[1].

Tout ce qui venait de se passer à Jérusalem avait inspiré à Antiochus des soupçons sur la fidélité des Juifs; peut-être reprochait-il à la ville de ne s'être pas plus vigoureusement défendue contre Jason et de n'avoir pas soutenu plus fortement le grand prêtre qu'il avait lui-même établi. Voilà le roi qui tout à coup quitte l'Égypte et se jette sur Jérusalem, dont la population est immolée par ses ordres. L'historien sacré parle de quatre-vingt mille victimes tombées en trois jours; une erreur de copiste n'a-t-elle pas exagéré ce nombre? Il est possible que le nombre de quatre-vingt mille représente tous ceux qui furent alors enlevés à Jérusalem, soit par le glaive, soit par la captivité. Antiochus entra dans le temple et se saisit des vases qui étaient l'ornement et la gloire du sanctuaire. L'historien sacré frémit à la vue de cette profanation criminelle, et observe que si les péchés des habitants

[1] *Machabées*, liv. II, chap. v.

n'avaient point provoqué de tels désastres, Antiochus eût été fouetté comme Héliodore à son entrée dans le lieu saint. « Mais, ajoute l'Écriture, Dieu n'a pas choisi le peuple à cause du temple; il a choisi au contraire le temple à cause du peuple. » Ce qui veut dire que si le peuple ne lui obéissait pas, ne lui était pas agréable, Dieu n'avait que faire de défendre le temple. Antiochus emporta de la demeure du Seigneur dix-huit cents talents, l'autel d'or, le chandelier avec toutes ses lampes, tous les vases, la table des Pains de Proposition, les bassins, les coupes, les encensoirs d'or, le voile, les couronnes; il brisa tout et s'en retourna promptement dans sa capitale, si rempli d'orgueil et d'extravagance, qu'il s'imaginait, dit l'Écriture, pouvoir naviguer sur la terre et faire marcher à pied ses troupes sur la mer. Il y eut alors un grand deuil au milieu du peuple élu; les princes et les anciens gémirent; les vierges et les jeunes hommes furent abattus, et la beauté des femmes fut changée; les maris s'abandonnèrent aux lamentations, et les femmes, assises sur leur lit nuptial, fondaient en larmes[1].

Deux ans après, un autre coup frappa la ville de Jérusalem : vingt-deux mille hommes armés, profitant du jour du sabbat, achevèrent de décimer la population. L'incendie et la destruction passèrent sur la cité; les vainqueurs emmenèrent les femmes, les enfants et les troupeaux. Ils mirent une garnison de soldats macédoniens dans la citadelle de David, qu'on entoura de

[1] *Machabées*, liv. I, chap. I.

grands murs et de fortes tours. Jérusalem devint la demeure des étrangers; ses jours de fêtes se changèrent en jours de pleurs, l'opprobre couvrit les jours du sabbat, et Sion fut dépouillée de toute sa gloire. Des lettres d'Antiochus ordonnèrent qu'il n'y eût plus dans le royaume qu'un seul peuple, une seule loi; les Juifs perdaient la liberté de leur foi; des lettres particulières, adressées à Jérusalem et au peuple de Juda, prescrivaient aux Hébreux de se conformer aux lois et aux croyances des autres nations. Jupiter Olympien prit la place de Jéhovah dans son temple de Jérusalem, et le temple de Garizim fut consacré à Jupiter Hospitalier. On jetait au feu les livres saints. La peine de mort était prononcée contre les violateurs des décrets d'Antiochus. Des femmes, coupables d'avoir circoncis leurs enfants, étaient précipitées du haut des murailles avec leurs enfants à la mamelle; la flamme dévorait les Hébreux assemblés dans des cavernes pour y célébrer secrètement le sabbat.

La religion des aïeux eut de lâches déserteurs; mais d'héroïques résistances et de sublimes exemples s'offrent à notre admiration. Qui de nous ne se souvient du saint vieillard Éléazar, refusant de porter atteinte à la gloire de ses cheveux blancs et de conserver par un crime le reste d'une longue vie toujours honorée? Quelle belle et touchante histoire que celle des sept frères et de leur mère, préférant d'horribles tourments à la violation des lois de Dieu et de leur pays, méprisant et livrant leur corps au bourreau, mourant avec l'espoir d'être ressuscités à la vie éternelle par le Dieu

dont ils ont voulu garder fidèlement le culte! Quelle langue pourrait assez louer cette mère qui, avant de périr, souffre sept fois la mort dans la personne de ses fils, qui soutient leur courage, les aide à passer de ce monde à l'autre, dans les brûlantes chaudières d'airain, sous le fouet ou le fer! « Je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein, leur disait cette admirable mère, car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie, ce n'est pas moi qui ai joint tous vos membres pour en faire vos corps; mais le Créateur du monde, qui a formé l'homme à sa naissance, qui a donné l'origine à toutes choses, vous rendra encore par sa miséricorde l'esprit et la vie, en récompense de ce que vous vous méprisez maintenant vous-mêmes pour obéir à ses lois! — Mon fils, disait-elle encore à son septième martyr, ayez pitié de moi qui vous ai porté neuf mois dans mon sein, qui vous ai nourri de mon lait pendant trois ans, et qui vous ai élevé jusqu'à l'âge où vous êtes; je vous demande, mon fils, de regarder le ciel et la terre et toutes les choses qui y sont renfermées, et de comprendre que Dieu les a créés de rien aussi bien que tous les hommes. Ainsi donc ne craignez point ce bourreau, mais montrez-vous digne de vos frères, et subissez noblement la mort, afin que je vous reçoive avec eux dans cette miséricorde qui est notre espérance [1]. »

Les annales de l'antiquité profane n'offrent pas une mère semblable à cette mère juive, dont la postérité

[1] *Machabées*, liv. II, chap. VII.

n'a point su le nom; l'héroïsme des mères chrétiennes dans la persécution peut seul être comparé à cet idéal du martyre, accompagné de tous les caractères de sublimité que puisse atteindre la nature humaine!

Aucun malheur n'est épargné à Jérusalem et au peuple élu : tout s'en va, nation, loi, croyance; la féroce tyrannie d'un roi brise et disperse cette grande société qui, revenue au pays des aïeux, s'était de nouveau fortement reconstituée et marchait paisiblement à son destin. Son dernier jour est-il venu? Cet avenir annoncé par tant de voix prophétiques ne sera-t-il que la servitude et la mort? La main de Dieu qui a pris ce peuple au pays de Gesen et l'a conduit à travers tant de révolutions et de siècles, s'est-elle tout à fait retirée? La Providence, qui lui a toujours suscité des hommes, n'en veut-elle plus tirer des trésors de sa magnifique bonté? Mais non; quelques gouttes de la divine rosée descendent sur le sol de la Palestine, et ce sol enfante les Machabées!

Les Machabées! grande famille que nulle famille de rois n'a surpassée, graves et belliqueux génies qui réalisent les plus beaux songes de la muse épique, vengeurs invincibles de Jérusalem, consolateurs puissants, réparateurs hardis et rapides! Oh! que de souvenirs éclatants s'attachent à ce seul nom de Machabée! C'est le patriotisme dans son énergie la plus sainte, la bravoure dans son enthousiasme le plus ardent, la gloire dans sa plus céleste pureté. Les témoignages de vaillance ne manquent pas aux annales israélites, mais

les fils de Matathias, sauveurs de leurs pays, forment toute une épopée à part dans l'histoire du peuple hébreu.

Judas a donné son surnom illustre à tous les siens. Le mot de *Machabée* signifie en hébreu *celui qui frappe;* en grec, *celui qui combat;* une autre explication de l'origine de ce surnom nous plaît, c'est celle qui nous montre sur les étendards de Judas les premières lettres de chaque mot d'une phrase hébraïque du cantique de Moïse, dont le sens est celui-ci : *Qui d'entre les dieux est semblable à vous, Seigneur?* C'était là une belle devise à écrire sur les drapeaux de tels guerriers; ce cri dans les combats n'était-il pas un cri de victoire? Les Machabées ont été appelés quelquefois *Asmonéens*, du surnom du père de Matathias; *Asmonée* veut dire *prince* ou *ambassadeur*.

Matathias, prêtre de la race de Joarib, était sorti de Jérusalem pour se retirer sur la montagne de Modin, à trois heures à l'ouest de la ville sacrée; il avait avec lui ses cinq fils : Jean surnommé Gaddis, Simon surnommé Thasi, Judas appelé Machabée, Eléazar surnommé Abaron, Jonathas surnommé Apphus. « Malheur à moi! dit le vieux prêtre à ses fils réunis autour de lui; malheur à moi! Suis-je donc né pour voir l'affliction de mon peuple et la ruine de la ville sainte, pour venir m'asseoir ici, tandis que Jérusalem est livrée aux mains de ses ennemis! Son sanctuaire est au pouvoir des étrangers, son temple est traité comme un homme infâme. Les vases de sa gloire ont été emportés comme des captifs; ses vieillards ont été tués sur les

Daphné, aux environs d'Antioche, importunait Ménélaüs; un officier de la cour d'Antioche tua le pontife. Pour prix de ce service, il avait reçu des vases d'or enlevés au temple, et, peu de temps après, pour prix du crime, il reçut la mort. Les usurpateurs de l'autorité à Jérusalem avaient amené avec eux l'iniquité et rempli la ville de misère. Le fils de cet Onias, qui fut frappé à Daphné, se réfugia en Égypte, et obtint de Ptolémée la faveur d'élever, sur les ruines d'Héliopolis, un temple à Jéhovah. Le Seigneur eut ainsi un sanctuaire au milieu des dieux de l'Égypte, dans ces mêmes lieux où son peuple esclave avait été appelé à la vérité religieuse. Toutefois, en bâtissant ce temple, Onias avait violé les lois fondamentales de la religion israélite. C'est à Jérusalem, et seulement à Jérusalem, comme nous avons déjà eu occasion de le remarquer, qu'on devait offrir à Jéhovah des sacrifices; cette ville était le siége unique de sa résidence, et la gardienne du service divin. Un ancien décret des Juifs, rapporté par Maimonide[1], déclare que « si quelqu'un a transgressé la loi, en élevant un temple autre que celui de Jérusalem, ce temple ne sera pas regardé, à la vérité, comme un sanctuaire d'idoles; mais il ne sera jamais permis au sacrificateur qui aura sacrifié dans ce temple de faire le service dans le sanctuaire de Jérusalem; il ne sera pas même permis d'employer à l'usage du véritable sanctuaire les vases qui lui auront servi, mais on les cachera. »

[1] *Halacha Biath Hammikdasch*, liv. VIII.

Le même Ptolémée (Philométor), qui avait permis la construction d'un sanctuaire au Seigneur, condamna les Samaritains dans leurs prétentions d'établir la suprématie du temple de Garizim sur celui de Jérusalem.

Tandis qu'Antiochus se préparait à marcher contre l'Égypte pour la seconde fois, des prodiges se montrèrent aux habitants de Jérusalem : durant quarante jours on vit courir dans les airs des cavaliers avec des vêtements d'or et armés de lances, des chevaux rangés en bataille et se précipitant les uns contre les autres, une multitude d'hommes couverts de casques et tenant en main des épées nues. Les boucliers s'agitaient, les dards traversaient l'espace; des armes d'or et des cuirasses resplendissaient au loin; chacun priait Dieu que ces prodiges tournassent à l'avantage de la cité; mais les événements prouvèrent que ces présages n'annonçaient que des malheurs. Bientôt se répand un faux bruit sur la mort d'Antiochus; Jason, qui, n'ayant pas longtemps joui de la grande sacrificature usurpée, s'était retiré chez les Ammonites, prend avec lui mille hommes, et attaque Jérusalem, dont il parvient à s'emparer; Ménélaüs, son compétiteur au souverain sacerdoce, se sauve dans la forteresse de la ville. Jason fait un carnage dans la cité, sans songer que ce sont des frères qui tombent sous ses coups. « Il ne considérait pas, dit admirablement l'auteur du second livre des Machabées, que c'est un très-grand malheur d'être heureux dans la guerre qu'on fait à ses proches. » Mais il ne put parvenir à se mettre en possession de l'autorité, et reprit le chemin du pays des Ammonites;

qu'avait préparée sa courageuse fidélité; il mourut à cent quarante-six ans, et l'historien sacré nous a conservé les belles exhortations adressées à ses fils : « Souvenez-vous, leur disait-il, de ce que vos aïeux ont fait dans leur temps, et vous recevrez une grande gloire et un nom éternel. » Jamais exhortation d'un vieux père mourant ne fut suivie avec plus de fidélité; jamais promesse de gloire ne s'accomplit mieux. Matathias désigna Simon comme homme de conseil et Judas Machabée comme chef de la troupe juive; après cela, il bénit sa famille et fut réuni à ses pères. Ses fils l'ensevelirent à Modin dans le sépulcre des ancêtres, et tout Israël le pleura.

Quel tableau que celui du vieillard, près d'entrer dans le sépulcre, rappelant à ses fils les illustres exemples de l'histoire des aïeux, leur montrant l'espérance en Dieu comme le secret de la force, leur apprenant à ne pas craindre les paroles du méchant dont la gloire n'est que poussière et ver, qui s'élève aujourd'hui et qui demain aura disparu; les excitant au courage pour la défense de la loi, et s'attristant sans doute de les quitter en ce monde au moment où commençaient pour eux les travaux d'une guerre sacrée, au moment où allaient se décider les destinées de Jérusalem confiées à leur vaillance!

Nous avons vu dans le pays de Modin des vieillards et de jeunes montagnards qui, par l'imposante noblesse de leur attitude, la fierté de leur regard, l'âpreté de leur visage, la grave simplicité de leurs vêtements, nous faisaient songer à Matathias et à ses fils :

l'aspect de ces jeunes Arabes que nous avons trouvés quelquefois rangés en cercle autour du vénérable chef de la famille nous faisait mieux comprendre la scène du vieux père des Machabées disant à ses fils armés les dernières paroles et le dernier adieu.

Toutes les peintures de l'historien sacré qui se rapportent à Judas Machabée nous le montrent avec un frappant caractère; pendant que la désolation s'étend sur le peuple hébreu, Judas s'est retiré, lui dixième, en des lieux déserts, vivant sur les montagnes parmi les bêtes, avec l'herbe des champs pour seule nourriture, afin de ne prendre aucune part à la souillure commune[1]. Quand l'heure des batailles est arrivée, nous le voyons revêtu de la cuirasse comme un géant, se couvrant de ses armes, protégeant le camp avec son épée, semblable à un lion dans ses fureurs et à un lionceau qui rugit à la vue de sa proie. Placé à la tête d'un corps de sept mille hommes grossissant tous les jours, le guerrier terrible poursuivait les soldats d'Antiochus, les harcelait, les taillait en pièces, surprenait pendant la nuit les villages et les places ennemies, et les livrait aux flammes.

Philippe de Phrygie, resté gouverneur de Jérusalem, sollicite des secours contre cette puissance nouvelle qui s'est levée, et dont les progrès lui paraissent formidables. Apollonius, gouverneur de Samarie, met sur pied des bataillons nombreux qui viennent se briser contre la force des Machabées; Judas le tue de sa

[1] *Machabées*, liv. II, chap. v.

main et lui prend son épée, qu'il garde pour achever de délivrer son pays. Seron, Nicanor, gouverneur de la basse Syrie, Gorgias, Lysias, lui-même, Timothée, Bachide, gouverneur de la Mésopotamie, subissent tour à tour de honteuses défaites et se demandent quel Dieu inconnu les pousse à la ruine. Nicanor, qui avait amené mille marchands pour leur vendre les Juifs esclaves, et qui avait promis de payer avec le prix des captifs le tribut aux Romains, se trouva heureux de gagner les côtes de la mer et de s'enfuir dans une barque vers Antioche. Nous ne raconterons point tant de merveilleux combats livrés aux environs de Modin, d'Emmaüs, de Bethoron. Si parfois la petite troupe commandée par Judas et par ses frères intrépides se troublait à la vue de troupes dix fois plus nombreuses, Judas lui répétait que la victoire ne dépend point du nombre des combattants, et que Dieu seul la donne. Cette poignée de héros se préparait souvent aux batailles par le jeûne, avec la cendre sur la tête et le cilice pour vêtement; lorsqu'ils entendaient Judas leur promettre le triomphe, c'est Dieu même qu'ils croyaient entendre; lorsqu'il priait le Seigneur à Masphah, ses compagnons croyaient voir des anges porter au ciel ses oraisons. Les malades, les vieillards, les orphelins et les veuves, avaient leur part des dépouilles, et la charité fraternelle sanctifiait ainsi la victoire.

Judas n'avait point attendu ses derniers triomphes pour entrer dans Jérusalem et purifier le temple; la ville sainte n'offrait qu'un désert; l'étranger demeurait enfermé dans la forteresse; toute joie avait été bannie

de Jacob, dit l'Écriture[1], et la flûte et la harpe y étaient muettes. Les pieux guerriers avaient déchiré leurs vêtements et s'étaient couverts de cendres au douloureux spectacle du temple solitaire et profané. Les ronces et les arbrisseaux croissaient dans le parvis comme ils croissent dans les montagnes; les portes étaient brûlées; les édifices attenant au temple étaient renversés. On releva rapidement les ruines du sanctuaire, on fit disparaître les impures idoles. A la place de l'autel des holocaustes souillé, un nouvel autel s'éleva et fut consacré, au bruit des cantiques, des lyres et des timbales. La célébration de la *fête des lumières*, parmi les Juifs, est le souvenir de cette dédicace, qui dura huit jours.

Les Hébreux bâtirent sur le mont Sion une citadelle, pour l'opposer à celle que retenaient encore les soldats macédoniens, et la remirent aux mains de bons gardiens. Ils ne s'étaient point occupés de chasser l'ennemi de la forteresse de Jérusalem; il aurait fallu passer de longs jours au pied de ces tours et de ces murailles; les vaillants défenseurs d'Israël étaient appelés à de plus rapides et à de plus utiles exploits.

Lorsque Antiochus mourut de rage (164 avant J. C.), Judas Machabée et ses frères avaient partout battu ses troupes, non-seulement dans le pays de Jérusalem, mais dans la Galilée, dans les contrées d'Hébron et d'Azot, et jusqu'au delà du Jourdain. Ce roi, dont toute la gloire est d'avoir travaillé à faire achever le

[1] *Machabées*, liv. I, chap. III.

temple de Jupiter Olympien à Athènes, exerça contre les Juifs des cruautés qui furent l'œuvre d'un petit esprit; sa pauvre tête ne put soutenir les revers de ses armées. Il s'était pris de belle passion pour les fêtes mythologiques d'Athènes, d'Olympie et de Délos, et trouvait sublime d'entreprendre de *paganiser* le peuple hébreu! Ce n'était pas vers les dieux d'Homère que marchait le monde, mais vers le Dieu d'Isaïe et de Daniel.

Toute la force d'une grande monarchie était impuissante à tenir tête à une petite légion de montagnards combattant pour leur religion et leur pays. Dans leur duel avec les fils de Matathias, les descendants de Séleucus ne connaissaient que la défaite. L'attaque la plus redoutable que les Machabées eurent à soutenir fut l'expédition du jeune Antiochus Eupator, dirigée par Lysias, son tuteur. Cent mille hommes de pied et vingt mille cavaliers s'avancèrent vers Jérusalem; ils avaient avec eux trente-deux éléphants dressés au combat, portant chacun une tour de bois renfermant trente-deux guerriers; chaque éléphant avait un Indien pour conducteur : on montrait à la bête du jus de raisin et de mûres afin de l'exciter par cette apparente couleur du sang. Les boucliers d'or et d'airain resplendissaient sous les rayons du soleil levant dans le pays de Judée; leurs reflets couvraient les montagnes, qui brillaient au loin comme des lampes ardentes. Ce formidable appareil n'épouvante pas Judas; il va au-devant de l'armée macédonienne; son glaive et celui de ses compagnons jonchent la terre de six cents cadavres. Éléazar, un de

ses frères, ayant aperçu un éléphant plus grand que les autres et couvert des armes du roi, avait cru qu'Antiochus était dessus; il s'élance vers la bête, se place sous le ventre de l'éléphant, qu'il tue avec son glaive et qui l'écrase aussitôt dans sa chute : inutile dévouement qui enleva un héros à la phalange israélite!

Judas se retira prudemment devant l'immense supériorité du nombre pour s'enfermer dans sa citadelle autour du temple. Sa résistance y fut prodigieuse : c'était l'année où les Hébreux ne labouraient ni ne semaient; chaque jour la famine arrachait des défenseurs à la forteresse. Judas était toujours là, malgré des assauts multipliés, malgré l'action incessante des machines qui lançaient des feux, des pierres, des dards. A la fin, l'armée macédonienne reprit le chemin d'Antioche. Lysias, averti des projets de Philippe contre le pouvoir du roi, conseilla ce retour à Antiochus, au lieu de se consumer en vain devant les murs d'une citadelle. On fit un traité de paix par lequel les Juifs rentreraient dans la liberté de leur loi. Antiochus se montrait peu disposé à rester fidèle à ce traité; mais une révolution lui ôta la vie, ainsi qu'à Lysias. Démétrius, assis sur un trône qu'il avait ensanglanté, voulut établir à Jérusalem un grand prêtre, Alcine, bientôt repoussé par Judas. Il envoya Nicanor, que Judas battit deux fois dans cette campagne : d'abord à Capharsalama, où plus tard s'éleva Antipatride sur la route de Césarée, ensuite à Adarsa, à trente stades[1] de la Basse-Betho-

[1] Trente stades font un peu plus que quatre milles romains.

ron, où le général syrien perdit la vie. Le jour de ce dernier triomphe fut inscrit au nombre des jours de fête; c'était le treizième du mois d'adar, qui correspond à notre mois de mars. Les Séleucides continuaient à être vaincus par les Machabées.

SUITE DU CHAPITRE PRECEDENT

Judas avait été nommé par le peuple grand sacrificateur; c'était la première fois qu'à Jérusalem le pouvoir religieux et le pouvoir civil se trouvaient réunis dans la même main. Les Hébreux, d'une commune voix, dans l'intérêt de leur existence nationale, avaient dérogé à leur ancienne coutume en faveur de celui qui venait de sauver leur pays.

Le nouveau chef du peuple juif entend parler des Romains, de leurs conquêtes, de leur puissance, de leur sagesse, de leur fidélité aux alliances; il apprend que les Romains donnent ou retirent à leur gré la royauté, et que pourtant nul d'entre eux ne porte le diadème et ne se revêt de la pourpre pour s'élever au-dessus des autres; qu'ils ont établi un sénat dont les décrets sont la règle de leur politique. Judas songe qu'une lutte

perpétuelle contre la domination grecque est impossible, et s'arrête à l'idée de chercher un appui dans une alliance avec les Romains. Il leur envoie deux ambassadeurs, Eupolemus, fils de Jean, petit-fils de Jacob, et son neveu Jason, fils d'Éléazar, qui, après un long chemin, dit l'Écriture, parviennent à la ville des Sept-Collines. Les deux députés israélites arrivaient à Rome dans une époque où retentissaient de grands noms : ils auraient pu voir le vieux Paul-Émile, vainqueur de Persée et de la phalange macédonienne, recevant les honneurs du Capitole; ils auraient pu rencontrer sur les bords du Tibre le jeune Scipion-Émilien, l'ami de Polybe, qui plus tard devait détruire Carthage et Numance. Représentons-nous l'entrée au sénat de ces deux envoyés d'un peuple dont les Romains avaient à peine entendu prononcer le nom, et qui n'avait ni les mœurs ni les croyances du monde conquis par leurs armes; représentons-nous les deux Israélites avec leur mélange de surprise, de respect et de fierté, en présence de la majesté de la ville éternelle. Quel est celui des trois cents sénateurs qui aurait imaginé que de la nation de ces deux étrangers, objets de leur curiosité, sortirait, dans un temps peu éloigné, un homme, un Dieu, changeant de sa parole la face des royaumes de la terre et se mettant à la place de tous les dieux de Rome et des nations connues.

Les députés de Jérusalem se présentent au sénat au nom de Judas Machabée et de ses frères, au nom du peuple juif; ils demandent à faire alliance et amitié avec les Romains; les représentants de la république

les écoutent favorablement. Dans un décret gravé sur des tables d'airain et destiné à être conservé à Jérusalem comme un monument de cette alliance, le sénat souhaitait tous les biens aux Romains et aux Juifs sur mer et sur terre, faisait des vœux pour que l'épée et l'ennemi restassent loin d'eux, et stipulait qu'en cas de guerre les deux nations viendraient mutuellement et gratuitement à leur aide. Le sénat fit savoir aussitôt au roi Démétrius que, la nation israélite étant devenue l'alliée de la nation romaine, la république l'attaquerait par terre et par mer s'il osait de nouveau maltraiter les Juifs[1].

Mais, lorsque cette déclaration parvint à Antioche, Démétrius avait déjà fait marcher contre Jérusalem Bacchide et Alcine à la tête de vingt mille soldats d'élite; cette troupe s'était avancée jusqu'à Bérée ou Berseth, dans le voisinage de Jérusalem; Judas campait à Laïza, du côté d'Azot, avec trois mille combattants accoutumés à ne pas redouter le nombre, et qui pourtant furent saisis d'effroi à la vue de la belliqueuse contenance de la légion macédonienne; plus des deux tiers s'enfuirent; Judas ne put retenir que huit cents guerriers; vingt mille soldats aguerris les attendaient et les menaçaient. « Allons et marchons contre nos ennemis; » dit le héros au petit nombre de ses compagnons. On lui fait entendre que le combat est impossible, qu'une aussi petite troupe ne peut rien tenter contre une telle armée, qu'il faut se retirer et rassembler

[1] *Machabees*, liv. I, ch. VIII.

les guerriers israélites dispersés. « Dieu nous garde d'en user ainsi, répond Judas, Dieu nous garde de fuir devant les ennemis ! Si notre heure est arrivée, mourons courageusement pour nos frères, et ne souillons point notre gloire[1] ! »

L'armée ennemie sort de son camp, et, se partageant en deux corps, vient à la rencontre de Judas au bruit des trompettes; la petite troupe israélite se met en marche, et les trompettes sonnent aussi dans ses rangs; les combattants se mêlent avec fureur; la terre retentit du bruit des armes. Étrange lutte ! Huit cents guerriers contre vingt mille ! Le moment où va commencer une bataille porte toujours avec lui un caractère d'imposante et lugubre solennité; mais, quand une trop grande inégalité dans les forces vous révèle d'avance l'issue du combat, l'admiration et la tristesse vous saisissent, et vous vous attachez avec des sentiments pénibles à ces courages qui doivent inévitablement succomber.

C'est dans l'aile droite de la légion macédonienne que résidait la principale force de l'ennemi; Judas, accompagné des plus vaillants des siens, s'élance contre elle, parvient à la rompre, et poursuit le corps fugitif jusqu'à la montagne d'Azot; que de bravoure pour un tel exploit ! Mais l'aile gauche, voyant l'aile droite vaincue, suivit Judas par derrière, l'entoura, l'accabla; après une défense qui dut être prodigieuse, le héros périt (160 avant J. C.), et cette défaite fut plus glorieuse que toutes ses victoires. Judas tomba, et tous les au-

[1] *Machabées*, liv. I, ch. IX.

tres s'enfuirent, dit l'Écriture; quel bel éloge dans ces seuls mots! Le combat avait duré depuis le matin jusqu'au soir; la mort de Judas finit la bataille. Jonathas et Simon emportèrent le corps de leur frère et l'ensevelirent dans le sépulcre de leur père à Modin. Tout le peuple fit un grand deuil et pleura le héros plusieurs jours.

Judas Machabée est un de ces personnages qui, dans notre imagination, marchent avec la main de Dieu sur leur tête, et nous nous étonnons que le trépas puisse les atteindre; nous répétons ces paroles que la terre de Judée entendit au loin : *Comment est tombé cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israël?* Judas Machabée est l'Achille des Hébreux, et, si un Homère chrétien se saisissait de cette figure, quels tableaux il aurait à nous retracer! Judas vécut dans le siècle des Scipions; aussi grand qu'eux par la vaillance, il fut plus admirable. Il ne combattait point pour asservir des peuples et dans l'espoir de monter au Capitole, mais il se dévouait, l'épée à la main, à ses frères d'Israël menacés dans leurs lois et leurs croyances; il se dévouait au salut de sa nation, et parvint à l'accomplir.

L'ennemi, profitant de la stupeur et du découragement qui suivent la mort de Judas Machabée, opprime et souille le pays; mais tous les Machabées n'ont pas rejoint leur père dans le funèbre monument de Modin. Jonathas remplace Judas, commence par venger son frère Jean, tombé victime d'une trahison au delà du Jourdain, et change en malheur et en funérailles les fêtes d'une noce chez les fils de Jambri; il fait essuyer

une perte de mille hommes à Bacchide, qui était venu l'attaquer du côté de la mer Morte et du Jourdain. Bientôt la mort d'Alcine, frappé d'une horrible paralysie en renversant les murs de la partie intérieure du temple et les ouvrages entrepris à la voix d'Aggée et de Zacharie, déterminent Bacchide à reprendre le chemin d'Antioche.

Des rancunes de rois avaient suscité contre Démétrius un jeune aventurier, nommé Bala, présenté comme fils d'Antiochus Épiphanes. Alexandre Bala, appuyé secrètement par trois princes, et ralliant autour de lui les mécontents de Syrie, menaçait le trône de Démétrius, et venait de s'emparer de Ptolémaïs. Les deux rivaux se disputent une alliance avec Jonathas, établi à Jérusalem, qu'il répare et qu'il fortifie. Démétrius offre de remettre aux Juifs tous les tributs, de faire de Jérusalem une ville libre et du temple un lieu de refuge inviolable, de rendre la liberté à tous les Juifs esclaves, de donner au sanctuaire de Jérusalem Ptolémaïs et son territoire, et un revenu annuel de quinze mille sicles d'argent[1]. Mais les promesses de l'ennemi d'Israël inspiraient à Jonathas peu de confiance; il aima mieux faire cause commune avec Alexandre, qui lui avait envoyé une robe de pourpre et une couronne d'or, comme pour reconnaître son autorité, et qui avait l'appui de l'Égypte. Le chef du peuple juif alla visiter, à Ptolémaïs, le nouveau roi de Syrie, après sa victoire sur Démétrius, et assista à son mariage avec une fille de Pto-

[1] *Machabées*, liv. I, chap. x.

lémée. L'historien sacré nous apprend qu'Alexandre fit revêtir Jonathas de la pourpre, et qu'il lui prépara une sorte de triomphe dans les rues de Ptolémaïs[1].

La royauté d'Alexandre ne dura que cinq ans; l'héritage de Démétrius Soter revint à son fils Démétrius Nicator. Ptolémée Philométor, qui avait donné à Bala le trône et sa fille en mariage, lui ôta son trône et sa femme, pour la donner au jeune Démétrius : le caprice immoral d'un roi devient ici toute la politique des nations. Jonathas n'obtint de Démétrius que d'inutiles promesses; trois mille Juifs des plus vaillants avaient sauvé le roi d'une révolte à Antioche, et avaient brûlé la ville pour châtier les ennemis du prince. Démétrius ne tint aucun compte de ce service. Antiochus VI, fils d'Alexandre Bala, qui fut mis à sa place, donna à Jonathas le droit de boire dans une coupe d'or, de porter la pourpre et l'agrafe d'or; mais les caresses ou les menaces de ces rois d'un jour touchait peu le grand prêtre de Jérusalem, qui avait pour lui le génie de la guerre. Il tourne le dos à cette politique incertaine, part avec les siens, et soumet tour à tour Ascalon et Gaza; puis, passant en Galilée, remporte, du côté de Cadès ou Cedès de Nephtali, une victoire qu'il ne doit qu'à sa bravoure. Il fait éclater son courage en vingt autres rencontres, et la terreur de son nom protége Jérusalem mieux que de fortes murailles.

Jonathas se ressouvint de l'alliance que son frère Juda avait faite avec les Romains, et de celle que le

[1] *Machabées*, liv. I, chap. x.

grand prêtre Onias avait faite avec Lacédémone ; il envoya des députés pour renouveler cette double alliance. En voyant Jérusalem tourner ainsi son espérance vers Rome, on songe involontairement que c'est de là que doit lui venir la ruine.

La fin de Jonathas est une éternelle souillure pour ce Tryphon ou Diotote, qui, voulant saisir la couronne de Syrie et redoutant l'intervention du grand prêtre, le fit prisonnier à Ptolémaïs par une lâche violation de la parole donnée. L'âme souffre quand elle voit l'héroïsme succomber ainsi dans les piéges que lui dresse l'infâme calcul d'un ambitieux.

Simon, dont le courage avait été tant de fois éprouvé par l'ennemi, veut sauver Jonathas; il est touchant lorsqu'il excite le peuple à la délivrance de son frère, lorsqu'il rappelle au peuple comment toute la maison de son père a combattu pour les lois et pour le saint temple. « Tous nos frères sont morts pour Israël, dit-il, et il ne reste plus que moi! mais je n'épargnerai pas ma vie toutes les fois que nous serons dans le péril; je ne ferai pas meilleur marché de mes jours que n'ont fait mes frères. Je vengerai donc ma nation et le sanctuaire, nos enfants et nos femmes, parce que les ennemis se sont assemblés contre nous. — Soyez notre chef à la place de Judas et de Jonathas, » lui crie le peuple tout prêt à se mettre en marche[1].

Tryphon demande à Simon cent talents d'argent et les deux fils de Jonathas en otages. A cette condition,

[1] *Machabées*, liv. I, chap. XIII.

il rendra la liberté à Jonathas. Mais le misérable reçut la somme et les deux fils, et garda son prisonnier. Simon s'avançait à la tête de quarante mille hommes, qui formaient alors l'armée israélite; Tryphon n'était pas de ceux qui tentent les hasards des batailles : il tua Jonathas et ses fils, et s'en retourna à Antioche.

Les restes de Jonathas, que tout Israël pleurait, ne demeurèrent point en des mains ennemies; Simon les fit apporter à Modin et leur ouvrit le tombeau des ancêtres. Par ses ordres, au-dessus du sépulcre de sa famille, s'éleva un monument, composé de sept pyramides, qu'on voyait de loin, et dont toutes les pierres étaient polies : une de ces pyramides pour son père, une pour sa mère, quatre pour ses frères; la septième devait un jour orner la tombe de Simon; de grandes colonnes, surmontées d'armes et de navires en sculpture, *qui pourraient être vues par les navigateurs*, complétaient le monument. Nous avons prononcé le nom d'Achille en parlant de Judas Machabée, et l'édifice sépulcral de Modin nous rappelle le tombeau des héros grecs, qui, selon les paroles de l'*Odyssée*, devaient être salués dans tous les âges par les navigateurs de l'Hellespont. Mais les simples tumulus du cap Sigée ont duré plus longtemps que les pyramides et les colonnes des sépulcres de Modin. Nous avons vu reverdir le gazon sur les tombeaux d'Achille, de Patrocle et d'Ajax, restés tels qu'ils étaient au temps d'Homère, et nous avons vainement cherché sur la montagne de Modin quelques traces de la sépulture des Machabées.

Simon, que Bossuet appelle le *plus prudent* et le *plus*

heureux des Machabées, profita des querelles des princes se disputant le trône de Syrie pour ressaisir les plus importantes places qui composaient l'ancien héritage d'Israël, pour fortifier son autorité et affranchir la nation israélite de toute domination étrangère. Il prit possession de la citadelle de Jérusalem, occupée par l'ennemi depuis vingt-sept ans; il la purifia des souillures de l'idolâtrie; l'entrée dans la citadelle de Sion fut une fête. Chaque soldat portait une palme à la main; le chant des psaumes, le son des guitares et des harpes, remplissaient les airs. Le peuple donna à Simon le titre de souverain pontife, grand chef et prince des Juifs. Dans une assemblée solennelle, on lut une déclaration qui rappelait les services, établissait les droits de Simon; cette déclaration, gravée sur des tables d'airain, fut placée dans les galeries du temple pour être exposée à tous les regards. Simon portait la pourpre et l'agrafe d'or; tous les actes étaient écrits en son nom; aucune assemblée ne pouvait être convoquée sans son autorité; sa souveraine sacrificature devint une sorte de royauté que lui conférait l'assentiment universel de la nation israélite. La fermeté, la sagesse, la bravoure de Simon, amenèrent une paix qui depuis longtemps était inconnue à cette malheureuse terre, où le combat naissait toujours de la persécution.

L'historien sacré se plaît à peindre ce temps de repos donné à la Judée : chacun cultivait tranquillement son champ; le pays de Juda produisait ses fruits; les vieillards, assis près des places publiques, s'entretenaient de l'abondance des biens de la terre, et les jeunes hom-

mes se paraient de riches vêtements. Chacun, est-il dit encore, s'assit sous sa vigne et sous son figuier, sans que personne l'effrayât[1]. A la manière dont l'historien nous répète les louanges de Simon, on sent qu'il craint de ne pas rendre une assez complète justice à celui qui a donné à son pays des jours prospères. Il nous montre les rois abattus, et une frayeur respectueuse autour de la Judée. Des lettres de Lacédémone et des lettres des Romains, à qui Simon avait envoyé un grand bouclier d'or, arrivèrent avec des protestations d'amitié politique, garantissant la paix des Juifs. Le dernier des cinq fils de Matathias recueillait le fruit de tant d'admirables exploits par lesquels une seule famille avait tenu tête à de nombreuses armées. Lorsqu'il commençait à vieillir, il trouva, dans ses fils Juda et Jean, des continuateurs de la gloire des Machabées pour repousser une attaque d'Antiochus Sidètes.

Ce même Antiochus, à une époque précédente, avait offert au prince de Jérusalem, entre autres priviléges, celui de battre monnaie dans toute l'étendue de la Judée; c'était la première fois que les rois d'Asie songeaient à accorder aux Juifs ce privilége, qui est la marque essentielle de l'indépendance. Mais Simon n'avait point attendu la permission d'Antiochus : depuis la reprise de la forteresse de Jérusalem, il battait monnaie ; un côté des pièces portait le nom de Simon, l'autre côté, la date de l'affranchissement du pays, et un palmier ou une grappe de raisin, symbole de la fécon-

[1] *Machabées*, liv. I. chap. XIV.

dité de la Palestine. Toutefois la répugnance des Hébreux à représenter l'image des choses de la nature les avait déterminés à fabriquer les pièces de bronze, d'argent ou d'or dans la Samarie, et à se servir des caractères babyloniens ou chaldaïques en usage dans ce pays; cette répugnance, jointe à l'inconvénient du nom d'un seul sur une monnaie républicaine, obligea Simon, au bout de quatre ans, à ne plus battre monnaie.

Comme son frère Jonathas, Simon périt sous les coups d'une trahison; ce fut son gendre, appelé Ptolémée, gouverneur de la plaine de Jéricho, qui, aspirant à l'usurpation du souverain sacerdoce, fit tuer Simon et deux de ses fils dans une salle de festin (135 ans avant J. C.). Horrible crime qui portait une rude atteinte à la république israélite! Quoique le livre des Machabées ne le dise point, les dépouilles de Simon allèrent sans doute prendre leur place à Modin à l'ombre de la septième pyramide, et les cinq frères se trouvèrent ainsi réunis à leur père, après avoir accompli en Judée leur mission de dévouement et de courage.

L'œuvre qui avait coûté tant d'efforts sublimes ne reposait plus que sur une seule tête, celle de Jean, surnommé Hyrcan, fils de Simon; il était à Gazara lorsqu'il reçut la nouvelle de la catastrophe. S'étant dérobé aux sanglants projets du misérable vendu à la cause d'Antiochus, Jean fut nommé par le peuple grand prêtre et prince à la place de son père. L'historien des Machabées nous renvoie au livre des Annales du Sacerdoce pour les belliqueux travaux de Jean Hyrcan; mais ce livre ne nous est point parvenu. C'est à la mort de

Simon Machabée que se terminent les récits de la Bible, notre principal guide depuis le commencement de notre travail. L'historien Josèphe, qu'on ne peut suivre qu'avec une grande précaution, nous parle d'une somme de trois mille talents (environ dix-huit millions de notre monnaie) trouvée par Jean Hyrcan dans le sépulcre de David. Ce fait nous paraît fort douteux. Durant un gouvernement de trente ans, le successeur de Simon se montra digne de sa race; guerrier valeureux, il conquit l'Idumée et l'amena à la foi israélite; il renversa le temple des Samaritains et leur capitale, qui, si longtemps, avait dressé sa tête contre Jérusalem; c'est avec lui que finit la gloire des Machabées.

Aristobule, qui, le premier chez les Juifs, prit le titre de roi en le réunissant à celui de grand prêtre; Alexandre Jannée, son frère, qui se fit garder par six mille étrangers, s'engagea dans une affreuse guerre civile et se souilla par de lamentables atrocités; Hyrcan II et Aristobule II se disputant un trône qui ne devait rester ni à l'un ni à l'autre, achèvent tristement et sans éclat l'histoire d'une famille dont les traces avaient été si magnifiques. La postérité des Machabées songea à se parer des insignes de la royauté lorsqu'elle cessa d'être grande et forte; c'est surtout à l'impuissance qu'il faut un titre, et la recherche des marques du pouvoir indique souvent que le pouvoir échappe. Cette famille, qui, partie de la montagne de Modin, avait tant resplendi au profit de Jérusalem, perdit sa gloire comme un astre éteint dans l'espace.

Les armées romaines parurent pour la première fois

à Jérusalem quand Pompée, chargé de régler le sort de la Judée, assiégea et prit la ville sainte où s'était enfermé Aristobule II; celui-ci avait acheté auparavant l'appui des Romains en donnant au gouverneur de Syrie Gabinius et à Scaurus des sommes considérables, et à Pompée une vigne d'or que Strabon vit lui-même au Capitole; mais il attira contre lui le courroux de Pompée pour n'avoir pas suivi ses ordres, et fut condamné à orner sa pompe triomphale à Rome. Les richesses du temple, respectées par le grand capitaine romain, devinrent la proie de Crassus, qui enleva pour cinquante millions de notre monnaie et une solive d'or de sept cent cinquante livres pesant d'argent. Selon l'historien Josèphe, Antoine accorda à Hérode le royaume de Judée tombé entre les faibles mains du vieil Hyrcan II; après que César eut gagné l'empire du monde à la bataille d'Actium, Hérode, tournant le dos au vaincu, obtint de la bienveillance de César la faveur de garder la royauté de Jérusalem. Mais ce roi n'était qu'un préfet de Rome; les bords du Cédron et du Jourdain appartenaient aux dominateurs des bords du Tibre.

Nous voici arrivé à ce que nous appellerons le milieu des temps; le sceptre vient de sortir de Juda, et le jour du Messie est proche; Jésus-Christ arrive au moment où sur le monde entier règne le génie romain avec son pouvoir terrible, au moment où le genre humain s'incline sous l'autorité de ce long glaive qui, planté au mont Palatin, rayonne aux quatre bouts de la terre. La force morale se lève lorsque la force brutale est dans toute sa gloire; admirable rapprochement! jeu

sublime de la vérité! c'est aussitôt après la réduction de la Judée à l'obéissance de Rome qu'il part de son sein une puissance destinée à ravir à cette Rome païenne l'empire de l'univers!

CHAPITRE XVI

Avénement de Jésus-Christ. — La Vierge. — La vie et la mort de Jésus-Christ.

Quel nom venons-nous d'inscrire en tête de ce chapitre! De quel respect notre pensée est saisie à la vue de cette divine figure qui nous apparaît sur le chemin des temps où nous sommes parvenu! Pour traiter une telle matière, nous voudrions une autre plume que celle qui nous a servi depuis le commencement de notre travail, nous voudrions une plume tombée des ailes d'un ange; pour peindre ce qui vient du ciel, il faudrait un autre langage, d'autres formes. Comment parler du sublime envoyé de l'éternel royaume sans désirer emprunter aux esprits éthérés quelques-unes de leurs mélodies, ou du moins sans demander que le charbon de feu purifie nos lèvres!

Rome avait réalisé tout ce que peut le génie de la force; le soleil se levait et se couchait sur son empire;

jamais la domination d'un peuple ne s'était étendue aussi loin. De grandes actions et de grands monuments, des chefs-d'œuvre dans les lettres et dans les arts, honoraient la civilisation romaine. Mais cette civilisation, qui avait pour double base une politique souvent barbare et un paganisme toujours impur, offrait un prodigieux mélange de magnificence, d'atrocité et de corruption; l'invasion de la matière était immense. On avait des mœurs faites à l'image de l'Olympe mythologique envahi par tous les vices. Si nous voulions ouvrir les historiens et les poëtes anciens, les traits, les récits, se multiplieraient effroyablement sous notre plume. Le mépris de la vie humaine était passé à l'état d'habitude et de délassement; la servitude pesait sur les nations.

L'homme n'avait pu élever rien de plus beau que l'édifice de la grandeur romaine; or un pareil état de société, cette organisation de la violence et de la débauche, aurait conduit le monde à une vaste et rapide mort. Quelques siècles plus tard, la société humaine aurait été un cadavre pour lequel il n'aurait plus fallu qu'un sépulcre; au temps d'Auguste et de Tibère, elle pouvait être encore sauvée : ce fut alors que Jésus-Christ parut.

Lorsqu'il doit arriver un libérateur, les peuples en ont le pressentiment; à l'approche de l'événement réparateur, l'horizon de l'avenir se découvre, comme à l'approche du soleil les bords du ciel blanchissent et s'illuminent. Les Hébreux attendaient le Christ, et toutes les nations d'Asie et les Romains eux-mêmes at-

tendaient un grand homme : le monde avait les yeux tournés vers la Judée, car c'est de la Judée que devait sortir le dieu ou le roi. Nous pourrions citer ici Suétone, Tacite, Cicéron ; les livres sibyllins parlaient comme les livres d'Israël. Les oracles de toutes les parties de l'univers prophétisaient un berceau chargé d'heureux destins. Virgile, dans son églogue intitulée *Pollion*, exprimait les sentiments des peuples à cette époque ; il a consacré en vers immortels le souvenir d'une vague mais universelle espérance. Le poëte montrait le monde s'agitant sur sa base pour enfanter un grand avenir; il annonçait des siècles de paix avec des couleurs, des images qu'on croirait presque empruntées à Isaïe, et peignait un nouvel âge d'or pour le genre humain. En invoquant les muses de Sicile pour chanter les grandes choses, Virgile sentit passer dans son âme un souffle puissant; une sorte d'instinct prophétique anima le poëte, et l'avenir de l'univers lui parut beau. Il est de solennelles époques où l'homme se sent comme saisi du besoin de voir se renouveler les choses de la terre; c'est alors qu'on lève les yeux pour chercher dans le ciel un astre nouveau, et, si quelque splendeur naissante se montre à l'horizon, on se dit que les temps sont accomplis, et qu'un meilleur destin va commencer pour le monde. L'églogue à Pollion fut un admirable coup d'œil du génie; mais Virgile ne savait pas, ne pouvait pas savoir tout ce que l'âge futur portait dans ses flancs. Quant à nous, qui voyons à un court intervalle du chant du poëte la naissance du Messie promis aux nations, il nous semble entendre dans

cette églogue de Virgile les chœurs des bergers de Bethléem.

Une des plus anciennes traditions du monde, c'était que le genre humain, tombé par la faute de la femme, aurait un Rédempteur né d'une vierge. Cette tradition se retrouve au fond de la pensée religieuse de tous les peuples. Au Thibet et au Japon, le dieu Fo, chargé du salut des nations, s'incarne dans les chastes flancs d'une jeune fiancée. En Chine, une déesse, par la simple vertu d'une fleur des eaux, met au monde un puissant et merveilleux personnage. Deux vierges furent les mères de Bouddah et de Zoroastre, l'une fécondée par les rayons du soleil, l'autre par une céleste lumière descendue au milieu d'une vision nocturne. Les druides attendaient un sauveur qui serait fils d'une vierge. Chez tous les peuples on a pensé qu'il fallait un sein virginal pour l'incarnation d'un dieu. La femme choisie pour être le sanctuaire passager et miraculeux de la divinité était parée de toute la beauté que rêvent les imaginations poétiques. La naissance du Messie devait être, selon la parole de l'Écriture, *pure comme la rosée de l'aurore;* la mère du Dieu fait homme devait être belle entre toutes les vierges de la terre.

Parlons donc de celle qui, dans les desseins éternels, était appelée à enfanter le Rédempteur du genre humain; un regard jeté sur la vie de la mère nous servira d'introduction naturelle à la vie du fils.

Au temps marqué par les prophètes, et quand on attendait à tous les points de l'univers une réparation sublime, une fille naquit à Nazareth. Joachim, son

père, descendant de la race de David, et Anne, sa mère, issue de la famille d'Aaron, avaient obtenu cette fille après vingt ans de stérilité. Elle fut appelée Marie, *étoile de la mer*. Saint Bernard observe que la mère du Christ ne pouvait recevoir un nom plus convenable à sa destinée. « Marie est en effet, dit-il, cette belle et brillante étoile qui luit sur la mer vaste et orageuse du monde. » A l'âge de trois ans, la fille de Joachim fut emmenée à Jérusalem pour être présentée au temple; on l'admit au nombre des jeunes vierges attachées au service du Seigneur. Une robe couleur d'hyacinthe, une blanche tunique serrée par une ceinture et un long voile composaient le costume de Marie et de ses compagnes du temple. Les vierges se levaient au point du jour, à l'heure *où les mauvais anges se taisent*, dit un pieux auteur, *et où les prières sont le plus favorablement écoutées*. Le chant des psaumes les ramenait matin et soir au sanctuaire; dans la journée les fuseaux de cèdre tournaient entre leurs doigts; elles travaillaient l'or ou la laine, brodaient et exécutaient des dessins à la manière des Sidoniens. Marie, la plus habile de ses compagnes dans ces divers travaux, excellait surtout à filer le lin; les traditions populaires, fidèles à ce souvenir, appellent naïvement fils de la Vierge ces blancs tissus de vapeurs suspendus à travers les champs, sous le soleil de l'automne. Quelques auteurs ont tracé un portrait détaillé de Marie, que nous ne reproduirons point, parce qu'il ne saurait être que l'œuvre de la fantaisie. On a fait dire à saint Denis l'Aréopagiste que la Vierge *était belle à éblouir, et qu'il l'eût adorée*

comme une déesse s'il n'avait pas su qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Lorsque saint Paul convertit à Athènes Denis, membre de l'Aréopage, il y avait au moins quinze ou vingt ans que Marie n'était plus de ce monde, et Denis ne pouvait donc pas l'avoir connue. Nous donnons cependant pour couronne à la fille de Nazareth toutes les perfections du corps; la beauté de l'âme, ce mystérieux reflet du ciel, achevait de diviniser les traits de la jeune Galiléenne.

Il y avait neuf ans que Marie habitait autour des saints tabernacles, lorsque arriva sa première douleur: ses parents s'étaient établis à Jérusalem; elle perdit son vieux père, qui fut enseveli dans une grotte ou crypte, au côté septentrional de la vallée de Josaphat. Peu de temps après, l'humble demeure d'Anne et de Joachim resta vide. Marie vit sa vieille mère s'endormir du sommeil de la tombe; tout ce qu'elle avait aimé n'appartenait plus au pays des vivants. Ainsi orpheline sur la terre, Marie résolut de diriger toutes ses pensées vers les choses divines; le monde temporel parut trop grossier pour son âme; elle rêva la virginité comme l'état qui pouvait le mieux rapprocher la créature humaine de son Dieu. Il y avait dans ce rêve contemplatif d'une jeune fille toute une doctrine nouvelle. En demandant à vivre dans une solitude virginale, Marie heurtait les opinions bibliques, les idées les plus universellement admises chez les Juifs. Moïse avait appelé l'opprobre et la malédiction sur la femme qui ne serait point mère. Le goût de la virginité, manifesté dans Marie, était en quelque sorte le commencement de la

révélation du spiritualisme chrétien : Marie avait pressenti l'Évangile !

On a dit que la Vierge possédait à fond le syriaque et l'hébreu, et que les saintes Écritures lui étaient familières. Nous n'avons aucun témoignage qui puisse nous permettre de parler avec quelque certitude des connaissances et des études de Marie. Elle nous apparaît timide, simple, naïve et pure ; nous la trouvons trop près de Dieu pour lui prêter les parures de la terre; elle s'élevait sans doute aux plus hautes méditations, ne se plaisait que dans le monde des esprits, n'aspirait qu'aux joies de l'infini, aux voluptés de l'éternelle lumière. Le *Magnificat* que l'Église répète depuis dix-huit siècles est une admirable inspiration lyrique ; nous retrouvons dans cet hymne le génie de David, complété par le sentiment chrétien. Mais est-il nécessaire de conclure que Marie avait composé d'autres chants ?

La Vierge se troubla et répondit par des supplications timides quand ses tuteurs vinrent l'engager à prendre un époux ; il est probable qu'elle ne céda que par un secret pressentiment de sa miraculeuse destinée. Les Pères de l'Église nous apprennent que le sort lui-même choisit Joseph, charpentier de Nazareth, homme juste et déjà sur le déclin des jours, pour être l'époux de Marie, alors âgée de quinze ans. Une tradition, rapportée par saint Jérôme, parle de plusieurs prétendants ; après avoir prié *celui qui préside au sort*, les prétendants, dit la tradition, déposèrent le soir dans le temple chacun sa baguette d'amandier, et, le lendemain, la branche sèche et morte de Joseph, fils de Ja-

cob, fils de Nathan, se trouva verdoyante et fleurie, comme celle qui avait assuré jadis le sacerdoce à la famille d'Aaron. La même tradition raconte qu'à la vue de ce prodige, qui renversait ses espérances, un jeune homme d'une des premières et des plus riches familles de la Judée brisa sa baguette et courut s'enfermer dans une grotte du Carmel avec les disciples d'Élie.

L'ange chargé d'annoncer à Marie sa mission glorieuse est le même qui avait révélé à Daniel les soixante-dix semaines; Gabriel est le messager de l'avenir chrétien. Nous avons vu auprès du village de Saint-Jean, à une heure et demie à l'ouest de Jérusalem[1], l'emplacement de la demeure où la Vierge alla saluer sa cousine Élisabeth, la fontaine où elle avait coutume de puiser de l'eau pendant son séjour dans cette vallée. Le dénombrement de tous les habitants de l'empire à cette époque, ordonné par Auguste, est un fait historique qui ne se peut nier; saint Justin, Tertullien, saint Jean Chrysostome, dans leur réponse à ceux qui niaient la naissance de Jésus-Christ, se bornaient à les renvoyer aux registres du dénombrement fait en Judée par Quirinius. Suivons donc à Bethléem cette jeune Galiléenne qu'un pieux protecteur accompagne et qui est près de devenir mère; issus de la race de David, c'est à Bethléem que Marie et Joseph ont été obligés d'aller porter leurs noms; la foule des étrangers encombre la petite cité; il n'y a pas de place pour nos deux Gali-

[1] *Correspondance d'Orient*, tome IV, lettre xcvi.

léens dans les hôtelleries; une étable leur sert d'asile; elle était semblable à une grotte, comme le sont encore aujourd'hui les étables de Bethléem, et c'est là que, dans la nuit du 25 décembre, Marie enfante celui qui doit rattacher au ciel l'humanité misérable et vagabonde.

Nous avons visité au bas de Bethléem, à l'est, le champ des bergers qui, les premiers, au milieu de la nuit, apprirent des anges du Seigneur la joyeuse nouvelle. Comment exprimer la ravissante poésie de cette nuit, où des pâtres se prosternaient aux pieds du nouveau-né couché dans une crèche, où Marie adorait en silence les décrets d'en haut, où la grave figure de Joseph se recueillait en présence du mystère! De quel éclat devaient briller les étoiles au-dessus de la cité bénie! Quelle parure invisible aux yeux des hommes dut couvrir cette colline! Le ciel s'abaissait sur Bethléem pour l'environner en ce moment de toutes ses splendeurs. Alors sans doute quelque chose de doux et de consolateur passa dans l'âme de tous ceux qui habitaient cette portion de la Judée; alors des songes heureux traversèrent plus d'un sommeil, et l'oreille attentive eût pu entendre la brise nocturne répéter au loin ces paroles de la céleste milice: *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!*

La prophétie de Daniel qui marquait l'époque de l'avénement du Messie avait retenti sur les bords de l'Euphrate et du Tigre; les Juifs restés dans l'ancien royaume de Cyrus soupiraient après un libérateur

comme les Juifs de la Palestine. Les mages, philosophes ou astrologues de Chaldée, informés de l'accomplissement des temps prédits, auraient pu peut-être, sans intervention miraculeuse, songer à porter à l'enfant-roi l'encens et la myrrhe : d'après leur doctrine, chaque fois qu'un grand personnage naissait sur la terre, une étoile nouvelle, qui était la sienne, se montrait dans le ciel. Mais Dieu permit qu'un astre voyageur leur servît de guide. « Où est le roi des Juifs qui est né? disaient les mages en arrivant à Jérusalem; nous avons vu son étoile à l'orient, et nous sommes venus l'adorer. » Ces étrangers arrivés d'une lointaine contrée furent les premiers qui annoncèrent à Jérusalem l'immense chose accomplie, à deux lieues de la ville. Les prêtres et les scribes du peuple, interrogés par Hérode, répondaient que le Christ devait sortir de Bethléem, selon la parole de Michée[1].

Le vieil Hérode tremblait pour sa royauté; l'enfant que réchauffaient des bœufs dans une étable inquiétait le maître de Jérusalem dans son palais magnifique; celui qui venait de naître comme le plus pauvre des enfants des hommes troublait le repos du plus riche prince qui, depuis Salomon, eût gouverné la Judée.

Il semble que l'amour des arts, le goût des grands monuments et la cruauté ne puissent pas habiter dans un même cœur; il semble que les instincts atroces doivent étouffer tout instinct de grandeur. Cependant cet Hérode qui, pour plaire aux Juifs, éleva, comme nous

[1] Chap. v, vers. 2.

le dirons plus tard, un temple superbe à la place de celui de Zorobabel, cet Hérode qui, dans ses dépenses prodigieuses, bâtit Sébaste et Césarée en l'honneur de César-Auguste, répara les monuments d'Athènes, releva à Rhodes le temple d'Apollon Pythien, construisit à Ascalon de beaux palais, donna des prix aux jeux olympiques et pensionna des poëtes à Rome, était un monstre d'inhumanité, et l'empereur Auguste disait qu'il valait mieux être le pourceau que le fils d'Hérode.

Le massacre des enfants de Bethléem et des environs, raconté par l'évangéliste saint Matthieu et par un auteur païen du cinquième siècle[1], s'accorde bien avec le caractère du méchant Iduméen : c'est à lui qu'il appartenait de remplir Rama de deuil et de gémissements, et de faire pleurer Rachel, qui ne voulut pas être consolée parce que ses enfants n'étaient plus.

Le pays d'Égypte, où les Hébreux trouvèrent leurs premiers oppresseurs, était devenu, depuis quelques siècles, un refuge pour eux dans leurs mauvais jours. Quel touchant voyage que celui de Marie et de Joseph emportant avec eux le fils menacé par le glaive d'Hérode, s'avançant dans les montagnes méridionales de Judée, passant la nuit sous les abris qu'on disputait aux bêtes, fuyant les hommes et les cités, et cherchant dans les profondes solitudes un refuge contre un arrêt cruel! L'humble famille, arrivée à Gaza, dut quitter l'âne et prendre un chameau, car elle avait à franchir une vaste étendue sablonneuse, et l'âne eût disparu

[1] Macrobe, liv. II des *Saturnales*, chap. IV.

dans les tourbillons du désert. Voyez la jeune mère enveloppée d'un long voile et montée sur le chameau avec son enfant dans ses bras; le charpentier de Nazareth chemine derrière, appuyé sur un bâton d'érable ou de palmier. Que d'obstacles et d'ennemis les attendent! ils ont échappé à la fureur d'Hérode, mais échapperont-ils à la faim et à la soif, au simoun, qui promène la mort dans les solitudes, aux animaux qui cherchent leur proie? Oh! quel intérêt nous inspirent ces pauvres Galiléens! mais, si le fils de Tobie eut un ange pour compagnon, mille conducteurs célestes précédaient le Fils de Dieu, et des rayons plus purs que les rayons du jour marquaient leurs pas sur le sable. D'illustres caravanes, de puissantes armées, depuis Abraham, le père des peuples, jusqu'à Alexandre, l'envahisseur des nations, avaient suivi la même route de Gaza à la contrée égyptienne; toute leur gloire disparaît devant ces trois humbles fugitifs auxquels nul ne prend garde en chemin. Ombres dont la place est si grande dans l'histoire, courbez-vous ici : c'est la destinée du monde qui passe!

A Héliopolis, Marie et Joseph retrouvèrent un souvenir de la patrie, le temple de Jéhovah bâti par Onias. A la porte de la ville s'élevait un arbre antique, au pied duquel l'Arabe avait coutume de se prosterner. On dit qu'à l'approche de la sainte famille l'arbre d'Héliopolis inclina religieusement ses branches séculaires, comme pour saluer le Dieu enfant; on ajoute qu'au moment où les divins voyageurs passaient sous les arceaux de granit de la porte principale d'Héliopolis

toutes les idoles d'un temple voisin tombèrent, la face contre terre : belle et prophétique image de la prochaine destruction de l'ancien monde, rempli d'erreurs ! Au temps du moyen âge, le pèlerin visitait, en Égypte, la fontaine où Marie allait laver les langes de Jésus, le sycomore qui couvrait de son ombrage la Vierge errante.

Nous ignorons combien de temps la sainte famille vécut en Égypte. Des auteurs ont parlé d'un séjour de sept ans. Saint Matthieu nous dit positivement que Joseph demeura en Égypte *jusqu'à la mort d'Hérode*[1], et que, ce prince étant mort, « l'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, et lui dit : « Lève-toi, prends « l'enfant et sa mère, et retourne à la terre d'Israël, « car ils sont morts, ceux qui cherchaient la vie de « l'enfant[2]. » Or il est certain que deux ans tout au plus s'écoulèrent entre la naissance de Jésus et le trépas d'Hérode, ce qui ne permet pas d'admettre un séjour de sept ans en Égypte. Il y a quelque chose d'admirablement providentiel dans le passage du Christ enfant en Égypte, ce pays d'où sortit Moïse, fondateur d'un empire religieux qui allait tomber par la seule puissance de cet enfant; ce pays d'où était partie la mythologie universelle, condamnée à mourir au pied du divin fugitif.

Nous savons peu de chose du Christ depuis son retour à Nazareth jusqu'à sa trentième année, époque

[1] *Usque ad obitum Herodis.*
[2] Saint Matthieu, chap. II, vers. 19 et 20.

de sa première prédication. Marie et Joseph le conduisaient tous les ans à Jérusalem, au temps de la pâque. A l'âge de douze ans, ils le trouvèrent assis dans le temple, au milieu des docteurs, qu'il confondait et ravissait par la sagesse de ses paroles; et, comme ils l'avaient longtemps cherché avec inquiétude dans la ville : « Pourquoi nous avez-vous ainsi quittés? lui dit sa mère. Voilà que votre père et moi nous vous cherchions tristement. — Pourquoi me cherchiez-vous? leur répond l'enfant; ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux choses qui sont de mon Père [1] ? » Ces paroles, qui annonçaient la mission toute divine de Jésus, imposaient aux cœurs de Marie et de Joseph un sacrifice. Pendant les longues années d'une vie cachée à Nazareth, vie de travail et de soumission de la part de Jésus, il y eut sans doute, entre la Vierge et son fils, des entretiens auxquels l'oreille humaine n'était point admise, et qu'entendaient seuls les anges, invisibles gardiens de la demeure de Joseph. Qui nous dira ce qui se passait entre Marie et le Sauveur, quand Jésus croissait en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes; quand s'écoulaient en un coin de la Galilée les jours d'une obscure jeunesse qui devait aboutir au Calvaire et au mont des Olives, à l'ignominie de la passion et à l'empire de la terre et du ciel?

Au village de Saint-Jean, dont nous avons dejà parlé, nous avons vu, dans l'enceinte d'un monastère latin

[1] Saint Luc, chap. II, vers. 48.

bâti au dix-septième siècle, le lieu où naquit le précurseur du Messie. Jean prêche la pénitence, fait entendre, sur les rives du Jourdain, des discours qui entraînent la multitude; il baptise avec l'eau, et prépare la voie de celui qui baptisera avec l'esprit et le feu. Des prêtres et des lévites sont envoyés de Jérusalem pour lui demander s'il est le Christ, s'il est Élie ; et Jean leur répond qu'il n'est ni le Christ, ni Élie, ni un prophète, mais qu'il est la voix du désert, chargée d'annoncer quelqu'un de plus grand que lui qu'ils ne connaissent pas, quelqu'un de si sublime, qu'il n'est pas digne de dénouer les cordons de sa chaussure. Lorsque Jésus va le trouver au désert : « Voici, dit Jean à son approche, voici l'agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde ! » Le fils de Zacharie voit l'esprit divin descendre, sous la forme d'une colombe, sur la tête du Sauveur, qui a voulu recevoir de lui le baptême. André et Simon, son frère, qui fut appelé Pierre, Philippe, s'attachent d'abord aux pas de Jésus ; Nathanael hésite à suivre le Sauveur, parce qu'il ne croit pas qu'il puisse sortir quelque chose de bon de Nazareth [1]; et, quand Jésus lui apprend qu'il le connaît, qu'il l'a vu sous un figuier, Nathanael étonné le proclame Fils de Dieu. La foule de ceux qui désirent le baptême est plus nombreuse autour de Jésus qu'autour de Jean, et les pharisiens en murmurent. Jean leur répète qu'il est dans l'accomplissement de sa joie, qu'il n'est pas le Christ; que son pouvoir, à lui, doit diminuer, et celui

[1] Saint Jean, chap. I, vers. 46.

du Christ grandir ; il leur dit que celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous ; que celui qui tire son origine de la terre n'est que de la terre et sa parole aussi ; que l'envoyé de Dieu parle la langue de Dieu, et que Dieu ne lui donne point son esprit par mesure.

Nous n'avons point à suivre en détail le récit des évangélistes ; la vie de notre maître, de notre divin ami à tous, est dans la mémoire des chrétiens, à quelques communions qu'ils appartiennent ; un coup d'œil de respect et d'adoration sur le passage de Jésus au milieu des hommes suffit au plan de notre travail.

A quelle scène faudra-t-il nous arrêter ? quelle parole du maître faudra-t-il recueillir ? Nous voudrions nous borner à répéter ce que Jésus disait aux envoyés de Jean-Baptiste, qui était alors prisonnier : « Les aveugles voient, les sourds entendent, les lépreux sont guéris, l'Évangile est annoncé aux pauvres. » Quand nous parcourions les lieux où s'écoulèrent ses jours mortels, combien de fois, rempli de son souvenir, nous avons cru voir apparaître le plus beau des enfants des hommes avec ses longs cheveux partagés sur le front et tombant autour de son cou, avec sa robe de toile grise et une étoffe de la même couleur jetée sur l'épaule droite ! Ce costume est toujours celui des Nazaréens, et le voyageur y retrouve une intéressante image du fils de Marie. Ce costume rendait plus visible à nos yeux l'Homme-Dieu, dont le noble et doux visage était comme une splendeur voilée, dont le son de voix pénétrait et réchauffait les âmes, dont le maintien grave commandait le respect. Assis au bord du puits de Jacob, dans

la vallée de Sichem, il demande à boire à la Samaritaine, sans s'inquiéter des vieilles divisions entre les Juifs et les Samaritains, et lui parle du don de Dieu. « Nos pères ont adoré Dieu sur cette montagne, lui dit la femme de Samarie en lui montrant le Garizim; vous autres Juifs, vous prétendez que c'est dans Jérusalem seulement qu'il faut l'adorer. » Jésus répond que le temps va venir où l'on n'adorera plus ni à Garizim, ni à Jérusalem, que Dieu est esprit, et que ses vrais adorateurs le serviront en esprit et en vérité. « Je sais que le Messie doit bientôt venir, reprend la femme, il nous révélera toutes choses. — Le Messie, c'est moi, moi qui vous parle, » lui dit Jésus.

Le fils de Marie, sorti tout à coup de l'atelier de Joseph pour commencer sa mission appuyée sur des miracles, était surtout pour les hommes de Galilée un grand sujet de surprise. « D'où lui sont donc venus cette science, ce pouvoir? disaient-ils entre eux; n'est-ce pas ce charpentier, fils de Marie, frère de Jacques, de Judas, de Simon? ses sœurs ne sont-elles point parmi nous? » Ils avaient vu l'homme si longtemps, qu'ils avaient de la peine à reconnaître le Dieu. Il ne voulut accomplir à Nazareth aucun prodige, nous dit saint Marc[1]; il guérit seulement quelques malades en imposant les mains; l'incrédulité des habitants de Nazareth étonnait Jésus autant que son pouvoir divin les étonnait eux-mêmes. C'est principalement à Capharnaüm, à Bethsaïde et à Corozaïm que le Christ multiplia ses mi-

[1] *Virtutem ullam facere.* Saint Marc, chap. VI, vers. 5.
¶. 1.

racles ; il finit par leur crier : Malheur ! parce qu'il n'avait opéré au milieu de ces villes que d'inutiles merveilles.

Les miracles de Jésus, preuves de sa mission divine, étaient presque tous une manifestation de sa bonté ; l'officier de Capharnaüm voit son fils guéri à l'heure annoncée, la pauvre mère de Naïm voit son fils se lever du cercueil, et Jaïre sa fille unique sortir des bras de la mort à la voix du Sauveur. Le paralytique qui, depuis trente-huit ans, souffrait immobile, prend son lit et marche; l'aveugle-né lave ses yeux à la piscine de Siloé et retrouve la lumière; une multitude fatiguée à suivre Jésus, et qui avait faim, est rassasiée avec cinq pains et quelques poissons; les pêcheurs du lac de Génésareth, qui avaient travaillé en vain toute la nuit, jettent leurs filets sur la parole du Maître, et les filets se rompent sous le poids de la merveilleuse pêche. C'est pour faire le bien que le Fils de l'homme usait de son pouvoir divin, et ces témoignages d'une compassion infinie enchaînaient à ses traces les populations. On allait à celui dont la bouche ne s'ouvrait que pour rendre la santé ou la vie, enseigner une vérité, accorder un pardon, donner une consolation ou une espérance. Mais les prêtres et les lévites, les diverses sectes des Juifs, résistaient opiniâtrément à l'enseignement de Jésus, aux prodiges qui l'accompagnaient. Cette nation malheureuse et corrompue, comme l'appelle le Sauveur, demandait des miracles, et les miracles étaient impuissants à la tirer de ses ténèbres. Quoique sa mission ne fût point établie sur l'autorité humaine, mais sur l'au-

torité divine, Jésus rappelait aux Juifs qu'ils avaient interrogé Jean, et que celui-ci avait rendu témoignage à la vérité. Jean, *cette lampe ardente dont la lumière les a un moment réjouis*, a proclamé la venue du Christ au milieu d'eux ; ni le témoignage du précurseur, ni le témoignage plus haut des œuvres de Jésus, ne pouvaient convaincre ces pharisiens rebelles à l'évidence. « Je ne tire point ma gloire des hommes, leur disait le divin Maître; mais je vous connais, je sais que vous n'avez point en vous l'amour de Dieu ; je suis venu au nom de mon père, et vous ne me recevez pas ; si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez. » Admirables paroles d'un sens profond et triste ! C'est qu'en ce monde la vérité est destinée à trouver un plus difficile accueil que l'imposture !

Jésus rencontrait plus de foi parmi les Samaritains que parmi les Juifs ; il guérit dix lépreux qui lui avaient fait entendre leurs voix suppliantes ; neuf d'entre eux ne viennent pas même lui rendre grâce ; un seul, après s'être montré au prêtre comme l'ordonnait la loi, s'est jeté aux pieds du Christ, et c'est un Samaritain : « Il n'y a que cet étranger, dit Jésus, qui ait rendu gloire à Dieu[1]. » Il reprochait aux Juifs de tenir leur cerveau fermé aux clartés éternelles, et leur prédisait que les gentils recevraient plus facilement la vérité; il avait *d'autres brebis qui n'étaient pas de cette bergerie*, et ces brebis comprendraient mieux la voix du pasteur.

Il n'y a pas d'éloquence, pas de poésie humaine qui

[1] Saint Luc, chap. XVII, vers. 18.

ait le charme et la puissance du langage de Jésus dans sa prodigieuse simplicité ; il se sert des images les plus ordinaires de la nature et de la vie pour annoncer les choses les plus nouvelles et les plus cachées ; toutes les merveilles du ciel, tous les trésors de l'éternité, passent par des discours que l'esprit d'un enfant peut saisir ; or, comme le Christ est venu pour les petits et les pauvres, il semble qu'il ait voulu parler leur langue afin de mieux pénétrer dans leur entendement. En même temps que Dieu se fait homme et visible à tous, la vérité revêt une forme qui la rend universellement palpable, et c'est ainsi, on peut le dire, qu'elle éclaire tout homme venant au monde. Chacun de nos lecteurs a présents à sa pensée bien des paroles et des discours dont la reproduction serait inutile ici, et qui ont popularisé aux deux bouts de l'univers des secrets et des doctrines salutaires que les plus fiers génies des anciens âges n'avaient point soupçonnés.

Quelle scène que la résurrection de Lazare, ce frère de Marthe et de Marie que Jésus aimait ! « Notre ami Lazare dort, je vais l'éveiller, » dit-il en quittant la vallée de Jéricho pour venir à Béthanie. A la vue des deux sœurs et des amis du mort qui pleurent, Jésus *frémit dans son esprit et se trouble lui-même*[1] ; il demande où on a mis Lazare. « Venez et voyez, Seigneur, » lui dit-on; et des larmes coulent de ses yeux : précieuses larmes qu'un ange recueillit sans doute ! Il se troubla une seconde fois lorsqu'il arriva à la grotte

[1] Évangile de saint Jean, chap. XI, vers. 33.

où Lazare avait été enseveli, grotte qui s'offre aujourd'hui encore à la pieuse curiosité du pèlerin, et que nous avons visitée nous-même. Quel moment solennel que celui où, la pierre du sépulcre étant enlevée, Jésus, environné de peuple, se trouve en présence du cadavre déjà en putréfaction[1], lève les yeux au ciel pour rendre grâce à son père de l'avoir exaucé, et puis, d'une voix forte[2], appelle Lazare, qui aussitôt sort du tombeau ! « Plusieurs d'entre les Juifs qui étaient venus voir Marie et Marthe, nous dit l'évangéliste saint Jean, et qui avaient vu ce que Jésus avait fait, crurent en lui. » Plusieurs Juifs, et non pas tous les Juifs qui étaient là, crurent à la divinité de Jésus ! Ce cadavre en pourriture était devenu un homme vivant. La grande croix de Jésus avait fait tressaillir la mort dans son empire, et tous les témoins de cette merveille n'adorèrent point le fils de Marie ! ! Cela n'est-il point dans l'ordre moral une sorte de lugubre miracle ?...

Le courroux de Jésus chassant les vendeurs du temple est bien le courroux d'un Dieu. Le Messie, dans la sainte énergie de sa nature, repousse invinciblement, éternellement, toute souillure, et la menace de ses regards fait fuir ceux qui trafiquent au sanctuaire. Les marchés de bêtes à l'usage des Juifs qui, des divers points du pays, venaient offrir des sacrifices, avaient été établis dans le portique extérieur du temple, par un sacrilége calcul des prêtres; là aussi avaient pris place

[1] *Jam fetet.* (Saint Jean.)
[2] *Voce magnâ.*

les changeurs qui donnaient aux Juifs étrangers la monnaie ayant cours à Jérusalem, ou prêtaient sur gages avec une effroyable usure. L'indignation du Fils de l'homme s'était allumée au spectacle de ces iniquités. « Il est écrit, disait-il à ces trafiquants, Ma maison sera appelée une maison de prières, et vous en avez fait une caverne de voleurs. » Il fallait, ajouterons-nous avec saint Jérôme, qu'il parût en ce moment sur la face de Jésus un éblouissant et terrible rayon de sa divinité, pour qu'une multitude d'Israélites, enchaînés à leur gain, se laissassent chasser par un seul homme.

A mesure que le temps de sa mission s'achève, la douceur de Jésus prend une sorte de caractère touchant. Lorsqu'à Béthanie on blâme le religieux dévouement de Marie répandant sur les pieds du Sauveur un vase de parfum estimé trois cents deniers[1], qu'on aurait pu donner aux pauvres, « Laissez-la faire, dit Jésus, vous aurez toujours des pauvres, mais vous ne m'aurez pas toujours. » Une autre fois il dit au peuple : « La lumière est encore avec vous un peu de temps; marchez pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent. » Le Sauveur appelle ses *petits enfants*[2] les disciples choisis, ce petit troupeau à qui il avait recommandé de ne pas avoir peur. « Mes petits enfants, il me reste peu de temps à passer avec vous; vous me chercherez, et, comme je l'ai dit aux Juifs, vous ne pourrez pas venir

[1] Environ cinquante écus de notre monnaie.
[2] *Filioli.* (Saint Jean.)

où je vais. » Mais il est un commandement que le Maître leur donne ; il veut qu'ils s'aiment comme il les a aimés ; on les reconnaîtra pour ses disciples à l'amour qu'ils auront les uns pour les autres.

La tête de Jean-Baptiste était tombée à la demande de la femme d'Hérode-Antipas, tétrarque de Galilée. Ce prince s'était d'abord contenté d'emprisonner l'homme qui lui avait reproché son mariage avec la femme de son propre frère Philippe[1], et dont il redoutait la popularité, si nous en croyons Josèphe. Ainsi font quelquefois les pouvoirs de la terre ; c'est par la violence qu'ils se vengent de l'autorité de la vertu. Hérode-Antipas n'aurait peut-être pas songé à faire mourir Jean-Baptiste ; mais il était esclave d'une femme passionnée et farouche que la parole de l'homme de Dieu n'avait pas manqué d'atteindre dans ses vices.

Nul homme n'a reçu plus de gloire que Jean, surnommé Baptiste ou le *Baptiseur ;* car Jésus-Christ l'a déclaré le plus grand d'entre ceux qui sont nés de la femme ; comme pour le séparer de notre race et le placer au-dessus de notre faible et inconstante nature, le fils de Marie a dit de son précurseur qu'il n'était point un roseau agité du vent. C'est dans la solitude, toujours si féconde en divines inspirations, que Jean se prépara à son ministère sublime. Son vêtement, fait de poil de chameau et serré d'une ceinture de cuir ; sa nourriture, composée du miel des abeilles sauvages, recueilli dans le tronc des arbres et le creux des rochers, et de gros-

[1] Saint Matthieu, chap. xiv, vers. 4.

ses sauterelles comme on en voit encore voltiger par bandes vers la mer Morte et le Jourdain; son visage noirci par le soleil, amaigri par les austérités : tout cet ensemble d'homme du désert qui d'abord fit croire que le prophète Élie était revenu sur la terre se montra au delà du fleuve sacré comme une sévère apparition. Jean commença à prêcher la pénitence, la confession et le baptême, à peu près au même âge où Jésus-Christ commença son œuvre; il annonçait que le royaume des cieux était proche, lavait dans l'eau du Jourdain les souillures de ceux qui allaient à lui, apprenait à prier et parlait à tous de la méprisable vanité de la terre, et des biens éternels, seuls dignes d'occuper le cœur de l'homme. Depuis bien longtemps, le Seigneur n'avait envoyé de prophète, et Jean paraissait aux Juifs comme un retour des bénédictions d'en haut; on accourait à lui de Jérusalem et de tous les points de la Judée, et chacun se demandait si le fils d'Élisabeth n'était pas le Christ promis. Une députation de prêtres et de lévites pharisiens fut chargée de savoir de lui s'il n'était pas le Sauveur attendu; il confessa qu'il ne l'était point et ne laissa point éteindre sa lampe par le vent de l'orgueil[1]. Fruit d'une mère stérile, il faisait porter des fruits de grâce à la stérilité du désert, dit un auteur ecclésiastique.

Jean, qui voulait être seulement une *voix*, le précurseur de celui qui devait baptiser dans le Saint-Esprit et dans le feu, eut de nombreux disciples, dont l'Évangile

[1] Saint Augustin.

nous parle plus d'une fois; il laissa après lui une école qui était comme le vestibule du christianisme, et qui se répandit dans les pays de Syrie, d'Egypte et d'Asie Mineure. Du vivant même de Jean, il y eut des jalousies entre ses disciples et ceux de Jésus-Christ au sujet de la valeur des deux baptêmes; les premiers auraient bien voulu entraîner leur maître dans une lutte contre Jésus, mais il leur résista dans son humilité inspirée. Un grand nombre de Juifs s'en tinrent au baptême de Jean-Baptiste, qui était le dernier échelon providentiel conduisant l'homme au Dieu rédempteur; ils n'avaient plus qu'un pas à faire pour arriver à Jésus-Christ, et leur pied s'arrêta!

On menaçait du sort de Jean-Baptiste le fils de Marie, qui, se trouvant aux bords du Jourdain, habitait des lieux soumis au pouvoir du tétrarque de Galilée; le Sauveur fait dire à ce *renard*, comme il l'appelle, qu'il a encore des démons à chasser, des malades à guérir; que bientôt viendra sa dernière heure, et qu'alors il se rendra à Jérusalem, parce qu'il ne faut pas, dit-il, qu'un prophète périsse hors de Jérusalem[1]. Jésus s'attriste sur cette ville qui tue les prophètes et lapide ceux qui lui sont envoyés. « Combien de fois, s'écrie-t-il en s'adressant à l'ingrate cité, j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu! »

« Allons à Jérusalem, avait dit le Christ à ses douze disciples, car toutes les choses que les prophètes ont

[1] Saint Luc, chap. XIII.

écrites sur le Fils de l'homme s'accompliront. » Ses disciples n'approchent qu'avec effroi de cette cité où tant d'ennemis ont juré la perte de leur maître, et lui, sans trouble et sans faiblesse, s'avance à leur tête. C'est d'abord un triomphe qui l'attend ; Jésus monte sur un ânon, et voilà le peuple qui l'escorte comme un roi de la terre dans sa marche de Bethphagé à Jérusalem, la foule fait entendre des cris joyeux; elle étend sur les pas du Messie des branches d'olivier, des palmes et des vêtements. Les disciples mêlent leurs voix à celles qui crient : *Gloire au fils de David!* On voudrait leur fermer la bouche, mais, reprend le Sauveur, « s'ils se taisent, les pierres parleront. » Les prêtres ne pouvaient retenir leur dépit violent en entendant les enfants continuer leurs cris de gloire dans le temple, et s'en plaignaient à Jésus lui-même; Jésus leur rappelait les paroles du roi-prophète : *Vous avez reçu la louange la plus parfaite de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle.* Au milieu de son triomphe les calamités futures de Jérusalem affligeaient la pensée du Messie; en montant à la cité, il souhaitait que, du moins en ce dernier jour, elle reconnût et comprît le bienfait qu'il lui apportait : l'entière destruction de la ville opiniâtre en son erreur passait tristement devant ses yeux.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT

La passion, la mort et la résurrection de Jésus-Christ forment un drame qui, plus que toute chose en ce monde, ébranle l'âme et l'imagination. Quel événement, quel spectacle pourriez-vous jamais comparer à ce tableau d'une sublimité si solennelle, d'un caractère si inouï, d'un intérêt si universel, qui nous représente un Dieu venu au milieu des hommes pour leur enseigner la vérité, et se dévouant au dernier supplice pour effacer les iniquités de tous les siècles? Ce n'est point là de l'épopée humaine; rien de pareil n'aurait pu être inventé par le génie; une telle œuvre est d'invention divine, et, lorsque la muse de la terre[1] a chanté cet accomplissement d'une pensée de l'Éternel,

[1] Klopstock.

combien ses accents ont été empreints de suavité, de majesté !

Nous avons gardé le souvenir des heures que nous avons passées sous les Oliviers de Gethsémani, où Jésus méditait, priait et souffrait, voyant les crimes des temps passés et des temps à venir, où le Messie demandait à son père d'éloigner le calice loin de lui. Par le plus terrible de ses arrêts, le Père, formidable juge, condamnait douloureusement son fils à la mort! Là-bas, dans ce coin de terre à jamais sacré, nous nous sommes recueilli devant l'image de l'agonie de Jésus; sa face divine et tout son corps étaient inondés de larges gouttes de sang; il trouvait l'enfer entre son père et lui, et cet enfer ne pouvait disparaître que par sa mort. Judas, qui a reçu d'avance le prix de son crime, livre son maître. Caïphe et les prêtres ont condamné Jésus à mort parce qu'il s'est dit le fils de Dieu. Pour l'exécution de leur sentence, il leur faut l'autorisation romaine. Ponce Pilate, successeur de Valérius Gratus dans le gouvernement de la Judée, ne trouve point Jésus coupable; comme le fils de Marie est Galiléen, il le renvoie au tétrarque Hérode, qui se borne à l'outrager et ne le condamne pas. Mais les fureurs de l'enfer ont passé dans l'âme de la multitude de Jérusalem; il ne lui suffit pas que Jésus ait été cruellement flagellé et livré à toutes les insultes du prétoire; elle lui préfère un bandit appelé Barrabas; Ponce Pilate, après s'être lavé les mains pour protester de son innocence à la manière des Hébreux, abandonne lâchement Jésus, que la populace veut mettre en croix.

Une inscription en hébreu, en grec et en latin, attachée sur le gibet infâme, donne à la victime le titre de *Roi des Juifs*, titre que le gouverneur de Judée maintient malgré les réclamations des pontifes : Ponce Pilate, tourmenté d'un songe de sa femme, pressentant déjà peut-être le Dieu, veut ainsi imprimer une honte nouvelle à la féroce injustice des Juifs[1]. Le divin cru-

[1] M. Dupin aîné a publié, en 1828, un petit écrit intitulé *Jésus devant Caïphe et Pilate*, ou *Réfutation d'un chapitre de l'Histoire des institutions de Moïse, par M. Salvador*. L'auteur, se renfermant, comme il le dit lui-même, dans la thèse de droit et de loi, a voulu prouver que l'arrêt de mort de Jésus-Christ a été une violation des droits et des formes judiciaires de cette époque. M. Salvador, qui a entrepris l'étrange tâche de justifier l'arrêt porté contre le Sauveur il y a dix-huit siècles, ne s'est point tenu pour battu. Dans un nouvel ouvrage : *Jésus-Christ et sa doctrine*, publié en 1838, il s'est efforcé de réfuter les arguments de M. Dupin ; mais toute sa dialectique vient se briser contre ce cri des Juifs demandant le sang du fils de Marie et n'ayant pas le droit de le mettre à mort : *Il ne nous est permis de faire mourir personne : Nobis non licet interficere quemquam*. Les subtilités, les additions de mots, ne sauraient changer le sens de cet aveu solennel de la perte de la puissance de vie et de mort sous la domination romaine. Nous ne dirons rien du livre de M. Salvador : *Jésus-Christ et sa doctrine*. C'est de l'érudition hébraïque assez habilement présentée contre le caractère divin du christianisme ; mais cet appareil de science hardie n'a pour base que des paradoxes, des suppositions gratuites, des données incertaines. M. Salvador se montre à nous comme l'interprète de la nation juive, qui, dans son désespoir funèbre de ne pouvoir sortir de ses ruines, essaye péniblement de démolir le Dieu dont l'empire immense est pour elle une condamnation ; son livre est un froid et long blasphème contre la gloire de Jésus-Christ. Cet ouvrage, qui conteste au fils de Marie, non-seulement la divinité, mais presque la vertu et le génie, et qui ne porte aucune trace d'emportement et de passion, est conçu tout à fait en dehors des idées dont l'univers est plein ; il y règne quelque chose de malheureux, de morne, de solitaire, et vous diriez qu'il a été écrit au fond d'un tombeau par le démon du déicide.

cifié se fait entendre, il demande à son père le pardon de ses bourreaux, il exprime une plainte qui, mille ans auparavant, était sortie de la bouche du roi-prophète : *Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné?*

Jésus-Christ, fils de Dieu, Dieu lui-même, l'égal de son père dans l'éternité, est cloué sur une croix, et le Calvaire, cette montagne des suppliciés, se rougit de son sang! Puis tout est consommé; Dieu est mort; ces trois mots saisissent violemment l'imagination et la jettent dans je ne sais quel ordre d'idées. Mais que doit-il se passer en ce moment chez les anges et chez les hommes, dans les radieuses contrées d'en haut et dans cette contrée d'ici-bas donnée aux fils d'Adam pour leur hôtellerie d'un jour! Armez-vous de toute la puissance de votre intelligence, et fortifiez votre regard pour qu'il ne se trouble point devant le spectacle de la création, alors que le Créateur expire. Les anges ont été avertis des desseins de Dieu; mais, à l'heure où le Messie souffre et meurt, un invincible effroi les saisit, une douleur profonde les agite; ils pleurent, eux qui n'ont jamais pleuré, et leurs ailes d'azur se replient sous un souffle de morts qui passe. Le chants des séraphins sont muets, les harpes célestes sont détendues; si, de temps en temps, le silence des harmonieuses phalanges est interrompu, ce sont des notes lugubres qui traversent l'espace. Un moment le ciel semble vide, vide par l'absence d'un Dieu immolé, et les légions immortelles attachent leurs tristes regards vers le point de notre globe où s'est dressée la croix.

Les astres se sont voilés; les mondes, arrêtés tout à coup par une immense terreur, ont suspendu leur marche dans ces routes qu'ils suivaient invariablement depuis la première aube de la création; ils ont été frappés d'immobilité, semblables à des voyageurs qui, en chemin, auraient été soudain glacés d'épouvante à la vue d'un grand crime.

Et maintenant, par la pensée, contemplez la terre au moment où son roi succombe : une nuit noire envahit l'espace, l'immensité est livrée aux ténèbres, comme avant l'instant où la lumière fut faite; notre globe s'ébranle, comme s'il venait de perdre son point d'appui; les forêts s'agitent, et de funèbres murmures sortent de leurs profondeurs. L'herbe des collines se flétrit, les plantes et les fleurs périssent, l'oiseau gémit, les bêtes sauvages hurlent dans leurs antres; l'urne des fleuves est tarie; les mers furieuses, ouvrant leurs abîmes, lancent, dans leurs mugissements, des imprécations contre l'homme, et menacent de submerger une seconde fois la terre, coupable du meurtre de son Messie. A cette heure-là, en dehors du cercle étroit des amis du Sauveur, l'esprit du mal était vainqueur dans le monde; pas une bonne action ne fut accomplie, pas une noble inspiration ne vint au cœur, pas une seule impression de bonheur n'entra dans l'homme; vous n'auriez pas rencontré un seul esprit avec une grande pensée; il n'y eut plus, dans cette heure unique parmi les heures qui composent le temps, ni vertu, ni génie. Un trouble inconnu avait saisi la famille humaine dans toutes les régions où vivaient des

humains; toute chose était devenue pâle ou gémissante dans la nature et dans le monde moral; les âmes étaient vides, les intelligences solitaires et inféoondes, et, dans l'immense création, il n'y avait plus que la nuit, les larmes et les soupirs.

Maintenant, si l'imagination contemple le Golgotha à travers les traditions bibliques, quel touchant et imposant spectacle elle découvrira autour de la croix ensanglantée ! Représentez-vous Adam, l'aïeul des humains, le chef de la race tombée, le proscrit de l'Éden primitif, l'ancien coupable par qui la mort est entrée dans le monde, prosterné au pied de cette croix d'où descendent la vie et le pardon pour sa postérité rachetée! Voyez se presser sur la montagne de la Rédemption les pieuses et grandes figures de la loi première : tous ces patriarches, ces augustes personnages, avaient attendu aux portes du ciel la venue du Sauveur promis, semblables à ces pèlerins du moyen âge qui, trop pauvres pour payer leur entrée dans la cité sainte, attendaient l'arrivée d'un prince dont les libéralités leur ouvraient cette ville de Jérusalem après laquelle ils avaient tant soupiré. Abel, la première victime humaine, prophétique symbole de l'immolation du Christ; Abraham, Isaac, Jacob et Joseph, Moïse, Adam, Josué, David et Salomon, Isaïe, Ézéchiel et Daniel, les rois et les sages, les prophètes et les défenseurs d'Israël, les nobles femmes qui nous apparaissent dans le poétique lointain des saintes Écritures, Sara, Rachel, Rébecca, toute cette radieuse troupe qui avait devancé le Messie sur le chemin de Sion se précipite au-devant de son

libérateur. Parmi ces représentants d'un antique passé religieux, quel mélange de tressaillement et de tristesse! les voilà qui touchent à la possession du véritable royaume de Dieu, mais le visage de ces captifs devenus libres s'assombrit à la vue de ce qu'ils ont coûté.

Même à côté des choses divines, les sentiments humains sont intéressants à étudier. J'ai bien souvent songé à la situation touchante des amis de Jésus après l'immolation du Maître et quand son sépulcre eut été fermé. Imaginez les scènes d'affliction autour du foyer domestique, le deuil de ceux qui venaient de tomber tout à coup dans un complet abandon. Nous n'entrerons point dans les mystères de douleur qui s'agitent au cœur de Marie; brisée de souffrance, les yeux pleins de larmes, elle s'éloigne du Calvaire, soutenue par le disciple chéri à qui elle avait été recommandée du haut de la croix, et se dirige péniblement vers son humble demeure, dans le plus pauvre quartier de Jérusalem. Elle trouvait des consolations dans la connaissance plus profonde qu'elle avait de la divinité de son fils. Mais comment peindre la désolation des disciples, qui, bien grossiers encore, comprenaient faiblement les immortelles espérances? Simon Pierre, les deux Jacques, André Cléophas, Barthélemy, suivent lentement la mère du divin Mort; la dernière consolation de ces pieux délaissés est de mêler leurs pleurs. Quelle page que celle où nous aurions retrouvé les paroles échangées sous le toit de Marie désolée, le soir du crucifiement de son fils! Quelle page que le récit de ces larmes,

de ces sanglots qu'il fallait étouffer pourtant dans cette cité ennemie, au milieu d'une population menaçante! La place où Jésus avait coutume de s'asseoir dans la demeure maternelle ajoutait à la douleur de ses amis solitaires. Combien cette nuit fut ténébreuse et lourde pour eux! leurs yeux restèrent ouverts durant le premier sommeil de Jérusalem déicide. Que d'amertume, d'anxiété, d'effroi! l'avenir glorieux du Messie était à moitié fermé pour leur esprit; les disciples lui avaient entendu dire qu'il briserait la pierre de son tombeau; mais, après l'avoir vu cloué sur le bois ignominieux, leur âme avait été livrée à un affreux mélange de peine, d'incertitude et de terreur. Qu'allaient-ils devenir? dans quel coin de terre devaient-ils cacher leur misère? dans quel lointain exil enseveliraient-ils leur désespoir? Jamais des orphelins ne tombèrent de plus haut, n'eurent plus de larmes à verser autour d'un cercueil, que les disciples après la disparition violente de celui dont les paroles et les regards répandaient tant d'amour, de consolations et de lumière! Nous avons tous la mesure du vide que laisse en nous la perte d'un ami sur la terre; mais quand cet ami est un Dieu et qu'il n'est plus là, il se fait aussitôt un horrible vide semblable à celui de la nuit éternelle.

Pour achever la peinture des douleurs particulières et cachées qui suivirent à Jérusalem le supplice du divin Maître, entrons dans cette maison de Béthanie où le fils de Marie aimait à s'arrêter. Nous trouvons là trois des meilleurs amis de Jésus, Marthe, Madeleine et leur frère Lazare Ils pleurent et se lamentent de-

puis qu'ils l'ont vu conduit à la boucherie comme un agneau, depuis qu'ils ont vu le plus beau, le plus sublime, le plus vertueux des enfants des hommes, succombant sans murmure sous les coups d'une atroce iniquité. « Le voilà, disaient-ils, le voilà enfermé dans le cachot du trépas! nous ne le verrons plus, venant de Jérusalem ou de Jéricho, suivre le sentier de Béthanie et passer à travers nos champs comme une radieuse bénédiction! A son approche, nos oliviers et nos figuiers inclinaient leurs branches, nos arbustes devenaient plus verdoyants, nos fleurs avaient plus d'éclat et de parfum, les oiseaux des buissons étaient plus mélodieux, et la brise qui descend de la montagne des Olives semblait soupirer autour de nous un cantique! Oh! que nos champs sont aujourd'hui pâles, muets, déserts! Nous ne le verrons plus, notre divin Ami, franchir le seuil de notre demeure avec un sourire plus doux que le rayon du matin, prendre place au milieu de nous et partager notre pain! Notre oreille ne s'ouvrira plus à ce langage auquel ne ressemblait aucun autre langage, et qui versait dans nos âmes la vie, l'espérance et la paix! Désormais la Tristesse et la Solitude habiteront sous ce toit, qui ne s'illuminera plus de sa présence, qui n'entendra plus le son de sa voix. Notre demeure sera plus sombre que le rocher dans les flancs duquel on a creusé sa prison funèbre... Oh! que ne pouvons-nous être enfermés avec lui! La nuit de son tombeau serait meilleure pour nos cœurs que la lumière du jour dans cet univers d'où il est sorti! »

Telles étaient sans doute les plaintes de la maison

de Béthanie, maison bénite où se sont passées les scènes les plus suaves de l'Évangile, et dont le pèlerin cherche aujourd'hui l'emplacement. On doit penser que Lazare consolait ses sœurs et leur faisait entendre que tout n'était pas fini; lui, le ressuscité de Béthanie, aurait-il pu croire que celui dont la voix avait eu la puissance de réveiller les trépassés resterait à jamais garrotté dans les liens de la mort?

Il n'y a pas dans l'histoire du monde un espace de temps aussi solennel que celui pendant lequel le fils de Marie est couché au sépulcre; l'univers moral paraît comme en suspens; la vérité, en quelque sorte, n'existe pas encore pour les hommes; elle attend un dernier témoignage. Les germes laissés par la parole du Christ sur le chemin de Galilée et de Judée sont menacés d'une mortelle immobilité; la peur a dispersé les disciples : Matthieu et Cléophas s'entretiennent avec tristesse sur la route d'Emmaüs; les prédications de Jésus, destinées à changer la face du monde, viennent de mourir peut-être au pied du rocher sépulcral; ce tombeau neuf, où Joseph d'Arimathie a voulu ensevelir le corps du Nazaréen, ce lit de mort creusé au coin d'un petit jardin, à peu de distance du Calvaire, a le secret de l'immense révolution morale qui va ouvrir au genre humain de nouvelles voies. Mais, le troisième jour, quand le divin Mort se souleva du fond de sa tombe ainsi qu'un héros qui s'échappe victorieux des bras d'un ennemi, la vérité resplendissait sur le monde comme le soleil à son midi.

Jésus ressuscité se montra aux apôtres, à ses amis,

à cinq cents fidèles en Galilée ; tous ceux qui avaient cru en lui avant sa mort furent embrasés d'amour et de dévouement pour sa doctrine. En passant par le sépulcre, le Christ semblait avoir laissé quelque chose de sa nature humaine; il rompt le pain avec les deux disciples d'Emmaüs, mais bientôt il s'évanouit à leurs yeux[1]; il donne du pain et du poisson à ses disciples au bord du lac de Génésareth, demande à Simon Pierre s'il l'aime, et lui demande de paître ses agneaux et ses brebis, puis il se dérobe aux regards de ses apôtres. Pendant les quarante jours qui suivent sa résurrection, son séjour en Judée n'est qu'une succession d'apparitions fugitives; l'existence de Jésus est pour ainsi dire flottante entre la terre et le ciel, et comme si, après son immense victoire sur la mort, il eût revêtu trop de gloire pour garder les formes mortelles, le Dieu seul était resté.

A partir de cette époque, le doute règne sur la destinée de la mère du Sauveur ; les quatre évangélistes n'en parlent plus. Malgré leur silence, on peut croire que Marie fut la première personne humaine qui reconnut Jésus après sa sortie du tombeau, et qu'au moment de l'ascension glorieuse elle suivit de l'œil plus longtemps que d'autres le Christ remontant vers l'éternelle demeure. D'après des traditions incertaines, mais dignes de respect, la Vierge, fuyant la persécution, se retira à Éphèse, accompagnée du disciple bien-aimé et de Madeleine; elle passa plusieurs années dans les pays

[1] Saint Luc, chap. XXIV, vers. 31.

d'Ionie, tout peuplés de dieux condamnés à la ruine par son fils crucifié sur le Golgotha. Si Marie alla mourir à Jérusalem, elle s'embarqua probablement au rivage où Smyrne montre aujourd'hui ses minarets et ses coupoles; elle avait pu se reposer, en passant, à l'ombre des saules du Mélès, père d'Homère. Dans sa traversée sur les mers de la Grèce, elle vit les îles de Chio, de Lesbos, de Cos, de Délos, de Rhodes et de Chypre. A l'aspect de Pathmos, Jean, le fidèle compagnon de Marie, ne pensait pas qu'un jour il serait proscrit sur ce pâle rocher de l'Archipel par l'arrêt d'un empereur romain. Nous avons visité, dans la partie septentrionale de la vallée de Josaphat, un vaste souterrain qu'on appelle le *Tombeau de la Vierge;* c'est là qu'avaient été déposés, dans les flancs du roc, comme nous l'avons déjà dit, les restes d'Anne et de Joachim ; c'est là aussi, ajoute la tradition, que fut ensevelie leur sainte fille.

D'après des croyances autorisées par l'Église, les dépouilles virginales et incorruptibles de la mère du Sauveur ne restèrent point dans les ténèbres du sépulcre; mais Marie, par une résurrection anticipée, reçut une immortalité glorieuse, et celle que l'Écriture nous représente avec la lune à ses pieds et les étoiles autour de sa tête fut emportée dans les cieux. Le tombeau de la mère, comme celui du fils, n'aura donc rien à rendre au dernier jour de l'univers. Après avoir suivi la Vierge à Nazareth, à Bethléem, en Égypte, au Calvaire et dans sa vie errante et pauvre à travers l'Ionie, on aime à voir son nom invoqué dans toutes les lan-

gues d'ici-bas; on aime à voir l'accomplissement de ses propres paroles, quand elle disait dans son hymne : *Toutes les nations me proclameront heureuse*, et la cloche de l'Angelus, qui trois fois par jour salue Marie, prend alors un caractère plus sublime et plus touchant.

Que n'aurions-nous pas à dire du Christ si, franchissant tout à coup les siècles, nous passions de son humble vie esquissée en quelques pages rapides à cet empire universel et glorieux conquis avec sa croix, jadis instrument d'opprobre ! Sa domination établie sur les débris de tout ce qui fut grand; ses louanges chantées au couchant et à l'aurore, au septentrion et au midi; la prière qu'il avait enseignée à quelques disciples, répétée chaque jour partout où il y a des hommes; le monde libre et meilleur par la puissance de sa loi, devenue la condition de vie des sociétés : quel frappant spectacle et quelle œuvre immense ! On aura beau parler, dans une certaine région d'intelligences courtes et malades, de la fin du règne du Christ et des funérailles de la vieille foi; on aura beau vouloir mettre à la place du Dieu toujours debout des dieux nouveaux qui s'écroulent les uns sur les autres et se précipitent dans une même poussière : l'autel de la Rédemption ne cessera pas de resplendir, et les parfums de la prière monteront toujours sous les voûtes du temple. Les ravages de l'ouragan ont été terribles dans le champ des croyances, mais des âmes et de grandes âmes fleurissent encore sous la rosée des saintes inspirations. Notre monde moral s'offre à nous comme cette épaisse forêt dont nous parle l'Homère de l'Alle-

magne, et qui ondoyait sur les flancs d'une longue chaîne de montagnes; une main perfide y a déposé un brandon; les arbres morts se sont embrasés les premiers; puis la flamme a dévoré ceux dont la séve était moins abondante; quand elle s'est arrêtée, le vert manteau des montagnes n'a plus été qu'un amas de cendres : mais honneur et gloire aux grands cèdres restés debout, et qui portent leurs têtes majestueuses vers les nuages encore teints du reflet de l'incendie!

CHAPITRE XVII

Les différentes sectes israélites : Les Pharisiens, les Saducéens, les Esséniens, les Galiléens, les Hérodiens, les Thérapeutes, les Kabalistes. — Considérations diverses sur l'enseignement chrétien.

Il nous faut poursuivre notre appréciation de la doctrine du divin fils de Marie, et nous devons parler d'abord des sectes ou écoles israélites qui se disputaient l'empire religieux et philosophique à l'époque où Jésus-Christ commença sa prédication.

Durant les siècles écoulés avant la captivité de Babylone, quand retentissait la voix des prophètes avec la suprême puissance de l'inspiration divine, il n'y avait point de sectes israélites. On se bornait à lire la loi, on ne l'interprétait point; les docteurs ne s'établissaient point les juges particuliers du sens de l'Ecriture; la moindre dissidence religieuse eût été anéantie par l'imposante autorité des prophètes[1]. Ceux qu'im-

[1] Cunæus, *République des Hébreux*, chap xvii.

portunait le joug de la loi ne cherchaient point à l'accommoder à leur guise, mais la repoussaient entièrement; voilà pourquoi il y eut, à ces diverses époques, un frénétique amour de l'idolâtrie et pas une seule tentation de réforme religieuse. Dans les temps qui ont suivi le retour de la nation captive, la prophétie est muette, on n'entend plus ces grandes voix qui parlaient au nom du Seigneur. Les Sages d'Israël ne sont plus là pour exercer leur incontestable suprématie spirituelle. En l'absence de ce grand pouvoir régulateur, la libre interprétation des Écritures donna naissance à des opinions, à des associations diverses; il y eut alors une sorte de protestantisme hébraïque; comme on s'était jeté auparavant dans le culte des idoles par opposition directe contre l'immuable caractère de la loi, on n'eut plus besoin de se précipiter vers cette extrémité opposée, et l'essor indépendant des esprits produisit des sectes à la place de l'idolâtrie.

Dans le chapitre précédent, il a été plus d'une fois question des pharisiens, dont le nom veut dire *séparation, distinction;* c'est là secte dont il est particulièrement parlé dans l'Évangile, et c'est celle qui se montra le plus constamment et le plus violemment hostile au Sauveur. Voyons donc ce qu'elle était, et, pour cela, interrogeons le peu de documents historiques qui peuvent nous donner quelques lumières.

Josèphe[1] nous apprend que les pharisiens menaient une vie simple, qu'ils étaient opiniâtres dans leurs

[1] *Antiquités judaïques*, liv. XVIII, chap. II.

doctrines, que leur respect pour les vieillards les portait à ne jamais les contredire. Tout en soumettant les choses humaines à la volonté de Dieu, ils comprenaient que l'homme était suffisamment libre d'aller à la vertu ou au vice, et le rendaient responsable de ses propres œuvres; ils croyaient à l'immortalité de l'âme, à des récompenses et à des châtiments futurs. Selon leur opinion, mêlée aux traditions pythagoriciennes, c'est en d'autres corps, plus subtils et plus glorieux sans doute, que devaient passer les âmes des justes. Leur manière d'honorer et de prier Dieu plaisait fort à la multitude. « Des villes entières, ajoute Josèphe, rendent témoignage de leur vertu, de leurs mœurs et de leurs discours. » Les pharisiens avaient des statuts ou traditions qu'ils disaient tenir de leurs aïeux, et qu'ils observaient rigoureusement. La portion pauvre de la nation juive s'était ralliée à leurs enseignements; l'ascendant qu'ils avaient pris sur elle leur donnait une grande consistance politique; ils comptaient beaucoup de prêtres dans leurs rangs, et le peuple les suivait, même en opposition avec les rois et les grands sacrificateurs de Jérusalem. Il était utile, pour le gouvernement de la Judée, d'avoir les pharisiens pour amis, très-dangereux de les avoir pour ennemis. Jean Hircan, en se séparant d'eux, s'était trouvé sans force; ce fut surtout l'intervention des pharisiens qui fit passer aux mains d'Hérode la royauté des derniers descendants des Machabées.

La morale et la religion des pharisiens n'avaient point leur sanctuaire dans la conscience intime de

l'homme; elles n'étaient que des apparences; tout se bornait à des actes extérieurs. Les pharisiens croyaient avoir atteint la perfection suprême en s'attachant strictement à la lettre de la loi. Le peuple, qui, d'ordinaire, ne s'arrête qu'à l'écorce de la vie, s'occupait peu de pénétrer dans l'âme de ces austères hypocrites. L'historien juif lui-même parle de leur vertu avec une complète bonne foi : remarquons d'ailleurs que l'éducation générale des Israélites ne leur permettait guère d'interroger en religion les replis du cœur. Les pharisiens avaient une existence de quatre siècles quand Jésus vint arracher le masque à leur figure et les frapper dans leur orgueil. L'Évangile nous offre la peinture la plus vraie de leurs mœurs et de leur caractère. Jean-Baptiste, prêchant et baptisant au désert du Jourdain, les avait déjà traités durement : quelques-uns d'entre eux lui demandaient le baptême. « Race de vipères, leur disait le précurseur, qui vous a appris à fuir les châtiments de l'avenir? » Le fils de Marie, faisant allusion à leur ardeur de prosélytisme, leur disait qu'ils couraient la terre et la mer pour gagner à eux ne fût-ce qu'un seul homme. Les pharisiens se scandalisaient de voir Jésus assis dans les festins avec des publicains et les gens de mauvaise renommée. « Ce sont les malades qui ont besoin de médecin, leur répondait le Christ, et non pas ceux qui se portent bien; je ne suis pas venu pour appeler les justes à la pénitence, mais les pécheurs. »

Les pharisiens se gardaient de manquer à aucun de leurs devoirs dans le temple, et se mettaient peu en

peine des sentiments intérieurs. « Si vous vous souvenez à l'autel que votre frère a quelque chose contre vous, leur disait le Sauveur, laissez là votre offrande et courez vous réconcilier avec lui. » Moïse avait demandé *œil pour œil*, *dent pour dent*, et le fils de Marie recommandait de ne pas se défendre, et de tendre l'autre joue après avoir reçu un soufflet. On trouve bien çà et là dans les anciennes Écritures quelques vestiges d'une tendance au pardon; le Seigneur avait ordonné dans Zacharie de *ne pas se ressouvenir de la méchanceté de son prochain*[1], et avait annoncé ailleurs que *c'est à lui qu'appartient la vengeance*. Toutefois c'étaient là des intentions écrites sans prescription formelle; nulle peine n'était prononcée contre celui qui gardait une rancune ou vengeait un affront, et les pharisiens étaient loin de chercher à réaliser les intentions de la loi. Le Christ les étonnait et les confondait en leur commandant d'aimer leurs ennemis, de bénir ceux qui les maudissaient, de faire du bien à leurs persécuteurs.

Les pharisiens donnaient l'aumône à son de trompe, se montraient publiquement avec un visage pâle pour attester leur jeûne, et le Sauveur voulait que la main gauche ne sût pas ce que faisait la main droite; il réprouvait les abstinences pratiquées par ostentation. Si la toute-puissante charité du Christ éclatait par quelque miracle le jour du sabbat, les pharisiens en témoignaient leur mécontentement. Ce qui les frappait, ce

[1] *Malitiam proximi sui unusquisque ne recogitet.*

n'était point le bienfait du divin Maître, mais ce qu'ils appelaient la violation du jour sanctifié. Jésus leur disait qu'au jour du sabbat ils délivreraient une brebis tombée dans un fossé, et qu'un homme valait bien une brebis ; il leur apprenait que le sabbat est fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat. Tous ces gens de fausse vertu, le fils de Marie les comparait à des sépulcres blanchis, beaux en dehors, et n'enfermant que de la pourriture. Il leur reprochait d'obliger les autres à des devoirs qu'ils ne songeaient point à remplir eux-mêmes, et de refuser de toucher du bout du doigt les fardeaux dont ils chargeaient les épaules de leurs frères. Ils recherchaient partout les salutations, les marques de respect, les premières places, et voulaient être appelés maîtres, pères et docteurs. Jésus leur répétait qu'il fallait se faire petit pour entrer dans le royaume des cieux, et se faire le serviteur de tous pour devenir grand parmi les hommes. On se rappelle la parabole du pharisien et du publicain, tous les deux montés au temple pour y adresser leur prière à Dieu. L'enseignement du Fils de Dieu humiliait cette secte superbe et la réduisait perpétuellement au silence ; aussi nourrissait-elle contre lui une rage ardente ; les pharisiens, qui, parfois, avaient été assez forts pour dicter la loi aux rois, ou même pour les précipiter du trône, contribuèrent le plus à la condamnation et à la mort du Dieu caché.

L'école des saducéens, fondée par Sadoc, aussi ancienne que celle des pharisiens, unie à elle contre Jésus, ne partageait pas les mêmes doctrines ; leur parti était

moins nombreux et se rencontrait surtout dans les classes riches. Ils plaisaient particulièrement aux rois et obtenaient les emplois et les honneurs; mais les pharisiens, qui disposaient du peuple, avaient bien plus de pouvoir qu'eux. Les saducéens croyaient que l'âme périssait avec le corps, appliquant la doctrine de l'immortalité ou de la résurrection, non pas aux âmes, mais aux races; ils niaient la puissance du destin et toute espèce d'inspiration surhumaine, soutenaient que le bien ou le mal dépendent seulement de nous-mêmes [1], et que Dieu ne prend pas garde à nos actions; que la seule obligation était d'observer la loi sans reconnaître plus de sagesse à ceux qui l'enseignent [2]. La dureté et l'humeur farouche caractérisaient leurs rapports entre eux, bien différents des pharisiens, qui se traitaient tous en amis et en frères, et ne s'écartaient jamais des formes douces et affectueuses. Les saducéens figurent souvent dans l'Évangile à la suite des pharisiens, et le Christ les enveloppe dans la même réprobation. Un jour, des partisans de cette secte, qui niait la résurrection, dans l'espoir d'embarrasser le Sauveur, lui proposèrent la question suivante :

« Maître, lui dirent-ils, Moïse a écrit : Si le frère marié meurt sans enfant, son frère est obligé d'épouser la veuve pour donner une postérité au mort. Or il y avait sept frères dont le premier était mort sans en-

[1] Josèphe, *Histoire des Juifs*, liv. XIII, chap. IX.
[2] *Histoire des Juifs*, liv. XVIII, chap. II.

fant; le second épousa la veuve et mourut sans avoir un fils; ainsi firent le troisième et les autres, et tous les sept quittèrent ce monde sans postérité. Enfin, après eux tous, la femme mourut aussi. Lors donc que la résurrection arrivera, duquel des sept frères sera-t-elle l'épouse après l'avoir été de tous successivement? — Les enfants de ce siècle se marient, leur répondit Jésus; mais ceux qui seront jugés dignes du siècle à venir et de la résurrection glorieuse ne se marieront plus, n'épouseront plus de femmes, car alors ils ne pourront plus mourir; ils deviendront les égaux des anges, et, comme ils seront des enfants de la résurrection, ils seront enfants de Dieu. Quant à la résurrection des morts, Moïse l'a annoncée lui-même lorsque, étant près du buisson, il a appelé le Seigneur Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob. Or Dieu n'est point le Dieu des morts, mais des vivants, car tous sont vivants devant lui. » Alors des scribes dirent à Jésus : « Maître, vous avez bien répondu[1]. »

Il est une secte, la troisième des principales écoles de Judée, qui n'a laissé aucune trace dans les quatre évangélistes, mais qui est curieuse à étudier, parce qu'elle se rapproche du caractère et du spiritualisme chrétien, c'est la secte des esséniens ou esséens, dont le nom exprime leurs efforts pour la *perfection* ou la *sainteté*. Philon le Juif[2] et Josèphe[3] en ont parlé avec détails;

[1] Saint Luc, chap. xx.
[2] *Quod liber sit quisquis virt. stu.*
[3] *Guerre des Juifs*, liv. II, chap. xii.

nous puiserons à ces deux sources pour notre appréciation rapide.

Les esséniens différaient d'abord du pharisaïsme et du saducéisme par l'absence de toute prétention politique; ce qui les préoccupait, c'était un progrès moral, et non point l'envie de se mêler au gouvernement de la nation. Ils avaient trouvé ou adopté le principe de la communauté, vivaient en frères, et parmi eux il n'y avait ni riches ni pauvres; une égalité parfaite était leur première loi. Leur vie était un combat contre les voluptés et les passions; ils avaient rejeté le mariage, parce que la femme leur paraissait d'une trop mobile nature, et les soins de la famille trop embarrassants; mais ils se dévouaient aux enfants qu'on leur confiait, et se chargeaient de leur éducation et de leur vie avec une affection paternelle. Toutefois parmi eux se trouvait une classe qui adoptait le mariage, condamnant un sentiment qui, s'il était embrassé par tout le monde, aboutirait, disaient-ils, à l'extinction de la race humaine sur la terre. Les esséniens portaient des vêtements blancs comme les adeptes de Pythagore; en voyage, ils logeaient chez un de leurs frères, car les hommes de cette secte étaient répandus sur divers points, principalement dans les villages; le bruit des cités ne plaisait point à ces amis du recueillement.

Les esséniens regardaient le destin comme un pouvoir qui plane sur le monde, et mène tout à sa guise. Avec une telle idée de la condition des hommes ici-bas, on s'étonne de leur croyance aux dogmes de l'enfer et du paradis : la privation du libre arbitre doit au moins

exclure toute peine dans la vie à venir. Les esséniens s'interdisaient tout discours et toute occupation profanes avant le lever du soleil; leurs entretiens ne roulaient que sur des sujets religieux. Un peu avant l'apparition de l'astre du jour, ils priaient Dieu de rendre au monde son flambeau. Après avoir passé la matinée dans le travail, ils se purifiaient dans de l'eau froide, et puis mangeaient tous ensemble et en silence : un prêtre bénissait la frugale nourriture qu'on allait prendre, et remerciait Dieu de ses dons; il prononçait aussi une prière après le repas. Les esséniens retournaient à leur ouvrage, jusqu'au repas du soir. Leurs travaux n'avaient rien de commun avec les spéculations et les ambitions humaines; ils se bornaient à la culture des champs. Ils étudiaient les livres qui traitent de l'âme et ceux qui traitent du corps; ils s'occupaient de ce qui peut perfectionner le moral de l'homme, et s'occupaient aussi des plantes, des métaux dont les propriétés servent à la guérison des maladies. Le calme régnait dans leur demeure; chacun y avait sa cellule, et chacun se servait soi-même. Des hommes qui ne s'étaient jamais vus se mettaient tout à coup à vivre d'une même vie, à s'aimer, à s'entr'aider. Rien ne se faisait sans l'avis des supérieurs, si ce n'est l'aumône aux pauvres, et, lorsque les esséniens soulageaient les malheureux, la compassion était leur seul mobile. La douceur, l'amour de la paix, la fidélité aux promesses, formaient le caractère général des esséniens; ils avaient peu de confiance dans les hommes qui, pour être crus, ont besoin de prendre Dieu à témoin; ils s'abstenaient de jurements. Leur

extrême sobriété prolongeait leurs jours : beaucoup d'entre eux vivaient jusqu'à cent ans.

Un noviciat de trois ans précédait l'admission dans leur communauté : c'était un temps d'épreuve imposé aux postulants. Le jour de son entrée dans la salle des repas ou le réfectoire, avant de prendre place parmi ses frères, l'essénien nouvellement admis promettait, une dernière fois et solennellement, d'honorer et de servir Dieu de tout son cœur, d'observer la justice envers les hommes, de ne faire volontairement aucun mal à autrui, de détester les méchants, d'assister les gens de bien, de garder la foi à tous, et particulièrement aux rois, qui tiennent leur puissance de Dieu. Il promettait, en cas d'élévation à une charge publique, de ne pas maltraiter ses inférieurs, de garder les mêmes vêtements que ses autres frères, de continuer à rester simplement leur égal; il promettait encore d'aimer la vérité, de ne point souiller ses mains par des larcins, de ne rien cacher à ses frères en matière de religion, et de ne rien révéler aux étrangers, même en face de la mort; de n'enseigner que la doctrine qui lui avait été enseignée, et d'en conserver précieusement les livres, ainsi que les noms de ceux de qui il les avait reçus.

La société se partageait en quatre classes : les plus jeunes entouraient les anciens d'un respect religieux. Quelques esséniens, les plus vertueux et les plus versés dans la connaissance des saintes Écritures, se vantaient d'y découvrir les choses de l'avenir. Il arrive rarement, ajoute naïvement Josèphe, qu'ils se trompent dans leurs prédictions. Il n'était pas permis à un essénien de man-

ger avec un étranger : lorsque, pour une faute grave, on le chassait de la communauté, il se trouvait réduit à vivre de l'herbe des solitudes. Afin de donner plus d'autorité à leurs arrêts, les esséniens s'assemblaient toujours au nombre de cent pour juger. Après Dieu, c'est leur législateur qu'ils révéraient le plus; celui qui en parlait avcc mépris encourait la peine de mort. Nul n'observait aussi rigoureusement le sabbat que les esséniens. Ce jour-là, ils se réunissaient dans leurs synanogues, écoutant la lecture et l'explication de la loi. Au rapport de Pline, on ne rencontrait des esséniens qu'en Palestine, et leur nombre ne s'élevait pas au delà de quatre mille.

Josèphe raconte que, durant la guerre des Juifs contre les Romains, les esséniens persécutés préférèrent mourir plutôt que de dire du mal de leur législateur et de toucher aux viandes, dont l'usage leur était défendu par leur religion. Les tourments ne leur arrachaient ni plaintes ni larmes; ils souriaient en face des bourreaux, et, pour prix d'une fidélité courageuse, se promettaient d'immortelles félicités.

Telle était cette secte, la plus avancée des sectes israélites, et dont la morale avait pour mobile et pour principe, comme l'observe Philon, l'amour de Dieu, l'amour de la vertu et l'amour des hommes. Sa gloire est d'avoir, par son esprit et ses tendances, pressenti l'Evangile et les associations monastiques. Ni les livres renfermant les doctrines des esséniens, ni le nom de leur législateur, objet d'une vénération si profonde, ne sont parvenus à la postérité; cela s'explique quand on songe qu'un mys-

tère enveloppait leur association, et qu'une de leurs obligations les plus sévères était de ne pas révéler leurs enseignements aux étrangers; on peut en conclure aussi qu'aucune intelligence vraiment supérieure ne s'était rencontrée dans la communauté des esséniens. Le secret imposé aux disciples qui composaient l'institut de Pythagore n'a pas empêché les *Vers Dorés*, ce monument des traditions et des doctrines du grand homme de Samos. Et, puisque nous venons de prononcer ici le nom de cet illustre penseur de l'antiquité lointaine, observons que l'enseignement des esséniens offrait un mélange de préceptes judaïques et de théories morales empruntées aux pythagoriciens; la philosophie grecque avait passé en Judée et frappé quelques esprits contemplatifs. En reproduisant les principaux traits qui peignent un essénien, nous nous rappelions la vie du pythagoricien, devenue le synonyme d'une vie exemplaire, selon les expressions de Platon[1]. L'association fondée par le vaste génie du philosophe samien eut à lutter, comme la communauté essénienne, contre d'horribles persécutions, et, à la fin, se trouva misérablement dispersée dans le monde.

Hérode protégeait les esséniens, et l'explication qu'en donne l'historien Josèphe est curieuse. Un essénien, nommé Manahem, avait vu Hérode étudier à l'école avec des enfants de son âge, et lui prédit qu'il régnerait un jour sur les Juifs. Le jeune écolier hésitait à croire à un tel avenir; Manahem, lui donnant un petit

[1] *République.*

coup sur l'épaule, lui rappela sa parole prophétique, lui traça les devoirs d'un bon roi, et en même temps lui annonça que son impiété envers Dieu et son injustice envers les hommes souilleraient la prospérité et la grandeur de son empire. Lorsque Hérode fut roi, il se ressouvint de la prédiction de l'essénien et le fit venir pour lui demander s'il aurait au moins dix années de règne : « Vous en aurez vingt, trente, » répondit Manahem; le nouveau souverain des Juifs renvoya son prophète avec de grands honneurs, et depuis lors se montra toujours favorable à la communauté essénienne.

Nous nous sommes arrêté longuement aux esséniens, parce qu'on a prétendu que Jésus-Christ était sorti de leur école; nous avons fait ressortir ce qu'il y avait d'excellent dans leurs doctrines et leurs mœurs pour nous donner ensuite toute la liberté de signaler l'immense intervalle qui les sépare de l'enseignement du Fils de Dieu.

En rejetant le mariage, les esséniens brisaient la pierre angulaire du monde social, supprimaient l'élément constitutif de la grande famille; Jésus apportant à la société son organisation providentielle, ennoblit et consacre le mariage, affermit les lois du foyer, introduit l'ordre et la sécurité dans le sanctuaire domestique; il déclare que l'époux et l'épouse seront deux dans une seule chair, et répète qu'ils ne seront plus deux, mais qu'ils formeront une seule chair[1]; Moïse avait permis

[1] Saint Marc, chap. x, vers. 8.

qu'on répudiât sa femme en lui délivrant un acte de répudiation [1]; le Sauveur défend à l'homme de séparer ce que Dieu a uni. La facilité du divorce amenait d'effroyables désordres dans les anciens âges. En le proscrivant, le Christ verse dans la société une puissante vie qu'elle n'avait jamais connue.

Les initiés esséniens promettaient de haïr les méchants, et Jésus conversait affectueusement avec les pécheurs et s'en allait disant que c'était pour eux qu'il était venu. Et qui donc, avant lui, avait ordonné à l'homme d'aimer ses ennemis et de prier pour eux? L'essénien ne devait pas manger avec un étranger, ne devait rien révéler de sa doctrine. Cette communauté, où se pratiquaient de hautes vertus, où se répandaient de belles lumières morales, était impénétrable et murée; les esséniens gardaient pour eux tout ce qu'ils savaient, ils cachaient en quelque sorte sous les plis de leur tunique le flambeau qui les éclairait; ces avares du monde moral faisaient perpétuellement sentinelle auprès de leur trésor pendant qu'on mourait de faim autour d'eux.

Que fait Jésus-Christ? Il n'y a pas d'étranger pour lui; il appelle tout le monde au banquet de la vérité; non-seulement il enseigne dans le temple, mais encore dans les maisons et sur les places publiques, aux bords des chemins, des fontaines, des fleuves et des mers; il recherche, il instruit toute créature faite à l'image de son Père; il n'enferme pas les salutaires clartés sous

[1] *Deutéronome.*

le boisseau; il n'emprisonne pas la lumière dans je ne sais quelle mystérieuse retraite; mais il inonde l'univers des splendeurs du vrai, du juste, du beau. Dans l'association essénienne, comme dans les associations philosophiques et religieuses de l'Égypte, de l'Inde et de la Grèce, il y avait quelque chose d'étroit, de personnel, qui était infiniment loin de ce caractère civilisateur de la doctrine du Christ ouvrant ses deux bras au genre humain. On ne rencontre plus ici les lenteurs de l'initiation; il n'est plus besoin de passer des années sur le seuil de la demeure où réside un peu de vérité, et Jésus ne trace pas des limites au delà desquelles l'erreur gardera son empire; après qu'il a lui-même rempli sa mission sans repos : « ALLEZ, dit-il à ses disciples, ALLEZ, ENSEIGNEZ TOUTES LES NATIONS. » Il portait dans le creux de sa main un océan de vérité et voulut le faire déborder sur le monde.

Les esséniens avaient placé au-dessus de nos têtes un inflexible destin; au lieu du sort planant sur les hommes, Jésus nous montre NOTRE PÈRE QUI EST AUX CIEUX. Les esséniens, comme tous les Hébreux, se regardaient comme des frères; mais c'était là une fraternité israélite, le fils de Marie prêche une fraternité universelle. Devant cet enseignement, qui ne pouvait sortir que du cœur d'un Dieu, les préjugés de nations et de races doivent tomber, les lois de la guerre doivent s'adoucir, les haines de peuple à peuple doivent s'effacer, la civilisation doit finir par couler à grands flots sur toute la terre. Jésus-Christ ne pouvait donc pas plus sortir de l'école des esséniens qu'il ne l'aurait pu

des écoles de Pythagore et de Platon; il y a entre eux et lui une incommensurable distance; le Fils de Dieu laisse derrière lui le législateur inconnu qui avait établi la secte essénienne, comme l'oiseau du soleil, s'élançant vers la radieuse voûte, laisse le passereau voltiger humblement autour des buissons du chemin. Du reste, il est permis d'affirmer historiquement que Jésus ne fit point partie de cette secte; les contemporains n'auraient pas pu l'ignorer, et les gens de Nazareth, qui ne l'avaient jamais perdu de vue, n'auraient pas été aussi étonnés de la mission que ce *charpentier* de leur cité s'était tout à coup donnée.

Comme Jésus était de Galilée, ses ennemis le soupçonnèrent d'appartenir à une association galiléenne qui venait de se montrer. Un homme de ce pays, appelé Judas, et un pharisien nommé Sadoc, avaient soulevé le peuple contre un recensement opéré par Cyrénius, gouverneur de la Syrie; ils disaient que le gouverneur romain se préparait à réduire la Judée en servitude et qu'une rébellion énergique de la part des Juifs obtiendrait les secours de Dieu. Les mécontents, les méchants, tous ceux qui aimaient la nouveauté, se rallièrent au parti de Judas; le sang coula et des crimes se commirent au nom de la liberté publique; la guerre aux riches devint le mot d'ordre des séditieux. A la suite de longs brigandages, le parti de Judas s'était changé en une quatrième secte qui avait adopté les doctrines morales et religieuses des pharisiens. Mais un trait particulier distinguait l'association galiléenne, c'était un ardent amour pour la liberté et une haine profonde

contre le pouvoir ; les *Galiléens* reconnaissaient Dieu seul pour roi ; ils étaient prêts à subir d'horribles tourments plutôt que de donner à un homme, quel qu'il fût, les noms de Seigneur et Maître; ils trouvaient impie de payer le tribut aux Romains. « C'étaient, disaient-ils, égaler les hommes à Dieu. »

Ponce Pilate avait fait massacrer plusieurs de ces amis passionnés de la liberté politique pendant qu'ils offraient des sacrifices. On raconta cet égorgement au Sauveur, qui se contenta de répondre : « Pensez-vous que ces malheureux fussent les plus grands pécheurs de toute la Galilée?... Il en est d'eux comme de ces dix-huit hommes sur qui tomba la tour de Siloé et qui périrent ; croyez-vous qu'il n'y avait pas de plus coupables qu'eux à Jérusalem[1] ? » Les pharisiens et les hérodiens auraient bien voulu quelque prétexte pour jeter sur Jésus tout l'odieux qu'inspirait la secte galiléenne, et perdre ainsi le fils de Marie dans l'esprit du gouverneur romain; c'est alors qu'ils imaginèrent d'envoyer demander au Sauveur s'il fallait payer le tribut à César. On sait la réponse qui fut faite; cette réponse fermait la bouche à ces ennemis d'un jour que le Rédempteur rencontrait sur ses pas, et posait, pour servir de règle à travers les temps, les devoirs des peuples vis-à-vis des rois.

Nous avons écrit tout à l'heure le nom des hérodiens. C'était une association ainsi appelée d'Hérode le Grand, dont elle aurait voulu faire le Messie. Les victoires

[1] Saint Luc, chap. XIII.

et les richesses de ce prince avaient paru comme des signes certains qui l'établissaient le libérateur longtemps promis ; les hérodiens ne se formaient du Messie qu'une idée grossière; or la magnificence de l'Iduméen répondait bien autrement à leurs terrestres espérances que la divine pauvreté de l'artisan de Nazareth. Ils suivaient en matière religieuse les mêmes voies que les saducéens. L'histoire a peu parlé de cette cinquième secte israélite, et tout ce que nous savons de particulier, c'est que l'anniversaire de la naissance d'Hérode était pour elle un jour de fête solennelle.

Pour nous faire une plus complète idée de l'état des opinions religieuses à l'époque du Messie, nous sortirons de la Judée; nous irons visiter autour d'Alexandrie et du côté du lac Mœris les Thérapeutes, dont le nom grec nous indique leurs mystiques études dans le but de guérir les maladies de l'âme. Nous ne reproduirons point ici tous les détails que nous a transmis Philon[1] sur leurs pratiques et leurs habitudes, et qui annoncent chez les Thérapeutes une évidente parenté religieuse avec les esséniens. Les Juifs emmenés ou retirés en Égypte à la suite des diverses calamités tombées sur Jérusalem avaient pu mêler les souvenirs de la loi des aïeux aux doctrines de l'institut pythagoricien, dispersé alors aux bords du Nil comme en d'autres contrées de l'Orient. Munis de ce pieux mélange, les plus fervents adorateurs de Jéhovah, donnant leurs biens, fuyant les cités, cherchaient dans les profondes retraites l'oubli

[1] *De la Vie contemplative.*

des malheurs de la patrie hébraïque et un aliment à leur besoin de repos contemplatif. Ils montraient ainsi les premiers exemples d'associations monastiques dans ces contrées où Paul devait ouvrir la voie d'une perfection ascétique bien autrement divine. Les rigueurs de la vie de ces moines israélites les ont fait prendre pour des chrétiens; mais il est certain que, longtemps avant Jésus-Christ, les Thérapeutes méditaient et priaient dans leurs cellules ou *semnies*, qu'ils chantaient de graves cantiques d'adoration dans leurs assemblées, et mangeaient, une seule fois par jour, après le coucher du soleil, du pain et des racines assaisonnées d'un peu de sel. Philon nous apprend que les Thérapeutes recevaient parmi eux des femmes au déclin de l'âge et vouées au célibat; ils avaient, après chaque période de sept semaines, une fête qui se terminait par des chœurs de danses sacrées; ces danses, dit Philon, offraient une image des chœurs et des harmonies célestes. Les Thérapeutes étaient fort avancés dans le spiritualisme et la mortification de la chair. Lorsque saint Marc fonda une église à Alexandrie, il trouva dans l'association des Thérapeutes une préparation heureuse à recevoir l'enseignement chrétien.

Au milieu des écoles ou des partis hébraïques que nous venons d'apprécier, il existait une sorte d'association philosophique et religieuse qui possédait un système particulier pour l'explication de Dieu et du monde, et qu'on regardait comme dépositaire du sens caché des Écritures : c'étaient les cabalistes. Il ne nous appartient pas de nous en occuper longuement, car nous ne pour-

rions trouver dans leurs doctrines le moindre rapport avec la mission religieuse du fils de Marie; mais il importe de les mentionner. Les cabalistes, comme leur nom[1] l'indique, recevaient par initiation des enseignements qui restaient secrets. En partant de l'idée que chaque passage des livres saints renferme un sens visible et un sens caché, ils se lançaient dans l'immensité des spéculations incertaines. Un recueil[2] imprimé dans la dernière moitié du dix-septième siècle nous a transmis ce qui a été écrit sur la cabale rabbinique : ce sont d'épaisses ténèbres amassées par les caprices de l'imagination d'Orient. Une comparaison tirée d'un ancien fragment cabalistique nous fait comprendre comment les hommes de cette école expliquaient Dieu et l'univers. La matière n'est pour eux qu'une certaine forme accommodée à notre organisation; ils supposent une substance éternelle qu'ils appellent la *lumière de l'infini;* elle circule dans l'univers *par des canaux qui s'arrosent et s'illuminent mutuellement jusqu'à la splendeur et à la bénédiction de tout le monde*, semblable au sang coulant de l'une à l'autre veine et entretenant ainsi la vie dans le corps de l'homme. Ce système d'un tout éternel, soutenu, animé, vivifié par une séve immense, c'est le panthéisme tel que l'enseignaient Xénophane de Colophon, Démocrite, Épicure, Straton, tel que Spinosa l'a renouvelé il y a deux siècles et qu'on le reproduit encore de nos jours[3]. Les cabalistes avaient imaginé

[1] *Kabla* veut dire, en hébreu, *réception*.

[2] Knorrius de Rosenroth : *Kabala denudata.*

[3] Dans un écrit de M. de Lamennais, intitulé *De la Religion*, nous

des séries ou des chaînes par lesquelles on pouvait remonter des choses inférieures aux choses supérieures, de la terre au ciel. Nous ne dirons rien de la cabale magique ou pratique, qui naquit de la cabale spéculative et qui s'est perpétuée sous des noms divers en Orient et en Occident.

Telles étaient ces écoles ou associations hébraïques, qui, de loin, se perdent si obscurément autour de la rayonnante image du Sauveur du monde. Il nous fallait constater l'état des esprits et des doctrines en Judée et en Orient alors que ce jour de vérité se levait si beau.

Ceux qui croient attaquer la divinité du christianisme en y découvrant des rapports avec les philosophies anciennes et les enseignements précédents ne l'ont jamais compris. Jean-Baptiste n'a pas été le seul précurseur du Christ. Durant les quatre mille ans antérieurs, chaque vérité qui est entrée dans l'esprit de l'homme a été comme un bienfait du ciel pour remettre le monde en des routes meilleures. Depuis Moïse, à qui Dieu avait parlé comme un ami parle à son ami, jusqu'à Platon, qui, dans un prophétique

trouvons une définition de la création tout à fait conforme à la pensée et à l'image de l'ancienne école cabalistique : « ... La force, la forme dans ses innombrables variétés, la vie, qui en est le lien, y circulent (dans la création), en quelque manière, comme la sève dans la plante, comme le sang dans les animaux, d'un mouvement qui ne s'arrête jamais ; et de ce mouvement éternel, universel, résulte, par l'union des êtres entre eux et avec leur auteur, que perpétuellement il opère l'unité de la création, qui se résout dans Dieu même. » Ceci est donc une nouveauté philosophique qui date de vingt-cinq siècles !

rayon de génie, vit le Juste mis en croix, jusqu'à Philon, l'illustre juif d'Alexandrie, dont les traités renferment une si haute morale, tout homme mis en possession de quelques clartés, de quelques notions utiles au genre humain, a été comme providentiellement chargé de préparer la Voie du Seigneur : Jésus se montre à nous comme la représentation magnifique de la vérité universelle oubliée, perdue ou dispersée, comme l'adorable complément de tout ce que le monde a jamais pressenti de grand et de vrai.

Cette doctrine n'est pas nouvelle : cent cinquante ans après la mort de Jésus-Christ, saint Justin, le philosophe de Sichem, dans sa première apologie adressée à l'empereur Antonin le Pieux, disait que, même avant la naissance du Sauveur, il y avait eu des chrétiens, parce que, ajoutait-il, Jésus-Christ est le Verbe de Dieu et la raison dont tout le genre humain participe : ceux qui ont vécu suivant la raison sont chrétiens.

Les lumières qui se sont montrées en Palestine à l'approche du Verbe incarné ont précédé sa gloire, mais ne l'ont point diminuée. Chaque matin, l'univers nous offre une image de ce qui s'accomplit alors, et c'est là une loi de l'harmonie éternelle. On ne passe pas tout à coup de la nuit au soleil; des clartés courant dans l'espace vous avertissent que la venue du grand astre est prochaine; l'horizon blanchit et s'illumine. Ainsi des rayons précurseurs annonçaient Jésus-Christ, ce soleil de la création morale.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT

Que de choses nous aimerions à redire pour saluer cet Évangile qui se dresse sur l'univers comme un drapeau de lumière, de consolation et de liberté!

Ce fut une étonnante parole que celle qui fut entendue un jour sur la colline des Béatitudes, à peu de distance du lac de Génésareth : « Heureux ceux qui pleurent! » disait la divine voix. Jusque-là on avait dit : « Heureux les riches! heureux les puissants! heureux ceux qui, par l'opulence ou par la force, font de leur vie un enchaînement de désirs remplis, d'ambitions rassasiées! » Mais qui eût songé à proclamer le bonheur dans les larmes, dans les afflictions? L'antiquité païenne était sans entrailles; elle interdisait la pitié comme une lâcheté; les vaincus, les pauvres, les infirmes, tous les hommes déshérités des biens de la vie, étaient réprouvés; la faiblesse et la souffrance n'avaient

guère le droit de s'adresser aux dieux : les maîtres de l'Olympe ne regardaient avec complaisance que les dominateurs et les forts. On peut dire qu'ils aimaient surtout ceux qui n'avaient pas besoin d'eux; ils souriaient aux grandeurs et aux joies de la terre, jamais aux visages abattus, aux pâles fronts sillonnés par les durs travaux. Puis, voilà qu'on enseigne que la douleur est un bien, qu'elle est sainte et féconde, qu'elle ennoblit l'homme et le prépare aux plus hautes destinées; qu'elle n'est point un signe de honte et de délaissement, mais un sceau d'élection et de gloire, une mystérieuse loi qui ferme l'abîme et ouvre les cieux. Oui, vraiment, c'était là une *bonne nouvelle* annoncée à l'univers. Les dieux anciens avaient rejeté de leur face les trois quarts et plus du genre humain. Le Dieu nouveau appelait à lui, avec des accents de miséricorde et d'amour, l'humanité tout entière. Le paganisme et le christianisme se trouvent appréciés par ce seul fait; l'invention humaine et la révélation divine sautent aux yeux.

Une remarque à faire, c'est que, pendant quatre mille ans, le genre humain fut sans consolateurs. Alors, comme aujourd'hui, on voyait tomber dans les bras de la mort ses amis, sa famille, et nul n'avait le secret d'adoucir les blessures du cœur. On se séparait des compagnons et des soutiens de ses jours; ce qu'on avait chéri disparaissait dans le silence d'une impénétrable nuit, dans la morne profondeur d'un tombeau; les vers, hideux convives du sépulcre, dévoraient les objets d'une vive affection; on restait seul, on ne re-

trouvait plus autour de soi ces regards, ce sourire, où se peignait une âme bienveillante ou tendre ; on n'entendait plus ces voix qui tour à tour apportaient les conseils de l'expérience, les douces assurances de l'amitié : la mort laissait dans une effroyable solitude celui qu'elle n'avait pas voulu frapper ; auprès de lui venait bourdonner la parole humaine, impuissante et glacée ; elle le plaçait dans l'alternative du désespoir ou de l'oubli, qui est une seconde mort ! Oh ! comme la sensibilité souffrait dans l'ancien monde ! comme les cœurs aimants devaient se briser ! Rien alors de plus épouvantable que le cercueil ; une ténébreuse confusion enveloppait les doctrines de la vie à venir, et le trépas était une séparation toute pleine d'inexprimables angoisses. Durant quarante siècles, les hommes ont versé sur les tombeaux des larmes sans espérance.

Si les consolateurs manquaient au genre humain autour des cercueils, ils lui manquaient aussi dans les pénibles luttes contre la faim, contre les souffrances, contre l'iniquité. Pas un coin de terre, pas un coin du ciel d'où pût venir une douce parole aux misérables mortels condamnés aux tortures d'ici-bas. L'aveugle loi du destin, sous laquelle ils se croyaient placés, était un tyran qui mettait sa joie dans les gémissements, les ruines, les funérailles : c'était le génie du mal se faisant le pasteur des hommes ; c'était quelque chose de pareil à ce monstre dont nous parle le poëte, qui dévorait dans son antre des créatures humaines. Les enfants de la terre s'en allaient comme des bêtes de somme sous le bâton d'un farouche gardien, ou vi-

vaient comme des esclaves travaillant dans le domaine de celui qui les a achetés. Les clartés du génie sortirent de temps en temps du fond de cette masse humaine, comme pour rappeler aux oppresseurs que les multitudes, parquées ainsi qu'un vil bétail, étaient des hommes, et que si la royauté de la force grondait sur leur tête avec la terreur de la foudre, il y avait une autre royauté, celle de l'intelligence, qui aimait à resplendir dans les rangs des opprimés.

Béni soit le christianisme, qui descendit comme un consolateur universel, qui changea chaque plainte en espérance, et fit des souffrances comme un cortége de jeunes immortelles chargées d'accompagner l'homme dans son pèlerinage vers Dieu! Béni soit cet enseignement sublime par lequel les morts ne sont plus que des absents ayant pris les devants dans l'éternité; enseignement divin qui nous montre dans le tombeau un grand révélateur, dans le trépas une transformation radieuse, qui, au lieu de briser les liens du cœur, l'intimité des intelligences, les resserre, les rend plus forts et plus purs, en les affranchissant du poids corporel; enfin, qui établit entre le monde visible et le monde invisible une communauté de sentiments et de pensées dont le charme est de l'extase!

La langue qui se parle au milieu des bruyantes agitations de la terre ne pourra jamais redire les entretiens sacrés avec un père ou un ami chrétien parti pour les demeures éternelles : on l'associe à ses joies et à ses peines, on l'interroge et on l'écoute; la mort lui a donné un caractère auguste, qui lui assigne un rang

parmi les esprits des cieux; nous lui demandons avec plus de confiance qu'autrefois des conseils et son aide. Nous repassons en sa compagnie les jours et les événements évanouis, nous les apprécions mieux, nous les jugeons comme des hauteurs célestes. Si nous l'interrogeons sur les choses présentes, il nous semble lui entendre révéler d'importants secrets; sa voix tant aimée nous arrive du séjour de la paix et de la lumière, et quelque chose des régions qu'il habite passe en nous : c'est un rayon qui traverse nos ténèbres. O sainte harmonie entre nous et l'ami qui n'est plus!

Le penseur qui aura le plus creusé le sol moral, qui aura le plus profondément réfléchi sur les misères de ce monde, comprendra le mieux l'excellence de la doctrine chrétienne et la magnificence des trésors que l'Évangile nous a révélés. Pour avoir la mesure de l'immense bienfait de l'enseignement chrétien, il faudrait qu'il fût possible de voir défiler devant soi toute la multitude des afflictions humaines. Mais est-il donné à l'œil de quelqu'un d'entre nous de compter toutes les douleurs d'ici-bas? Dieu seul, lui qui voit ce qui est caché dans les entrailles du globe et dans les mers profondes, connaît tous les maux, tous les supplices, toutes les agonies des cœurs mortels. Et, si on pouvait, par un effort du génie, se représenter un moment l'universalité des afflictions humaines dans leur réalité, on s'enfuirait épouvanté, cherchant un refuge contre ce spectacle inénarrable. Ce n'est pas uniquement des séparations du trépas que naissent les déchirements intérieurs : la mort frappe des coups dont notre nature

est ébranlée; mais parfois le malheureux invoque la mort! La Vie a, autant que le Trépas, des dards qu'elle enfonce dans l'âme; seulement le sang de ces blessures-là coule en silence : chaque homme, quel qu'il soit, emporte avec lui sa secrète peine; il la promène à travers les fêtes de la terre, et l'invisible flèche suspendue à ses flancs ne le quitte jamais. Voyez, il y a de l'ombre sur tous les fronts; elle est plus ou moins noire, selon qu'il règne dans la conscience plus ou moins de sérénité : la souffrance a son ombre comme la montagne a la sienne. Si donc toutes ces douleurs réunies se montraient à découvert, si la vallée de larmes, se dépouillant de ses voiles menteurs, de ses fleurs sans parfum et sans racines, nous apparaissait dans son entière vérité, nous nous trouverions face à face avec un abîme où gronde une éternelle tempête, et tous les bruits que nous entendrions aux quatre coins de la vaste demeure éclairée par le soleil seraient des notes plaintives, des gémissements. La peinture de cet immense gouffre vivant dépasserait toute puissance d'artiste ou de poëte : le pinceau, la plume ou la lyre tomberait des mains!

Instinct étrange! l'homme, qu'un souffle peut abattre, comme pour se venger de la fragilité de ses jours, n'aspire qu'à détruire! la foi religieuse, qui apporte un remède à ces maux infinis, doit soutenir d'incessantes guerres! Ce n'est plus la haine qui l'attaque, c'est une sorte d'inquiétude philosophique, lasse d'admirer et d'aimer ce qui a été, et demandant à la science ou à la contemplation quelque chose de nou-

veau ! c'est la rébellion de l'esprit contre le joug des autorités anciennes. Il y a encombrement de théories nouvelles et de systèmes rénovateurs; on nous répète que le catholicisme, cette vaste et magnifique expression de notre passé religieux, ne suffit plus au besoin des générations nouvelles, et qu'après avoir salué de loin tous ces souvenirs de la piété naïve de nos pères, il faut s'aventurer vers d'autres rivages, vers d'autres cieux; semblable à saint Christophe, qui avait porté son Dieu, sur ses épaules, de l'autre côté de la rivière, le novateur religieux veut se charger de la pensée du Christ pour la porter de l'autre côté des temps!

Plusieurs se trompent sur le caractère et la nature de la religion catholique, la religion des aïeux; ils n'y voient qu'une forme nécessairement destinée à recevoir des modifications diverses selon les vicissitudes des siècles. Le catholicisme n'est pas comme un vêtement du Christ qui peut changer ainsi que toutes les images du monde extérieur, c'est la doctrine chrétienne elle-même enseignée aux hommes par une autorité constituée au nom du Dieu rédempteur. Cette doctrine, étant la vérité, doit rester éternellement la même, parce que la vérité demeure une et immuable au-dessus de la vie et du temps, au-dessus des tourbillons de poussière que fait l'erreur, au-dessus des bouleversements perpétuels qui s'accomplissent dans le monde. Il n'est donc pas philosophique, pas logique, pas admissible, de dire qu'il puisse y avoir une nouvelle vérité religieuse appropriée à chaque grande époque de l'histoire de l'humanité. L'Évangile, tel qu'il a

été prêché depuis dix-huit siècles, suffira pour éclairer la grande caravane humaine jusqu'à ce que, sortant des déserts de la vie, elle parvienne à l'éternelle et radieuse montagne où Dieu réside. Il n'y a ni découverte, ni révolution, ni crise morale, qui puisse prendre au dépourvu ce guide immortel qu'on nomme l'Évangile.

« Nous voulons le Christ, nous direz-vous, nous ne voulons pas marcher sans le Christ; mais notre Jésus se transforme selon les temps, et reprend perpétuellement son œuvre dans l'intérêt du monde qu'il veut sauver. » Qu'est-ce qu'un Dieu que vous condamnez à travailler sans cesse, à souffrir sans cesse, à recommencer sans cesse sa tâche de rédempteur, tant qu'il y aura des hommes s'agitant sur la terre! Qu'est-ce qu'un Sauveur divin que vous condamnez à passer et à repasser toujours par la voie douloureuse; et qu'est-ce donc que l'homme pour qu'il lui faille un Dieu éternellement en croix sur le Calvaire!! C'est peu pour vous que le pasteur céleste ait péniblement porté la brebis sur l'épaule durant sa vie mortelle; il faut qu'il redescende des cieux pour se charger du genre humain, brebis vagabonde, et la porter à travers les âpres solitudes et les durs sommets jusqu'à la fin des temps! Ce n'est pas ainsi qu'un Dieu peut agir, et nous serions impies en le liant, comme un esclave, au mouvement des humains. Efforçons-nous de mieux comprendre Dieu, et nous n'aurons plus le malheur de le réduire à d'aussi misérables proportions. La lumière chrétienne, depuis qu'elle est descendue sur les infir-

mités de l'intelligence humaine, resplendit dans l'immensité du monde moral. Dieu a fait son œuvre d'amour, et maintenant il appartient à l'homme de ne pas rendre inutile le sang versé sur le Golgotha. D'après votre avis, le Père d'en haut devrait nous sauver malgré nous; que deviendrait alors la liberté humaine?

Le Christ des catholiques n'est pas un Dieu relégué au fond des vieux siècles comme une idole au fond d'un vieux temple oublié. Il n'est point resté en route et ne s'est pas effacé comme un souvenir de légende; il est encore le Dieu dont la doctrine plane sur le monde et le console; à ses pieds les nations passent et se renouvellent, et la victoire du Sauveur dure toujours. Votre progrès ne veut pas de notre Dieu, tel qu'il est adoré aujourd'hui encore par tant de millions d'hommes, dans les basiliques, dans les chapelles, sous la hutte du sauvage, aux dernières limites de l'univers connu. Dites-nous en quoi le Dieu des catholiques pourrait gêner votre progrès, et comment il coupe les ailes des nouveaux enfants de la terre; dites-nous quelle est l'amélioration véritable que le catholicisme ne puisse pas favoriser; apprenez-nous s'il est une religion qui, plus que la nôtre, contribue à la grandeur morale de l'homme et à son développement intellectuel; s'il est une religion qui puisse conduire l'humanité à de plus magnifiques destins, même ici-bas! Faites-vous rapide et puissant pour mesurer les hautes cimes à la manière de l'aigle, allez avant dans les secrets de la vie et de la mort, creusez, approfondissez, méditez à votre aise : toutes les fois que vous arriverez

à ce qui est vrai, à ce qui est beau, à ce qui est grand, vous serez soutenu, excité par la pensée catholique.

Dans un inexprimable et bien pitoyable orgueil, nos contemporains se sont jugés trop forts pour suivre la religion des ancêtres. Emportés sur les ailes de la science comme Élie sur son char de feu, ils ont vu les plus lointains horizons, et l'immense étendue n'a plus eu de mystères pour eux. Montrez-nous donc vos œuvres, ô grands esprits! Les plus beaux génies qui aient paru depuis l'établissement du christianisme ont soutenu cette doctrine; vous êtes sans doute plus érudits, plus clairvoyants, plus profonds qu'Origène, saint Jean Chrysostome, saint Jérôme, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Bacon, Descartes, Pascal, Bossuet, Leibnitz; vous avez découvert des trésors de lumière que ces génies ne soupçonnaient pas. Étalez donc sous nos yeux vos meilleurs travaux en histoire, en philosophie, en morale. Vous êtes des enfants malades, qui vous tourmentez au milieu des ruines que vous avez faites; vous êtes toujours sur le point de partir pour les grandes découvertes dans le monde moral, et vous êtes toujours là; vous vous donnez à chaque heure pour les élus de la création appelés à l'empire universel, et tout vous échappe, et tout meurt dans vos mains! La postérité s'étonnera du vaste bruit qu'a fait notre âge pour arriver à si peu. Nos contemporains n'ont pas même le mérite d'être les inventeurs de leurs propres erreurs; ils les ont ramassées dans les sépulcres des anciens âges. Sans parler du panthéisme, qui est une des plus antiques monstruosités philosophiques, nous

dirons que toutes les aberrations religieuses actuelles et toutes les objections de nos contemporains contre la foi ont été, il y a bien longtemps, présentées avec le plus formidable appareil de la science, et qu'elles ont été anéanties par les Pères de l'Église, ces vivants océans d'érudition, d'éloquence et de génie.

Malgré le souffle religieux qui semble animer la génération nouvelle, malgré un sérieux commencement de retour vers la foi chrétienne parmi nous, l'erreur garde encore un grand empire; plus d'un jeune homme, au début de sa carrière, l'esprit faussé par des systèmes anticatholiques, se croit obligé d'abandonner l'Église pour ne pas avoir l'air de se placer en dehors de son siècle. Le jeune homme, à son entrée dans la société, ayant sa tâche à commencer et une route à choisir, se laisse persuader que le monde religieux est à refaire; qu'il faut tourner son âme ailleurs que du côté de la chapelle des aïeux; qu'il faut quitter ce qui avait d'abord paru doux, bon, charmant et saint. Douloureuses perplexités d'un noble cœur! Il se sent entraîné vers les croyances qui ont enchanté son enfance, vers la naïve et divine poésie de Nazareth et de Bethléem, vers tout ce monde de foi d'où sont sorties les plus grandes et les plus complètes choses, et voilà que la Science est arrivée au-devant de lui, en disant : « Jeune homme, dépouille-toi de cette blanche tunique qui rappelle une religion évanouie sans retour, prends la robe virile, la robe de l'indépendance, et viens avec moi, car j'ai un monde nouveau à t'offrir! »

Ainsi parle la fausse science, perfide sirène qui mène

à la mort. Le jeune homme cache sa tête et pleure; il demande un jour de délai pour dire adieu à ce qu'il abandonne, pour sourire encore à des illusions qu'on lui arrache et donner un dernier regret aux célestes demeures d'où on l'exile. Poëte, il chante le suprême cantique autour de la religion des ancêtres dont on annonce les funérailles; il la couvre de fleurs, l'environne de parfums, et puis l'ensevelit comme on ensevelit une mère. Ce devoir une fois rempli, le malheureux orphelin, le proscrit du ciel catholique, s'en va péniblement à la conquête des promesses que la science lui a faites. Promesses vaines! Le christianisme philosophique découvert par la science ne lui présentera que d'arides solitudes; comme Agar, il se verra près de mourir de soif au désert, et, si un ange ne vient point lui montrer la source d'eau vive, la source de la foi, le jeune homme tombera d'épuisement et de douleur, et les animaux de la solitude se disputeront ses restes...

La manie des réformes religieuses et sociales a saisi un grand nombre d'intelligences; nous ne pouvons voir sans un amer regret que tant de talent et d'énergie soit dépensé au service de projets et de rêveries inutiles, au service du néant. Certes, nous ne sommes pas de ceux qui voudraient frapper d'immobilité le travail intellectuel de l'homme; nous ne sommes pas de ceux qui conseilleraient de rester nonchalamment assis au rivage, pendant que sur le fleuve des jours les générations marchent, poussées par le souffle de Dieu; nous aimons de tout notre cœur les progrès qui sont sur le chemin du bon sens et de la vérité. Mais pourquoi

encouragerions-nous ces hommes à convictions ardentes, mais à convictions folles, qui ont résolu de tout détruire, et qui, rêvant le pouvoir de Dieu lui-même, nous promettent de nous créer un autre monde en six jours? Hommes de rénovation, suspendez votre œuvre; laissez faire au temps, qui est le grand rénovateur et le seul sage rénovateur; s'il existe dans la société, dans les rapports des hommes entre eux, des choses imparfaites ou peu équitables, le temps y pourvoira; ce grand balayeur de royaumes et d'empires, cet invisible et inexorable maître, par qui tout tombe et tout se renouvelle, ne laissera point aux abus le privilége de l'éternité.

Parfois il nous est arrivé de ne pas oser lever les yeux sur nos futures destinées, car la page de l'avenir du monde nous paraissait écrite en formidables caractères. Mais nous avons entendu une puissante voix intérieure qui nous a dit : Homme de peu de foi, pourquoi craignez-vous? En effet, pourquoi craindre? Derrière ceux qui font l'office de la tempête il y a des hommes qui préparent le sol, répandent les semences fécondes et implorent la rosée. On tomberait dans une blâmable faiblesse si on se laissait décourager par les courtes et apparentes victoires de l'erreur sur la vérité ; l'erreur, quoi qu'elle fasse, reste toujours erreur, et la vérité, à quelque épreuve qu'elle soit soumise, reste toujours vérité. Nous nous souvenons de ce que nous disait un cheik sous la tente arabe, dans cet Orient où la poésie prête son langage à la raison : « Le plus grossier caillou peut briser un vase

d'or, mais le caillou n'en reste pas moins grossier et l'or moins précieux. La poussière, ajoutait le cheik, a beau s'élever vers le ciel, elle n'en est pas moins vile. »

Oui, la religion du Christ, partie de Jérusalem, est trop profondément gravée dans le cœur de l'homme pour qu'il soit possible de l'en arracher; elle donne aux sociétés trop de force et de gloire, elle exprime trop complétement les besoins du genre humain pour qu'on puisse la tirer du milieu des nations : désormais, pour supprimer le christianisme, il faudrait supprimer l'humanité.

Dans le volume suivant, en continuant de retracer les destinées de Jérusalem, nous assisterons au spectacle de l'Évangile établissant rapidement sa domination à travers les ruines de l'ancien monde, triomphant de toute chose avec ses martyrs et ses grands hommes, montrant à la terre des vertus et des grandeurs nouvelles, puis armant l'Europe pour défendre son berceau, et s'éloignant à la fin de cette Jérusalem, qui reste seule avec le tombeau d'un Dieu, en face de la barbarie musulmane campée sur ses montagnes.

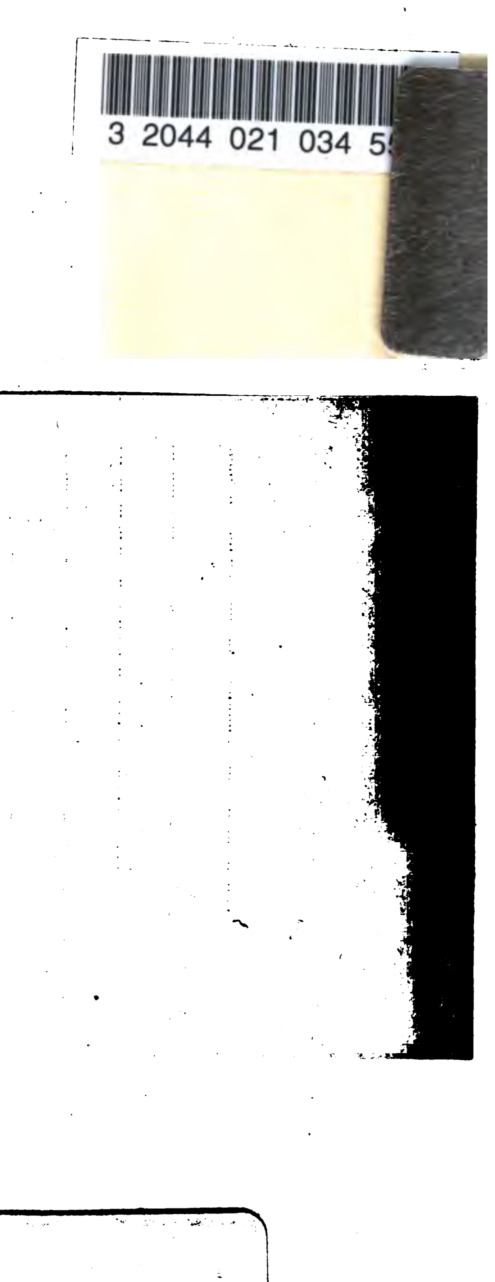
FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

---

le 9e vol. n° 1006 [illegible]


3 2044 021 034 5